Journal de guerre

Jean-Noël VERGNE
(1895-1978)
415e Régiment d'Infanterie

Préambule

Noël Maurice Jean Pierre Alexandre Vergne, appelé Jean ou Jean-Noël, est né le 29 Décembre 1895 à Montjoux, hameau du village de Quintenas en Ardèche.

En 1914, il est en formation chez les Frères de Écoles Chrétiennes à Rivalta en Italie. Il a quitté le domicile familial de Montjoux en Décembre 1911 pour rejoindre cette congrégation car il ne veut pas être paysan et l'opportunité de voyager pour enseigner à travers le monde l'a séduit. Il a entamé son noviciat et a prononcé ses vœux en Mars 1912.

Ce jeune homme aime écrire. Dès qu'il est éloigné de Quintenas, il envoie des centaines de lettres à ses parents, à son frère aîné Hervé, à son parrain Maurice Vergne. Cette correspondance a été conservée et a permis de compléter le récit qu'il a fait de la guerre de 14-18. Chaque jour il a consigné ses déplacements et raconté sa vie au front et, à chaque fois qu'il l'a pu, il a écrit à sa famille. Après la guerre, il a mis au propre ses souvenirs. Ce sont ces trois sources d'information qui ont permis de reconstituer ce journal de guerre.

« Je passai mon conseil de révision à Marseille à la Préfecture le 25 Octobre 1914. Je fus déclaré bon pour le service armé à ma grande joie. Je voulais connaître les aventures de la guerre et voir les Boches ou plutôt les combattre.

D'un autre côté je sentais des regrets ; pour le voyage projeté en Orient[1], le début d'un apostolat auprès des enfants infidèles. La perspective d'un voyage lointain avait répandu la joie dans mon âme aventurière. J'aurais désiré voir toute l'Asie, terre des souvenirs les plus antiques.

Adieu rêves si doux de voyages, d'archéologie et surtout d'apostolat.

[1] Jean devait partir à Constantinople pour commencer à enseigner aux jeunes Turcs.

En ce moment il se passe quelque chose de formidable et de terrible. C'est une lutte épique et gigantesque qui se déroule. Il faut que j'y prenne part et que je fasse connaissance avec le feu. »

Jean Vergne est mobilisé le 10 Décembre 1914, il n'a pas encore dix-neuf ans.

Table des matières

PRÉAMBULE 1

TABLE DES MATIÈRES 3

1 - CLASSES À CORTE 5

LETTRES ENVOYÉES DE CORTE 13

2 - CARPIAGNE ET EN ROUTE POUR LE FRONT 23

LETTRES ENVOYÉES DE CARPIAGNE ET SUR LA ROUTE 28

3 – SOMME ET CHAMPAGNE 35

NOTES DE ROUTE 39
LETTRES ENVOYÉES DU FRONT 44
ALBUM 56

4 – BATAILLE ET BLESSURE 59

CORRESPONDANCE 65
ALBUM 94

5 – AU DÉPÔT À MARSEILLE 97

CORRESPONDANCE 101
ALBUM 124

6 - VERDUN 127

CORRESPONDANCE 139
ALBUM 140

7 – CAPTIVITÉ 141

CORRESPONDANCE 163
ALBUM 179

8 – CAMP DE TRAVAIL 183

CORRESPONDANCE 193
ALBUM 215

9 – AUX CHAMPS 219

CORRESPONDANCE 229

10 – RÉBELLION 237

CORRESPONDANCE 247

11 – LIBÉRATION 257

CORRESPONDANCE **265**

BIOGRAPHIE DE JEAN VERGNE **267**

1 - Classes à Corte

Au début de Décembre 1914 j'avais vu les parents et j'attendais à Caluire ma feuille de route. Je la reçus vers le 10 Décembre et ce fut une grande joie pour moi. Je devais me rendre à Marseille au Fort Saint Jean pour être ensuite embarqué à destination de Corte en Corse, où je serais affecté au 173e Régiment d'Infanterie.

J'étais content de devenir soldat ; je songeais avec enthousiasme que je me battrais pour la France ; j'avais le sentiment patriotique. Que de désillusions m'attendaient à la caserne !

Quand j'arrivai à Marseille avec de nombreux jeunes gens nous fûmes conduits non pas au Fort Saint Jean mais à la Caserne dite des Incurables. C'était de bon augure pour commencer. On nous enferma pêle-mêle dans cette caserne et ce fut toute la journée une cohue bruyante et ahurissante. Des sous-officiers intervenaient de temps à autre, pour inviter au calme toute cette foule de jeunes gens mais c'était peine perdue. Ils allaient et venaient en hurlant, en chantant des chansons obscènes, mettant tout en désordre, lançant des polochons et des morceaux de pain sec, réclamant à cor et à cri l'autorisation de sortir en ville. Cette autorisation fut enfin accordée mais chacun devait déposer une demande individuelle, puis un sous-officier qui, dans la cohue, arrivait à peine à se faire entendre, nommait les noms de ceux qui avaient obtenu la permission de sortir pour quelques heures seulement et qui pouvaient passer la porte.

Il me tardait bien de pouvoir m'échapper un instant de ce milieu auquel ne n'étais pas du tout accoutumé. Je me rendis à la Maison des Frères, à la Calade Saint-Louis où j'avais passé quelques semaines avec les scolastiques avant mon conseil de révision. Je n'avais pas conservé un bon souvenir de la façon dont on m'avait expédié dans une famille après le conseil de révision et j'avais bien quelque secrète rancune contre le frère Procureur Alfred mais, par contre, j'aimais bien le Directeur du scolasticat qui avait été bon et bienveillant pour moi. Ce dernier connaissant bien le curé de Corte il me remit un mot pour me recommander à lui lorsque je serais arrivé en Corse.

L'appel se faisait chaque jour pour les partants. Le Dimanche 20 Décembre pour la première fois je dus répondre présent. J'étais des partants pour le jour-même. On était au port à midi.

En se rendant au bateau les jeunes gens hurlaient la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*. L'embarquement me parut très long. L'on se pressait dans les Messageries de la Joliette. L'on se bousculait et l'on se montait dessus et il fallait avoir une oreille bien attentive pour pouvoir répondre « présent ! » à l'officier qui d'une voix grêle nous appelait à tour de rôle dans un interminable brouhaha.

Ce fut à mon tour, je jouai du coude pour avancer, perdis ma casquette qui me revint après avoir passé par cinquante mains ; je partis au pas gymnastique sur les ponts flottants et je montai dans le bateau muni d'un billet et d'une couverture. Je portais mon petit sac noir où j'avais quelques provisions.

À deux heures de l'après-midi, l'embarquement étant terminé, le Pélion prit le large. Je me tenais debout sur le pont, le plus haut possible. C'était une gymnastique exquise que le bateau nous faisait faire. Le Pélion balançait sur la longueur, il plongeait et replongeait.

J'admirai longtemps le panorama de la ville, la belle cathédrale, le château d'If et je saluai une dernière fois la Vierge dorée de N.D. de la Garde. La mer était agitée ; après le tangage qui m'avait paru un agréable jeu de balançoire sur les flots ce fut le roulis qui me fut moins agréable. Déjà le bateau était en pleine mer et il commençait à faire nuit ; les étoiles s'allumaient au firmament et les vagues faisaient un bruit étrange et mystérieux pour moi qui voguait pour la première fois sur la mer.

Peu à peu tous les jeunes conscrits descendaient se coucher sur le plancher de la cale et je me trouvai seul sur la plate-forme de l'arrière. Je n'avais pas encore éprouvé les atteintes du mal de mer et j'aurais voulu les éviter en restant à l'air, en ne descendant pas à la cale où régnait une odeur infecte. Je méditais dans la nuit et le bruit des flots ; il me semble que je priais, mais je n'en suis pas sûr. La mer devint très mauvaise, le bateau balançait tant qu'on ne pouvait se tenir en place qu'en s'accrochant solidement aux barres des balustrades ; des lames violentes balayaient le pont. Un matelot passa en criant : « Attention ! Personne sur la plate-forme, personne sur le pont ! » et s'adressant à moi, il me dit : « Descendez dans la cale ! » Je dus donc descendre dans la cale mais à peine fus-je au bas de la petite échelle qu'une secousse brutale m'étendit de tout mon long parmi mes camarades, dans l'ordure des vomissements et la puanteur de l'atmosphère. Tout suffoqué, je me relevai avec peine. Je retrouvai mon sac tout

taché mais ce me fut impossible de retrouver ma couverture. Dès ce moment je sentis le mal de mer et voulus remonter l'échelle. Dès que je fus de nouveau sur le pont je glissai jusqu'à la balustrade où je n'eus que le temps de m'accrocher mais j'étais très malade.

Il y avait un moment déjà qu'il faisait nuit, je grelottais sur le pont sans couverture, j'examinais le mouvement des phares et les autres lumières en passant devant Toulon. Pour comble de malheur, une porte sans fermeture qui, par balancement du bateau, se fermait et s'ouvrait sans cesse en frappant violemment me serra les doigts de ma main droite que j'avais appuyée là pour éviter une chute. Le majeur de ma main droite en est demeuré en partie estropié !

Enfin de bon matin j'aperçus les grandes montagnes et la côte du Cap Corse. Quand il fit bien jour le spectacle était magnifique, la mer s'était calmée et l'on longeait le cap. L'on voyait ça et là de petits villages blancs sur la pente des montagnes, vrais troupeaux de moutons descendant vers la mer, et au milieu desquels on se figurait voir le berger avec sa houlette pointue, c'était le clocher.

Le matin vers neuf heures on apercevait une magnifique agglomération de maisons et comme je savais que nous débarquions à Bastia, je me dis : « nous arrivons à destination ». Toutefois comme les camarades, j'étais étonné de voir, si réduite, la ville de la Corse qui a le plus d'habitants.

Le Pélion ralentit son allure et se dirigea vers le petit port. Une foule de curieux était devant le port. Le débarquement fut assez vite effectué. Deibler[1] était venu avec nous pour une exécution. La « veuve » était sur le pont du Pélion.

Aussitôt débarqués nous fumes conduits en ordre à la petite gare de Bastia. Après nous avoir distribué du pain et des boîtes de sardines on nous fit monter dans des wagons à bestiaux d'un petit train primitif, que nous appelions le « tortillard » et qui méritait ce nom, à destination de Corte. On aurait cru entendre une corne de charbonnier, puis des secousses formidables nous firent digérer les sardines mangées au débarquement.

On quitta les rivages de la mer et l'on se trouva au milieu des montagnes et des roches sur lesquelles on voyait paître de jolis troupeaux de moutons et de chèvres.

Le train nous secouait comme une salade et quelques coups de tête contre les planches du wagon découragèrent les meilleurs amateurs de paysages. On

[1] Bourreau, exécuteur en chef, sa carrière de 54 ans prit fin en 1939 lorsqu'il décéda d'un infarctus.

s'arrangea comme on put et l'on se résigna à ne rien voir. À deux ou trois rares stations les conscrits descendirent et vinrent se bousculer devant les buvettes.

« Il y a des oranges ! » tout le monde voulait avoir des oranges ; je voulais en avoir une quand la Corsoise déclara en souriant qu'il n'y en avait plus. En même temps, les employés nous pressaient de remonter : « Tout le monde en voiture ! ». Un coup de corne, puis « clic, clac, clic, clac ». La locomotive faisait un bruit assourdissant.

Rien de plus varié que ce pays corse vraiment, c'est le paradis des touristes.

Vers la nuit tombante nous arrivâmes à Corte, le joli petit Corte dont le sommet était caché par la brume de la nuit.

Ici l'on nous classa par recrutement, l'on nous groupa et l'on nous répartit.

Il y avait à Corte plusieurs casernements : Caserne de la Citadelle, Caserne du Moulin, Caserne du Petit Séminaire. Ce fut la dernière qui m'abrita pendant mes quelques mois d'instruction. Cette magnifique maison était il y a peu d'années la propriété du clergé.

La vie y fut dure, pour tous d'abord au point de vue matériel ; elle fut surtout dure au point de vue moral.

Le soir-même de notre arrivée il fallut commencer à se débrouiller. On dût remplir de paille la paillasse qu'on nous avait donnée avec une vieille couverture. On nous donna également un quart et une grande gamelle que l'on allait faire remplir à la cuisine, mais remplir n'est pas l'expression qu'il faut car on ne nous y mettait qu'une toute petite cuillérée de soupe grossière.

Les anciens n'étaient pas nombreux ; contrairement à l'habitude on était tous des bleus avec huit ou dix jours de différence.

Je crois que pour mon début à la Caserne je ne pouvais pas tomber plus mal. Comme je ne prenais aucune part aux joyeux éclats dans la chambrée non plus qu'aux conversations grossières sur les femmes et le reste mais que je paraissais au contraire bien dépaysé et bien ennuyé dans ce drôle de milieu je fus promptement repéré par ceux qu'on appelait « les plus dessalés ».

On m'appela « le Curé » ou « le capelan » et je devins l'objet de toutes sortes de quolibets. Plusieurs se faisaient un jeu de tenir près de moi des conversations ordurières qui mettaient mes oreilles au supplice et je ne rencontrai presque personne qui voulût bien me consoler ou prendre efficacement ma défense. Je

souffris très cruellement pendant les quelques mois que je passai dans cette caserne.

J'étais trop jeune, je n'avais pas encore mes dix-neuf ans et je paraissais encore bien plus jeune que je n'étais, j'étais timide ; j'avais quelque chose de gauche et d'embarrassé dans mon allure, peut-être même n'avais-je pas l'esprit bien vif et bien alerte ; j'avais la vague impression d'être un individu abandonné et inférieur.

Je n'étais donc pas à même de faire front, à moi tout seul, contre ceux qui se faisaient un plaisir de me tourmenter et de me tourner en dérision. Mais, au fond de moi-même, je me révoltais violemment contre cette triste existence et je dressais une résistance acharnée.

Quolibets, farces, brimades, injures, j'ai connu et supporté tout cela ; je pardonne et j'ai pardonné à ceux qui me les firent souffrir, il y avait certainement parmi eux de braves garçons mais c'était leur mentalité et la mienne qui étaient trop différentes, le milieu où ils avaient vécu et le mien qui étaient trop dissemblables.

Lorsque je fus désigné, dans les premiers de la liste, pour partir, soi-disant au front, je fus heureux, je pensais que ce serait une délivrance. Mais je me trompais, je n'avais pas encore fini de souffrir et, jusque dans la tranchée, on allait longtemps encore m'appeler « le Curé » et me tourmenter.

Dès notre arrivée à la caserne on nous donna l'uniforme, le fusil et la baïonnette. Immédiatement nous commençâmes à être exercés au maniement des armes.

Nous devions être certainement les soldats les plus mal habillés de France. On nous distribua des vêtements crasseux et tachés si bien que, le soir, je n'osais pas sortir en ville tant ma capote était piteuse. On nous laissa une rangée de boutons de cuivre ; l'autre rangée nous dûmes l'arracher, elle devait servir à la confection des capotes neuves pour ceux qui partaient au front. Pour ces capotes neuves les boutons de cuivre étaient recouverts d'étoffe bleue afin qu'ils ne fussent pas aussi visibles. Nous n'avions pas de cravates de toile. On nous en confectionnait en découpant tout simplement de longues bandes dans le drap des vieilles capotes. J'eus la chance d'hériter d'un képi rouge presque neuf parce qu'il était petit et que personne n'aurait pu y mettre la tête. Mais j'en étais sans doute trop fier car je ne le gardai pas longtemps. Un matin en m'éveillant je le trouvai remplacé par un autre vieux képi très crasseux et si grand qu'il me cachait les oreilles et les yeux et me tombait sur le nez.

J'eus beau me plaindre de cette mauvaise farce au sergent-major qui passait dans la chambrée, mon képi neuf ne me fut pas restitué. Le sergent-major me répondit

que puisque mon képi ne portait pas de marque spéciale il ne pouvait me le faire retrouver et que, comme je ne pouvais pas aller à l'exercice nu-tête, force me serait bien de prendre celui que j'avais. Heureusement je pus l'échanger avec celui d'un camarade qui en avait un beaucoup trop petit mais tout aussi crasseux.

C'est là une des farces que l'on me fit. En voici une autre : quelques loustics de la chambrée m'assurèrent que l'un d'eux avait uriné dans mon bidon ; comme je les jugeais capables de l'avoir fait je ne mis plus jamais aucune boisson dans mon bidon. Je ne parle pas des farces habituelles qu'ils faisaient un peu à tout le monde : draps en saucissons, quart et bidon d'eau, « godillots » qui tombaient en avalanche sur le nez d'un paisible dormeur, etc.

Il m'arriva bien de m'irriter pour de bon lorsque la plaisanterie sentait trop le vice. Un jour, me retournant brusquement, j'appliquai une claque magistrale à un de mes camarades qui avait fait sur moi un geste inconvenant, une autre fois je fus sur le point de tirer ma baïonnette pour en menacer un autre. Intérieurement je me sentais fort car je pensais être en grâce avec Dieu.

Nous n'avions pas de lits dans la chambrée, nous avions de petites paillasses que nous roulions en cylindres chaque matin. Assis sur ma paillasse, je lisais parfois quelque passage du Saint Évangile et de l'Imitation de N.S. J.C. Dans le petit livre que je portais toujours sur moi je trouvais ma nourriture spirituelle, puis, prenant mon havresac renversé sur les genoux, j'écrivais des lettres à mes parents, aux Frères, à des amis, à mon Curé.

Les lettres que j'écrivis aux Frères et à mon Curé portaient l'écho de ce que je souffrais du point de vue moral. Ils me répondaient en m'encourageant et en me donnant de bons conseils surtout pour conserver la pureté.

J'ai dit comment j'étais arrivé à la caserne avec une blessure à un doigt de la main droite. Ne sachant à qui m'adresser pour avoir des soins, à mon arrivée, cette blessure fut négligée ; avec le maniement du fusil et la graisse d'armes dont il était recouvert ma blessure s'envenima et bientôt j'eus toute la main enflée. J'allai chez le Major qui m'envoya à l'hôpital militaire de Corte.

Quelques-uns firent à propos de l'enflure de mon doigt des plaisanteries plus que saugrenues, d'autres laissaient entendre que je l'avais peut-être fait exprès pour me faire réformer et ne pas aller au front.

Cet hôpital de Corte était un drôle de dépotoir. L'officier supérieur qui le dirigeait, un médecin à quatre galons, paraissait en faire la moindre de ses préoccupations. Tout son service semblait consister à traverser rapidement les salles, le matin ;

suivi de deux jeunes femmes qui étaient de soi-disant infirmières mais auxquelles les hospitalisés attribuaient un autre titre et un autre rôle.

Il regarda mon doigt enflé plusieurs jours de suite sans rien ordonner ni rien dire de particulier. Enfin, un matin, il l'examina plus attentivement, le pressa, le fit manœuvrer et, tandis que les deux infirmières riaient de la grimace qu'il m'avait fait faire il déclara : « Il doit y avoir du pus là-dedans ». Il tira un bistouri et me fit sur le champ une profonde entaille longitudinale dans le milieu du doigt malade. Il n'y avait pas trace de pus ; il s'était trompé mais, par contre, je crois qu'il me coupa un nerf car, depuis lors, mon doigt n'a plus fonctionné normalement.

La cicatrice n'était pas encore fermée que l'on me renvoya à la caserne. Je voulus revenir voir le Major pour ce doigt, celui-ci me marqua une consultation motivée et le caporal m'expliqua que cela signifiait qu'il ne fallait pas revenir le voir et que je devais aller à l'exercice sous peine de punition.

Mon petit séjour à l'hôpital m'avait mis en retard pour le maniement des armes et ne n'apprenais pas assez vite les mouvements à exécuter pour prendre les différentes positions du tireur. Les sous-officiers et les caporaux s'impatientaient à me faire recommencer les mêmes mouvements et mon caporal m'infligea une punition de deux jours de consigne pour avoir « mis de la mauvaise volonté dans l'exécution des mouvements ». Je n'avais pas de mauvaise volonté du tout ; j'étais en retard et peut-être trop maladroit.

Ce fut ma première punition à la caserne ; j'en eu une autre. Un Dimanche matin je fus désigné pour la corvée de quartier et ainsi, ce Dimanche-là je ne pus aller à l'église pour entendre la messe.

Nous étions aussi mal nourris que mal habillés dans cette fameuse caserne du Petit Séminaire de Corte. Assez souvent le rata était fait avec de la viande ou du poisson avariés qui sentaient mauvais. Alors le caporal allait se plaindre au bureau de la compagnie et on nous donnait quelques boîtes de sardines pour le remplacer. Le matin, à l'exercice, j'avais faim et tout mon argent de poche était employé à m'acheter pour quelques sous de pain et de chocolat. J'achetais aussi de quoi écrire et c'était là toutes les dépenses que je faisais.

Je n'osais jamais demander un sou à mes parents durant toute la guerre. Je leur disais, dans mes lettres, que les Frères m'en envoyaient et que je n'en avais pas besoin.

Une fois les vingt francs que m'avait fait remettre le frère Visiteur Publius à mon départ de Caluire épuisés, j'osai parler d'argent de poche au frère Polycarpe de

Jésus. Celui-ci m'envoya cinq francs encore en me faisant remarquer qu'il le faisait de lui-même et sans en avoir le droit mais que, dorénavant, je devrais faire un compte-rendu détaillé de toutes mes petites dépenses et le lui envoyer. Je compris que j'étais un importun ; je ne fis pas de compte-rendu de mes petites dépenses et, depuis, je m'abstins de faire la moindre allusion à mon argent de poche lorsque j'écrivais à un Frère. Je continuais à écrire à mes parents que les Frères m'envoyaient tout ce qu'il me fallait et que je ne manquais de rien. Mais je mentais à chaque fois.

Donc à partir de cette époque je ne reçus plus un sou de la part des Frères, jusqu'à ma captivité en Allemagne en 1916.

Mon frère aîné qui n'avait pas été mobilisé[1] et qui travaillait de son métier de serrurier m'envoya de temps à autre quelques pièces de cent sous surtout lorsque je fus au front, sans que d'ailleurs je ne lui eusse jamais rien demandé, au contraire. Un cousin, une cousine, mon parrain m'envoyèrent aussi quelques pièces de cent sous. Mon Curé lui-même m'envoya quinze francs.

Bien que m'étant fait une loi de ne rien demander à personne je ne cache pas que j'avais bien de la joie lorsque je trouvais un mandat dans une lettre.

Au commencement de Mars 1915 je fus inscrit sur la liste pour partir ; « au front, au front ! » nous disaient les camarades non inscrits sur cette liste ; mais non, ce ne fut pas au front, du moins pas tout de suite et les non inscrits y montèrent bien avant nous. Nous étions désignés pour faire partie d'un nouveau régiment en formation, le 415e qu'on appelait régiment de marche et nous devions, disait-on, partir pour les Dardanelles. J'étais heureux dans mon âme aventurière de faire un voyage aussi intéressant que périlleux.

Nous eûmes la primeur du nouveau costume bleu horizon ; on nous donna un képi et une capote neufs de cette couleur. Capote et képi seulement. Après quelques jours d'exercice que nous faisions à part, nous, les bleu-horizon, nous dûmes nous embarquer à Bastia pour revenir à Marseille.

[1] Hervé Vergne, de la classe 1913, avait une maladie pulmonaire. Il avait été ajourné puis versé dans la réserve. Il fut mobilisé le 11 Août 1916 à Lyon, dans le 2e groupe Aviation. L'atteinte pulmonaire empirant, il fut reversé temporairement dans la réserve le 30 Décembre 1916 et réformé le 30 Avril 1917.

Lettres envoyées de Corte

Corte, le 1er Janvier 1915

Chers Parents

Bonne et heureuse année à tous : Père, Mère, Frère et petites sœurs. Qu'elle soit pour vous tous une année de bonne santé et de bonheur et pour la France une année de victoire.

Je dois faire un effort pour vous écrire car le doigt majeur de ma main droite est très enflé et me fais assez mal. Tout d'abord je ne pensais pas pouvoir tenir une plume.

Je m'étais laissé pincer ce doigt à une porte qui battait lorsque notre bateau était très secoué par la tempête pendant la nuit de notre traversée de Marseille à Bastia.

Jusqu'à présent il ne me faisait pas souffrir mais maintenant il a beaucoup enflé et demain matin je devrai me faire porter malade.

Aujourd'hui comme les Dimanches nous avons quartier libre de 10h du matin à 10h du soir.

Pendant la semaine, matin et soir, nous sommes à l'exercice. En fin de journée on est rendu.

On nous a déjà remis sac, fusil et baïonnette, ceinturon et cartouchières. Je n'avais jamais eu un fusil entre les mains jusqu'à présent et je ne sens pas très adroit à manier cette arme.

Malgré toutes nos fatigues nous ne sommes pas trop mal. La soupe et le rata se mangent avec appétit. Évidemment on n'est pas en temps de paix et il y a moins d'ordre et de bonne organisation. Les équipements et effets qui nous sont remis réduits au minimum et usagés.

Si vous désirez que je vous parle de Corte, je vous dirai que ce n'est pas un coin très agréable. Nous sommes dans une région montagneuse et dans les rochers. Corte a plutôt l'aspect d'un village que d'une ville ; tout y paraît très pauvre et dénudé. On ne voit pas traces de cultures et de récoltes. Il semble que les gens n'y vivent que par l'intermédiaire des soldats qui y sont fort nombreux.

Les habitants ne semblent pas très gracieux. Il n'y fait pas encore très froid ; je n'ai pas vu de la neige jusqu'à présent.

Je pense que vous avez reçu ma dernière lettre. Quant à moi, je n'ai pas eu encore de vos nouvelles.

Je vous ai envoyé quelques cartes postales de Marseille et de Corte.

Ne m'envoyez rien ; j'ai tout ce qui m'est nécessaire.

Mettez un nom et une adresse très lisibles ; les vaguemestres se plaignent toujours qu'ils ne peuvent pas les lire.

Je vous embrasse tous bien affectueusement.

Votre petit soldat qui vous aime.

P.S. Notre rata se compose invariablement des denrées suivantes : macaroni, viande, haricots, riz et pommes de terre

Il y a ici beaucoup d'Ardéchois. Les jeunes troupiers sont des recrutements suivants : Marseille, Privas, Montpellier, Perpignan, Nîmes, Pont-St-Esprit et Corte. Tous les gradés sont des Corses (ou presque tous). Nos caporaux instructeurs sont tous de la classe 14.

Jean-Noël VERGNE, au 173e R.I., 30e Cie, 1ère Section, 4e Escouade, à Corte (Corse)

✦

Hôpital Militaire de Corte, le 12 Janvier 1915

Chers Parents

Il ne m'est guère facile d'écrire car j'ai le doigt majeur de la main droite gros comme une saucisse et enveloppé d'un pansement. Je ne puis tenir la plume qu'entre le pouce et l'index et ça ne va pas aussi mal que je l'avais craint.

Je viens de recevoir votre lettre ainsi que le mandat qu'elle contenait. Ne vous privez pas pour moi. J'avais encore dix francs dans ma bourse.

Je pense que vous avez reçu ma lettre du 1er de l'an dans laquelle je vous expliquais comment j'avais été blessé à ce doigt pendant la traversée de Marseille à Bastia.

Le 2 Janvier je me suis fait porter malade et je suis passé à la visite. Le Major m'a déclaré exempt de service et d'exercice. Le 7 Janvier je suis revenir à la visite et le Major m'a fait délivrer un billet d'hôpital. Le 8 Janvier au matin je suis entré à l'hôpital avec l'indication : « phlegmon à la main droite » donnée par le médecin-major, mais je ne pense pas que c'en soit un.

Des infirmiers semblent plaisanter en examinant ce doigt enflé, l'un dit que c'est une « infrangite » ??... l'autre un panaris « de la gaine » ?, un troisième un abcès.

Le 10 Janvier, le Major de l'hôpital nous a visité accompagné de deux infirmières (les camarades murmurent que ces deux infirmières sont « ses poules »). Il a examiné mon doigt et a dit : « Il doit y avoir du pus là-dedans » et tirant son bistouri il l'a ouvert d'une large entaille entre la première et la deuxième phalange mais, contrairement à ce qu'il avait pensé, il n'y avait pas de pus du tout. Le doigt a seulement un peu saigné. Pendant qu'il me l'entaillait j'ai dû faire quelque grimace, ce qui a fait rire les deux infirmières.

Le doigt reste toujours très enflé mais moins que les premiers jours et il ne me fait presque plus mal. Je pense que ce sera vite guéri.

En attendant mon fusil a eu le temps de se couvrir de poussière à la caserne et lorsque je le reprendrai je vais être le plus bleu des bleus. Mais il se pourrait que je sois réformé. Le premier Conseil de Réforme a eu lieu le 9 Janvier à l'hôpital même.

Le Commandant major en chef qui le présidait a rendu visite aux malades. Lorsqu'il m'a aperçu, il s'est avancé vers moi et m'a jugé si peu « costaud » qu'il a demandé aux autres Majors pourquoi je n'avais pas été présenté à la réforme n'ayant pas l'air robuste.

Quant à moi, je n'ai rien dit, rien demandé.

La santé, il me semble, ne va pas trop mal.

Adieu, chers Parents. Bonne année à tous.

Votre fils et frère qui vous aime tous bien tendrement.

173e R.I., 30e Cie

✦

Corte, le 22 Janvier 1915

Chers Parents

Je viens de recevoir une lettre d'Hervé qui m'a bien fait plaisir. Jusqu'au 10 Janvier j'avais langui de n'avoir pas de vos nouvelles mais à présent je vois que vos lettres ne se perdent pas en route comme je l'avais craint. J'ai le bon saucisson que vous m'avez envoyé merveilleusement emballé, le lendemain du jour où j'ai reçu votre lettre et votre mandat.

[note ajoutée : Saucisson volé par les camarades de chambre]

J'espère que vous avez bien reçu la lettre où je vous disais que j'étais à l'hôpital pour faire soigner mon doigt. J'y suis toujours car ce doigt n'est pas encore guéri. Les premiers jours on lui faisait prendre des bains chauds et ensuite des pansements humides. Mon doigt étant très enflé, le Major a craint qu'il était plein de pus.

Il me l'a ouvert d'un coup de bistouri mais il n'en est sorti que du sang.

Maintenant on ne m'y fait plus rien ; il a désenflé et ne fait pas mal mais il m'est impossible de le plier aux articulations.

La santé va bien mais je ne puis aller à l'exercice. Il faut absolument que l'on me guérisse de ce doigt ou que l'on me réforme. En réalité je suis mieux ici à l'hôpital qu'à la caserne mais j'y trouve le temps un peu long. Les camarades s'en vont s'exercer à creuser des tranchées dans la neige tandis que moi je ne sais que faire, bien au chaud dans une chambre. Je vous assure que je préfèrerais souffrir comme les autres et n'avoir pas de mal à ce doigt.

Nous sommes douze dans cette salle où je suis. Tous sont blessés ou ont quelque chose dans le même genre que moi. Le Major nous visite tous les matins.

Hier est mort un soldat malade de la classe 15. Il paraît que beaucoup de soldats se font porter malades.

Le temps est assez froid à Corte, le 19 Janvier est tombé la première neige sur la ville et, ayant gelé, elle n'a pas encore disparu.

Hervé me dit que Defrance[1] est caporal ; je n'en suis pas étonné. Ici le jour de l'an, on a demandé des élèves officiers et tous ceux qui avaient un diplôme d'études : brevet, etc. ont été envoyés à une école de préparation à Marseille. Pour moi, pas de chance, je suis gêné avec mon doigt.

Nos lettres ne bénéficient de la franchise postale que si elles portent le cachet Commandant. Nous devons pour cela les remettre à ceux qui sont chargés de les prendre.

Adieu, chers Parents, n'ayez aucune inquiétude pour moi. Tout va bien.

Bonjour à tous.

✦

Corte, le 23 Janvier 1915

Chers Parents

Le Major m'a fait sortant de l'hôpital ce matin. Le doigt va mieux. J'espère que d'ici deux ou trois jours ce sera fini et que je pourrai aller à l'exercice.

Aujourd'hui on a enterré un conscrit de la classe 1915. Il était protestant et il a été assisté par un pasteur. Le cercueil a été escorté par les soldats de sa compagnie.

La santé va bien mais, en sortant de l'hôpital, je vais être le plus bleu des bleus. N'importe, en peu de jours j'en saurai autant que les autres. Je vous écrirai dès que je serai de retour dans ma compagnie.

Je pense toujours bien à vous.

Votre fantassin qui vous aime.

✦

Corte, le 25 Janvier 1915

Chers Parents,

Je viens de rentrer dans ma compagnie avec 4 jours de repos.

Je suis en bonne santé. Le doigt ne me fait pas mal mais, comme je ne puis pas bien le plier, je passerai de nouveau à la visite quand mes 4 jours de repos seront écoulés.

Lorsque je suis parti pour l'hôpital, j'ai laissé tout mon fourbi dans la chambrée ; aussi, lorsque je suis rentré hier, je n'ai pas retrouvé ma gamelle et une courroie de mon sac. Mais grâce à la gentillesse de deux ou trois copains tout s'est arrangé.

Notre organisation paraît s'améliorer. Nous avons maintenant des poëles dans notre chambrée et l'on dit qu'on va nous donner des lits ces jours-ci. Nous avons également une couverture de plus.

---

[1] Jean Defrance, fils d'Henri et Marie Agathe, cultivateurs au Chalet.

On parle de former un convoi pour le 15 ou le 20 Février et un autre pour le 1er Mars. Si je n'avais pas eu ce doigt malade, je vous assure que j'aurais demandé à être du 1er convoi.

Le 1er conseil de réforme a eu lieu le 9 Janvier et je crois que le 2e aura lieu le 6.

Dans le cas où je serais proposé pour ce conseil, je vous le ferais savoir aussitôt. Les proposés sont assez nombreux déjà !

Je ne connais pas les conscrits dont Hervé me parle. Ils ne sont pas dans ma compagnie. A Corte, on a trois casernes ; celle de la Citadelle, à la pointe du rocher, au-dessus de la ville, celle de la Minoterie et celle du Séminaire où je suis. Au Séminaire il y a la 29e, la 30e et la 31e compagnies. La 32e compagnie se trouve dans la Citadelle.

Je connais, dans la 30e compagnie, un nommé Vacher qui est d'Annonay et qui a travaillé à Quintenas chez le boucher Léorat, je crois.

Je connais également un émigré de la Meuse qui était à Annonay avant de venir ici. C'est un nommé Vacarel. Son père travaille chez Meizonnier, il teint les cuirs.

Il fait assez froid à Corte ; la neige tombe abondamment et gèle ensuite.

Les camarades ne sont allés à la manœuvre qu'après la soupe de 10h.

J'espère que vous allez bien à la maison. Je vous embrasse tous affectueusement ;

Votre soldat qui vous aime.

P.S. J'oubliais de vous dire que, pendant mon séjour à l'hôpital, on m'a changé d'escouade. J'étais à la 4e, maintenant je suis à la 3e avec un caporal Corse de la classe 1914.

(173e R.I., 30e Cie, 3e Escouade)

✦

Corte, le 28 Janvier 1915

Chers Parents,

J'ai reçu aujourd'hui votre bonne carte à laquelle je m'empresse de répondre. Les 4 jours de repos donnés à ma sortie de l'hôpital, le 24, se sont terminés hier et, comme je ne puis pas encore plier mon doigt, je me suis présenté à la visite, mais le Major ne m'a plus donné de repos.

Au rapport, on a simplement indiqué en regard de mon nom « consultation motivée ».

Le Major m'a dit : « C'est un panaris guéri. Il faut vous exercer à faire plier votre doigt ». Je pense, moi aussi que j'arriverai à le faire plier ce doigt.

Hier, on a fait une marche de 30 km avec le sac et tout l'équipement. Les malades ou exempts de service ont été contraints de porter avec les autres comme d'habitude ; mais après avoir fait un km le Commandant nous a fait faire demi-

tour, comme d'habitude également. Ce soir on fait une marche de nuit mais je me suis arrangé à l'amiable avec mon caporal pour ne pas y aller. C'est donc pendant que les camarades, sac au dos, trottent au clair de lune que, moi, je vous gribouille cette lettre sur ma paillasse.

J'ai fait connaissance avec les deux conscrits de St Jeure d'Ay dont me parle Hervé. Tous les deux sont à la 31e Cie. Vercasson Paul connaît bien Emile Vergne qui lui faisait ses habits.

La santé va bien. Je souhaite que ma lettre vous trouve de même.

Votre petit pioupiou qui vous aime.

P.S. La marche de nuit n'a pas été longue, les camarades viennent de rentrer. Or il n'y a guère plus d'une heure qu'ils sont partis.

J'oublie toujours de vous dire que nous avons des Boches en quantité à Corte. Ce sont des officiers qui font ici du tourisme en montagne à volonté. Bien qu'ils soient en civil il ne faut être bien malin pour les reconnaître. Des gamins leur ont lancé des boules de neige, ce qui leur a valu des contraventions.

Les journaux disent que l'Allemagne prépare sept millions et demi d'hommes pour le printemps prochain. Cette maudite guerre n'est donc pas encore finie ! Espérons quand même !

Je pense que vous avez bien reçu mes deux précédentes lettres.

✦

Corte, le 20 Février 1915

Chers Parents

J'ai reçu votre dernière lettre le jour même où je vous ai adressé une carte. La santé va bien et tout ne va pas trop mal. On bûche toujours. Maintenant l'on est mobilisable et l'on s'attend à partir pour le front. On nous a fait la vaccination anti typhoïdique par trois fois. On ne nous a pas laissés au repos mais tous se sont ensuite fait porter malades. Je vous dirai que, pour le moment, je ne suis pas des plus adroits pour le tir.

On a affiché la liste des déserteurs du dépôt depuis la mobilisation. Le nombre en est de 66. Tous sont Corses. Heureusement qu'il n'y en a aucun de notre 30e Cie. Les soldats ayant été punis pour absence illégale sont partis ou partent avec les plus prochains convois pour le front. Je pense qu'il est préférable pour moi de ne pas demander à partir avec les premiers convois car ils se composent en partie de punis ou de disciplinaires.

Ces jours-ci nous ne sortons presque pas de la caserne car il pleut continuellement. Le temps est employé à la théorie.

Ne vous inquiétez nullement pour moi, je ne manque de rien. Ne m'envoyez pas d'argent. J'ai actuellement 25 francs dans mon porte monnaie et nous sommes assez bien soignés. Tâchez de bien vous soigner vous aussi et de ne pas vous faire de soucis. Je prends les choses gaiement et je dis avec les autres : encore une

vingtaine de jours et l'on ira voir les casques à pointe. Notre fuite aboutira à la frontière allemande.

Nous apprenons en deux mois ce que les autres apprenaient en trois ans. Le Capitaine ne veut pas que l'on fasse d'autres théories que les théories pratiques sur les opérations de la guerre. Aussi on nous a plus appris l'escrime à la baïonnette et le tir que la gymnastique.

Je vois que la liste des victimes augmente à Quintenas et je crois bien qu'elle augmentera beaucoup par la suite.

Adieu, chers Parents, je vous embrasse tous bien affectueusement.

Votre fils qui vous aime.

✦

Corte, le 28 Février 1915

Chers Parents

J'ai bien reçu la lettre d'Hervé ainsi que sa carte. Je suis toujours en bonne santé. Les premiers jours de la semaine, du 21 au 28, il pleuvait sans arrêt tandis que les hauteurs se couvraient de neige.

À cause de ce temps-là, on ne quitte pas la caserne. Maintenant les exercices reprennent et plus fort qu'avant. On fait de l'escrime, du tir sur cible ou sur silhouette ainsi que du tir de combat. On organise de petits postes avec des sentinelles et des patrouilles. Le 26, nous avons fait cela pendant la nuit de 8 à 11 heures.

On a dressé la liste du départ des hommes de la classe 15 de la 30e Cie. Toute la compagnie y est au complet. Je suis le 8e de la liste. On commence à nous habiller pour le départ. Je pense que, d'ici quinze jours, nous ne serons plus à Corte. Nous serons probablement à Bastia sinon à Marseille.

Mon doigt restera, je crois, légèrement estropié. Quant à la réforme dont me parle Hervé, je n'y ai jamais été proposé. À l'hôpital, le Major Commandant avait simplement demandé pourquoi l'on ne m'y avait pas présenté. Depuis lors je suis allé à la visite mais c'est tout juste si l'on m'a reconnu… en me recommandant de ne pas y revenir.

Je vois qu'à Quintenas la classe 16 est bien moins nombreuse que la 15. Je vois aussi que les personnes du village disparaissent. J'ai été surpris en apprenant la mort du père et du fils Pascal.

Je vous envoie la photo qui fut prise à la hâte pendant une pause à l'exercice. Nos fusils sont en faisceaux et nous tournons le dos à la ville de Corte. Vous m'y voyez à droite et à genoux. Une autre photo a été prise aujourd'hui. Vous m'y verrez avec des camarades et le caporal de mon escouade. Je vous la ferai parvenir aussitôt que je l'aurai.

Tout va bien. J'ai tout ce qu'il me faut pour le moment.

Adieu, chers Parents. Faites-moi savoir si vous êtes tous en bonne santé.

Je vous embrasse tous bien fort : Père, Mère, Frère et petites Sœurs.

Votre soldat

Jean Vergne, premier à gauche au premier rang.

Corte, le 3 Mars 1915

Chers Parents

Deux mots à la hâte pour vous dire qu'il y a du nouveau.

Je vous avais dit dans ma dernière lettre que l'on avait dressé une liste pour le départ des hommes de la classe 1915 et que j'étais le 8e de la liste.

Maintenant l'on a rassemblé les trente premiers de cette liste qui sont les benjamins de la classe 15, c'est-à-dire ceux qui, comme moi, sont nés vers la fin de l'année 1895.

L'on nous a donné à tous la nouvelle tenue de campagne, la belle capote gris-bleu au grand col rabattu avec des goussets à la hauteur des seins, le képi plat de la même couleur. Aujourd'hui, nous nous sommes astiqués après avoir fait avec les autres une marche de plus de 20 km. Demain, jeudi, le Commandant nous passe en revue et il est probable que, après-demain, vendredi, nous partirons pour une destination inconnue.

Notre compagnie est, paraît-il, une Cie de marche. En prenant 30 hommes dans chaque compagnie, Corte en comptant une dizaine, on obtient une moyenne de 300 hommes. On nous avait dit que nous ne serions pas dirigés sur le front avant le 1er Avril, mais nous ignorons où nous serons dirigés. Des bruits ont couru d'après

lesquels nous serions dirigés vers le Levant. Mais, vous savez… chacun dit ou répète la sienne et les dires ne sont souvent que des fables. Advienne que pourra !

Je pars avec plaisir, mieux content même que si je savais où je vais car j'aime l'imprévu et l'aventure.

Dieu dispose de tout et il me préservera de tout.

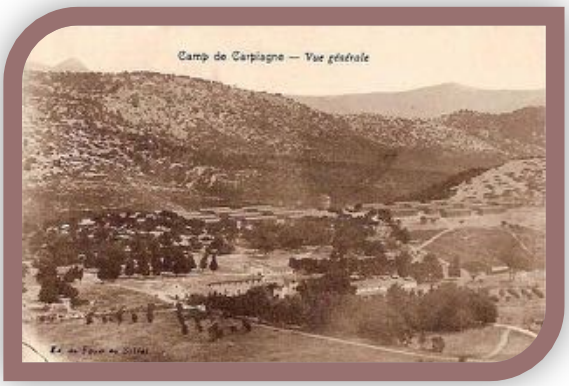
À partir de maintenant je vous conseillerais donc de ne plus m'écrire à Corte et d'attendre que je vous donne une nouvelle adresse.

La santé va toujours très bien. Rien ne me manque. Je vous envoie les photographies. J'espère que vous avez reçu ma dernière lettre et les quatre photos que je vous ai envoyées.

Votre fils qui vous aime.

P.S. Si j'ai l'occasion d'être photographié avec la nouvelle tenue de campagne, je vous enverrai aussitôt une photo.

2 - Carpiagne et en route pour le front



Le jour même de notre départ de Corte, l'on s'embarqua à Bastia pour Marseille où l'on arriva le 13 Mars à 8 heures du matin. La traversée fut paisible, la mer était très calme en comparant avec la première fois.

À Marseille, l'on resta jusqu'à midi sous des hangars, l'on mangea un peu puis nous partîmes avec sac et chargement complet pour le camp de Carpiagne, situé à quelque trente kilomètres de là dans les Alpilles sur une sorte de plateau où le 415e de Marche était en formation. Je me rappelle que cette marche fut très pénible dans ces petits chemins montants et caillouteux.

Des quantités pour ne pas dire la moitié des troupiers laissaient choir le sac trop lourd et s'arrêtaient harassés et épuisés. La voiture de compagnie était surchargée de havresacs qui, par les cahots du chemin, retombaient sans cesse à droite et à gauche. Ce jour-là j'en vis de ces gaillards forts et solides, qui m'avaient raillé pour ma "faiblesse", accablés de fatigue et affalés au bord du chemin. Mon sac était aussi lourdement chargé que les autres et je tins bon jusqu'au bout sans faiblir.

À l'arrivée, à la tombée de la nuit, cependant je n'en pouvais plus ; tout trempé de sueur, comme les autres, je me couchai à terre sans même déboucler mon sac. Pour nous reposer il fallut dresser les tentes, une par escouade. Il nous fallut une partie de la nuit pour nous installer sous les marabouts.

Le lendemain était un Dimanche, une grande partie des camarades obtinrent une permission pour descendre à Marseille laissant ainsi aux autres le soin de monter les tentes et d'organiser le campement.

Les exercices commencèrent le 15 Mars en bas du plateau où était le camp. Nous y fîmes surtout des tirs et des marches d'entraînement. Je trouvais cette vie déjà plus intéressante que celle de la Caserne à Corte : la nourriture y était meilleure parce que nous avions un bon capitaine qui s'en occupait.

Nous étions très isolés et dans une triste solitude sur ce plateau de Carpiagne. Les localités les plus proches étaient Aubagne et Cassis à un certain nombre de kilomètres de là. L'on couchait sous les tentes trop exiguës pour une escouade. Le matin l'on entendait le réveil en campagne et l'on se levait tout humide de rosée,

tout engourdi. J'allais ramasser le petit bois sec au milieu des genêts et faisait chauffer entre des cailloux le jus de l'escouade.

Aussitôt chaud : « Au jus la 3e ! » et tous de venir autour du petit feu, le quart en fer d'une main et le quart de pain de l'autre. Notre déjeuner matinal consistait à tremper une demi-livre de pain dans le café chaud.

Nous fîmes un jour une marche d'entraînement de Carpiagne jusqu'à Cassis, faisant en même temps du tourisme car nous descendions joyeusement et à grand peine le sac au dos les chemins escarpés des bords de mer.

Nous traversâmes le joli patelin de Cassis au son des clairons et tambours… [page déchirée] à celle des escouades qui préparaient le même rata avec la viande, les patates, la graisse et autres assaisonnements portés par nous dans les musettes et gamelles.

Mon cabot à moi était un Marseillais et il était aussi malin que flatteur. Il s'était débrouillé pour se faire donner davantage de graisse par un de ses hommes affecté à l'ordinaire. Puis à Cassis, chacun des hommes de l'escouade donna au cabot quelques centimes pour d'autres petits achats communs.

Les deux plus anciens, des hommes d'une trentaine d'années ayant été une fois blessés au début de la campagne, s'occupèrent de la cuisine en cuistots expérimentés.

Nous avions deux grands plats de rata excellent. Un jeune niçois de l'escouade alla le présenter au capitaine qui avec le commandant le trouvèrent succulent. Le Capitaine donna cent sous à la 3e escouade comme 1er prix de la compagnie, en même temps il la félicita.

Nous fîmes un bon repos sous les pins aux branches frissonnantes et au retour de la marche on acheta pour cent sous de boisson à la Cantine ; et la 3e escouade se rafraîchit de la chaleur du jour.

Au retour on peinait, on suait sous le poids du sac et de la chaleur mais on chantait à pleins poumons.

Au tir la troisième escouade fut encore la première et reçut des récompenses.

Ainsi pour moi, je trouvais que cette vie dure en elle-même était rendue agréable par la bonne humeur et le courage de tous les jeunes poilus de la classe 15. Je trouvais bien mal entendue cette idée d'une forte tête sans doute, une tête brûlée de Marseille qui avait écrit sur la porte d'un WC :

« Le vrai pays du bagne
Et l'endroit des martyrs
C'est le camp de Carpiagne
Avec son champ de tir. »

Moi j'aurais dit au contraire :

« Le camp de Carpiagne,
Dont j'ai doux souvenir
Prépare à la campagne
Avant que de partir… ! »

On faisait bien de nous exercer à l'endurance avant que de partir pour le front ; mieux on sait endurer dans les camps moins on endure au front.

Mon escouade comprenait des Corses pour la moitié et des Français du Sud de la France pour l'autre moitié. Les Corses, en général, n'étaient guère sympathiques. L'un d'eux, un nommé Conforti Dominique était un ancien forçat. D'ailleurs, je ne sais pourquoi, il y avait dans notre compagnie beaucoup d'anciens disciplinaires des Bataillons d'Afrique, des fortes têtes qui n'avaient jamais été vraiment domptées. Le Capitaine ayant dû sévir contre quelques uns était menacé de mort. L'un d'eux jurait de lui faire son « affaire » en arrivant aux tranchées.

J'ai parlé de l'ancien forçat que nous avions dans notre escouade. Un soir il se prit de querelle avec un ancien disciplinaire et ils en vinrent aux mains. Conforti tira son couteau et blessa légèrement son adversaire à la poitrine. Ce dernier qui était un colosse le poursuivait, furieux, et voulait le broyer. Conforti fit tout à coup irruption dans la tente où nous étions tous tranquillement assis, se précipita au râtelier d'armes, prit un fusil, mit baïonnette au canon en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et fonça en chargeant sur l'entrée. Aussitôt nous nous levâmes tous comme autant de ressorts, nous le saisîmes par les basques de son veston et nous réussîmes à arrêter son élan. D'autres dehors avaient également saisi son adversaire qui, en hurlant, essayait de leur faire lâcher prise. Enfin, ce soir-là, nous empêchâmes un malheur.

Si je n'y prenais garde, les Corses s'emparaient de mon fusil propre et graissé et m'en laissaient un négligé et malpropre quand il fallait aller à la revue. Quand ils avaient faim, ils ouvraient le sac d'un camarade, lui prenaient ses vivres de réserve, ses boîtes de singe, refermaient soigneusement le sac et mangeaient tranquillement en bavardant dans leur dialecte. Lorsque le camarade qui avait fait les frais du repas rentrait sous la tente, les Corses lui offraient de partager leur

« boutisfaille » ; le camarade acceptait avec reconnaissance sans se douter de rien. Mais un jour… il se rendait compte.

Vers cette époque, mon Curé, le saint Curé de mon petit village[1] essaya d'intervenir pour me tirer de ce milieu. C'était bien difficile, pour ne pas dire impossible. Et puis, la Providence qui avait voulu ou permis que je m'y trouvasse a toujours été bien bonne avec moi et si j'ai failli et si je me suis dégradé par la suite c'est que je n'ai pas su résister à l'épreuve, c'est que je n'ai pas su en profiter pour en retirer des fruits de sainteté. C'est dans le creuset des épreuves que l'on vérifie la pureté du métal de son âme. Mon âme a résisté longtemps, ensuite elle a glissé lamentablement pour ne plus jamais se redresser tout à fait. En faisant cette triste réflexion que de larmes n'ai-je pas versées par la suite.

J'avais eu comme camarades d'école, au village, deux jeunes gens d'une bonne famille catholique qui avaient fait des études en médecine et avaient été mobilisés en qualité de sous-lieutenants aides-majors[2]. Ils étaient plus âgés que moi : l'un d'eux se trouvait au camp de Gemenos près de Marseille. Comme l'on me connaissait un tempérament maladif, le Curé de mon village avait imaginé, je pense, de faire intervenir ce jeune homme et d'user de son influence pour essayer de me faire verser dans le service auxiliaire ou parmi les infirmiers et brancardiers. Le projet ne réussit pas ; lorsque ce jeune homme vint au camp de Carpiagne pour m'y rencontrer le régiment était parti. Ce jeune homme, après avoir fait de rapides et brillantes études, soigné les grands blessés dans les hôpitaux de Lyon, publié de savants ouvrages scientifiques, a perdu la raison à la suite d'affaires sentimentales et, après un esclandre à Marseille que je n'ai jamais connu, il fut enfermé dans une maison de santé de la région lyonnaise où il est encore. Son frère est docteur à Annonay.

Après avoir séjourné pendant un mois au camp de Carpiagne, le 415e prit la direction du front.

Le rapport des derniers jours de Mars nous apprit que l'on allait bientôt partir du camp. Le Régiment était réuni dans la prairie, le lieutenant-colonel Strudel[3] passa la revue. Tout était bien organisé ; tous étaient bien habillés et équipés.

---

[1] Léon Gaillard, prêtre desservant de Quintenas.

[2] Gaston et Louis, fils d'Adrien et Clémence Léorat, cultivateurs aux Bois.

[3] Mort au combat le 25 Septembre 1915.

Le 1er Avril le Régiment se réunit de nouveau. Les trois bataillons partirent en trois échelons pour la gare d'Aubagne. Mon bataillon s'embarqua vers le soir et nous montâmes en direction de Lyon. L'instruction militaire était terminée.

Nous descendîmes à Meximieux, dans l'Ain, et ma compagnie cantonna pendant une dizaine de jours au village de Bourg Saint Christophe. Nous étions à proximité du camp de la Valbonne où le nouveau régiment acheva de s'entrainer et de s'organiser.

Le 12 Avril, on s'embarqua à Meximieux destination… le front… les tranchées… les Boches…

Lettres envoyées de Carpiagne et sur la route

Carpiagne, le 18 Mars 1915

Chers Parents,

J'espère que vous avez reçu la carte par laquelle je vous faisais savoir que, ayant changé de régiment, j'avais été dirigé au camp de Carpiagne, près de Marseille.

Nous sommes partis de Corte le 12 Mars par le train de 7h du matin. Vers midi, on s'embarquait à Bastia et, à 1h, nous partions à bord du « Balkan ». Nous sommes arrivés à Marseille le lendemain à 7h du matin.

Nous sommes restés sur le quai jusqu'à midi. Là nous avons cassé la croûte. Ensuite, sac au dos, arme sur l'épaule, en avant ! Au pas ! dans les rues de la ville. Nous marchons vers le camp de Carpiagne distant de quelque 30 km. Mon sac pesait bien, je crois, une trentaine de kilos avec tout ce que j'y avais fourré. Beaucoup de mes camarades qui paraissaient beaucoup plus costauds que moi n'ont pu résister à cette fatigue et se sont affalés au bord du chemin. La voiture de compagnie était surchargée de sacs qu'ils n'avaient pu porter jusqu'au bout. Moi, j'ai tenu bon malgré la fatigue et la transpiration.

Nous avons grimpé, grimpé dans ces collines désertiques. Enfin ! À la tombée de la nuit nous touchions au but. Quels délices de pouvoir enfin s'étendre par terre et se reposer. Nous allons coucher sous les tentes sur un vaste plateau.

On entend dire encore que nous devons aller en Turquie et que nous passerons par Alger où serait le dépôt du 415e. La santé va bien. Rien ne me manque.

Dernièrement j'ai reçu à Corte un colis de la part de Mme Bompard, Ambassadrice de France à Constantinople et actuellement en résidence à Paris, rue d'Anjou n° 4. Ce colis contenait du linge chaud, des tablettes de chocolat et divers petits objets. Ces colis étaient expédiés par la Procure générale des Frères. J'ai adressé un accusé de réception à Mme Bompard et l'ai remerciée aussi bien que j'ai pu. Avec le linge apporté et celui qu'on m'a donné au Régiment j'en ai plutôt un peu trop. Je vais tâcher de vous envoyer un ballot du linge que j'ai en trop. Je pense que vous avez reçu mes deux dernières lettres avec les six photos que je vous ai envoyées. J'espère que vous allez tous bien à la maison.

Adieu Chers Parents.

Votre fils qui vous aime

Jean Vergne, soldat au 415e R.I., 11^{E} Cie, 3e Escouade – Camp de Carpiagne près de Marseille (B. du Rh.)

✦

Camp de Carpiagne, le 26 Mars 1915

Chers Parents,

Excusez-moi si je suis en retard à vous répondre. L'on a pas un instant de temps libre. Le matin, on s'habille en vitesse et l'on part à la manœuvre. À 11h on a juste le temps de nettoyer un peu son fusil et manger la soupe. Je profite d'un petit moment avant de me coucher pour vous écrire ce mot à la lumière d'une bougie.

J'ai reçu la lettre d'Hervé, le mandat et le bon saucisson que vous m'avez envoyé. Je vous en remercie bien, mais je ne vous avais pas demandé d'argent. J'en ai toujours de reste et à vous il manque peut-être.

Je suis en bonne santé, tout va bien mais « ça barde » comme on dit. Il est absolument impossible d'obtenir une permission de 48h. Je n'ai même pas pu en obtenir une de 24h pour aller jusqu'à Marseille.

Un grand bonjour à tous,

Votre petit soldat qui vous aime.

✦

Camp de Carpiagne, le 30 Mars 1915

Chers Parents,

Je n'ai pas le temps de vous écrire une longue lettre. On vient de nous apprendre que nous allons nous rendre au Camp de la Valbonne près de Lyon. Nous devons partir le 1er Avril.

Le 1er bataillon part de la gare d'Aubagne à 9h, le 2e à 3h de l'après-midi et le 3e à 7h du soir. Je suis du 3e bataillon. Je ne sais quelle est la distance entre La Valbonne et Lyon mais j'espère que je pourrai obtenir une permission de 24h pour aller vous voir. Dimanche dernier, j'ai pu aller jusqu'à Cassis d'où je vous ai expédié un ballot des affaires que j'avais en trop. J'en ai encore de trop car le sac est lourd à porter.

Aussitôt arrivé au camp de la Valbonne, je vous donnerai ma nouvelle adresse. On dit encore que nous irons peut-être aux Dardanelles. Il n'y a encore rien de certain. En tout cas nous n'y partirons pas avant deux ou trois semaines.

Adieu, chers Parents. Peut-être à bientôt.

Votre fils qui vous aime.

✦

Bourg-Saint-Christophe, le 3 Avril 1915

Chers Parents,

Je vous avais avertis par ma dernière carte que nous quittions le camp de Carpiagne.

Nous avons voyagé toute la nuit du Jeudi au Vendredi Saint. On est plus éloignés de Lyon que je le croyais. On est dans le département de l'Ain. On est plus loin que le camp de la Valbonne.

Nous sommes descendus du train en gare de Meximieux, à environ 2 heures de train de Lyon-Brotteaux. Nous avons été dispersés à la hâte chez les paysans du village par sections et par escouades.

Le village d'environ 600 habitants paraît assez pauvre. La plupart des maisons sont délabrées et à moitié abandonnées. On est à 2 km de Meximieux qui est une ville assez agréable. Je préfère être ici qu'à Carpiagne. On y est plus tranquille et plus libre. À Carpiagne on avait constitué un régiment, le 415e. Il semble qu'ici, dans la région, on va constituer un Corps d'Armée.

Adieu, chers Parents.

Votre piou-piou qui vous embrasse tous.

415e R.I., 11e Cie, 1ère Section, 3e Escouade à Bourg-Saint-Christophe par Meximieux (Ain)

✦

Bourg-Saint-Christophe, le 7 Avril 1915

Chers Parents,

Nous avons repris les exercices comme auparavant. Depuis lundi, nous sommes en manœuvres. Il fait un temps détestable, il pleut sans arrêt, les rues du village sont pleines de boue. Chaque jour, nous faisons l'exercice sous le pluie. Nous restons ici plus longtemps que je l'avais pensé. Il y tant de choses à organiser et à mettre au point. Nous n'avons pas encore de mitrailleuses. Aujourd'hui je passe mon temps à faire des corvées.

J'ai écrit à Marius Vergne[1] qui m'a répondu aussitôt.

Tout va bien. On est mieux qu'à Carpiagne. Je suis en bonne santé. Si j'obtiens une permission de 24 heures (impossible d'en obtenir de plus longues) je vous avertirai aussitôt.

Adieu, chers Parents.

Votre fils qui vous aime.

✦

[1] Fils de Jules et Mélanie Augustine Vergne, cultivateurs au village, cousin germain de Jean. Marius fut tué le 11 Juin 1916 à Métzéral (Alsace) cote 664. Il habitait l'actuelle rue de la Chapelle.

Bourg-Saint-Christophe, le 9 Avril 1915

Chers Parents,

J'ai reçu aujourd'hui votre aimable lettre et je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Nous commencions à être installés et habitués dans ce coin-là mais ce soir on vient de nous prévenir que nous partirions probablement lundi prochain. Pour quelle destination ? Je l'ignore. Mais il est probable que c'est pour aller sur le front ou pour nous en approcher un peu plus. Je ne crois plus que nous soyons destinés à aller aux Dardanelles. Puisque nous nous dirigeons à l'opposé ! On y a peut-être songé au moment de la formation de notre régiment. Ensuite il en aura été décidé autrement. Je suis toujours en bonne santé et désire que ma lettre vous trouve de même.

Ne m'écrivez pas avant que je vous aie donné une autre adresse. J'avais obtenu une permission pour Dimanche lorsque nous est parvenue la nouvelle que je vous annonce. Par ordre général aucune permission n'a été définitivement accordée.

Adieu, chers Parents.

Votre soldat vous embrasse tous.

« Courons à la frontière, Soldats de dix-neuf ans.
Entrons dans la carrière, Quand revient le printemps. »

✦

À Monsieur Rullière Antoine, aux Pêchers, Quintenas

Bourg-Saint-Christophe, le 10 Avril 1915

Chers Amis et Voisins,

Je me souviens toujours des amis avec lesquels nous avons eu tant de relations de bon voisinage. J'avais déjà pas mal voyagé ; maintenant la guerre me fait faire un petit tour de France en attendant que je fasse un tour du monde. À Corte j'ai vu le pays sauvage de la Corse. Je suis revenu à Marseille que j'avais déjà visité ; puis du côté de Lyon.

Je vais repartir le lundi 12 Avril pour une destination inconnue. Je pensais bien être à Montjoux Dimanche dernier car, le Vendredi, j'avais obtenu une permission de 24 heures, lorsque est arrivé la nouvelle de notre départ. Toutes les permissions ont été suspendues.

Adieux chers Amis,

✦

À Monsieur Hervé Vergne, Restaurant Juillat, rue de Tournon, Annonay

Bourg-Saint-Christophe, le 10 Avril 1915

Cher Aîné,

À peine étions-nous installés à Saint-Christophe que l'on nous apprend qu'il faut à nouveau partir pour une destination inconnue lundi prochain.

Nous avions bien aménagé nos literies il n'y a que trois jours et vlan ! Aujourd'hui il a fallu démonter tout ça.

Il est certain que nos officiers eux-mêmes n'avaient pas prévu un aussi prochain départ. Quand je voyais qu'on installait aussi bien toutes choses, je m'étais dit : nous voilà ici pour au moins deux ou trois semaines. L'ordre de re-départ est arrivé si soudainement que tout a été arrêté et, depuis Vendredi soir nous ne faisons plus que des corvées.

Si nous montons sur le front cela ne me fait rien car me voici maintenant assez bien habitué à la vie du soldat en campagne.

Je suis en bonne santé, tout va bien, rien ne me manque. Adieu, mon cher Aîné, je te serre bien affectueusement la main.

Ton cadet qui t'aime.

✦

Bourg-Saint-Christophe, le 11 Avril 1915

Chers Parents,

Hier, on nous a photographiés peut-être pour la dernière fois. Avant de partir, je vous envoie trois photos. Il me semble que le photographe a un peu forcé sur le noir mais, grâce à je ne sais quoi, je suis encore le moins nègre de tous.

Nous partons demain, 12, pour une destination inconnue comme je vous l'avais déjà dit. Aujourd'hui Dimanche, nous travaillons encore à déménager nos affaires. Nous avions depuis trois jours seulement tout ce qu'il fallait en fait de literie : couche de paille, isolateur en bois, paillasson, sac de couchage, couverture, couvre-pieds. On nous a tout enlevé. Il faut comme les premiers jours passer la nuit simplement sur la paille.

Je vous le dis encore une fois, je pars content et plein de courage.

On vient de nous annoncer une bonne nouvelle mais je ne sais pas si elle est vraie. Si elle est vraie, vous comprendrez ce que je veux dire.

Votre soldat qui vous aime.

✦

En route pour une destination inconnue, le 15 Avril 1915

Chers Parents,

Juste un mot pour vous dire que nous arrivons en gare de Laroche. Il est 1h du matin. Je mets cette carte à la poste en gare de Laroche.

Je pense au parrain d'Hervé, Joseph Mary, notre cousin. Nous savons donc que nous nous approchons de Paris.

✦

Creil, le 15 Avril 1915

Chers Parents,

Nous venons d'arriver à Creil. De la gare nous voyons les dégâts, des maisons en ruine. Les Boches étaient venus jusque là. On les en chassa en Septembre dernier.

Adieu, chers Parents.

✦

Secteur postal 114, le 16 Avril 1915

Chers Parents,

Me voici tout près de la ligne de feu. Nous sommes à une vingtaine de kilomètres du front. Nous entendons les canons.

Dans deux ou trois jours, je crois que nous serons en 3e ligne.

Nous avons fait un excellent voyage. J'ai noté les gares où nous nous sommes arrêtés : Ambérieux, Bourg, Saint Amour, Louhans, St-Laurent-en-Bresse, Dijon, Nevers, Laroche, Sens, Montereau, Fontainebleau, Melun, Lieusaint-Moissy, Brunoy, Ville Neuve, Valenton, Nogent-Le-Perreux-Bry, Creil, Saint-Just-en-Chaussée.

Je suis en excellente santé, tout va bien.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Votre fils qui vous aime.

415e R.I., 3e Bataillon, 11e Cie, 1ère Section, 3e Escouade, Secteur Postal 114

3 – Somme et Champagne

Notre Régiment vint ensuite occuper un secteur dans la Somme. Villers-Bretonneux fut notre terminus de chemin de fer en arrivant au front. Nous passâmes à pied dans quelques villages ou nous y cantonnâmes : Caix, Harbonnières, Rosières-en-Santerre, Méharicourt, etc. et, le 18 Avril 1915, pour la première fois, nous entrions dans les tranchées dans le secteur de Maucourt, la Plaine, face à Chaulnes.

Le secteur était relativement calme à ce moment-là, en comparaison de ce que j'ai vu par la suite c'était même, je peux dire, un secteur de tout repos. Très peu de pertes, quelques blessés légers. Je ne me souviens que d'un de mes camarades qui fut tué par une balle au front à son poste d'écoute et d'observation. Quelques coups de fusil, quelques petits ricanements de mitrailleuses de temps à autre ; quelques torpilles et quelques bombes échangées d'une tranchée à l'autre, quelques 75 d'une part, quelques 77 de l'autre et c'était tout ; cela suffisait à montrer que chacun était bien toujours là. La nuit cependant il arrivait que les choses fissent mine de se gâter lorsque deux patrouilles se rencontraient ou lorsque des équipes de travailleurs étaient surprises par l'adversaire entre les deux lignes. Et alors cela se terminait en général par quelques rafales d'obus qui faisaient plus de fracas que de dégâts.

Je préférais mille fois cette vie au front que la vie à la caserne à Corte. Les camarades étaient moins méchants ; ils m'appelaient toujours « le Curé » ou « le Capelan » mais cette appellation à laquelle j'étais habitué me paraissait presque amicale maintenant. Il y avait toujours des conversations grossières mais moins fréquemment, moins habituellement, et moins grossières qu'à la caserne. J'avais gagné l'estime et la bienveillance des officiers de ma compagnie sans avoir rien fait de particulier pour cela ; je dois en excepter un seul, le sous-lieutenant Brunet pour lequel je devais avoir une tête antipathique probablement.

Le lieutenant commandant ma section m'avait désigné pour être agent de liaison. Son ordonnance qui était précisément un des Corses de mon escouade prenait désormais ma défense lorsque quelqu'un s'avisait de mettre « le Curé » sur le tapis ou sur la sellette. Et comme l'un des camarades de mon escouade lui faisait un jour remarquer qu'il avait été lui-même un des premiers à m'appeler « le

Curé », à me lancer des quolibets et à me taquiner, il lui répondit : « Oui, cela est vrai, mais c'est parce que, à cette époque-là, je ne le connaissais pas comme je le connais aujourd'hui. »

Le capitaine qui avait été menacé de mort par les « forts-cailloux », à Carpiagne, n'était pas demeuré longtemps à la tête de notre compagnie après notre arrivée au front, c'était peut-être prudent. L'officier qui commanda à notre compagnie après son départ fut un lieutenant dont je ne puis retrouver le nom dans ma mémoire mais des troupiers racontaient qu'il était bijoutier dans le civil et franc-maçon. Il ne faut pas trop se fier à ce qui se raconte parmi les troupiers si l'on n'aime pas trop à prendre des vessies pour des lanternes ; je dirai donc que je ne savais rien de précis sur ce lieutenant commandant de notre compagnie mais il était très distingué dans toute son allure, juste, simple et bon. Un dimanche, dans le village à demi en ruines de Méharicourt, il y avait revue d'armes au moment où l'on disait la messe. Lorsque le lieutenant passa la revue j'étais absent ; les camarades dirent que j'étais à la messe. « Alors, dit le lieutenant, c'est un homme consciencieux. » et il ne demanda même pas à voir mes armes qui d'ailleurs étaient propres.

Une autre fois, il fallait des hommes pour la corvée d'eau qu'on allait chercher assez loin. Le caporal en désignait un qui se récusait, puis un autre qui faisait de même ; c'était l'habitude. Alors le « cabot » me nommait sachant bien que j'étais une bonne bête qui « rouspétait » moins que les autres : « Vergne, sors pour la corvée d'eau. » Je sortis sans mot dire. Mais le lieutenant commandant la compagnie était là. S'adressant au caporal et me désignant du doigt il lui dit : « Faites rentrer cet homme, je trouve qu'il trinque un peu trop souvent pour les corvées. »

Pendant que j'étais dans la Somme je fis la connaissance d'un brave jeune homme avec lequel je me liai d'amitié ; nous fûmes désormais inséparables jusqu'au jour où la captivité nous dispersa. Il était vigneron et natif de Pézenas dans l'Hérault. C'était un fervent catholique et je le connus de la façon suivante. Nous étions au repos à Rosières-en-Santerre et nous nous préparions à remonter aux tranchées. Il m'aborda un soir en me disant : « Tu sais, Vergne, que nous allons reprendre les tranchées. Si tu veux te confesser il y a l'aumônier qui entend les confessions, en ce moment, là-bas au cantonnement. » Agréablement surpris de ce qu'il me disait je le remerciai et j'allai de suite me confesser à l'aumônier. À partir de ce jour Joseph Vidal fut mon ami. Il avait une bonne instruction et il était très agréable de converser avec lui. Nous fûmes ensemble agents de liaison et nous allions, à tour de rôle, prendre chez le Chef de Bataillon le rapport pour notre compagnie.

J'ai dit que je préférais mille fois cette vie du front à celle de la Caserne à Corte. Il y avait cependant un inconvénient. Nous avions des poux auxquels il fallait faire une chasse continuelle. Mon ami Vidal me disait en riant que notre principale campagne dans la Somme était et serait la guerre aux « totos ». Et c'était vrai. Je ne savais qu'imaginer pour me débarrasser de cette vermine. Comme la paille moisie de notre gourbi en était pleine je résolus de ne plus y coucher. Au-dessous du créneau où je montais la garde, au bas de la paroi de la tranchée, je me creusai une sorte de trou cylindrique dans lequel je m'allongeais, simplement sur une toile de tente.

Un autre inconvénient, c'était la lutte contre le sommeil. Après avoir passé toute une nuit et toute une journée sans sommeil je ne pouvais pas tenir debout et je titubais comme un vrai ivrogne ; à ce point de vue, je me rendais compte que j'avais moins de résistance que mes camarades. Et lorsque je montais la garde aux créneaux pendant la nuit je luttais, j'avais à lutter de toute mon énergie pour ne pas me laisser assoupir. Je piquais une aiguille sur ma poitrine et, lorsque je sentais le sommeil revenir, j'appuyais sur cette aiguille et la piqûre me réveillait.

Il faut croire que je n'étais pas un bien fameux soldat si je m'en tiens à ce que me disait le sergent Cadenas, de ma compagnie : « Vergne, s'il n'y avait eu que des soldats comme toi pour arrêter les Boches, il y a longtemps qu'ils seraient à Paris. »

Le même sergent me disait : « Tu peux aller à la visite, toi, tu seras toujours reconnu. »

Un jour nous étions au repos à Rosières, j'allai à la visite car j'avais une bronchite, et je fus reconnu et exempt de service pour deux ou trois jours je crois. Les exempts de service devaient demeurer dans le cantonnement. Je traversais seulement la rue pour aller à la chapelle où se trouvait l'aumônier. Par malheur, le terrible adjudant « Pas » me vit ou le sut et il ne me rata pas. Je fus tout surpris de m'entendre nommer au rapport avec une punition de deux jours en salle de police… pour avoir quitté le cantonnement étant malade et exempt de service.

Comme il n'y avait pas de salle de police à Rosières, je dus, le dimanche matin où l'on célébrait la fête de Jeanne d'Arc, mettre sac au dos, arme à la bretelle et partir faire le bal avec sept ou huit camarades punis comme moi, au lieu d'assister à la messe. Le caporal qui nous commandait étant puni lui aussi s'efforça de nous rendre la pénitence douce. Il nous conduisit près d'une briqueterie, nous fit descendre dans un creux de terrain et, après nous avoir fait exécuter quelques mouvements il nous ordonna de mettre sac à terre, de former les faisceaux et

nous permit de nous asseoir et de fumer. L'un de nous montait la garde pour donner l'alerte dans le cas où l'adjudant « Pas » aurait eu la curiosité de venir voir ce que nous faisions. L'adjudant avait mérité ce sobriquet d'adjudant « Pas » parce que tous ses discours, ses ordres et ses conversations étaient pleins de « pas » : « Vous allez rentrer dans vos cantonnements, pas ; vous nettoierez vos armes, pas ; vous graisserez vos chaussures, pas ; vous balaierez, pas ; vous mettrez tout en ordre, pas ; vous brosserez vos vêtements, pas ; etc., etc. » Mais, par bonheur, l'adjudant « Pas » ne vint pas.

Au mois de Juillet 1915, nous quittâmes la Somme et nous vînmes camper dans les pins de Champagne, dans la région de Suippes, Courtisols. On préparait la grande offensive de Champagne et on nous occupait, le jour et la nuit, à creuser des tranchées et des boyaux. On nous exerçait aussi au lancement des grenades.

Les préparatifs que l'on faisait au cours des mois d'Août et de Septembre nous paraissaient formidables. Lorsque tout fut prêt nous revînmes un peu en arrière dans les bois et nous nous préparâmes à l'attaque. Un bombardement de 70 heures avec des obus de tous calibres devait préparer l'avance de l'Infanterie.

J'avais été blessé légèrement quelques jours avant par un éclat d'obus au côté droit, pendant que je travaillais au creusement des tranchées et j'avais un pansement que je ne pus faire changer avant de monter à l'assaut.

Pendant la nuit du 24 au 25 Septembre nous montâmes vers les tranchées de première ligne où nous devions attendre l'heure H pour bondir à l'assaut.

Notes de route

Le 12 Avril, le 415e rembarque par échelons à la gare de Meximieux.

Contents, nous passons devant le vieux Pérouges encore entouré de ses anciennes fortifications sur le sommet de ce charmant monticule. On traverse Meximieux au son des clairons et tambours et l'on s'embarque avec les bonnes provisions que nous a fait distribuer notre bon capitaine.

Le 13 Avril au soir, nous descendons dans une petite ville de la Somme : Villers-Bretonneux. Immédiatement nous venons cantonner à Domart sur la Luce pendant trois jours.

Le 16 nous repartons ; après une bonne marche, nous nous arrêtons à Caix où nous restons cantonnés deux jours.

Le 18 Avril au soir nous montons à la tranchée faire la relève en 2e ligne.

Le spectacle du front s'offre alors à mes yeux, j'aime à voir les fusées qui éclairent les environs de la ligne de feu. Le canon gronde tout autour et l'écho nous apporte ce grondement lugubre au milieu du silence de la nuit.

Bientôt on entend les fusillades et cela nous fait dire que nous sommes plus qu'à 2 kilomètres des tranchées. Après avoir traversé un village (j'ai vu après que ce village était Méharicourt) on marchait silencieusement craignant d'éveiller l'attention des Boches.

À un certain endroit, on nous commande le pas gymnastique, puis on s'arrête pour attendre les derniers dans un fossé. Les balles nous sifflent aux oreilles ; décidément, on y est ! Le capitaine va reconnaître pendant que l'on se repose et bientôt après il revient et nous engage dans les boyaux qui conduisent à la seconde ligne.

On arriva à l'endroit, il était au moins 2h du matin, on passa en grelottant le reste de la nuit et le jour venu on descendit dans les cagnas où l'on roupilla jusqu'à 10h.

Les obus et les balles passaient en sifflant sur la tranchée et allaient éclater au loin.

Dans la journée j'allai chercher le rata ; la cuisine était souterraine et très incommode.

Je me promenais dans les boyaux, remarquais tout. Je vis que nous étions dans la plaine qui s'étend entre Lihons et Maucourt. Nous étions près d'une voie ferrée

sur laquelle étaient arrêtés deux wagons brûlés. Nous commencions à creuser des tranchées et à approfondir des boyaux.

[voir planche I]

La première fois où je fis connaissance avec la violence des obus, ce fut un soir où nous vînmes travailler pendant la nuit entre les deux lignes française et boche. À la faveur des fusées éclairantes ils durent nous apercevoir car ils firent d'abord marcher la mitrailleuse et nous envoyèrent ensuite une série d'obus qui nous tenaient couchés dans la tranchée les uns sur les autres. Aucun ne fut atteint heureusement.

Nous fûmes relevés le 22 Avril, c'est-à-dire après quatre jours de tranchées.

La Compagnie vint à Harbonnières pour dix jours de repos. Ce ne fut pas un repos du tout à mon avis, ce fut beaucoup plus pénible que les 4 jours de tranchée. Chaque soir, on bouffait pas mal de kilomètres pour faire le trajet de Harbonnières jusqu'à Lihons ; au moins 10 kilomètres ; aller et retour cela faisait 20. À Lihons on travaillait toute la nuit pour repartir au cantonnement à 6h du matin. Arrivés au cantonnement, on avait pas mal de corvées à faire, de sorte qu'il ne nous restait que 2h au plus pour nous reposer un peu avant de repartir.

Après ces nuits de travail silencieux on revenait péniblement au cantonnement, tombants de fatigue et de sommeil. Je me souviens d'une fois où j'étais si fatigué que je ne pouvais me tenir droit en venant de Lihons à Harbonnières ; tout comme un homme ivre j'allais de droite à gauche, manquais tomber ; je faisais des efforts terribles pour tenir mes yeux ouverts. Dans une pause de dix minutes j'étais endormi et je ronflais. La voix qui criait : « aux faisceaux » me paraissait terrible. Les camarades plus solides me disaient que j'étais fou et se riaient de ma fatigue. En tout cas je ne me répandais pas en murmurant comme la plupart des camarades ; je souffrais aussi patiemment que je pouvais. On était bleu il est vrai, et tout paraissait effrayant.

Après le repos pris à Harbonnières nous montâmes dans les tranchées en 1ère ligne, dans le secteur dit « de la Maison des Boches » ou « du Pigeonnier », un peu à droite du village de Maucourt. Je fus heureux dans la tranchée ces huit premiers jours. On prenait la garde pendant la moitié de la nuit. La moitié des hommes de chaque escouade prenait la garde jusqu'à minuit, l'autre moitié venait ensuite relever. Le jour on prenait chacun deux heures de garde le matin et deux heures le soir.

Pendant le jour on était devant les créneaux espacés de 30 mètres. On pouvait fumer, on fumait même le soir quand il commençait à faire nuit.

Ce fut pendant ces huit jours que nous perdîmes un camarade de notre compagnie. Une balle le frappa en plein front et le foudroya.

Après ces huit jours de tranchées nous vînmes au repos à Rosières à 5 kilomètres de Maucourt. Pendant ces huit jours de repos, j'eus le plaisir de trouver un maréchal des logis de parenté avec ma famille, Mr Baronnat. Nous allâmes ensemble à Caix voir mon cousin Mange.

Après ce temps de repos, nous remontâmes occuper le même secteur ; nos huit jours se passèrent sans incident. Nous prîmes le troisième repos à Vauvillers, petit village à moitié détruit par les Boches au début de la guerre.

Après ce repos pendant lequel je me souviens que l'on avait craint une attaque de la part des Boches, nous montâmes en 2e ligne, dans le secteur du cimetière.

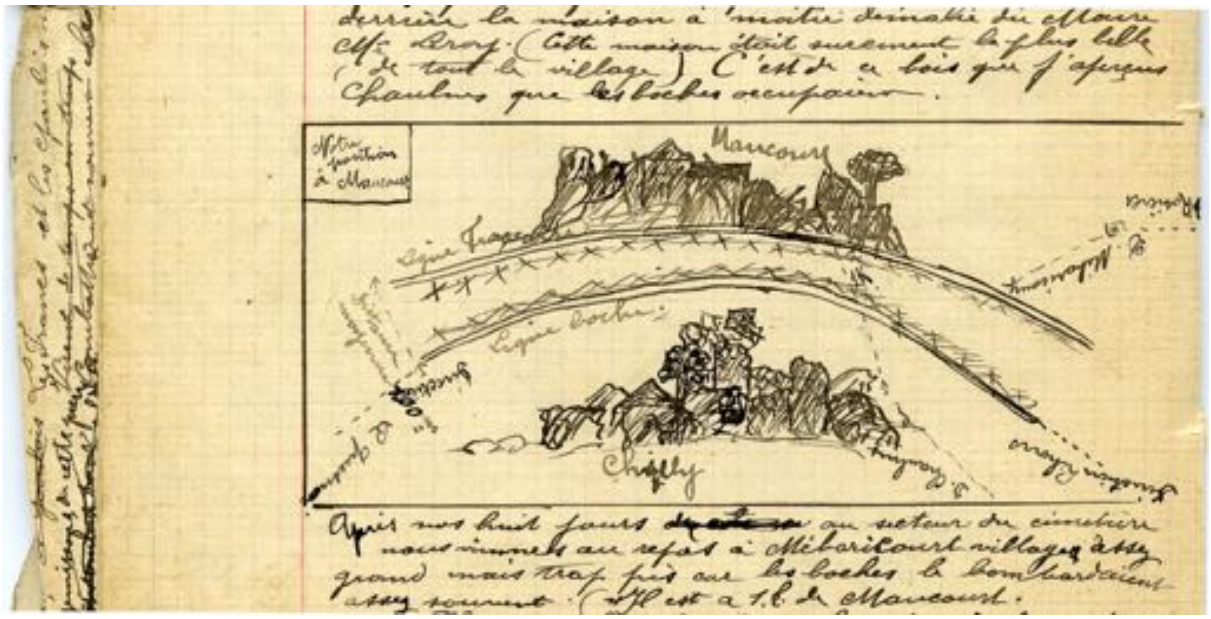
Le cimetière naturellement n'avait pas été plus respecté que le reste. J'étais frappé de voir le Christ de la grande croix au milieu du cimetière. Il avait eu les deux bras emportés, et son buste surplombait le bas de son corps ne tenant que par les pieds.

Il était douloureux de voir ce petit village en ruine complète. De l'Église il ne restait que des décombres, tout y était cassé, démoli. La cloche fut cassée en morceaux par nos soldats qui en firent des bagues de bronze comme souvenir.

Il fut de la cloche de Lihons comme de celle de Maucourt. Il y avait cependant dans le village de Maucourt quelques rares maisons restées à peu près intactes. La première fois que je me trouvais à Maucourt, je vins faire une incursion à l'Église. Pour y arriver, je rampais dans la longue herbe qui l'environnait et qui cachait quelques tombes de l'ancien cimetière.

[voir planche I]

De temps en temps nous allions travailler aux tranchées de première ligne à la construction d'un fortin que l'on faisait dans un petit bois derrière la maison à moitié démolie du Maire, M. Leroy (cette maison était surement la plus belle de tout le village). C'est de ce bois que j'aperçus Chaulnes que les Boches occupaient.



Dessin extrait des carnets de Jean Vergne

[voir planche II]

Après nos huit jours au secteur du cimetière, nous vînmes au repos à Méharicourt, village assez grand mais trop près car les Boches le bombardaient assez souvent (il est à un kilomètre de Maucourt).

Plusieurs fois par jour l'on devait descendre dans les caves-abris à l'appel du clairon qui sonnait le garde-à-vous. Le jour l'on allait travailler dans les boyaux dans la direction de Fouquescourt.

Après ce repos nous revînmes en 1ère ligne au secteur de la Mairie ; secteur que j'aimais le plus. Le repos qui suivit se prit à Rosières. Nous fûmes dans cette petite ville pour fêter le 14 Juillet ; c'est-à-dire que nous y fûmes pour la fête le Dimanche avant car le 14, nous étions dans les tranchées.

[voir planche II]

Nous fêtâmes dans la tranchée le 14 Juillet par un feu par salve. Les Boches répondirent en nous envoyant gracieusement un énorme saucisson qui tomba en se baladant dans notre ligne. Il fit un bruit et une secousse formidable, mais pas de victime.

Le signal était donné, tous nos canons commencèrent à tirer sur les Boches. La canonnade dura tout le jour.

Nous étions toujours au secteur dit de la Mairie.

Notre repos se prit à nouveau à Méharicourt. Trois compagnies étaient dans le village, l'autre était à Rosières. Tour à tour chaque compagnie nous allâmes prendre un bain dans la Somme à Morcourt. Ce fut pour nous une belle journée.

[voir planche III]

Pendant ce repos les Boches qui savaient que Méharicourt servait de cantonnement à nos troupes le bombardèrent si fort que des bâtiments encore peu endommagés furent détruits et incendiés. Plusieurs camardes furent blessés.

On revint pour la troisième fois au même secteur et notre repos, le dernier dans la Somme, nous le prîmes à Rosières.

Nous partîmes de Rosières le 8 Août de bon matin. La journée se passa à Gentelles. Vers minuit on reprenait notre marche vers Ailly-sur-Noye, Berny ; nous cantonnâmes un jour, le 9, dans le petit village de Jumel. Le 10 au matin nous quittions Jumel et venions jusqu'à Grivesnes et Malpart dans la direction de Montdidier.

Le 11 de grand matin nous arrivâmes à Hargicourt, petit village où le train passe. C'est là que l'on s'embarquât.

Nous débarquions dans la nuit du 11 au 12 Août à St-Hilaire au-dessus de Châlons-sur-Marne. Nous fîmes aussitôt une petite marche de nuit. Fatigués nous rentrâmes tous dans un bois pour dormir quelques moments sous les arbres. Mais il pleuvait et l'on se releva à moitié trempés ; nous marchâmes de nouveau pendant que la nuit commençait à se dissiper, mais il pleuvait toujours.

Nous arrivâmes à l'Épine, petit patelin mais dont l'Église est magnifique et grande, d'un style ancien, elle ressemble à quelque cathédrale. C'est à Courtisols que nous cantonnâmes, village attenant à l'Épine qui s'étend surtout en longueur.

Nous y passâmes six jours de repos ; le 18 Août nous atteignîmes pendant la nuit la cote 152.

Le 24 Août nous montâmes aux tranchées au-dessus de Perthes dans le secteur « Bautzen ».

Lettres envoyées du front

1er Juillet 1915 - À mes parents

On finit par s'habituer à cette vie dans les tranchées. Le secteur est assez calme et il y a peu de choses nouvelles de sorte que c'est un peu la routine d'un jour à l'autre. Ceux qui ont réussi à s'embusquer sous une fausse qualification finiront par être débusqués car on recherche, en ce moment, des ouvriers qualifiés parmi ceux qui sont sur le front : riveurs, chaudronniers, mécaniciens, forgerons, armuriers, serruriers, etc.

Visite de Marius Seux[1], mitrailleur dans le même secteur. Surpris de le rencontrer dans la tranchée ; je ne l'ai pas reconnu et lui ai demandé qui il était. Il a été très affecté en apprenant la mort de Panaye[2].

Le 75e R.I. occupe Lihons et vient au repos à Harbonnières.

Une nouvelle : Il paraît que le ministre de la guerre vient de décider que 3% des hommes de chaque régiment en campagne pourront aller en permission de 5 jours jusqu'à Lyon inclusivement et de 6 jours pour aller plus loin. Trois % cela fait environ 8 hommes par Compagnie et l'on tire au sort pour ces 8, tous les quatre jours. Au premier tirage j'ai attrapé le N° 3 mais seuls les nos 1 et 2 étaient gagnants. Espérons que la prochaine fois je sortirai le bon N°. L'ordre a été modifié car on nous avait d'abord dit qu'il n'y aurait qu'un officier, un s/officier, un caporal et 6 hommes, lesquels seraient choisis parmi les plus méritants et ayant 6 mois de campagne consécutifs. Maintenant on dit que tous les hommes pourront y aller les uns après les autres (voyage absolument gratuit). Toutefois, rien de certain pour nous autres du 415e qui n'est aux tranchées que depuis 3 mois.

La nuit dernière comme la précédente nous avons travaillé au terrassement près de Lihons. La matinée, exercices et, le soir toutes sortes de rassemblements et revues. Nous étions ivres de sommeil en rentrant, ce matin. Au moins 24h sans sommeil. Je titubais comme un ivrogne. Rentrés à notre cantonnement vers 4h ½ nous nous étions étendu sur la paille et avions dormi jusqu'à 10h ½, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de la soupe. J'ai vu Baronnat qui partira en permission Dimanche prochain. Il est fort content.

Marius Seux m'a dit qu'il y avait des types de Quintenas au 415e, Marcellat de Brézenaud et un ancien ouvrier de Pierre Caillet[3] qu'on appelait Baralou.

Nous nous rencontrons entre poilus des 52e R.I., 119e Territoriale, 2e et 3e R.A., 413e et 414e R.I., 96e R.I., 75e R.I., 6e Génie, 140e R.I., 263e R.

---

[1] Fils de Jean-Baptiste Toussaint et Marie Rosalie Seux, cultivateurs aux Rampaux

[2] Habitant de Bille, commune de Saint-Romain-d'Ay

[3] Pierre Caillet, cultivateur à Brun, ancien maçon

Si nous sommes au repos on nous promet banquet et concert. Je croyais être parvenu à me débarrasser des poux mais non. De temps à autre je retrouve ces sales parasites. La paille de nos cagnas en est pleine.

Mais je ne leur permets plus de se multiplier à mes dépens. Je les chasse minutieusement et fais bouillir mon linge chaque fois que la chose m'est possible.

✦

14 Juillet 1915 - À mes Parents

Je suis en excellente santé. J'ai reçu avec plaisir une lettre d'Hervé. Nous sommes, en ce moment, dans nos tranchées de Maucourt.

J'ai eu 2 jours de salle de police pour avoir quitté mon cantonnement un jour que, m'étant fait porter malade pour bronchite, j'avais été reconnu et exempté de service. Or si j'avais quitté mon cantonnement c'était pour aller assister à la messe le jour de la fête de Ste Jeanne d'Arc. J'avais seulement traversé une rue mais l'adjudant m'avait aperçu. Je fus tout surpris, au rapport, en entendant le motif de cette punition. J'expliquerai plus tard comment fut purgé cette punition.

Pour fêter ce 14 Juillet, nos canons ont grondé. Plusieurs salves d'artillerie et une petite fusillade que nous leur avons servie. Ils n'ont pas tardé à nous répondre en nous envoyant un superbe saucisson de 3 à 400 kilos que j'ai bien vu se balancer dans les airs avant de venir choir un peu en arrière de nous avec une explosion effroyable. Tout tremblait autour de nous et nous craignions bien qu'ils nous en envoient d'autres. En fait de crapouillot, il était colossal celui-là. Néanmoins, pas de victime et pas de gros dégâts.

Pendant cette nuit du 14 au 15 comme la précédente on sera en sentinelles doubles, cela veut dire que chacun de nous passe la nuit entière face aux créneaux. On pense que vers minuit la canonnade sera intense.

J'ai rencontré pas mal d'Ardéchois à Rosières. Le 119e Territoriale en est formé ! J'ai rencontré en particulier le beau-frère de Pierre Caillet, Fosse de Préaux, ainsi qu'un Juillat qui est cousin d'Auguste Juillat[1] qui est mort, il est de Préaux également. Il y a aussi au 119e un fils du père Merle[2] de Brun et un certain Louis Panaye[3], un vieux garçon que je ne connais pas et qui est aussi de Quintenas. Je n'ai pas vu ces deux derniers mais c'est Fosse qui m'en a parlé.

✦

[1] Fils d'Augustin et Marie Pauline Juillat, cultivateurs à Quintenas, route d'Ardoix

[2] Pierre, fils de Jean Augustin Merle décédé en janvier 1913.

[3] non identifié

Méharicourt, le 22 Juillet 1915 - À mes Parents

Reçu une lettre d'Hervé, avec un mandat. Mange m'a écrit. Il vient de passer caporal, contre sa volonté dit-il. J'ai été nommé en même temps menuisier et agent de liaison. M. Boyer, sous-lieutenant, chef de ma section, me dit d'abandonner le poste de menuisier pour être agent de liaison.

415e R.I., 11e Compagnie, 1ère Section, Secteur 114

✦

25 Juillet 1915, Mon père à M. Baronnat

Il le remercie de nous avoir préparé une entrevue entre son beau-frère Mange qui est mon cousin et moi. Il lui annonce qu'il vient d'apprendre la mort de mon cousin Gabriel Vergne[1], tué à Aix-Noulettes.

✦

29 Juillet 1915 - À mes Parents

Hervé m'a appris la mort de Gabriel. Depuis quelques temps mon parrain était dans l'anxiété à son sujet. Il devait être sans nouvelle depuis trop longtemps. Lorsqu'il n'y aura pas de nouvelles de moi pendant 20 jours, on pourra dire qu'il s'est passé quelque chose. Avant ces 20 jours, pas d'inquiétude à avoir.

Après être sorti indemne des plus grands dangers, on peut être frappé dans les périodes de plus grande tranquillité. Dieu est le maître de notre destin et toutes les précautions que l'on peut prendre ne nous sauverons pas si notre sort est d'être frappé à mort.

« Et tel qu'aux grands périls avait pu se soustraire
Peut périr pour la moindre affaire »

Aussi, je ne me fais pas de bile à ce sujet, jamais. Cependant j'ai toujours eu l'idée, je dirais presque l'intuition, que je reviendrais sain et sauf. Cela ne m'empêche pas de penser à me tenir toujours prêt à paraître devant Celui qui nous juge tous.

J'ai pour le moment la chance de me trouver dans un secteur bien tranquille. J'ai eu de la chance de partir dans un autre régiment que le 173e R.I. et de monter au front avec le 415e R.I.

Nous n'avons eu aucune attaque à faire ou à repousser depuis que nous sommes dans ce secteur, depuis le 18 Avril. Il y eut une petite attaque à l'ennemi, le 1er Mai, mais elle fut repoussée par le 338e qui est notre voisin. Une soixantaine de Boches furent tués paraît-il et les nôtres eurent deux morts. J'ai aperçu plusieurs cadavres de nos ennemis à deux ou trois mètres devant la tranchée.

---

[1] Fils de Maurice et Joséphine Vergne, cultivateurs à Montrebut, commune de St-Vallier à l'époque, Laveyron aujourd'hui. Maurice était l'oncle et parrain de Jean (frère de son père).

Un de mes anciens camarades du 173e m'a écrit. Il me dit qu'ils sont dans un mauvais secteur, qu'ils ont souvent des attaques et que nos anciens camarades de Corte sont presque tous disparus.

Je ne vous dirai pas le nom de l'endroit où je me trouve mais tant que je ne vous dirai pas que nous avons changé vous saurez que je me trouve toujours au même endroit.

Des bruits courent selon lesquels, le 52e et le 415e, nous irions dans les Vosges, en Alsace. Rien d'officiel. Si c'était vrai, je serai heureux d'y aller pour connaître cette région jusque dans la profondeur de son sol.

Papa me dit qu'il a eu quelque idée de ce que peut être la guerre en participant aux grandes manœuvres mais je pense qu'il faut être sur le front pour pouvoir se faire une idée exacte de ce que cette guerre peut être en ce moment.

Si j'en ai le temps et l'occasion, après la guerre, j'essayerai de faire un manuscrit où je dirai mes petites impressions et appréciations sur ce temps d'hostilités. Pour le moment tout va bien et je n'ai besoin de rien. J'ai vu SEUX Marius hier, il était venu travailler dans les ruines de l'église où je suis. [annoté Maucourt]

Étant agent de liaison, je ne prends plus la garde des créneaux. Mais j'ai des courses à faire dans les tranchées pour prendre des renseignements et porter des ordres.

Dites à mon parrain que je partage sa douleur et sa tristesse après la mort de Gabriel.

✦

1er Août 1915 - À mes Parents

Me voici à mon 5ème mois de campagne. Demain c'est l'anniversaire de la déclaration de guerre. Une année de malheur se termine mais nous ne voyons pas encore la fin de ce fléau qui semble pouvoir durer encore très longtemps. On est pourtant bien las de tout cela, mais nos ennemis sont tenaces et nous devons nous montrer courageux nous aussi.

Et lorsqu'on aura arrêté les armes, quelles disputes diplomatiques n'y aura-t-il pas encore ! Revenus du front nous n'aurons plus qu'un an à rester dans les dépôts.

Tout va bien. Je suis en bonne santé et j'espère que vous allez bien vous aussi.

✦

2 Août 1915 : reçu lettre de mon père envoyée le 26 Juillet. Me transmet le contenu d'une lettre reçue de Mange.

Tout va pour le mieux et il espère que ça continuera. Il n'a pas eu de nouvelles de moi depuis 15 jours et va m'envoyer un mot. Il est impossible de nous rencontrer étant à 15 ou 18 km l'un de l'autre. Il n'a pas de nouvelle de son beau-frère Baronnat. Il a écrit à Mont Rebus il y a 5 ou 6 jours et n'a pas reçu de leurs nouvelles depuis la mort de Gabriel. Dans quelle désolation ils doivent être. Petit

Riri qui est à Mont Rebus a bien pleuré lorsqu'on lui a dit que son tonton Gabriel avait été tué. Berthe le lui a écrit.

Pour la troisième fois ils changent de tranchées et leur secteur n'est pas des meilleurs cette fois-ci. Trop près des Boches et, par cela même sujets à tous les nouveaux engins de guerre : mines souterraines, bombes, etc. Cependant personne n'est mort pendant ces quelques jours. En ce moment ils installent des cagnas pour s'abriter car ces MM. les Boches se font un jeu de les leur démolir fréquemment.

Louis Mange, Caporal au 414e R.I., 8e Cie, Secteur 164

✦

2 Août 1915 - À mes parents (carte)

Toujours en excellente santé. Cette fois-ci nous avons eu 2 ou 3 blessés dont un de mes bons copains, un nommé Cestard, de Vernoux. Ce soir j'ai vu un obus éclater au milieu d'un groupe de travailleurs ; un caporal a été mutilé et 2 ou 3 hommes blessés.

Demain soir nous serons relevés par le 52e R.I. et nous irons au repos. Les permissions commencent pour nous.

J.N. Vergne, 415e R.I., 3e Bataillon, 11e Cie, 1e Section, 14e Corps d'Armée, 28e Brigade

✦

4 Août 1915 - À mes parents

J'ai reçu avec plaisir la lettre d'Hervé. Je suis au repos depuis hier [à Rosières] et demeure en excellente santé. Je viens d'apprendre qu'un de mes conscrits a été blessé et j'espère qu'il s'en tirera ?

Les bleus de la classe 16 ont plus de chance que n'en eurent ceux de la 15. C'était à peine si l'on nous accordait 24h de permission et, quand on était loin, comme moi à Corte, on ne pouvait en profiter. Aujourd'hui 8 permissionnaires de ma Compagnie sont partis. Peut-être mon tour viendra-t-il dans quelque temps. Parmi nos 8 permissionnaires il y a 6 Russes nouvellement venus dans notre Cie et le sergent de ma demi-section, Pioch de Lannoy. Alphonse[1] est-il venu en permission comme vous me l'avez annoncé ? Nous passons de la 2e à la 6e Armée.

Je viens de recevoir une lettre de Mange qui me dit que Papa lui a écrit. Les Anglais sont dans notre secteur. Leur front s'allonge un peu plus.

---

[1] Alphonse Vergne, cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné.

Je vois, d'après ce que m'a dit Hervé, que les civils à l'intérieur en savent plus long que nous autres sur ce qui se passe au front. Cela me rappelle une caricature qui m'a bien amusé : un poilu revient en permission. Son caporal lui demande ce qu'il a appris de nouveau en permission. Et le poilu lui répond : « J'ai appris beaucoup de choses concernant les tranchées ».

Hervé me dit que les biplans Boches ne sont pas des taubes, mais des aviatiks. Pour nous autres, monoplans ou biplans c'est tout des taubes.

✦

14 Août 1915 - À mes Parents (carte)

Deux mots pour vous rassurer. Nous ne pouvions pas écrire pendant quelques jours et maintenant encore la discrétion est de rigueur.

Toujours en bonne santé. J'espère que vous allez bien vous aussi.

✦

17 Août 1915 - À mes Parents

Tout va bien. Je suis en bonne santé. Dans deux ou trois jours je vous écrirai des tranchées. Il y a huit jours nous foulions l'argile, maintenant la marne et la craie. Notre début de campagne était moins dur que la suite, à présent.

✦

21 Août 1915, À mon frère

Deux mots pour le cas où ma dernière carte ne serait pas parvenue à la maison. Je suis en bonne santé, tout va bien. Demain ou après-demain nous montons en 1ère ligne.

✦

21 Août 1915 - À mes Parents

J'ai reçu hier soir la lettre d'Hervé ! Je pense que vous aurez deviné que je ne me trouve plus dans le même secteur. Nous avons fait un petit voyage, à pied et par le train. Nous nous trouvons en ce moment au-dessus du camp de Châlons. Jusqu'à présent nous n'avons pas été en 1ère ligne mais nous y serons probablement demain ou après-demain.

Ici, ce n'est pas la Picardie, c'est presque un désert, ce sont des régions crayeuses et incultes, des pays secs et éloignés des villes et des villages. En un mot, des terres désertes qui s'étendent à Perthes[1] de vue.

[1] Probablement faute volontaire pour signaler où il se trouvait.

Nous logeons sous les petits pins dans des huttes semblables à celles des tribus sauvages, faites de terre et de bois. C'est dans ces bois que l'on a notre repos et non plus dans ces bourgades qui s'appelaient R. M. H. etc.[1]

Je pense qu'après avoir passé là un mois ou deux un homme doit être un ours ou un animal sauvage.

Les 1ères lignes de tranchées seront probablement plus meurtrières ici car, comme beaucoup de nos anciens le disent, dans notre précédent secteur ce n'était pas la guerre. D'ici deux ou trois jours je pourrai vous dire ce qu'il en est exactement.

Mais quel que puisse être le danger je vous garantis que je n'ai pas peur et que je saurai faire tout mon devoir comme un déjà vieux poilu. Me voici promu grenadier, c'est-à-dire lanceur de grenades – grenade jaune au bras gauche. S'il se passe quelque chose me voici prêt à bombarder les Boches.

Hier soir j'ai rencontré Garonnat ; il est caporal au 2e Bataillon, 8e Cie du 415e ainsi que « Baralou », l'ancien ouvrier de Pierre Caillet[2] *(même Cie). Nous avons causé ensemble un bon moment devant la hutte qui abrite mon escouade. Ils n'ont pas oublié notre patois et vont bien tous les deux. Avant de partir pour ce nouveau secteur, j'avais vu le fils de Jean Brias*[3] *de Seytenas ; il est caporal au 99e R.I.*

Notre cousin Crouzet se trouve non loin de nous et il m'a envoyé un bonjour par un de ses camarades. On se retrouve tous car c'est tout le 14e Corps qui a changé de secteur.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles de Gabriel Faurie[4]*.*

Je suis toujours en excellente santé. Tout va bien.

✦

24 Août 1915 - À mes Parents

Je suis en excellente santé. Demain 25 Août nous montons en 1ère ligne. Ce sera un peu plus meurtrier que dans l'ancien secteur. J'ai bon espoir d'en revenir sain et sauf après ces 6 jours en 1ère ligne.

Alphonse[5] *est lui aussi en 1ère ligne avec tout le 1er Bataillon du 75e de réserve. Les permissions ne marchent plus. Je ne sais plus quand je pourrai aller faire un petit tour au pays.*

---

[1] Autre astuce pour indiquer à ses parents où il se trouvait précisément en Picardie.

[2] Pierre Caillet, cultivateur à Brun

[3] Auguste, fils de feu Jean et de Marie-Reine Brias. Il sera tué le 7 Mai 1916 à Douaumont (Meuse). Il habitait Le Marthouret et non Seytenas.

[4] Fils de Louis et Marie Mélanie Faurie. Gabriel fut tué le 11 Juin 1915 dans le secteur d'Ecafaut (Oise). Il habitait Brun.

[5] Alphonse Vergne, cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné.

✦

26 Août 1915 - À mes Parents

Des tranchées je vous adresse ces deux mots. Tout ne va pas trop mal. Depuis hier un seul blessé dans ma Compagnie. Ces tranchées sont un peu bouleversées. Nous occupons des entonnoirs. Les bombes pleuvent et il y a quelques cavernes entre nos lignes de tranchées.

Je suis en bonne santé toujours.

Les nouveaux casques[1] *nous ont été distribués aujourd'hui dans la tranchée. Ils nous seront d'une grande utilité car ils préserveront notre tête contre les éclats d'obus.*

✦

27 Août 1915 - À mes Parents

J'ai reçu hier la lettre et le mandat d'Hervé ! Je suis en bonne santé. Tout ne va pas trop mal. Je suis blanc comme un meunier. De la craie partout et toujours. Le moindre obus met tout en l'air. Ce n'est plus de la terre mais de la poussière blanche. On se paie quelque chose en fait de bombes !

La correspondance avait été interrompue quelques jours et il nous avait été recommandé d'être très discrets. Tout serait ouvert et lu. Nous étions au repos à Rosières lorsqu'arriva l'ordre de départ. Le 9 Août nous marchions sur Amiens ; on s'arrêta à [illisible], puis le lendemain nous marchions sur Montdidier. Nous passâmes Jumel et nous dirigeâmes vers Grivesnes. Le lendemain nous prenions le train à Hargicourt. Nous passâmes près de Paris ; nous descendîmes du train à St-Hilaire près de Châlons-sur-Marne où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous reprenions notre marche et nous arrivions à l'Épine et Courtisol où nous avons cantonné pendant 5 jours. Ensuite nous montions à la cote 152, à 5 ou 6 km des lignes Boches. Enfin le 25 Août nous montions en 1ère ligne où nous sommes en ce moment. Demain, 28, nous repartons prendre un peu de repos car, ici, l'on est assez vite exténué.

Il est probable que nous changerons encore de secteur. Je vous ferai toujours tout comprendre si vous faites bien attention à ce que je vous dis sur mes cartes. On nous interdit d'indiquer le nom des lieux où nous combattons mais je pense que nous pouvons dire le nom des localités où nous passons.

Il fait plutôt chaud et même trop chaud par ici. Hier je suis allé chercher la soupe à environ 2 km et en arrivant j'étais en nage. En faisant la relève on a non seulement la chemise trempée mais la veste aussi.

---

[1] Le casque Adrian a été distribué à partir de Septembre 1915

Ne m'envoyez rien, j'ai déjà deux tricots dans mon sac et il est assez lourd comme cela. Merci à Hervé pour le mandat qu'il m'a envoyé, mais je ne veux absolument pas que vous vous priviez pour moi. J'ai tout ce dont j'ai besoin.

✦

31 Août 1915 - À mes Parents

Je suis toujours en bonne santé, mais à présent, ça barde. Relevés des tranchées le 28, nous avons fait une longue marche sous une chaleur torride. Partis à 9h le matin nous sommes arrivés à 5h du soir dans le bois où nous devons cantonner. Jamais encore je n'avais calé dans les marches mais ce jour-là, après une dizaine de km j'ai été obligé de m'arrêter. J'avais fait tous mes efforts avant de poser le sac. Après plusieurs demandes le Major m'a autorisé à mettre mon sac sur la charrette de la Cie. Allégé de mon sac j'ai pu marcher. Les guitounes montées il fait nuit. Nous étions une cinquantaine à suivre le sergent pour aller prendre les outils de travail lorsqu'un orage nous surprend. Douche formidable ; nous recevons tout sur le dos. Le lendemain il nous est impossible de faire sécher nos vêtements ; il pleut toute la journée et, le soir, sac au dos et un outil en main nous parcourons encore 10 à 12 km pour aller creuser un boyau sanitaire pendant la nuit. Il pleut toujours et nous sommes trempés jusqu'aux os. Il faut travailler quand même mais c'est bien difficile.

Au petit jour nous revenons dans un bois après avoir parcouru environ 2 km. On grelotte et on se met à la recherche de quelque abri. J'ai découvert un camion Berliet dans le bois et je m'y suis abrité. Au cours de la matinée des camarades ont allumé de grands feux que nous entourons en cercle. Ainsi nous parvenons à peu près à nous sécher. Ce soir nous irons continuer le travail pendant la nuit.

Bien que nous soyons bien arrière des premières lignes (2500 m environ) un caporal a reçu une balle perdue dans le mollet.

Nous pensons qu'une grande offensive se prépare. C'est le 416e qui a pris notre relève aux tranchées. Le 52e n'est plus avec nous. Un jour prochain ça va chauffer et on ira en avant.

Tous les jours nous rencontrons de nouveaux régiments. Il y a quelque chose comme effectif. Dans la Somme, nous avions des nuits silencieuses mais ici le grondement des canons ne s'interrompt jamais et, toutes les dix minutes, on entend le moulin à café ! Malgré tout on ne manque pas de courage et on rigole. Quand on se mouille on rigole en disant : « Ah les Boches ! Qu'est-ce qu'ils doivent prendre comme douche ! ». Quand on est bombardé on bombarde aussi et on rigole en disant : « Qu'est-ce qu'ils prennent pour leur rhume ! ». À quoi sert de se faire de la bile ? Il vaut mieux prendre les choses en riant.

✦

5 Septembre 1915, À mon frère

J'ai bien reçu ta lettre du 29 Août ainsi qu'une carte d'Alphonse[1]. Nous travaillons toujours très activement à creuser de larges boyaux dits sanitaires. Il faut penser à la marche en avant.

Crouzet m'a fait apporter un bonjour par un de ses camarades. Je pense que nous nous verrons un de ces jours.

Papa a des furoncles sur tout le cou. Il se trouve que je suis exactement dans le même cas ; je ne puis presque pas tourner la tête. C'est très pénible. Beaucoup ont la furonculose dans ma Cie.

Je vois qu'à Quintenas la liste des victimes de la guerre s'allonge toujours.

✦

5 Septembre 1915 - À mes Parents

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la Victoire de la Marne. Je suis toujours en bonne santé. Pour les travaux, ça barde toujours. Soyez sans inquiétude à mon sujet, tout va pour le mieux.

Au point de vue nourriture on ne nous soigne pas mal. Mais c'est l'eau qui nous manque. Impossible de se nettoyer. Depuis que nous sommes dans cette région, nous sommes toujours dans les bois ou dans les tranchées. Jamais plus un village.

✦

11 Septembre 1915 - À mes Parents

Reçu la lettre de Papa du 6 Septembre.

J'avais écrit hier avant de partir au travail. Nous venons de rentrer à notre cantonnement, la nuit tombe. Nous devons y retourner demain à 2h du matin.

Je suis toujours en excellente santé.

S'il se passe quelque chose j'ai confiance en notre succès en voyant la quantité de troupes qui se préparent et surtout le nombre de canons qui entreront en action et qui pour l'instant restent muets. J'ai encore plus confiance en Dieu.

✦

17 Septembre 1915 - À mes Parents

Ça va barder sous peu. Aujourd'hui encore je me suis reposé. Tous les hommes sont, non pas malades, mais bien fatigués. Ce matin 25 hommes de ma Cie s'étaient fait porter malades, moi seul ai été reconnu, car les travaux pressent toujours en touchant à leur fin.

---

[1] Alphonse Vergne, cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné.

Ce 18 Septembre, je continue ma lettre interrompue hier par un rassemblement. Ce matin je suis allé en 1ère ligne. Les Boches nous ont laissés tranquilles.

Je suis satisfait de constater que vous recevrez bien ma correspondance et moi aussi la vôtre.

C'est avec beaucoup de peine que j'ai appris la mort de Paul Riou[1], le tambourinaire appelé « La Paule ». Il était mon ancien camarade de jeunesse. Nous allions en champ ensemble aux Pâtureaux[2]. J'ai bien cette idée que, si l'on doit être atteint mortellement, on le sera tôt ou tard, malgré toutes les précautions possibles. Cependant je ne partage pas cette manière de dire : « Autant mourir maintenant que plus tard. » Il y a des règles à observer dans notre vie aux tranchées. Premièrement il faut éviter de demeurer en groupes dans une tranchée en cas de bombardement un peu violent. La raison en est que si un obus touche en un endroit de la tranchée, il y aura grâce aux chicanes mille chances de moins que quelqu'un soit tué ou atteint, et jamais plus d'un ne sera tué à la fois. Dans de bons abris on ne risque rien mais, à défaut, il faut que tous soient disséminés et assez espacés.

Je ne crois pas, d'après expérience, que dans un bombardement de tranchées, plus de 10% des obus tombent dans la tranchée elle-même. J'ai assisté à de nombreux bombardements et je n'ai vu que très peu d'obus tomber dans la tranchée même.

Hier ça chauffait quelque peu dans notre secteur pendant la nuit mais nous ne nous sommes pas dérangés car nous étions un peu en arrière. Et puis ça n'a pas duré longtemps.

Ne m'envoyez rien, ni chaussettes ni imperméable. D'ailleurs on nous a fait faire hier un ballot de tout ce que nous avions de trop dans notre sac. Nous ne conservons que le strict nécessaire pour faire campagne : les vivres de réserve, deux boîtes de singe, 12 galettes, un sachet de légumes, un peu de café et du potage salé, une chemise et un mouchoir. Sur le sac, la toile de tente, l'autel portatif, le campement ; le couvre-pied va nous être retiré.

Vous comprenez que pour aller en avant il ne faut pas un sac trop lourd.

Avant-hier un caporal de ma Cie a arrêté un espion boche déguisé en modeste lieutenant d'artillerie. Cinq minutes avant nous étions en train de parler des espions en mangeant notre rata. Le faux lieutenant venait de passer devant nous ; alors l'un d'entre nous a dit en le montrant : « Qui sait si celui-ci n'est pas un espion. » Un autre ajoute : « Il a l'air trop balourd pour ça. » Et nous nous sommes tous mis à rire. Le faux lieutenant se retourna à demi, comme s'il avait entendu ce qu'on venait de dire. Il s'est fait arrêter peu après en demandant où était l'emplacement des pièces lourdes.

---

[1] Fils de Jean-Pierre et Marie Marguerite Rioux. Paul Rioux fut tué le 1er Septembre 1915 à Klitzerstein (Alsace), commune de Métzéral. Il habitait Les Pillats.

[2] Entre Le Vignet et Brézenaud.

Pas de nouvelles de Baronnat, ni de Mange.

✦

19 Septembre 1915 - À mes Parents

J'ai vu hier Baralou et Garonnat et nous avons causé du pays ensemble. Comme moi ils avaient appris la mort de Paul Rioux et en étaient bien attristés. Nous avons parlé des cousins Émile et Marius Vergne, qui est le conscrit de Baralou.

Toujours dans les travaux de terrassement. La nuit dernière nous avons charrié des rondins pour recouvrir les boyaux tout près de Perthes. On charriait aussi des pétards et des grenades en pagaille. Il y a des grenades en forme de bouteilles que nous appelons du « Champagne pour les Boches ». Ce matin j'ai servi une messe et j'ai fait la communion.

Je suis toujours en bonne santé, la blessure est presque guérie. Il nous tarde que tous ces travaux soient terminés. On nous avait promis du repos pour cette semaine mais nous sommes toujours au même endroit. Depuis une huitaine de jours le temps n'est pas mauvais.

✦

22 Septembre 1915 - À mes Parents

Tout va bien. Toujours en bonne santé. Nos travaux sont enfin terminés et je pense que nous allons avoir deux ou trois jours de repos.

Nous partirons probablement demain matin.

On dit que ça ne va pas tarder à chauffer. Il y a ici des quantités de régiments, Biffins, Infanterie coloniale, Zouaves, Tirailleurs algériens et sénégalais, etc.

Ça va barder. N'ayez aucune inquiétude à mon sujet.

Album

Planche I

La plaine entre Maucourt et Lihons

L'église de Maucourt

Planche II

Les champs entre Maucourt et Chilly. Il y a moins d'un kilomètre entre les deux villages.

Le village de Rosière-en-Santerre

Planche III

La Somme à Morcourt

L'immense plaine de Perthes-les-Hurlus

4 – Bataille et blessure

Le bombardement avait été intense et il se poursuivait le matin au petit jour. Quand il parut se calmer nous pensâmes que l'heure H arrivait.

La veille, dans les bois, j'avais été à la recherche de l'aumônier pour me confesser et je n'avais pu le trouver.

Je n'avais absolument rien de grave sur la conscience mais, devant la mort peut-être imminente, je sentais le besoin de me purifier davantage pour paraître devant Dieu. J'avais alors dix-neuf ans et neuf mois ; j'étais demeuré chaste de corps, pur de cœur. L'impureté m'inspirait la plus grande horreur. La pensée qui ne me quittait pas au moment de partir à l'assaut était celle-ci : « dans quelques instants peut-être je paraîtrai devant Dieu, mon juge ; suis-je assez pur pour paraître devant lui ? »

L'heure H était arrivée ; nous quittions les abris ; la musique du régiment jouait la Marseillaise, les clairons sonnaient la charge, les officiers encourageaient et sortaient les premiers : « Allez les gars ! Je pars à l'assaut la pipe au bec ! Faites comme moi ! »

L'aumônier divisionnaire, l'Abbé Tellier de Poncheville, était là, il nous bénissait un à un à mesure que nous passions devant lui et accrochait au revers de notre capote un insigne tricolore du Sacré Cœur de Jésus.

Il m'épingla cet insigne et me donna sa bénédiction. Aussitôt je partis au pas gymnastique vers les tranchées boches, nous étions en deuxième vague. Les Allemands nous firent un feu de barrage acharné et résistèrent jusqu'au bout. Que de camardes tombèrent dans ce feu de barrage ! Je heurtais leurs corps et m'empêtrais dans des fils métalliques qui traînaient à terre. Je franchis les premières tranchées boches et trouvai quelques prisonniers qui demandaient grâce ; ils étaient désarmés. Mes camarades les assommèrent à coup de crosse ; je les avais déjà dépassés lorsque je m'en aperçus ; j'en eus pitié mais je fus impuissant à empêcher ce massacre.

Nous avions vu au loin les Allemands qui s'enfuyaient. Ils allaient tout simplement se mettre à l'abri et lorsque nous arrivâmes au Trou-Bricot nous n'eûmes plus qu'à les faire sortir de leurs cagnas, les faire mettre en rangs et les emmener vers

l'arrière. Quelques-uns de mes camarades se comportèrent assez brutalement et grossièrement à leur égard ; les officiers français intervinrent contre cela.

Je vis un de mes camarades demander des cigarettes à un prisonnier allemand ; le prisonnier plongea sa main dans la poche de son veston et en retira une poignée de cigarettes qu'il lui remit en souriant. En guise de remerciement, le Français lui porta un grand coup de pied au derrière. Un lieutenant qui avait été témoin de cette scène s'avança alors, révolver au poing, vers les Français et lui donna l'ordre de jeter ces cigarettes à terre où il les écrasa de son pied.

Notre avance avait été trop rapide ; nos artilleurs ne nous croyaient pas aussi loin ; ils tiraient trop court et les obus de 75 éclataient sur nous. Nous fûmes contraints de nous reculer un peu. Nous creusâmes une petite tranchée et nous restâmes à ce même endroit jusqu'au lendemain matin. Sur notre gauche l'avance avait été arrêtée devant un fortin que les Allemands défendaient âprement. Leurs balles nous prenaient de flanc et des obus nous arrivaient de front. Cette nuit-là il plut à verse, nous fûmes trempés et baignés.

Le lendemain matin, 26 Septembre, ordre nous fut donné de nous porter plus loin en avant, juste sur le sommet d'un coteau qu'on appelait, je crois, la cote 193. Dès que nous fûmes étendus en tirailleurs sur cette crête, les marmites allemandes commencèrent à pleuvoir sur nous et nous étions repérés avec beaucoup de précision par les artilleurs ennemis.

Les marmites tombaient de plus en plus nombreuses et en plein sur nous. Il y avait des morts certes mais surtout des blessés en quantité. Parmi le fracas de la canonnade et des éclatements ce n'était plus que râles et que cris. Un gros éclat de marmite me déchira le pantalon et s'enfonça dans la terre ; il n'avait fait que m'égratigner la cuisse. Un instant après un autre petit éclat s'enfonça dans ma cuisse.

Je songeai aussitôt à me retirer pour me rendre au poste de secours. Ma blessure était bien légère et j'aurais pu rester où j'étais, je n'aurais pas perdu beaucoup de sang ; j'aurais été un peu gêné, peut-être, si j'avais dû faire du pas gymnastique et charger et c'est tout. Mais puisque je me propose de dire ici tout la vérité et l'exacte vérité, je dirai tout simplement que j'avais peur et que j'étais bien content d'avoir enfin un motif pour me retirer du danger, une petite blessure. En effet j'avais le pressentiment que, après nous avoir si copieusement bombardés et avec tant de succès, l'ennemi allait nous charger. J'étais près de trois tirailleurs qui, dans un trou, se préparaient à mettre leur machine en action pour recevoir

l'ennemi. Mon courage était si grand que je me hâtai de faire demi-tour pour aller au poste de secours en rampant d'un trou d'obus à l'autre.

Au poste de secours, avec ma blessure de rien du tout, je pleurai comme un enfant. On m'y fit un pansement et l'on m'enjoignit de m'en aller vers l'arrière par mes propres moyens car les blessés affluaient en nombre considérable et l'on ne pouvait transporter que ceux qui étaient le plus gravement atteints. J'ai toujours pensé que ce jour-là, par mon peu de courage, par mon manque de fermeté, j'ai manqué ma destinée. Je devais rester, j'aurais dû rester sur cette ligne de tirailleurs, sur la crête, et y recevoir bientôt le coup de grâce, et mourir jeune et pur à l'aurore de mes vingt ans.

J'ai fui cette mort du corps pour trouver bientôt la mort de l'âme. Que de fois je me suis désolé, que de fois j'ai pleuré amèrement en songeant à cela.

Au poste de secours je voyais toute cette côte couverte de cadavres bleu-horizon. Ces cadavres, on en voyait dans toutes les attitudes. Je me rappelle en particulier que j'en vis un qui conservait encore toute l'apparence de la vie et que je vins vers lui pour m'assurer qu'il était mort. Il paraissait être assez confortablement assis dans un trou de marmite, le dos appuyé sur la terre ; ses deux coudes étaient appuyés sur les genoux, ses avant-bras relevés, et ses deux mains crispées maintenaient un casque renversé, le sien ; son buste et sa tête inclinés en avant ; une mèche de sang coagulé descendait de son nez, juste au-dessus du casque comme s'il avait voulu recueillir ce sang.

Plus loin, quand je dus passer dans les tranchées allemandes que nous avions conquises la veille, ce fut un autre spectacle. Je passai dans une tranchée qui était littéralement encombrée de cadavres allemands. Ils se touchaient tous, je n'arrivais même pas à les enjamber. Ces cadavres aussi avaient toutes les attitudes ; j'en vis qui semblaient esquisser encore un geste de combat ou de défense intrépide. Pour la plupart ils paraissaient très jeunes. Autour d'eux je voyais des sacs éventrés, des armes brisées, des lettres de leurs parents, des photographies de ceux qu'ils aimaient.

Tous ceux-là, jeunes Français, jeunes Germains étaient morts bravement dans la fleur de l'âge et moi, moi, j'avais eu peur de la camarde, j'avais été heureux de me tirer du péril pour une petite blessure afin de sauver mes os, ma peau, comme on disait, mais pour perdre mon âme. Au lieu d'aller vers l'arrière j'aurais dû reprendre un fusil et revenir sur la crête pour y attendre ce qui aurait dû être mon destin, la mort à la guerre.

Sur mon chemin vers l'arrière je fis la rencontre de mon cher ami Joseph Vidal qui avait eu la jambe profondément entaillée par un éclat d'obus. Curieuse coïncidence ; c'était là que nous nous retrouvions. Lorsque nous eûmes atteint la route où les ambulances circulaient, nous fûmes conduits à Somme-Suippes ; on nous donna quelques soins, on nous fit une piqure antitétanique puis on nous embarqua dans le train sanitaire et je me trouvai à nouveau séparé de mon ami. Nous fûmes dirigés sur Chalon-sur-Saône puis sur Lyon. Arrivé à Lyon je fus transporté à l'Hôpital de la Charité où je fus soigné par les Sœurs de la Charité.

Avec cette légère blessure je ne demeurai que trois ou quatre jours à l'Hôpital de la Charité. On inscrivit sur ma feuille d'hôpital : « Plaie superficielle, cuisse droite, face postérieure. » et après avoir demandé à quelle religion j'appartenais on m'envoya à l'Ambulance de la Demi-Lune, Salle du Patronage. La Demi-lune, faubourg bourgeois de Lyon avait deux ambulances entretenues, je crois, aux frais de la Commune et où les blessés étaient soignés par des infirmières bénévoles, dames et jeunes filles de la bourgeoisie catholique. Nous étions là comme dans un petit paradis terrestre ; les infirmières qui prenaient leur jour à tour de rôle étaient aussi nombreuses que les blessés et rien ne nous manquait. Souvent on nous offrait du Champagne, des gâteaux, des cigarettes.

On organisait pour nous de petites fêtes et des repas charmants. Le soir on nous apportait une infusion au lit. Une infirmière lisait à haute voix la prière du soir et on nous apprenait des cantiques que nous chantions le Dimanche à l'église. De temps en temps le Curé de la paroisse venait nous voir à l'ambulance.

[voir planche I]

Dès que j'eus averti les Frères de ma présence à Lyon ils firent des démarches pour me faire transférer à l'ambulance qu'ils avaient dans leur maison de Caluire mais ils ne purent y réussir parce que l'ambulance de la Demi-Lune était indépendante de la Croix-Rouge.

Ce fut pendant mon séjour à l'ambulance de la Demi-Lune que je commençai à fumer quelques cigarettes parce qu'une infirmière m'avait qu' « un soldat qui ne fume pas n'est pas un soldat. » Jusqu'alors je n'avais jamais fumé ; je donnais à mes camarades le tabac et les cigarettes qui nous étaient distribués.

Un de mes jeunes camarades, amputé d'un bras, m'avait dit, je ne sais plus à quel propos, mais certainement avec raison : « Tu sais, Vergne, tu n'es pas intelligent. » Il n'y avait rien de plus vrai : « Oh ! Comme vous avez raison » dit à ce moment-là une jeune infirmière qui nous servait à table. Mon orgueil avait été atteint par ce que venait de dire la jeune infirmière ; il n'y avait pourtant pas de

quoi. Un sentiment trouble fait de méchanceté, de grossièreté passa en moi et dut paraître jusque dans mon regard. Pour avoir conservé ne serait-ce qu'un instant un tel sentiment, il fallait que je fusse déjà mauvais. Je crois m'en être confessé dès la première confession qui suivit mais cela aurait dû m'ouvrir les yeux sur ce que je valais, sur la sale bête qui subsistait en moi. Je sais que certaines des infirmières m'appelaient « l'homme du Bon Dieu » mais vraiment je ne le méritais guère après avoir eu une telle pensée. Et pourtant j'étais droit et sincère dans mes actions, je ne crois pas avoir jamais été un tartufe.

J'avais négligé la santé de mon âme ; je l'avais laissé glisser peu à peu par ma négligence dans cette vie facile et de bien-être, après les fatigues endurées au front.

En arrivant à l'Ambulance j'avais voulu aller à la messe chaque jour le matin, mais la Directrice, madame Garnier, ne me le permit pas pour éviter de créer un précédent car des camarades auraient pu user de ce prétexte pour sortir eux aussi et aller au cabaret.

Je dois dire aussi que je ne déclarais pas franchement et simplement qui j'étais : un novice des Frères des Écoles Chrétiennes. Sur mon livret militaire je m'étais donné le titre d'étudiant. À l'hôpital j'avais bien dit que j'étais Frère des Écoles Chrétiennes mais l'employé qui remplissait ma fiche prétendit que cela n'était pas une profession et qu'il fallait inscrire autre chose. Je lui dis donc d'inscrire : étudiant.

Et quel étudiant j'étais !... Je n'avais même pas eu mon certificat d'études. C'était une sorte de mensonge.

Lorsque ma petite blessure fut entièrement cicatrisée je fus envoyé de nouveau à l'Hôpital de la Charité pour une visite du Médecin Chef. Cet officier me demanda si je ne ressentais rien et je lui dis que lorsque je montais des escaliers j'avais l'impression que quelque chose me tirait les muscles de la cuisse. « Envoyez-moi ce garçon à la radiographie, dit le Médecin Chef. » La radiographie révéla un petit éclat de fonte qui restait enfoui dans les chairs. Je passai une deuxième fois la radiographie à l'Hôpital Desgenettes pour le repérage de cet éclat. Ensuite on m'incisa la cuisse pour le retirer et je fus renvoyé à l'Ambulance de la Demi-Lune pour la guérison de cette nouvelle plaie.

De la sorte mon séjour parmi les blessés se trouva prolongé de moitié et ce fut dans ce milieu charmant que je passai les fêtes de Noël et du Nouvel An à la Demi-Lune. J'avais aidé le Curé à construire la Crèche à l'église paroissiale. En

quittant Lyon j'allai chez mes parents pour un mois de convalescence et nous profitâmes de cette occasion pour nous faire photographier tous en famille.

Après ce mois de convalescence je devais rejoindre, à Marseille, le dépôt des éclopés, casernement des Facultés près de la gare Saint-Charles.

C'est à partir de ce moment que commence pour moi la plus triste période de mon existence au point de vue moral.

Correspondance

28 Septembre 1915 - À mes Parents

Je suis dans le train. Je suis blessé par éclat d'obus à la cuisse droite. Ce n'est pas grave.

29 Septembre 1915 - À mes Parents

Je suis arrivé ce matin vers 5h en gare des Brotteaux à Lyon. Je suis à l'Hôpital de la Charité. La blessure ne me fait pas mal. Elle est légère.

J.N. Vergne, Hôpital de la Charité à Lyon, Salle Saint Augustin, lit n° 12

30 Septembre 1915 - À mes Parents

Je pense que vous avez bien reçu les deux cartes que je vous ai adressées et par lesquelles je vous apprenais que j'avais été blessé par éclat d'obus à la cuisse droite au cours de l'attaque des 25 et 26 Septembre devant Perthes-les-Hurlus. Je peux vous dire que le premier succès a été magnifique. Dans l'affaire d'une heure nous avons progressé, je crois, d'environ 5 km, en avant et au-delà des tranchées boches.

Le bombardement préparatoire commence le 22 Septembre. C'est à gauche, à droite et devant nous. Le 415e est dans les bois à 2 ou 3 km en arrière de Somme-Suippes. Nous y avons passé la journée du 23 et la nuit du 23 au 24. Le 24, nous recevons tous les fourniments nécessaires : masques, lunettes préservatrices, deux bidons, des grenades, des pétards, des vivres de réserve, etc… Le matin du 24, grand exercice d'attaque comme tous les autres régiments qui doivent y participer. Ainsi nous aurons une idée de ce qui se passera le lendemain sans parler des projectiles qui nous seront destinés.

Tout le régiment s'est rassemblé et le Colonel nous a lu l'ordre du Général concernant l'offensive du lendemain et, le drapeau en main, ils nous ont fait une courte allocution à ce sujet.

Ce drapeau nous fut remis, il y a 5 mois, à Harbonnières (Somme), par le général de Castelnau. Comme le régiment était nouveau, le drapeau l'était aussi. Nous serions donc les premiers à y inscrire des noms de victoires comme sur le drapeau des anciens régiments. Un joli biplan à cocarde tricolore vient virer au-dessus de

nos têtes, à une trentaine de mètres du sol et l'un des deux aviateurs nous salue avec un large geste de son bras. Tambours battent et clairons sonnent le refrain du régiment et nous nous séparons par bataillons et par compagnies avec un peu d'émotion mais beaucoup de courage. Ce soir-là nous faisons bombance : du pinard, du café et de la gnole. À la tombée de la nuit des soldats chantaient des airs patriotiques et faisaient partir dans les champs des pétards destinés aux Boches qui n'en auront pas besoin.

Vers 8h du soir, sac au dos, à droite, alignement à droite par quatre, et en avant, marche ! Au lever du jour, le 25, nous sommes en face des retranchements ennemis, droit devant Perthes. Nous restons dans des abris préparés spécialement pour nous et le bombardement qui s'était ralenti au cours de la nuit reprend avec une terrible violence. C'est une atmosphère d'épaisses fumées noires et blanchâtres s'élevant par flocons qui se forment au ras du sol. C'est une canonnade lancée par des centaines de bouches à feu.

On voit encore un avion français qui survole les tranchées ennemies et les obus de 77 qui éclataient autour de lui en l'accompagnant dans le ciel brumeux. Une pluie fine commençait à tomber. Il était 8h lorsque, quittant nos abris, nous nous engagions dans le boyau dit du Merlon. Avant de bondir, nous sommes encouragés et stimulés. L'Aumônier divisionnaire, Monsieur l'Abbé Thellier de Poncheville nous remet une petite cocarde tricolore du Sacré Cœur et nous bénit. Les clairons sonnent. Notre Colonel, M. Strudel, payant de sa personne a bondi le premier hors de la tranchée et a été frappé par une balle, à mort. M. Boyer, mon Sous-Lieutenant, Chef de Section, est, lui aussi, un des premiers à bondir hors de la tranchée. Pour cette attaque, il a tenu à avoir comme nous, un Lebel à la main et sac au dos. Ayant allumé sa pipe il nous crie : « En avant les petits gars, et la pipe au bec ! »

Déployés en tirailleurs, baïonnette au canon, nous avançons vers les tranchées boches. La fusillade est intense, le tir de barrage des artilleurs ennemis me paraît à la fois violent et désespéré. Par groupes nous formons la carapace et avançons par bonds. J'aperçois des soldats de partout. Beaucoup déjà sont tombés près de moi, frappés à mort. Des camarades de mon escouade ont été foudroyés par la mitraille dès le départ ; je les ai vus, étendus à terre, immobiles à jamais ; je ne me suis pas arrêté un instant ; j'avais peur, peur de rester à la traîne, persuadé que j'étais que c'était beaucoup plus dangereux et qu'on risquait davantage d'y laisser sa peau. Je grognais lorsque des fils du téléphone répandus à même le sol s'enroulaient autour de mes jambes et gênaient ma course. Je m'en débarrassais au plus vite.

Voici les tranchées boches. Je les franchis d'un bond lorsqu'elles ne sont pas trop larges. En en franchissant une je me trouve en face de trois soldats allemands, sans armes, et qui lèvent leurs deux bras en me souriant. Il va sans dire que je ne les ai pas inquiétés les ayant vus désarmés. Il n'en a pas été de même pour d'autres camarades de mon régiment qui arrivaient après moi. J'en ai entendu un qui hurlait : « Voilà les Boches ! » et, en me retournant, je l'ai vue en train de frapper sur la tête de ces malheureux à grands coups de crosse. Peu après, étant descendu dans une large tranchée, au moment où j'allais en ressortir par la paroi opposée, j'ai entendu très nettement siffler de nombreuses balles. J'avais été très bien repéré et très probablement par un mitrailleur ennemi. J'ai donc attendu un instant que cessât ce sifflement au-dessus de ma tête pour bondir vivement hors de cette tranchée. Il était visible que le plus grand nombre de soldats ennemis avaient abandonné leurs tranchées de première ligne pour se réfugier en arrière avant que nous y fussions arrivés. Il est vrai aussi que nous arrivions en deuxième vague.

Malgré les 70 heures de bombardement préparatoire il est certain que notre avance extrêmement rapide avait surpris les Boches puisqu'ils furent dérangés au moment où ils se préparaient un bon petit déjeuner. Un grand chaudron, plein d'un odorant chocolat était sur le feu lorsque nous arrivâmes à environ un kilomètre en arrière de leurs premières lignes de tranchées. Je vis des monceaux de mausers brisés en deux, à la culasse, par les assaillants de la première vague d'assaut.

Tandis que nous nous précipitions vers leurs premières lignes de tranchées, nous les avions vus, les Boches, qui s'enfuyaient vers l'arrière, un peu en débandade, et cela nous donnait encore plus de courage. Mais, après les tranchées, nous trouvâmes des artilleurs ennemis qui ne cessèrent de tirer jusqu'à ce que nous fussions sur leurs pièces, des 77 dont les obus éclataient presque au sortir de leurs tubes. Bientôt les Boches ne bougèrent plus. Ils avaient laissé pas mal de munitions. Nous avancions toujours, très rapidement et l'arme à la bretelle. Bientôt nous fîmes des quantités de prisonniers. Ils avaient de très beaux gourbis garnis à l'intérieur d'une belle tôle ondulée disposée en demi-cylindre, et très allongés. Nous n'avions jamais vu de gourbis aussi confortables chez nous. Or ces beaux gourbis étaient pleins de feldgrau[1] qui avaient déposé toutes leurs armes à notre arrivée, ne conservant que leur petit bidon ovale en aluminium et une petite

[1] Nom donné aux soldats allemands, et par extension à la couleur verdâtre de leurs uniformes.

musette, le tout suspendu à des crochets qui étaient fixés à leur tunique. Ils ne se faisaient pas prier pour tenir leurs deux bras levés en l'air. Nous n'avions qu'à les faire sortir du gourbi et à les aligner quatre par quatre pour les emmener vers nos anciennes lignes sous la garde de quelques poilus. Un camarade que je connaissais bien s'approcha de l'un de ces prisonniers et osa lui demander des cigarettes ; immédiatement le feldgrau plongea une main dans une poche de sa tunique et en sortit une poignée de cigarettes qu'il lui tendit. À cet instant, le lieutenant Boyer qui avait été témoin de cette scène s'avança et, après un juron d'indignation, ordonna au quémandeur de remettre ces cigarettes au prisonnier, ce qu'il fit aussitôt avec un air penaud.

À ce moment, nous nous trouvions dans une sorte de petit vallon planté de pins et même orné de fleurs en certaines parties. Visiblement c'était un endroit qui était utilisé par l'ennemi comme un lieu de demi-repos pour ses hommes qui occupaient les premières lignes. Ce coin de fraîcheur était abrité par un haut talus du côté de nos propres lignes ; là s'ouvraient ces beaux abris dont je vous ai parlé plus haut. Nos groupes de prisonniers ayant remonté le talus pour être dirigés vers nos lignes, il se produisit, dans ce vallon, toute une série d'explosions terribles, telles que je n'en avais jamais vu de pareilles. Je me demandais ce qui arrivait ; on parlait de mines. Je voyais des pins subitement dépouillés de toutes leurs branches par une seule explosion. Nos officiers avaient reconnu, eux, que nous nous trouvions sous le feu du 75, ce terrible petit canon français. Aussitôt, détachant le petit fanion que chacun de nous portait sur le dos de son sac, nous le fixâmes au bout de nos fusils et de nos baïonnettes et, par un mouvement vertical, de bas en haut, nous demandions à nos artilleurs d'allonger le tir. L'avion qui nous survolait n'était pas trop haut pour ne pas nous apercevoir et observer les signaux que nous faisions sans nous lasser mais le ciel était extrêmement brumeux et il pleuvait. Il y eut beaucoup de victimes du feu trop court de nos artilleurs qui, sans doute, n'avaient pu s'imaginer que notre avance eût été aussi grande et aussi rapide. Ordre nous fut donné de quitter le vallon de la mort et de regrimper au haut du talus. C'est ainsi que se termina cette journée d'avance triomphale.

Même après que nous fûmes en tirailleurs tout en haut de ce talus, notre 75 poursuivait son carnage dans le vallon que nous venions de quitter et, tandis que chacun s'occupait activement à creuser cette terre champenoise pour s'y faire un abri contre les balles qui ne cessaient de siffler sur notre gauche, les plus mauvaises nouvelles circulaient de l'un à l'autre : celui-là venait d'avoir la tête emportée, celui-ci que nous avions vu quelques instants auparavant venait d'être mis en morceaux, le cycliste de notre Cie, un Russe nommé Kaulakoff, je crois, venait, lui aussi d'être mis en pièce par un obus de 75. Etc., etc. Pour ne parler que

de ceux que chacun d'entre nous connaissait. Drôle de travail quand nos propres artilleurs tirent, sans le savoir, sur leurs camarades fantassins, avec leur terrible 75.

Nous nous activons toujours à creuser, côte à côte, un élément de tranchée et les balles sifflent toujours au-dessus de nos têtes. Elles viennent d'une espèce de fortin ennemi qui est devant nous là-bas à gauche. Tous les assauts dans sa direction ont, jusqu'à présent, échoué et le terrain devant lui est jonché de cadavres en bleu-horizon.

Des camarades se hasardent à redescendre dans le petit vallon pour y reconnaître des camarades morts et pour y récupérer des vivres dont ils n'auront plus besoin. Sur le haut du talus quelques-uns de nos camarades sont encore blessés par des balles ; l'un d'eux, à côté de moi vient d'en recevoir une dans le ventre. Deux ou trois prisonniers allemands sont amenés près de nous ; je me demande d'où ils sortent ceux-là et qui les a dénichés. Le lieutenant Boy, Commandant de notre compagnie, révolver au poing en harangue un en allemand et a l'air furieux mais nous ne comprenons pas un mot de ce qu'il lui dit. Celui-là est, je crois, un feldwebel[1]. Ce lieutenant Boy qui nous faisait bien rigoler dans ses exercices d'équitation et qui avait été baptisé « le père La Trouille » je ne sais trop par qui ni pourquoi n'a pas du tout l'air d'avoir « les foies » en ce moment et nous sommes tous d'accord pour convenir qu'il ne méritait pas le surnom qui lui avait été donné.

Un autre prisonnier allemand s'est assis par terre tout près de nous et il pousse des cris aigus de frayeur lorsque les balles sifflent trop près de sa tête. Quelques-uns d'entre nous lui disent qu'il n'a pas de raison d'avoir aussi peur de ces balles puisque ce sont ses propres copains d'en face qui les lui envoient. Mais il ne comprend pas le français et nul d'entre nous n'est capable de lui dire la chose en allemand. D'ailleurs, lui et ses deux camarades, ne sont pas restés longtemps exposés aux balles, ils ont été peu après dirigés vers l'arrière. Je crois que celui qui poussait des cris près de nous a reçu une balle au pied, il boitillait en grimaçant. Notre camarade qui venait de recevoir une balle dans le ventre a été étendu dans une toile de tente et ce sont nos trois prisonniers allemands qui ont été chargés de le transporter en se retirant à l'arrière, accompagnés d'un poilu.

Avec la nuit qui tombe le ciel déverse sur nous des torrents de pluie et cela continue pour la plus grande partie de la nuit. Nous sommes assis ou accroupis dans la gadoue et trempés comme des éponges. Notre journée du 26 ne s'ouvre

[1] Sous-officier de l'armée allemande, équivalent à sous-lieutenant.

pas sous de bons auspices ; bien moins bons que ceux de la journée précédente. En bas de notre haut talus et au-delà de ce vallon où tant des nôtres ont été massacrés la veille s'étend un terrain dénudé qui monte jusqu'à une crête. Dès que le jour se lève, ordre nous est donné de redescendre dans le vallon et de nous avancer en tirailleurs jusqu'à cette crête.

Dès que nous y sommes arrivés nous plaçons nos havresacs devant notre tête et, couchés à plat ventre, nous utilisons nos pelles-bêches pour creuser un peu la terre et abriter un peu au moins nos têtes car les artilleurs ennemis nous ont fort bien repérés et de gros obus, des marmites nous tombent dessus sur toute la ligne. C'est à peine si nous pouvons, de temps à autre, manœuvrer nos pelles-bêches car les éclatements des marmites, tout près de nous, nous obligent, à chaque instant, à coller notre visage sur la terre. C'est un vrai massacre. Un grand nombre d'entre nous sont blessés. Et, devant nous, sur la pente, nous apercevons des réseaux de barbelés qui protègent les tranchées ennemies et qui n'ont pas été détruits par notre bombardement de 70 heures. Nous regrettons amèrement que le tir de nos 75 qui ont massacrés la veille n'eût pas été allongé de cinq ou six cents mètres.

Pourquoi aussi, a-t-on attendu qu'il fît jour pour nous faire avancer jusqu'à cette crête où l'ennemi a pu nous repérer très exactement et où nous constituons pour lui une cible idéale ? Ça marchait trop bien au départ, hier matin, et maintenant nous voici en mauvaise posture. Que de pauvres poilus périssent en vain par manque de prévoyance ! J'avais déjà une légère blessure par éclat d'obus, au côté droit, avant de partir à l'attaque et, en ce moment, elle suppure sous le pansement. En ce moment, un éclat de marmite me déchire largement le pantalon et ne fait qu'érafler mon épiderme. Peu après un autre éclat s'enfonce dans le haut de ma cuisse droite, au-dessous de la fesse. Redoutant que cette dernière blessure me gêne trop dans mes mouvements, je me suis dirigé vers le poste de secours. Après un premier pansement provisoire, j'ai pu, par mes propres moyens, revenir en arrière jusqu'à Perthes. Là, une ambulance m'a pris et m'a emmené jusqu'à Suippes où j'ai été placé dans un train qui m'a transporté jusqu'à Lyon où je suis arrivé le 29. J'ai été hospitalisé à l'Hospice de la Charité, Salle Saint Augustin, Lit 12.

✦

1er Octobre 1915 - À mes Parents

Tout va bien. La blessure n'est pas grave. Dès ce soir, probablement, je vais être évacué dans une ambulance des environs de Lyon. Je ne m'ennuie pas ; je passe

mon temps à lire et à dormir. Je trouve le lit bien doux car voilà six mois que je couchais à même la terre avec, de temps à autre, un peu de mauvaise paille.

✦

2 Octobre 1915 - À mes Parents

Comme je le prévoyais hier, j'ai été transporté de la Charité à une Ambulance de la Demi-Lune. La blessure ne m'empêche pas de marcher. L'éclat s'est logé dans une région charnue.

Je suis en bonne santé, bien soigné et même choyé par les dames infirmières bénévoles. Ce sera peut-être entièrement guéri d'ici deux ou trois semaines et je pense pouvoir alors passer sept ou huit jours avec vous, à la maison, avant de rejoindre un dépôt.

Ambulance de la Demi-Lune, Salle du Patronage, Lyon, Rhône

✦

2 Octobre 1915 - Lettre d'Hervé

[voir planche II]

✦

3 Octobre 1915 - Lettre reçue de Joseph Mary

Il a été Dimanche dernier à Quintenas où il est venu voir son vieux père. Il a fait en même temps un petit tour du côté de Montjoux pour prendre des nouvelles de mes parents. Ils se portent bien et ont parlé de moi. Il a même pris connaissance de quelques-unes de mes lettres. Il a apprécié mon courage, mon ferme caractère et mes glorieuses blessures qui ne me laisseront qu'une cicatrice bénigne.

Il souhaite de tout cœur que la guerre se termine au plus vite et qu'il ait bientôt le plaisir de me dire de vive voix ses plus sincères félicitations.

Il est toujours civil ; il appartient pour l'instant à une classe d'Auxiliaire non appelée.

Il me joint 5 francs pour me permettre d'adoucir un peu les longueurs de mes journées d'hôpital.

Joseph Mary, chez Mme Louisson, Cité Jeanne d'Arc, La Terrasse, St Etienne (Loire)

✦

4 Octobre 1915 - À mes parents

J'ai reçu la visite de Jeanne Persoud et de sa mère hier, Dimanche. J'ai été surpris de les voir car je ne leur avais pas écrit encore pour leur dire que j'étais à Lyon. Maintenant, elles pourront vous dire elles-mêmes que ma blessure est légère et que je vais bien.

D'ici deux ou trois semaines je pourrai probablement aller vous voir. Ici, nous sommes soignés et servis comme des princes. Nous avons de quoi lire et des jeux.

Un frère est aussi venu me voir à l'Ambulance. Je leur avais écrit que j'étais là.

✦

4 Octobre 1915 - À mes parents

J'ai reçu hier une lettre d'Hervé. Je suis en bonne santé et ma blessure est bientôt guérie. Le pansement a été renouvelé hier. Ici, nous ne sommes pas comme dans un hôpital. La poste est ouverte toute la journée aux visiteurs et nous pouvons sortir nous aussi à condition d'en informer nos infirmières. On a de quoi se distraire et le temps passe très vite, trop vite même.

Je n'ai pas besoin d'argent. Je n'en dépense pas, j'ai tout ce qu'il me faut. Si Hervé a l'intention de venir me voir ici, j'en serai très heureux. Mais j'irai bientôt à Montjoux.

✦

8 Octobre 1915 - À mes parents

Je suis en excellente santé, tout va bien. Nous sommes soignés comme des princes et le temps pas vite à la Demi-Lune.

Nous avons été photographiés en groupe avec nos infirmières. Si Hervé vient me voir je lui remettrai ces photos.

Un bruit a couru, hier, suivant lequel les blessés de la Demi-Lune seraient évacués ailleurs pour faire place à de nouveaux arrivants. Je pense que cela ne sera pas avant la semaine prochaine, dans le cas contraire je vous avertirai par télégramme afin qu'Hervé ne fasse pas un voyage pour rien. Les Frères m'ont écrit qu'ils avaient fait une demande pour me faire transférer à Caluire où ils ont aussi une Ambulance pour les blessés.

✦

12 Octobre 1915, À mon frère

Merci de ton aimable visite et de tout le plaisir que tu as voulu me donner dans la journée de Dimanche. Ça va pour le mieux ; le pansement a été renouvelé ce matin.

J'ai reçu une lettre de Jeanne Persoud. Elle regrette de ne pas t'avoir vu. Elle me donne l'adresse de l'ancien patron du cousin de Vers afin que je puisse aller le voir et lui donner des nouvelles Dimanche prochain.

Je viens de recevoir les photos dont je t'avais parlé. J'en envoie une aux cousines Persoud. Dans une quinzaine peut-être je serai à Montjoux. Je vais préparer un petit tapis comme les blessés en fabriquent et je vous l'apporterai avec d'autres babioles en perles.

✦

16 Octobre 1915, courrier de Jeanne Persoud

Elle m'attend Dimanche à midi. Elle regrette de n'avoir pas été à la maison lors de ma dernière visite.

Elle me prie de passer chez M. Perroud, 162 avenue Victor Hugo (boulangerie coopérative) et de leur apporter de ses nouvelles Dimanche.

Elle me donne l'adresse de François Voulouzan à La Saulsaie par Montluel (Ain)

✦

17 Octobre 1915 - Lettre d'Hervé

Il a reçu ma lettre et mes photos. Il est content de son voyage et de notre sortie Dimanche. Il a pu rencontrer Damon, son ancien patron, en revenant de la Demi-Lune, 21 rue Childebert. Il a raté son train de midi et demi et a dû attendre jusqu'à 5h pour en avoir un autre. Bien qu'il ait eu le ½ tarif pour venir, il a dû payer place entière au retour. Il aurait dû faire viser sa feuille à l'hôpital ou à l'Ambulance. Ne l'ayant pas fait, il a dû payer 4 francs.

Arrivé à Annonay à 8h, il a fait route jusqu'à Quintenas avec le boucher qui était en permission de 6 jours.

Il a rencontré à Annonay plusieurs permissionnaires de Quintenas, presque tous ayant été blessés ou malades : Gagnaire Alexandre[1], Juillat Ferdinand[2], Buisson[3] de l'Hautoire. Tous m'envoient le bonjour. Plusieurs morts encore à Quintenas : Crémilleux dit « Chanchois » du Marthouret[4], ex-réformé qui était parti avec Émile Vergne[5] – Géry[6], l'ex-séminariste qui avait été décoré de la médaille militaire, de la Croix de guerre, après plusieurs citations, il était sous-lieutenant. Sont présumés perdus : Bonnet[7] des Fans ou Pique-Châtaigne dont deux frères sont morts déjà. Ces Bonnets sont nos cousins. Jean-Marie Duchamp[8], le gendre de Pierre Caillet, blessé très gravement et dont on est sans nouvelles depuis quelques temps. Cela porterait le nombre de morts de la guerre à 25 pour une commune de moins de 900 habitants. Les paysans trinquent dur (2,25 %). Et la guerre n'est pas finie.

Quand je viendrai je goûterai le vin nouveau. Il est prévu que lorsque je viendrai à Quintenas nous nous ferons photographier en famille.

✦

20 Octobre 1915, courrier de mon père

Mon père et ma mère étaient à Annonay hier ; ils y avaient apporté un peu de vin qu'ils avaient vendu.

Tous sont en assez bonne santé pour le moment. Ils ont vu à Annonay beaucoup de soldats en permission dont certains étaient coiffés du nouveau casque dont je leur avais parlé.

✦

---

[1] Fils de Henri et Victoire Gagnaire de Chizaret

[2] Fils de Marie Pauline Juillat, domiciliée route d'Ardoix. Il sera tué le 24 Mars 1916 à Fey-en-Haye (Meurthe-et-Moselle).

[3] Fils de Joseph Buisson, fermier à Lhotoire. Il sera tué le 14 Mars 1916 à Douaumont (Meuse).

[4] Non identifié.

[5] Cousin germain de Jean, tailleur, époux de Clémence Couix, domicilié dans la Grande Rue.

[6] Gabriel Géry, fils d'un premier mariage de Félicie Dory du Vignet, tué le 25 Septembre 1915 à Souchez (Pas-de-Calais).

[7] Auguste Bonnet, fils de Jean-Pierre et Thérèse Bonnet des Fants (Pique-Châtaigne), tué le 15 Octobre 1915 à Souain (Marne). Son frère Pierre Joseph a été tué entre le 20 Septembre et le 3 Octobre 1914 à Confrécourt (Aisne). Jean fait peut-être erreur, il n'y a pour l'instant que 2 fils Bonnet des Fants qui aient été identifiés, et non 3.

[8] Époux de Marie Joséphine Caillet, domicilié à Brun, tué le 2 Octobre 1915 à La Chalade (Meuse).

20 Octobre 1915 - À mes Parents

J'ai dîné[1] Dimanche dernier avec les cousines Persoud. Nous ne sommes pas sortis en ville car je n'avais ma permission que jusqu'à 4h ½. Jeanne m'a accompagné jusqu'à la place Bellecour où j'ai pris le tram.

La blessure est à peu près guérie. Hier on ne m'a pas remis de pansement. Demain on me proposera, sans doute, pour aller passer une visite à la Charité et, dans une dizaine de jours je monterai vous voir pour huit jours. Ensuite, je crois que je devrai descendre à Marseille. Le Dépôt du 415e est par là-bas comme celui du 141e. On envoie en ce moment des troupes vers les Balkans ; il serait donc possible qu'on m'y envoie.

✦

22 Octobre 1915 - À mes Parents

Ce matin j'ai été inscrit pour descendre passer une visite à la Charité. On me donnera probablement les 7 jours de « perm ». Le petit trou que j'avais à la cuisse s'est bien refermé et cicatrise !

Voulouzan m'a écrit aujourd'hui ; il veut venir me voir. Je dois descendre Jeudi prochain chez les cousines Persoud où il doit venir me rejoindre à l'heure que je lui ai indiquée.

Je dois passer à la visite Mercredi prochain.

J'approuve votre projet de nous faire photographier tous ensemble en famille. Il y a déjà si longtemps qu'on voulait le faire.

Donc je serai sûrement avec vous dans une quinzaine de jours. Comme le dit bien Hervé j'arriverai à point pour pouvoir manger des « rôtillées » avec vous en goûtant le vin nouveau.

✦

22 Octobre 1915 - À mes Parents

Je suis descendu hier Mercredi pour passer une visite à la Charité. J'ai indiqué que je ressentais quelque chose dans la cuisse, surtout en montant un escalier. Le chirurgien a décidé que je devrais passer à la radiographie pour le repérage d'un

[1] déjeuné

éclat demeuré dans la cuisse. Après quoi on me ferait une incision pour le retirer. S'il en est ainsi mon séjour à Lyon pourra se prolonger d'environ un mois.

Ne pouvant aller voir les cousines Persoud aujourd'hui comme c'était prévu puisque je suis retenu à la Charité, je les ai prévenues que dans le cas où je ne pourrais me rendre chez elles, 83, rue Boileau, elles veuillent bien dire à Voulouzan que je serais heureux de le voir s'il pouvait venir lui-même à la Charité.

Je me trouve à côté d'un camarade qui était avec moi à la Demi-Lune et qui était descendu à la Charité il y a trois ou quatre jours pour une opération qu'il a subi à présent.

Je ne sais plus quand je pourrai venir à Montjoux maintenant. Aussitôt que je serai fixé je vous le dirai. Pas d'inquiétudes.

✦

29 Octobre 1915 - Lettre de Jeanne Persoud

Elle a reçu ma carte du 27. Elles supposent que je suis toujours à la Charité ne m'ayant pas vu arriver hier. Elles attendent d'autres nouvelles de moi. Sa mère m'a attendu en vain. Voulouzan lui non plus n'est pas venu.

Mme Perroud est venue leur apporter des chrysanthèmes qu'elles doivent porter Dimanche à Meyzieu sur la tombe de M. Persoud.

Lundi elles veulent monter à la Demi-Lune, je dois leur dire si elles peuvent y venir

✦

2 Novembre 1915 - À mes Parents

Je suis toujours à la Charité. La radiographie a décelé un petit éclat d'obus demeuré dans la chair. On doit me faire une deuxième radiographie pour bien fixer l'endroit où est l'éclat avant de faire une incision pour le retirer. Tout va bien, la jambe ne me fait pas mal.

Je suis monté à Caluire pour la première fois aujourd'hui et j'y ai rencontré de vieilles connaissances. Je n'ai pas pu voir les cousines Persoud depuis le 24 Octobre. Voulouzan n'est pas venu.

Je suis bien soigné par les bonnes sœurs de la Charité qui me donnent à copier des cantiques. Cela me fait passer le temps. Je suis dans la même salle qu'un de mes camarades de la Demi-Lune.

J'irai voir les cousines Persoud après-demain, Jeudi, si je me trouve libre. Maintenant je ne compte plus pouvoir aller à Montjoux avant la fin de l'année.

Le jour de la Toussaint je suis allé à l'enterrement d'un brave Clairon du 140e R.I. mort des suites de sa blessure dans la salle où je suis. J'avais des lettres pour remettre à sa famille mais aucun de ses parents n'était venu à son enterrement.

On vient de me dire qu'au moins les deux tiers des hommes de mon régiment étaient disparus ou blessés. Il paraît que le 14e Corps est à présent à Belfort. J'ai écrit à mon Ss-Lieutenant Chef de Section et à mon Sergent pour avoir des nouvelles de ma compagnie car je n'ai rencontré aucun soldat de mon régiment après la journée du 26 Septembre.

✦

6 Novembre 1915 - À mes Parents

J'ai été opéré hier. On m'a retiré un petit éclat d'obus. Je suis resté au lit jusqu'à ce matin. Maintenant ça va. Ce goût de l'éther que je n'aime pas a disparu. D'ici deux ou trois jours je remonterai à la Demi-Lune.

Je suis allé voir les cousines Persoud la veille de mon opération. Maintenant j'en aurai encore pour un mois à la Demi-Lune et après huit jours de permission à Montjoux, il faudra redescendre au dépôt.

Peut-être ne serai-je pas à nouveau sur le front avant la fin de Février. C'est pour moi de la chance car je crains moins les balles et les obus que les rigueurs de l'hiver. Il y a de pauvres poilus qui ont les pieds gelés en hiver.

J'espère qu'au printemps prochain on ira de l'avant et que la Victoire viendra couronner les efforts des Français et de leurs alliés. Les hommes ne poussent pas comme des champignons et les Boches en perdent plus que nous, je crois.

Hospice de la Charité, Salle Saint Augustin, Lit 26

✦

14 Novembre 1915 - Lettre de mon Père

Pas de nouvelles de moi cette semaine mais ils ont reçu une carte de l'Hospice de la Charité informant que mon état est satisfaisant et en bonne voie de guérison. Mais le temps leur paraît long lorsqu'ils passent huit jours sans recevoir une lettre ou une carte de moi.

Hervé m'a écrit [j'ai bien reçu sa lettre avec un mandat de cinq francs].

Mon père a beaucoup de travail ; il arrache les pommes de terre même le Dimanche. Il en ensemencé à Montagnon, à l'emplacement de l'ancienne vigne de Misery. C'est la première année qu'il doit faire tout le travail à lui seul. C'est dur.

La guerre sera peut-être terminée, me dit-il, avant que je remonte au front. Alphonse[1] *et Crouzet sont à Belfort.*

✦

15 Novembre 1915 - À mes Parents

J'ai reçu la lettre d'Hervé Dimanche dernier. Je suis en bonne santé ; tout va bien. Je pensais que j'allais remonter à la Demi-Lune mais on ne me dit rien. Peut-être va-t-on me garder ici, à la Charité. Cela m'est égal car je suis aussi bien ici que là-haut. Je lis et j'écris, je joue aussi aux dames avec des camarades.

Je n'ai pas vu les cousines Persoud depuis une dizaine de jours mais je leur écris.

✦

19 Novembre 1915, courrier de Jeanne Persoud

Elle m'invite à venir déjeuner chez elle Dimanche prochain. Elle me demande de leur donner de mes nouvelles. Si je remonte à la Demi-Lune elle et sa mère y reviendront me voir.

✦

23 Novembre 1915 - À mes Parents

Je suis à nouveau à la Demi-Lune depuis avant-hier soir. Je suis en bonne santé ; tout va pour le mieux. Je pense être à la maison dans un mois. J'ai fini par rencontrer des anciens camarades du 415e. Je suis allé à l'Hôtel Dieu où j'ai demandé la liste des blessés de la 11e Cie du 415e qui sont arrivés à Lyon après le 26 Septembre. C'est ainsi que j'ai trouvé six camarades dont deux de mes meilleurs copains, un surtout que j'aimais bien. Il paraît que tous les officiers sont morts ou blessés sauf le vieux Lieutenant Boy qui commandait la 11e Cie et qu'on avait baptisé injustement « Le Père La Trouille » car il se montra très courageux au cours de l'attaque.

[1] Alphonse Vergne, cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné, domicilié à Annonay.

Vous savez que le 14e Corps a été cité à l'Ordre du Jour, puis la 27e Division (la mienne) et enfin le 415e R.I. dont le drapeau a été décoré de la Légion d'Honneur.

Le plus grand nombre des hommes du 415e qui se sont tirés indemnes de l'attaque ont été décorés de la croix de guerre.

En ce moment il ne fait pas chaud à Lyon, heureusement que nos salles sont très bien chauffées. Je voudrais bien avoir une quinzaine de jours de permission. Je dirai au Commandant Major que depuis mon incorporation au début de Décembre 1914 jusqu'à ce jour je n'ai pu bénéficier d'aucune permission même pas de 24h. La Sœur Mère de ma salle ne manquera pas de m'aider à ce sujet.

✦

27 Novembre 1915 - À mes Parents

Je vous demande de bien vouloir m'excuser si je vous écris moins souvent et moins régulièrement. Je suis en bonne santé, vous savez que je suis bien et que je n'ai pas grand chose à vous raconter. Ce n'est plus comme sur le front où la correspondance est presque l'unique consolation du poilu.

Je suis revenu à la Demi-Lune le 20 Novembre. Je pense que je n'ai guère plus de huit jours à passer ici. Hier je suis descendu à la Charité où Voulouzan m'avait donné rendez-vous. Nous avons bien causé pendant tout l'après-midi.

Demain, Dimanche, nous devons nous retrouver chez les cousines Persoud. Il fait très froid et il a neigé.

J'ai retrouvé mon plus grand ami de la 11e Cie du 415e, Joseph Vidal, de Montagnac (Hérault). Il marche encore avec des béquilles.

Un de mes anciens sous-officiers que nous avions surnommé l'Adjudant « Pas », l'Adjudant Angeli a été cité à l'Ordre du Jour de l'Armée. Je suis toujours sûr de remonter au front et j'espère toujours en revenir. Certains hommes politiques pensent que la guerre peut durer encore deux ans. Mois j'espère bien qu'elle finira cette année 1916.

✦

29 Novembre 1915 - Lettre de mon frère

Il m'adresse un petit reproche : les parents sont restés presque 15 jours sans avoir de mes nouvelles. Je n'avais écrit qu'à lui mais il est pendant toute la semaine à Annonay et n'a pu leur montrer ma lettre. Il espère que je pourrai obtenir un congé de convalescence. Il faut pour cela, croit-il, une demande des parents. Au

début, me dit-il, c'était assez compliqué. On n'accordait pas, par exemple, de congé de convalescence à ceux dont la famille touchait l'allocation parce qu'elle était jugée trop pauvre pour pouvoir nourrir un soldat. Cela s'est amélioré depuis. Le moment venu je n'aurai qu'à le dire et le nécessaire sera fait.

Il fait assez froid en ce moment : plusieurs degrés en-dessous de zéro. L'hiver s'annonce précoce et rigoureux. Il plaint ceux qui doivent le passer dans les tranchées. Louison Faurie[1] est sérieusement malade et on dit qu'il ne s'en tirera pas. Son fils Gabriel[2] est en permission depuis Dimanche pour huit jours.

29 Novembre 1915 - À mes Parents

J'étais hier chez les cousines Persoud où j'ai trouvé François Voulouzan. Nous avons bien bavardé pendant tout l'après-midi. Voulouzan était venu de la Saulsaie pour aller chez le dentiste. On doit se retrouver demain à la Charité et nous causerons avec une sœur qui me soignait et qui est de Satillieu. J'ai causé aussi avec le frère de cette sœur qui était un ami de Marius Seux[3] au 52e R.I. et qui est soigné à la rue Boileau. Il m'a fait gouter le vin nouveau du pays.

Je suis en bonne santé mais un peu enrhumé et j'ai des orgelets. L'entaille faite à la cuisse est complétement cicatrisée. Mon séjour à Lyon touche donc à son terme. Le soldat en convalescence touche une solde journalière spéciale qui lui est remise à la fin du temps qui lui a été accordé.

Je suis à peu près sûr de ce que je dis là. Je regrette seulement d'arriver chez vous à une période où les travaux sont terminés. Mais je pourrai encore vous faire du bois. Il a fait assez froid ici. Maintenant le temps s'est un peu radouci. J'espère bien que c'est le dernier hiver en guerre.

29 Novembre 1915 - Lettre de mon Père

Émile Mosnier[4] est en permission. Il est venu voir Hervé Dimanche et ils sont restés toute la journée ensemble. Louison Faurie[1] est très malade. D'après ce qu'a dit le

---

[1] Cultivateur à Brun. Il est mort le 6 Décembre 1915 à 59 ans.

[2] Gabriel Forie sera tué le 11 Juin 1916 dans le secteur d'Ecafaut dans l'Oise, à l'âge de 20 ans.

[3] Fils de Jean-Baptiste et Marie Rosalie Seux, cultivateurs aux Rampeaux.

[4] Fils de Jean Louis et Marie Julie Mosnier, cultivateurs à Cornasta.

médecin, on ne croit pas qu'il s'en tire. Gabriel[2], qui était en permission, est reparti à Marseille rejoindre son bataillon. Il a dit que peut-être ils iraient en Serbie.

Alexandre Gagnaire[3] qui avait été blessé étant au 112e R.I. est parti rejoindre le 173e R.I. à Corte après 15 jours de permission. Ne pouvant s'habituer il a demandé à être versé aux Zouaves mais il a été affecté au 5e Colonial à Toulon. Il est venu en permission de 24h et repart pour la Serbie.

Laurent Merle[4] est, lui aussi, parti pour la Serbie.

Mon père m'envoie un certificat que je pourrai présenter au Major pour obtenir une permission de convalescence.

✦

3 Décembre 1915 - À mes Parents

J'ai bien reçu les papiers qui me serviront lorsque je passerai à la visite. Je ne pourrai venir à Montjoux avant une dizaine de jours.

✦

5 Décembre 1915 - Lettre d'Hervé

Tous les blessés ont droit à 6 jours de permission avant de rejoindre les dépôts. Ceux qui ont été gravement blessés peuvent obtenir des congés de convalescence d'un mois et même davantage. Il n'est absolument pas sûr que les parents doivent en faire la demande. Peut-être n'est-ce pas nécessaire.

Il y a beaucoup de permissionnaires ces jours-ci. Alphonse[5] Vergne est venu pour six jours mais il ne l'a pas vu. Brias[6] du Marthouret, Cluzel[7] de Maure, Émile Cécillon[8], Louis Auternaud[9] dit « Pépin », Jean Merle[1] de Brun, Émile Mosnier[2] son

---

[1] Cultivateur à Brun. Il est mort le 6 Décembre 1915 à 59 ans.
[2] Gabriel Forie sera tué le 11 Juin 1916 dans le secteur d'Ecafaut dans l'Oise, à l'âge de 20 ans.
[3] Fils de Henri et Victoire Gagnaire, cultivateurs à Chizaret.
[4] Époux d'Augustine Merle, domicilié chez ses beaux-parents, Augustin et Marie Coutier, cultivateurs à Montjoux.
[5] Alphonse Vergne, cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné.
[6] Auguste, fils de feu Jean et de Marie-Reine Brias. Il sera tué le 7 Mai 1916 à Douaumont (Meuse).
[7] Paul Régis, fils de Pierre Régis et Marie Julie Cluzel, fermiers à Maure.
[8] Est-ce un fils de Pierre, maçon, et Marie Félicie Cécillon, domiciliés dans la Grande rue ?
[9] Fils de Célestin, journalier, et Marie Auternaud, domiciliés dans le quartier Sud (actuelle rue de la Chapelle).

conscrit (le 1er des 13 qui soit venu). Il a passé la journée de Dimanche en sa compagnie et l'a accompagné à la gare. Il a bonne mine et dit qu'il ne s'en fait pas. En général ils sont tous comme lui.

Le frère d'Émile Mosnier, Jean, est également arrivé cette semaine, il est réformé n° 1. Il avait été blessé gravement et il passait pour mort. Sa dernière blessure, à la tête, lui a laissé un bras paralysé. Il a aussi beaucoup de difficultés à parler.

Les cousines Persoud sont bien gentilles et nous ont toujours fait très bon accueil lorsque nous sommes allés les voir. Il y est allé assez souvent lorsqu'il travaillait à Lyon et il a souvent déjeuné ou dîné avec elles. Il désirait leur écrire mais il se sent si paresseux à prendre la plume. Il pense que je serai à la maison dans 3 semaines. Il est bien vrai, me dit-il, que le soldat en congé de convalescence touche une solde spéciale qui est, croit-il, de 25 sous par jour. Mais il croit que ceux qui ne viennent que pour une permission de 6 jours ne touchent rien.

Il a fait froid à Montjoux. Il y gelait les dimanches, habitué qu'il est de travailler au chaud pendant la semaine. Mais le temps a changé maintenant. Il y avait eu jusqu'à -12° Dimanche dernier au matin. Et lundi à midi il y avait +12° à +15°.

✦

7 Décembre 1915 - À mes Parents

J'ai reçu la lettre d'Hervé ce matin. Avant-hier après-midi j'étais chez les cousines Persoud.

Aujourd'hui je suis allé à l'enterrement du Directeur de l'École Libre de la Demi-Lune. Il allait bien il y a juste huit jours et il accompagnait à l'orgue les chants des blessés du Patronage.

Dimanche dernier, à la Demi-Lune, une messe a été célébrée pour le départ des conscrits de la Classe 1917. Nous avons suivi leur défilé et sommes entrés avec eux à la Cure où M. le Curé et M. le Maire nous ont offert vin blanc, brioches et cigarettes. Dans une courte allocution, le Maire a dit qu'il pensait bien qu'ils ne monteraient jamais au front parce que la guerre serait finie. Je l'espère moi aussi et je pense que tout sera terminé au printemps prochain.

---

[1] Non identifié. Le Merle de Brun se prénomme Pierre Auguste : est-ce un frère ?

[2] Fils de Jean Louis et Marie Julie Mosnier, cultivateurs à Cornasta.

Avant l'attaque de Champagne on nous disait : « On va donner un coup formidable sur tout le front. Tout est si bien préparé que l'on est sûr de réussir. On doit pousser les Boches jusqu'à la frontière et, si ce coup ne réussit pas, il n'y aura plus grand chose à espérer ». Ce n'a pas été du tout ce qu'on croyait. 1° L'attaque ne s'est pas faite sur tout le front. 2° Les premiers retranchements ont été aisément conquis mais les seconds ont résisté et nos troupes déjà désorganisées ont été obligées de s'arrêter tout en maintenant les positions conquises. Ce fut un succès, bien entendu, mais il était impossible qu'il en fût autrement vu la forte préparation et la supériorité numérique des troupes françaises. Mais ce n'est pas avec des attaques comme celle-là qu'on obtiendra la Victoire décisive. On nous avait dit que le vaguemestre de notre bataillon nous apporterait notre courrier à Sedan et il a dû se contenter de l'apporter à Caluire. Ce qu'on aura simplement obtenu ce sont des positions meilleures en Artois et en Champagne. Les Boches occupaient toutes les crêtes d'où ils nous lançaient bombes et torpilles. Maintenant ce sont les Français qui les tiennent. Il s'agit pour eux de les conserver.

Je me demande ce qui se passe ou va se passer dans les Balkans. La guerre a éclaté dans cette région ; souhaitons qu'elle prenne fin aussi dans cette région. En ce qui me concerne cependant, je préfère remonter sur le front français que partir là-bas. C'est le contraire de ce que je pensais il y a quelques mois.

Les cousines Persoud montent à la Demi-Lune Dimanche prochain ; je dois les rencontrer chez l'ancien patron de Louis Voulouzan[1], M. Perroud.

✦

10 Décembre 1915, courrier de Jeanne Persoud

Elles ne monteront pas à la Demi-Lune Dimanche comme il avait été prévu. Elle me dit de prévenir M. Perroud en me promenant. Si je descends à Lyon, elles m'invitent à prendre le café avec elles. Elles monteront à la Demi-Lune le Dimanche suivant.

✦

12 Décembre 1915 - Lettre d'Hervé

[1] Non identifié.

Il voit bien que je ne serai pas à Montjoux avant la Noël. Il y a toujours beaucoup de permissionnaires au pays : Émile Guigal[1], Marius Rey[2], Crémilleux « Chanchais »[3], Fraud le buraliste[4], Jean Faurie[5], Auguste Faurie[6].

Cette semaine on a enterré le père Louison Faurie. Son fils Jean a pu venir pour l'enterrement. Auguste qui venait du front est arrivé deux jours après. Gabriel qui croyait aller en Serbie a quitté Marseille pour être dirigé sur le front français. L'aîné Henri est prisonnier en Prusse depuis Septembre 1914.

Votre offensive en Champagne brillamment menée au début a eu des premiers résultats magnifiques mais ceux de nos soldats qui y ont été jusqu'au bout ont pu dire ce qu'elle nous avait coûté. Les furieuses contre-attaques boches, si elles n'ont pu reprendre le terrain perdu, nous ont causé beaucoup de pertes. C'est ce que m'ont dit Cluzel[7] de Maure, Brias[8] et plusieurs autres. On avait espéré que l'expédition des Dardanelles réussirait et que les armées franco-anglaises entreraient bientôt à Constantinople. Hélas ! il en a été tout autrement. L'expédition en Serbie n'a pas eu grand succès jusqu'à présent. Là encore ce sont les Boches qui ont le dessus. Espérons que tout cela changera bientôt. Je reste persuadé que tout se terminera à notre avantage. Un jour les Boches seront bien obligés de céder.

✦

15 Décembre 1915 - À mes Parents

Je suis en bonne santé. Ces jours-ci il faisait beau mais la pluie vient de ramener le froid.

Nous avons assisté à une remise de décoration à trois amputés. Le vieux Lieutenant-Colonel délégué qui avait l'air d'un bon père de famille n'a pu retenir ses larmes en remettant la médaille et la croix à un jeune chasseur amputé de la

---

[1] Fils de Jules et Marie Julie Guigal, cafetiers au Pontet.
[2] Fils d'Eugène et Victorine Rey, cultivateurs à Longetane.
[3] Non identifié. Déjà cité comme habitant le Marthouret.
[4] Joseph Louis Fraud, buraliste place de l'Église.
[5] Fils de Louis et Marie Mélanie Forie, cultivateurs à Brun.
[6] Id.
[7] Paul Régis, fils de Pierre Régis et Marie Julie Cluzel, fermiers à Maure.
[8] Auguste, fils de feu Jean et de Marie-Reine Brias, cultivateurs au Marthouret. Il sera tué le 7 Mai 1916 à Douaumont (Meuse).

cuisse droite. Nous avons chanté la Marseillaise, le Maire a prononcé une allocution et on nous a offert des petits fours et une coupe de Champagne.

Aujourd'hui nous avons fêté Mme la Directrice de l'Ambulance, Mme Garnier, et en retour elle nous a offert des petits gâteaux, une coupe de Champagne et des cigares.

Voulouzan et Jeanne voulaient que je me fasse photographier seul, comme eux, chez un photographe qui vous tire pour 1fr60 la douzaine. Je l'ai fait et vous envoie une de ces photos avec les deux autres que je pourrai peut-être… [illisible].

[voir planche III]

✦

22 Décembre 1915 - À mes Parents

Je suis en bonne santé. Nous préparons la fête de Noël. Nous répétons des chants et des cantiques. J'ai aidé M. le Curé à préparer sa crèche.

Nous sommes 18 blessés en ce moment à l'Ambulance du Patronage. Un jeune de la classe 15 ainsi qu'un ancien sont amputés du bras droit. Nous sommes visités par des personnes qui nous offrent des cigarettes et des cigares.

J'espère que la guerre finira au printemps prochain. Non pas parce que je pense que nous pourrons chasser les Boches de chez nous. J'espère que quelque chose se produira qui sèmera la division entre nos ennemis et les obligera à conclure des paix séparées.

Avec l'épuisement en hommes et en ressources et une formidable poussée des nôtres l'ennemi pourra être contraint de demander la paix.

✦

23 Décembre 1915 - Lettre de mon Père

Mes parents m'envoient 10 fr. pour « passer les fêtes » avec les meilleurs vœux de tous à la maison. Ils souhaitent ardemment que la nouvelle année qui vient nous apporte la Victoire et la paix.

✦

26 Décembre 1915 - À mes Parents

J'ai bien reçu la lettre de Papa et le mandat de 10 fr. que vous m'avez envoyé ! J'avais touché 15 fr. de prêt au début de Décembre.

Nous avons assisté et chanté à la messe de Minuit de Noël. Il paraît que, l'an dernier, on avait interdit aux blessés d'assister à cette messe. Pas cette année. On s'est cotisé pour faire un petit réveillon. Mercredi dernier je suis descendu à la Charité et j'ai pris part à la fête de Noël qui commençait. Nous sommes bien gâtés ; ces Dames sont pleines de délicatesse pour nous ; nous avons eu Champagne, toutes sortes de pâtisseries, nos pleines poches de cigarettes. Autour de l'Arbre de Noël un phonographe marchait et, tour à tour, des camarades chantaient ou déclamaient.

Rien ne manquait pour notre fête de Noël. Ce soir un concert nous est offert par des artistes lyonnais. Nous autres les blessés nous chantons un chœur patriotique avec quelques-unes de nos infirmières. Parmi nous, nous avons un bon musicien amputé d'une jambe. Il est aussi bon pianiste que violoniste. Toutes nos infirmières peuvent jouer du piano.

Hier soir j'étais chez les cousines Persoud et j'ai pris le café avec elles. Elles sont en bonne santé. J'étais un peu fatigué hier car nous ne nous étions pas couchés avant 3h ½ du matin.

Un autre de nos camarades a été décoré. Il était revenu du front avec un bras en moins. Notre Directrice a voulu arroser sa croix et sa médaille en offrant à tous un bon verre de bon Bordeaux.

Nous avions de nombreux remerciements à faire. Un des plus anciens de nos camarades s'en est chargé au nom de nous tous.

✦

26 Décembre 1915 - Lettre de mon frère Hervé

Il avait bien pensé que je serais à la maison pour ces jours de fêtes. Mais il sait que je les aurai passé très agréablement à la Demi-Lune. Il espère que la guerre touchera à sa fin avant que je ne sois remonté au front.

Il y a toujours des permissionnaires à Quintenas : Janou Juillat[1], Souverain Fourneron[2], Louis Chirol[3], Monsieur Vernet[1] [annoté : mon ancien maître d'école], Gaston et Louis Léorat[2], etc.

---

[1] Fils de Victoire Juillat, cultivatrice, domiciliée Route d'Ardoix.

[2] Cultivateur, domicilié dans le quartier Sud (actuelle rue de la Chapelle).

[3] Fils d'Antoine Augustin et Mélanie Chirol, cultivateurs au Marthouret.

Il y a eu toute une série de crimes dans la région. Une femme s'est pendue à Vernosc, une autre à Ardoix. Un nommé Jean Beyle d'Annonay a tué sa cousine à Davézieux pour hériter à sa place d'une tante. Il a nié énergiquement son crime pendant 15 jours contre toutes preuves et témoignages. À Félines, le Curé, M. Chira a été assassiné à la porte de son jardin en rentrant d'un voyage. On a accusé et arrêté son ancien vicaire qui s'était retiré. Depuis longtemps ils vivaient en mauvaise intelligence. Il paraît qu'on aurait trouvé dans un grenier, chez ce vicaire, une soutane tachée de sang. Grosse émotion dans le pays.

Il travaille toujours chez Binet [annoté filature de laine].

✦

28 Décembre 1915 - Lettre de Jeanne Persoud

Les cousines Persoud m'adressent leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année. Qu'elle se termine dans la paix par notre victoire.

✦

29 Décembre 1915

Mon anniversaire. Aujourd'hui j'ai 20 ans.

✦

31 Décembre 1915 - À mes parents

Bonne nouvelle année à tous. Elle commencera en temps de guerre, puisse-t-elle se terminer en temps de paix. C'est mon plus grand souhait et celui de tous, sans doute. Bonne santé à tous pour 1916. Je vous transmets les mêmes bons vœux de la part des cousines Persoud qui m'en ont chargé.

Je compte bien être avec vous à Montjoux du 10 au 20 Janvier. Peut-être aurai-je un mois de convalescence.

Nous avons fêté Noël magnifiquement et il en sera de même pour le Jour de l'An. Mon parrain ne m'a jamais répondu lorsque je lui ai écrit. Il doit être bien affligé et bien triste d'avoir perdu ses deux fils, tous les deux morts pour la France. Je lui

---

[1] Paul Vernet, instituteur libre.

[2] Fils d'Adrien et Clémence Léorat, cultivateurs aux Bois.

écris pour lui présenter mes vœux. Depuis longtemps plus aucune nouvelle de Mange[1] et de son beau-frère Baronnat.

Nous avons assisté hier à la première Messe d'un jeune prêtre, lieutenant d'artillerie, à Fourvière. Il était venu en permission de 6 jours pour être ordonné. J'ai prié la Vierge en pensant bien à vous.

✦

31 Décembre 1915, À mon frère

Mes meilleurs vœux pour la nouvelle année. Que ta santé s'améliore et que tu sois, pour la 9e fois ajourné si tu dois passer à un 9e conseil. Je vois bien maintenant que je remonterai bientôt au front et que la guerre ne sera pas près de se terminer.

J'avais appris l'assassinat du Curé de Félines car une sœur de la Charité me passait la Gazette d'Annonay.

Je suis heureux d'avoir des nouvelles de mon camarade de la 11e Cie du 415e, Chéru de St-Jeure-d'Ay.

Je crois vous avoir parlé de Vernet d'Ardoix. Quant à Vercasson[2] il est resté au 173e avec plusieurs autres du pays.

✦

4 Janvier 1916 - À mes Parents

J'ai bien reçu vos cartes et celle d'Hervé.

Avant-hier, l'après-midi, j'étais chez les cousines Persoud et j'ai vu les cartes qu'elles ont reçues de Papa et d'Hervé. Elles sont toujours en bonne santé.

Le Jour de l'An a été bien fêté à l'Ambulance et nous avons encore été gâtés.

Bonne Année à vous tous.

✦

9 Janvier 1916 - Lettre reçue de M. H. Boyer, mon Ss-Lieutenant Chef de la 1ère Section, 11e Cie au 415e R.I.

---

[1] Gendre de son parrain, Maurice Vergne de Montrebut (St-Vallier).

[2] Joseph Jean Marie, gendre de Pierre Isidore et Marie Chiflet, cultivateurs à Quintenas, demeurant dans le quartier Sud (aujourd'hui 11 rue de la Chapelle)

Cher Ami,

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre gentille carte. Je suis très heureux de vous savoir en bonne voie de guérison.

Quant à moi j'ai été également blessé le 26 Septembre au soir, à la cote 193, blessure assez bénigne dont je suis presque remis. M. Brunet [annoté Ss-Lieutenant] fut également blessé. Il n'est resté que M. Boy qui est maintenant Capitaine, commandant toujours la 11e Cie. Après l'attaque, le Régiment fut envoyé en Alsace où il est actuellement au repos.

Je suis au Dépôt depuis le 1er Novembre et je suis affecté à l'instruction de la classe 1917.

En attendant le plaisir de vous voir je vous souhaite une prompte guérison.

Bien cordialement à vous

H. Boyer, 415e R.I., 29e Cie, Marseille

✦

Lundi 11 Janvier 1916 - Lettre de mon frère

Peut-être seras-tu en route pour Quintenas lorsque ma lettre arrivera à la Demi-Lune. Je pense bien que tu sera à Montjoux avant la fin de la semaine.

Nous avons eu, hier, la visite de l'oncle Cadet[1] ; il est venu avec les Marron de Mont Rebus qui étaient ici pour arrangement de famille. Il est toujours grand causeur mais il a perdu sa gaîté. Il revient toujours aux souvenirs de son Urbain et de son pauvre Gabriel[2].

Il nous a montré des souvenirs de lui : la lettre du Ss-Lieutenant grand ami de Gabriel qui leur annonçait la triste nouvelle et leur donnait quelques détails sur sa fin ; la croix de guerre et sa citation à l'ordre du Jour qu'il avait obtenue quelques jours avant sa mort. Elle était rédigée à peu près en ces termes : « A entraîné ses hommes à l'assaut avec une grande bravoure. Entouré d'ennemis et seul, il s'est réfugié dans un trou d'obus où il est resté pendant 48h. Étant parvenu, à la faveur de la nuit, à rentrer dans les lignes françaises il a pu fournir d'importants

---

[1] Maurice Vergne, cultivateur à Montrebut (St Vallier, aujourd'hui Laveyron), oncle de Jean, deuxième fils de la lignée Vergne d'où son surnom de Cadet.

[2] Ses deux fils sont morts, l'un en 1914, l'autre en 1915.

renseignements sur les positions de l'ennemi et sur l'emplacement de ses mitrailleuses ».

L'oncle nous a donné tous les détails qu'il te répètera sans doute car je pense que tu iras le voir si tu viens pour un mois.

Nous avons enterré ces jours-ci, à Quintenas, Ruel[1], le fermier de Charra, à Frachon, et le père Bonnet des Fans[2], l'oncle de notre père[3], dont trois fils sont morts à la guerre[4].

J'ai écrit à mon parrain[5] pour lui présenter les vœux de toute la famille ; il m'a répondu et a mis dans sa lettre un billet de 5 fr qui t'est destiné.

Lorsque tu arriveras à Annonay, entre chez Juillat car je tiens à te voir dès ton arrivée. Si je peux savoir l'heure d'arrivée de ton train, je pourrai peut-être venir t'attendre à la gare. En tout cas tu peux aussi venir me demander chez Binet. Il faut monter la rue Boissy d'Anglas jusqu'à la Rotonde, et filer tout droit. Descends ensuite par le premier chemin à gauche. Demande à la Concierge à l'entrée.

L'oncle Fortuné[6] a fermé son café du Panthéon[7]. Depuis la guerre il n'avait que très peu de clients. Maintenant ils sont tous aux Morises[8].

✦

11 Janvier 1916 - Lettre de mon cousin Marius Vergne[9]

Il est toujours en bonne santé. Il a pu jusqu'à présent se garantir assez bien du froid. D'ailleurs il ne fait pas trop froid, mais la pluie ne cesse pas. Ils sont dans l'eau jusqu'aux oreilles et ce n'est pas agréable, surtout pendant les nuits passées sous la pluie.

---

[1] Henri Timothée Ruel, fermier à Frachon, âgé de 44 ans.
[2] Jean Pierre Bonnet, cultivateur aux Fans (ou Pique-Châtaigne).
[3] Oncle par alliance, il avait épousé en 1ères noces une tante paternelle d'Urbain Vergne, Reine Marie Vergne, décédée en 1871.
[4] Aucune trace trouvée d'un troisième fils, seuls Auguste et Pierre Joseph sont inscrits sur le monument aux morts. Aucune naissance ni aucun décès ne correspondent à ce troisième fils dans les registres d'état civil.
[5] Joseph Mary
[6] Fortuné Vergne, plus jeune frère de son père.
[7] Rue de Tournon.
[8] Lieu-dit situé dans les premières boucles de la Cance en direction de Sarras.
[9] Fils de Jules et Mélanie Augustine Vergne, cultivateurs domiciliés dans le quartier Sud (aujourd'hui au n° 3 rue de la Chapelle), cousin germain de Jean. Marius sera tué le 11 Juin 1916 à Metzeral (Alsace).

Ils ont hâte de voir finir cette guerre. Il est toujours au même endroit depuis qu'il est monté au front et, pour le moment, ça ne barde pas trop. Ils ont eu juste deux sérieux bombardements : le premier il y a à peu près un mois et l'autre avant-hier. Aucune attaque n'a eu lieu depuis qu'il est là mais il croit que ça viendra. Il ne compte pas pouvoir aller en permission avant la fin de Février mais le temps lui dure bien d'aller voir ses parents.

Tâche, me dit-il, de te conserver afin que nous puissions nous revoir après la guerre.

Marius Vergne, 24e Bataillon de Chasseurs, 2e Cie, 4e Section, Secteur 97

✦

19 Janvier 1916 - Lettre de Jeanne Persoud

Elle a reçu ma lettre ce soir. Elle adresse ses remerciements pour le colis de « cochonailles » que mes parents leur ont envoyé. Elle me dit que j'étais bien pressé de repartir car j'ai dû constater qu'en ne prenant le train qu'à midi et demi je serais arrivé à la même heure et que, par conséquent, j'aurais pu rester un moment de plus avec elles. « Ah ! Madame Daumas avait bien raison ; il y avait bien une petite bonne amie qui attendait à la gare ; vous étiez si pressé ! ».

Elle garde un bon souvenir de la dernière soirée passée ensemble en gaieté, mais trop courte. Marie-Louise Seux[1] est repartie à midi et demi le lundi. Le Dimanche elles étaient à Fourvière, après de là à la Demi-Lune. Elle me demande de ne pas oublier ma promesse envers elle de lui écrire souvent et longuement et de jolies lettres. « Beaucoup de choses, n'est-ce pas ? Vous vous souvenez me l'avoir promis !... Jeudi soir en rentrant !... Comment avez-vous trouvé vos sœurs ? Il y avait déjà longtemps que vous ne les aviez pas revues. »

✦

19 Janvier 1916 - Carte de mon cousin Alphonse Vergne[2]

Il a bien reçu ma carte-lettre du 4 Janvier. Son contenu l'a bien surpris car il ignorait tout à fait que j'eusse été blessé lors de l'attaque de Champagne. Il dit qu'il est tranquillisé par les bonnes nouvelles que je lui donne. Ce que je pensais est vrai : après un bon repos, les voici de nouveau devant les Boches.

---

[1] Fille de Jean-Baptiste et Marie Seux, cultivateurs aux Rampeaux. Elle est la sœur du soldat Marius Seux.
[2] Cousin germain de Jean, fils de son oncle Fortuné, domicilié à Annonay.

Il a reçu ces jours-ci une carte de Marius Vergne[1], 24e Chasseurs Alpins, peu de distance les sépare. Il est un peu plus au Sud dans le massif devenu célèbre par les communiqués. Ici l'installation est assez bonne. Il en est besoin car la température n'est guère clémente.

Il m'avait adressé 2 cartes au 415e et il était étonné de n'avoir pas eu de réponse. Maintenant il a l'explication.

Il m'adresse ses meilleurs vœux pour 1916 et il me dit « À bientôt : fin de la guerre et retour chez nous ».

✦

24 Janvier 1916 - À mes parents

Journée peu agréable aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que je n'avais jamais éprouvé autant qu'aujourd'hui la peine de la séparation. La différence aussi entre la vie que j'ai eue pendant ces trois mois passés et celle d'à présent. On se trouve désaccoutumé, détraqué. J'avoue que je ne me sens pas très courageux, d'autant moins que je ne trouve personne autour de moi qui ait l'air de l'être. Ça passera, bien sûr, c'est comme le cafard du premier jour. On bousillera le cafard.

J'ai fait bon voyage mais, lorsque le train roulait et que je ne vous ai plus aperçus sur la passerelle, mon cœur s'est serré. Après la joie, une tristesse qui mord au plus sensible.

Je me suis trouvé, dans le train, avec deux artilleurs du 18e R.A. camarades d'Alphonse Dorin[2] et des fils Grange : Léon et Émile[3], ils m'ont donné de leurs nouvelles.

Arrivé à Marseille vers minuit, je me suis rendu à la Caserne St-Charles où j'ai pu sommeiller sur un banc jusqu'à 4h du matin. Tout le monde dormait dans le poste de police. J'ai rencontré un de mes anciens camarades du 415e qui m'a dit : « Au lieu de te présenter au bureau de Mobilisation le matin, va faire un tour en ville et reviens te présenter à 2h de l'après-midi. » J'ai suivi son conseil car, en effet, que

---

[1] Cousin germain de Jean. Marius sera tué le 11 Juin 1916 à Metzeral (Alsace).

[2] Non identifié. Deux familles Dorin ou Dorain à Quintenas, mais pas de prénommé Alphonse. Jean François Benoît, boulanger dans la Grande rue, mourra des suite de ses blessures à Toul, le 10 Mars 1916. François Xavier, fils de Benoît, journalier demeurant aux Pillats, a été tué le 21 Mars 1915 à Reichackerkopf (Alsace).

[3] Léon et Émile sont carrossiers à Valence. Deux autres fils de Jean Augustin Grange : Claudius et Jean sont également mobilisés.

l'on rentre le matin ou le soir, on inscrit toujours tout simplement : « Rentré le 24 Janvier ». Quant à la question d'être rentré un jour plus tard, tous les camarades en font autant. Même pour deux jours de retard on ne vous fait aucune observation. Étant donc sorti en ville de très bon matin je suis allé voir Émile Vergne[1]. En arrivant à sa Caserne on m'a dit que tous étaient partis pour la corvée à une heure de marche de là. Mais le cuistot mieux renseigné m'a accompagné jusqu'à une chambre où j'ai trouvé Émile couché. Il y avait un autre camarade dans cette chambre. Émile était très enrhumé et s'était fait porter malade. Il avait l'air d'avoir le cafard ; il ne paraît guère s'habituer à la vie militaire. Je l'ai accompagné jusqu'à l'endroit où avait lieu la visite, à deux ou trois kilomètres.

Bien qu'il eût l'air très fatigué le Major a fait marquer « Consultation motivée ». Ce que cela signifie ? « On ne vous inflige pas de punition parce que vous vous êtes fait porter malade mais on vous prévient qu'il ne faudra pas vous y représenter demain ! » Néanmoins Émile a pu obtenir de son Capitaine une permission de 10h à 14h.

Nous avons donc passé le reste de la matinée ensemble, à notre déjeuner je lui ai fait goûter le « friton » et le « cass'pattes » ce qui lui a fait grand plaisir. Ensuite, jusqu'à 14h, nous avons visité ensemble le palais de Longchamp et le Jardin Zoologique. Au bureau de Mobilisation, on ne m'a reçu qu'à 15h. J'ai été affecté pour le moment à la 3e Escouade de la 27e Cie du 141e R.I. Je ne suis pas à la Caserne St-Charles. Je vous indiquerai demain mon adresse exacte. Je ne sais pas si je pourrai rencontrer Gaston Léorat[2]. Je n'ai pas encore son adresse exacte.

J'ai retrouvé un certain nombre de camarades du 415e arrivés en même temps que moi, notamment le Ss-Lieutenant Boyer qui commandait ma section, la 1ère, au moment de l'attaque en Champagne. Je l'aimais bien et mes camarades aussi l'aimaient bien. J'ai aussi retrouvé un ancien camarade de la 30e Cie du 173e à Corte.

On m'a déjà remis une gamelle mais je n'ai pas encore mangé dedans. Il paraît que le séjour ici n'est pas long.

---

[1] Cousin germain de Jean, tailleur, époux de Clémence Couix, domicilié dans la Grande Rue.

[2] Fils d'Adrien Symphorien et Clémence Léorat, cultivateurs aux Bois.

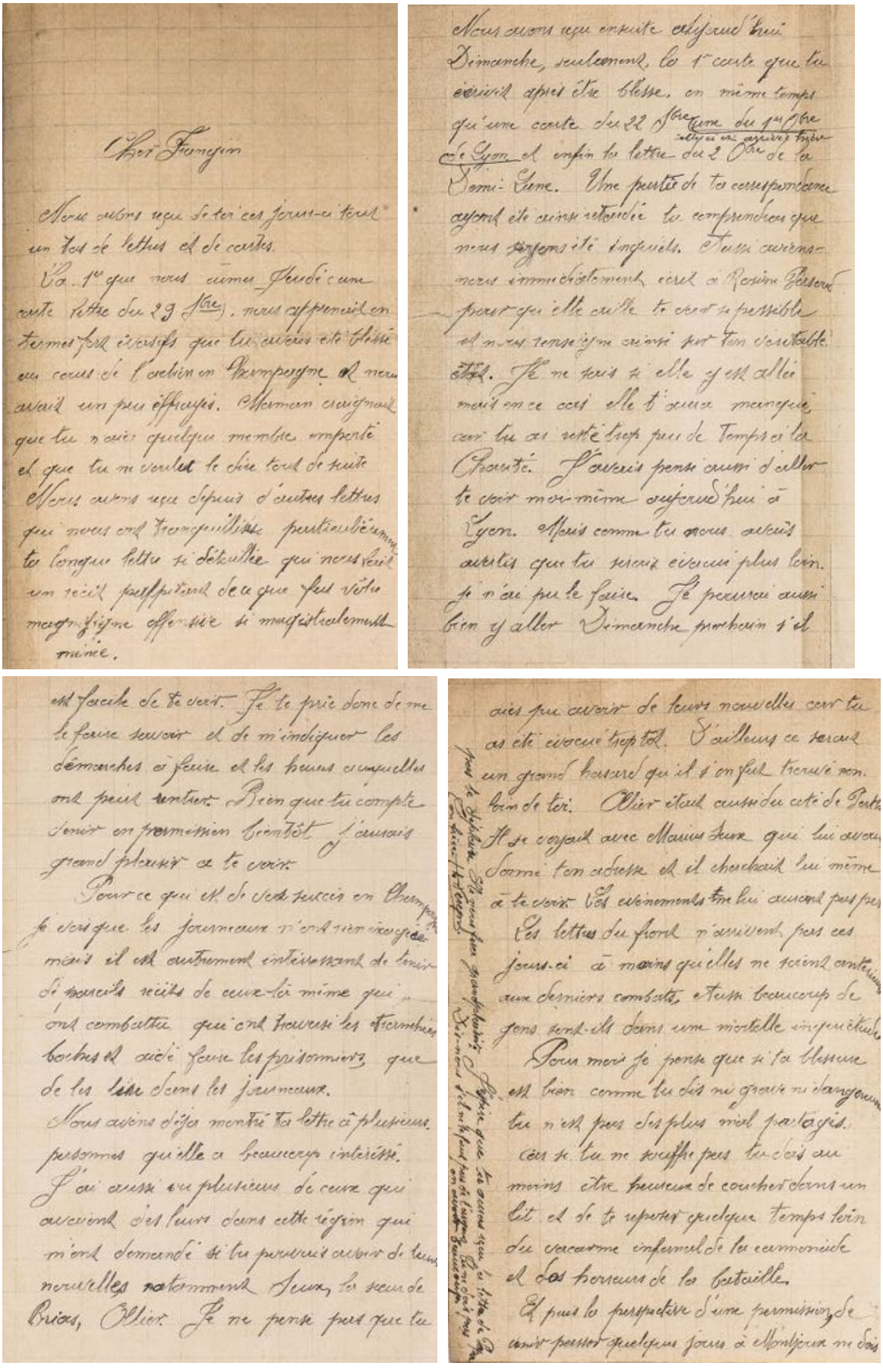
Album

Planche I

Jean Vergne à l'ambulance de la Demi-Lune, près de Lyon (2ème rang, 2ème en partant de la gauche)

La famille Vergne, Janvier 1916 : assis, Fanny et Urbain, debout Clotilde, Hervé, Jean et Louise

Planche II



Chez Françoise

Nous avons reçu de tes nouvelles ces jours-ci tout un tas de lettres et de cartes.

La 1re que nous eûmes Jeudi une courte lettre du 29 Sept., nous apprenait en termes fort explicites que tu avais été blessé au cours de l'action en Champagne et nous avait un peu effrayés. Maman craignait que tu n'aies quelque membre emporté et que tu ne veuilles le dire tout de suite. Nous avons reçu depuis d'autres lettres qui nous ont tranquillisés particulièrement ta longue lettre si détaillée qui nous fait un récit palpitant de ce que fut votre magnifique offensive si magistralement menée.

Nous avons reçu ensuite aujourd'hui Dimanche, seulement, la 1re carte que tu écrivis après être blessé, en même temps qu'une carte du 22 Sept. une du 1er Oct. écrite au cours à Lyon et enfin ta lettre du 2 Oct de la Demi-Lune. Une partie de tes correspondances ayant été assez retardée tu comprendras que nous fûmes inquiets. Aussi courons-nous immédiatement écrire à Rosine Besseyre pour qu'elle aille te voir le plus possible et nous renseigne ainsi par ton véritable état. Je ne sais si elle y est allée mais en ce cas elle t'aura manqué, car tu as été trop peu de temps à la Pouyade. J'avais pensé aussi d'aller te voir moi-même aujourd'hui à Lyon. Nous comptions tous deux avoir appris que tu serais évacué plus loin. Je n'ai pu le faire. Je pourrai aussi bien y aller Dimanche prochain s'il est facile de te voir. Je te prie donc de me le faire savoir et de m'indiquer les démarches à faire et les heures auxquelles on peut entrer. Bien que tu compte sortir en permission bientôt j'aurais grand plaisir à te voir.

Pour ce qui est de ces succès en Champagne je vois que les journaux n'ont rien exagéré mais il est autrement intéressant de tenir de pareils récits de ceux-là même qui ont combattu, qui ont traversé les étendues boueuses et aidé faire les prisonniers que de les lire dans les journaux.

Nous avons déjà montré ta lettre à plusieurs personnes qui elle a beaucoup intéressé. J'ai aussi vu plusieurs de ceux qui avaient de tes nouvelles dans cette région qui m'ont demandé si tu pouvais avoir de leurs nouvelles naturellement. Jeux, le sien de Brioux, Olivier. Je ne pense pas que tu aies pu avoir de leurs nouvelles car tu as été évacué trop tôt. D'ailleurs ce serait un grand bonheur qu'il t'on fut trouvé non loin de toi. Olivier était aussi du côté de Perthes. Il se voyait avec Maurice Jeux qui lui avait donné ton adresse et il cherchait lui même à te voir. Ces événements ton lui auront pas pu

Tes lettres du front n'arrivent pas ces jours-ci à moins qu'elles ne soient antérieures aux derniers combats, et aussi beaucoup de gens sont-ils dans une inquiétude mortelle.

Pour moi je pense que si ta blessure est bien comme tu dis ni grave ni dangereuse tu n'est pas des plus mal partagés. Ces si tu ne souffre pas tu dois au moins être heureux de coucher dans un lit et de te reposer quelque temps loin du vacarme infernal de la cérémonie et des horreurs de la bataille.

Et puis la perspective d'une permission de cinq jours quelques jours à Montjoux ne doit

Lettre d'Hervé Vergne – 2 Octobre 1915

Planche III

Jean, à gauche, tient le drapeau

Jean Vergne, 20 ans

5 – Au dépôt à Marseille

Je venais d'avoir vingt ans ; l'orgueil poussait dans ma poitrine. J'oubliais que j'avais été novice des Frères des Écoles Chrétiennes, que j'avais reçu des grâces toutes spéciales, que j'avais été dans l'intimité de Notre-Seigneur, que j'avais répandu tant de douces larmes en sa présence, que j'avais tant estimé la pureté, que je l'avais tant désirée. J'oubliais que j'avais désiré être un saint, que j'avais été, surement, si profondément ému et que j'avais frémi en lisant les vies édifiantes des grands serviteurs de Dieu. J'étais devenu un infidèle.

Les grâces divines devenaient pour ainsi dire la matière et la nourriture de mon orgueil. Je pensais au fond de moi-même que je n'étais pas comme les autres et que je m'étais élevé au-dessus du vulgaire, que j'étais plus sérieux, plus délicat, plus consciencieux.

Il est vrai que je vivais moralement sur un certain acquis, que je continuai à marcher à peu près droit pour un certain temps par la force de la vitesse acquise pour ainsi dire. Mais quand on cesse de travailler à accroître ou à entretenir une richesse acquise on tombe bien vite dans la misère et la pauvreté. Lorsqu'un véhicule s'arrête soudain sur une montée il est bien rare qu'il ne se mette pas à reculer et de plus en plus vite jusqu'à la catastrophe s'il n'y a pas de bons et solides freins pour le retenir.

J'étais à Marseille depuis un mois et je ne m'étais pas rendu une seule fois à la Maison des Frères de la Calade Saint-Louis. J'avais une certaine rancune contre le Frère Procureur Alfred qui m'avait expédié dans ma famille en si piteux état après mon conseil de révision. Mais la vraie et principale raison pour laquelle je ne me rendis pas chez les Frères fut que je désirais jouir enfin d'un peu de liberté et d'indépendance, essayer l'émancipation et le self-government. Je me flattais de pouvoir faire mon chemin tout seul en demeurant tout aussi sage et sérieux que par le passé ! Je sentais que la vocation de Frère n'était plus très bien accrochée en moi et je me disais : « Hum ! Après la guerre je verrai ce que je ferai si je ne suis pas mort. » Je dois dire, à ce propos (non pour m'excuser car je ne suis pas excusable mais parce que c'est la vérité), que les Frères n'avaient rien fait pour fortifier cette vocation qui commençait à chanceler. Je sentais que l'on n'avait pas

confiance en moi ; que l'on avait l'air de me considérer plutôt comme un sujet gênant et presque indésirable. Si l'on m'avait témoigné de la confiance et de l'affection, si l'on m'eût réellement considéré comme un fils et un frère, certes ma vie aurait eu une autre direction et je pense que je serais demeuré dans le droit chemin. Depuis les premiers mois de caserne, à Corte, les Frères ne m'avaient plus envoyé un sou. Seul mon frère aîné m'avait envoyé deux ou trois pièces de cent sous.

Pendant mon mois de convalescence, au village natal, mes parents non plus ne m'avaient pas encouragé à persévérer et mon frère aîné m'écrivait à mon retour à Marseille : « J'espère bien qu'après la guerre tu ne retournera pas chez les Frères. »

Cependant je demeurais en relation avec les Supérieurs et l'on me faisait parvenir régulièrement des feuilles imprimées tout spécialement pour les « Frères soldats » et qui contenaient des indications, des nouvelles des confrères, de bons conseils et de pieuses méditations. Je ne les lisais pas tous les jours. J'aimais à écrire à mon ancien Directeur de Noviciat, mais quand cela allait mal chez moi et en moi je restais silencieux durant de longues périodes et je paraissais l'avoir oublié.

J'avais mon cousin germain[1] qui servait à Marseille ; j'allais souvent le voir et parfois nous sortions ensemble en ville ; nous faisions quelques promenades ou bien nous nous installions dans un café pour y causer ou bien écrire nos lettres. J'y avais aussi deux autres petits cousins [2] et, un Dimanche, nous nous rencontrâmes quatre Vergne sur le Vieux Port. Mon cher ami Vidal vint bientôt m'y rejoindre. Après avoir été blessé le même jour en Champagne, nous nous étions rencontrés à Lyon et nous nous retrouvions à Marseille.

J'ai déjà parlé de deux de mes anciens camarades de l'École du village natal qui avaient fait des études de médecine et qui étaient mobilisés en qualité d'aides-majors[3]. Le plus jeune était venu au Camp de Carpiagne pour m'y rencontrer alors que mon régiment était déjà parti.

L'aîné se trouvait, au début de l'année 1916, en même temps que moi, à Marseille à la Caserne Saint-Charles du 141e d'Infanterie. J'allais quelquefois passer la

[1] Émile Vergne, cousin germain de Jean, tailleur, époux de Clémence Couix, domicilié dans la Grande Rue.
[2] L'un cafetier à Notre-Dame-d'Ay, l'autre de Ceintres (Cheminas).
[3] Gaston et Louis Léorat, fils d'Adrien et Clémence Léorat, cultivateurs aux Bois.

veillée avec lui dans les locaux affectés aux services de l'infirmerie. Je me rappelle qu'il me montrait des collections de clichés radiographiques et, parmi ceux-ci, les déformations effroyables que causait la syphilis chez les malheureux qui en étaient atteints et parvenus au dernier stade de ce mal ; il me citait le chiffre des personnes contaminées dans la ville de Marseille, il était considérable et tout cela me donnait le frisson.

Parfois il m'invitait à dîner avec lui le soir et m'emmenait dans un grand restaurant, ou bien nous allions prendre une bonne chope de bière dans une belle brasserie située dans l'allée des Capucins.

Lorsque je passais à la visite chaque semaine, j'avais soin d'aller vers lui et non vers l'autre médecin. À chaque fois il me donnait « surseoir » bien que ma petite blessure fût depuis longtemps guérie et cicatrisée ; il voulait me donner le temps de me reposer et de reprendre des forces pour remonter au front. Et j'en étais bien content, je ne demandai jamais à repartir volontairement au front ; mon courage et mon énergie n'allaient pas jusque là, et je profitai tranquillement des circonstances pour demeurer plus longtemps à Marseille.

Mais à la fin du mois de Février 1916 les choses commencèrent à aller mal avec la formidable offensive allemande sur Verdun. Aussi mon ami, l'aide-major, me dit à l'oreille qu'il ne me mettrait plus « surseoir » car le colonel du 141e aurait donné l'ordre de faire partir tous les hommes valides qui se trouvaient au dépôt. Beaucoup même n'étaient pas entièrement guéris de leurs blessures et ils durent partir.

Mon ami me dit que, toutefois, je ne repartirais pas de suite sur le front et que l'on m'enverrait passer quinze jours ou trois semaines à Gémenos, en pleine campagne, dans la direction de Toulon et à quelques kilomètres de Marseille.

Je quittai donc Marseille pour Gémenos en compagnie de mon ami Vidal et notre amitié mutuelle se resserra davantage. Nous étions toujours ensemble et inséparables.

Rien ne ressemblait moins à une caserne que notre cantonnement dans le village de Gémenos. Nous y avions une nourriture propre et excellente et une liberté presque complète. Nos exercices militaires consistaient en promenades que nous faisions à volonté dans les bois où nous pratiquions la chasse aux escargots et la cueillette des petites asperges sauvages. C'était vraiment un bon repos et une sorte de gentille villégiature que nous avions à Gémenos et j'en ai gardé un bon souvenir.

Après trois semaines de ce repos on nous envoyait à Aubagne pour y faire de l'entraînement dur et ferme. Marches, tous les jours ; cette fois-ci on se préparait à aller revoir les camarades boches.

Le jour du Jeudi-Saint[1] on nous avait donné quartier libre et j'en avais profité pour sauter dans le tramway et redescendre à Marseille. Pendant que j'étais à Marseille j'appris que l'on avait « sonné la générale » à Aubagne et que l'on partait tous pour Verdun. Je revins en hâte à Aubagne et, en effet, tout le monde y mettait sac au dos pour être transporté à la Caserne Saint-Charles, à Marseille.

Avec mon ami Vidal nous obtînmes la permission de la nuit et nous décidâmes d'aller de grand matin entendre une messe le lendemain à N.-D. de la Garde. Pour cela, nous louâmes une chambre pour la nuit et nous priâmes l'hôtesse de nous réveiller dès 4h du matin car on nous avait assuré qu'il y avait des messes à partir de 5h à N.-D. de la Garde et nous ne voulions pas partir sans nous mettre en règle avec Dieu et notre conscience. Oui, mais nous n'avions pas bien réfléchi : lorsque nous fûmes arrivés à N.-D. de la Garde, après avoir grimpé à pied, de grand matin, nous trouvâmes les portes fermées et personne sauf un vieux bedeau qui nous dit : « Il n'y a pas de messe aujourd'hui, c'est Vendredi-Saint. » Honteux et confus… nous redescendîmes.

Mon ami Vidal se lamentait de passer la fête de Pâques dans d'aussi tristes conditions et me racontait comment il l'avait passée saintement et joyeusement, l'année précédente, à Montagnac chez ses parents.

Enfin le train s'arrêta à Bar-le-Duc où nous descendîmes, puis nous nous réembarquâmes sur un petit train qui devait nous amener dans le secteur de Verdun.

[1] 20 Avril 1916

Correspondance

26 Janvier 1916 - À mes parents

Tout ne va pas trop mal. On m'a retiré ma capote bleu-horizon du 415e et l'on m'en a remis une autre aux écussons du 141e.

Mon adresse actuelle : 27e Cie du 141e R.I., Casernement de la Faculté. C'est la Cie des évacués de l'hôpital rentrant au Dépôt. La plupart viennent du 415e. Nous ne savons pas à quel régiment nous serons versés ensuite.

La visite médicale se passe tous les Vendredis. Après chaque visite les plus valides sont dirigés vers d'autres Cies du 141e soit à Gémenos, soit à Aubagne.

Après quelque temps de repos et de réentrainement les hommes dispos partent en détachement de renfort pour le 415e, le 141e, ou le 341e sur le front. Il est possible que Dimanche ou Lundi prochain je ne sois plus au casernement de la Faculté. Je dirai au vaguemestre de me faire suivre la correspondance. Je ne sais pas si je pourrai rencontrer Gaston Léorat. Il doit être à St-Charles avec ceux de la classe 1917.

Deux Lieutenants de ma Cie du 415e sont instructeurs de la classe 1917 à St-Charles.

J'ai bien fait de prendre un peu de temps à mon arrivée le lundi pour voir Émile[1] *car maintenant je suis de garde depuis hier et je n'ai pu sortir le soir. Nous ne sommes pas nombreux ce qui fait que presque tous les jours nous sommes de service, de patrouille en ville, de garde, de piquet.*

Les troupiers Marseillais sont assez peu raisonnables et scrupuleux. Ils ne se contentent pas d'aller chez eux tous les jours. Ils s'absentent pour des jours entiers et se font mettre en prison ce qui diminue l'effectif disponible et oblige à fournir une garde plus fréquente et plus nombreuse. Je n'aime pas beaucoup les Marseillais ni Marseille. Il y a des quartiers sales et dégoûtants, cosmopolites où le vice s'étale, où la violence règne. Je ne dis cela qu'à vous seuls et je me garde de généraliser. Il y a de bonnes et braves gens partout.

✦

[1] Cousin germain de Jean, tailleur, époux de Clémence Couix, domicilié dans la Grande Rue.

27 Janvier 1916 - Lettre de ma mère

[voir planche I]

✦

27 Janvier 1916 - À mes Parents

Ça va mieux. On recommence à s'y faire à cette vie. J'ai quitté la garde hier matin à 10h et je l'ai reprise ce matin à la même heure.

Aujourd'hui je l'ai prise à la Caserne St-Charles. Je me trouvais ce matin près de l'Infirmerie devant un haut mur et ma mission était d'empêcher que ce mur fut escaladé par ceux qui désirent s'échapper clandestinement pour aller en ville. J'ai aperçu et reconnu Gaston Léorat qui montait l'escalier conduisant à l'Infirmerie. Après avoir été relevé de ma garde je suis entré à l'Infirmerie où je l'ai rencontré. Mais il était occupé et nous n'avons pu échanger que quelques mots. Hier j'ai passé quelques heures avec Émile. Il partait à la corvée et je l'ai accompagné.

J'ai touché mes indemnités pour 7 jours de permission à la maison ; elles s'élèvent à 10 francs 65.

Demain Vendredi je dois aller passer à la visite à St-Charles. J'ai retrouvé de nombreux camarades de la 11e Cie du 415e. Je n'ai rien reçu de la Demi-Lune. J'ai écrit de nouveau pour demander que l'on me fasse suivre mon courrier. Il ne fait pas froid à Marseille mais je ne trouve pas cette ville agréable.

En ce moment on a ici toutes sortes de soldats : des Serbes, des Hindous, des Anglais, des Annamites, des Tonkinois et même des Chinois qui sont habillés comme nous.

✦

28 Janvier 1916 - À mes Parents

Je viens de voir Gaston Léorat qui m'affirme que l'on accorde des permissions agricoles de 15 jours pour la taille de la vigne. Il faut pour cela un certificat du Maire indiquant que l'on a besoin d'aide pour des travaux agricoles et spécialement pour la taille de la vigne.

✦

28 Janvier 1916 - Lettre de mon camarade d'Ambulance Jean Despains

Il a reçu ma lettre ce matin et s'empresse de me faire suivre mon courrier. Il y a 5 lettres dont une qui est parvenue ouverte à l'Ambulance. Ils les avaient déposées à la cuisine.

Madame Garnier n'est plus à l'Ambulance, elle est partie à Nice et elle n'a pas dû recevoir ma lettre. Ces lettres sont arrivées le lendemain de mon départ de la Demi-Lune.

Ses plaies sont fermées et il pense partir bientôt.

Amitiés de sa femme et de lui-même.

✦

30 Janvier 1916 - Lettre de mon frère

Le retour à la caserne ne peut être agréable après ces mois de repos.

Clémence se fait du mauvais sang pour son Mile qui est malade et qu'on ne veut pas reconnaître. Elle pense même qu'il ne lui dit pas toute la vérité.

Il me parle de son conscrit Gaston Léorat qui n'est pas fier et à qui je peux parler.

Il m'envoie les photos tirées avant mon départ. Il trouve que dans le groupe familial Louise pose admirablement.

Il me fait suivre « tout un tas de lettres » qu'on a fait suivre de la Demi-Lune. Mais celle qui contenait le mandat porte la mention : « Parvenue ouverte à la Demi-Lune ». Il pense qu'il est peu probable qu'elle ait été ouverte ailleurs qu'à l'Ambulance. En tout cas il ne mettrait jamais de billets dans une lettre. Un mandat c'est beaucoup plus sûr.

Papa a ouvert toutes mes lettres. Lui, me dit-il, ne l'aurait pas voulu. Elles ne contenaient aucun secret.

Juillat[1] *(« Piston ») est en permission. Il est sur le front en Meurthe-et-Moselle.*

✦

[1] Au moins quatre *Juillat* sont mobilisés au village. Deux mourront en 1916, dont un en Meurthe-et-Moselle.

1er Février 1916, réponse de Mme Chatanay qui remplace Mme Garnier (en séjour dans le Midi) à la direction de l'Ambulance de la Demi-Lune, à la lettre de mon père.

Elle a fait suivre à Montjoux les lettres qui m'avaient été adressées à la Demi-Lune.

✦

1er Février 1916 - À mes Parents

Étant de garde avant-hier à la Caserne St-Charles j'ai reçu de vos nouvelles pour la première fois depuis que je suis à Marseille. La lettre de Maman m'a fait grand plaisir.

Le soir, de nouveau de garde près de l'Infirmerie, j'ai vu Gaston Léorat et nous avons causé ensemble pendant près d'une heure. Ma garde étant terminée hier à 10h j'ai pu aller à la messe. Ensuite je suis allé rejoindre Émile du côté de Longchamp. Nous nous sommes trouvés quatre Vergne tous cousins : Vergne de N.-D.-d'Ay, le Cafetier, Vergne de Ceintres, Émile et moi. Nous nous sommes promenés ensemble en causant pendant tout l'après-midi du Dimanche. Nous avons rencontré ensuite un soldat de St-Jeure-d'Ay[1]. C'est paraît-il le gendre de Buisson de Deschaux. Nous nous sommes séparés à la tombée de la nuit. Je suis allé avec Émile et je lui ai aidé à porter la soupe jusqu'à l'hôpital Lodi.

Après cela nous nous sommes mis à la recherche de Pascal[2] et nous avons eu la chance de le trouver. En voilà un qui se porte bien et qui ne se fait pas de bile. Il est vrai qu'il n'a presque rien à faire et qu'il a beaucoup de liberté. Nous sommes sortis le soir tous les trois ensemble.

D'après ce que m'a dit Gaston Léorat, je pense que je pourrai obtenir une permission agricole de 15 jours.

Il paraît que dans ma compagnie du 415e des grades ont été donnés à beaucoup ainsi que des croix de guerre. À ceux qui s'en sont tirés indemnes, bien entendu, et qui sont toujours sur le front. Les sergents ont été promus adjudants ou ss-lieutenants et la plupart des caporaux sont passés sergents.

---

[1] Émile Gustave Roche, cultivateur à St-Jeure-d'Ay, époux de Marie Philomène Louise Buisson, du Petit-Chizaret.

[2] Probablement Paul Pascal, de la classe 1916, cultivateur aux Billes (près de Tartara).

Je ne pense pas que les manifestations seront plus importantes demain. Cafés et bars resteront fermés et la troupe se tient prête. Consigne de quartier pour aujourd'hui et demain.

Deux escadrons de Chasseurs d'Afrique sont venus camper avec leurs chevaux dans la cour de la caserne, prêts à intervenir. On dit que, pour aujourd'hui, ce sont les discussions, demain les manifestations.

1er Février 1916 - Carte de Pierre Ollier

Il a été heureux de recevoir de mes nouvelles et de me savoir en bonne santé. Il va fort bien lui aussi. Il dit que je suis un « veinard » d'avoir passé à la visite de Gaston Léorat qui est Major et de lui souhaiter le bonjour de sa part si je le revois.

Ollier Jean-Pierre, Canonnier Conducteur au 114e Rgt d'Artillerie lourde attelée, 12e Batterie de 155 C.T.R., Secteur 180

2 Février 1916, À mon frère

J'ai bien reçu ta lettre avec les photos. Celle du groupe familial est assez bien réussie mais pas très nette. Il n'y en a qu'un seul qui n'est pas très bien, c'est moi. Je lève trop la tête et manque de naturel. Les petites photos d'identité sont bien. Tu es mieux que moi.

Je n'ai pas vu Émile depuis Dimanche dernier. Le Quartier a été consigné lundi et mardi et il l'est encore aujourd'hui mercredi. J'ai vu Gaston Léorat ce soir et lui ai montré les photos. Il est très connu des soldats ; il passe la visite à lui seul, chaque matin. Le travail ne lui manque pas.

Je ne suis pas surpris que la lettre contenant un billet ait été ouverte. À la lumière et par transparence on a dû apercevoir le billet et il est bien évident que c'est un des mes ex-camarades qui a ouvert la lettre pour s'en emparer. Dans le nombre il y en a toujours qui sont peu honnêtes et peu scrupuleux. Je n'écrirai plus à aucun de ces camarades de l'Ambulance. Je ne veux pas me plaindre de la chose. Cela n'en vaut pas la peine. Si j'écris à quelqu'un à l'Ambulance ce sera à une infirmière et je ne lui parlerai même pas de cette lettre ouverte.

Il m'est indifférent que Papa ait ouvert les lettres qui m'étaient adressées. Elles ne contenaient rien de secret.

Je ne me suis pas engagé dans l'Institut des Frères jusqu'à présent puisque je n'ai prononcé encore aucun vœu. J'étais catalogué : Novice employé – Employé à la menuiserie, à la peinture et autres travaux manuels.

J'avais suivi quelques mois de cours d'enseignement général (4 mois) à Talence, en 1914, puis pendant un mois à Marseille, avant d'avoir reçu ma feuille de route pour le Régiment. Je ne suis en mauvais intelligence avec personne chez les Frères. Je verrai bien après la guerre ce que je devrai faire. Si je dois m'engager à l'essai ou non. Si je quitte ce sera dans de bonnes conditions et sans me fâcher avec personne.

Maintenant je suis libre de ma personne pour ce qui touche à ces choses. Tu peux montrer ma lettre aux parents si tu veux puisqu'à présent ils savent ce qu'il en est.

Je pense que tu ne seras pas pris à ton 9e conseil de révision. Si tu es pris tu as tout ce qu'il faut, tu es qualifié pour être employé dans la mécanique et la métallurgie !

Clémence n'a aucune raison de se faire de la bile pour Émile. Il ne va pas mal ; il va bien mieux que le jour de mon arrivée à Marseille. Bien sûr qu'il regrette Privas car au 61e il avait trouvé le filon, il avait de la veine. Ici il y a un peu plus d'ennuis, il est moins tranquille.

La consigne du quartier est levée, les cafés sont ouverts ; on pourra de nouveau sortir en ville.

✦

3 Février 1916, À mon frère

Je viens de finir ma garde. Ce soir, à 5h, je pourrai sortir en ville et je verrai Émile. J'ai retrouvé un camarade de la 11e Cie du 415e. C'est un nommé Valentin Jean. Son frère était engagé dans l'Aviation, un an avant la guerre. Il était mécanicien de Pégoud[1]. Il m'a montré plusieurs photos où l'on voit son frère à côté d'un appareil, une notamment où il se trouve à côté de Pégoud qui, à cette époque-là, était sergent.

On s'est réhabitué à la vie de caserne. Tout va bien

141e R.I., 27e Cie, 3e Escouade

[1] Adolphe Pégoud, célèbre aviateur isérois, abattu le 31 Août 1915 par un équipage allemand qui revint, le 6 Septembre, sur le lieu du combat pour y lancer une couronne de lauriers portant l'inscription « À Pégoud, mort en héros pour sa Patrie ».

✦

4 Février 1916 - À mes Parents

J'ai bien reçu le certificat que je vous avais demandé. Léorat m'avait dit que je pourrais obtenir une permission agricole mais je ne suis pas sûr que cela réussisse. On ne les accorde plus aussi facilement maintenant. Je vais néanmoins tenter ma chance.

J'ai vu Émile hier. On est obligé de prendre la garde tous les deux jours. Depuis 10 jours que je suis ici j'ai pris cinq fois la garde. Mais, à part la garde, nous n'avons rien à faire. J'ai rencontré dans ma Cie un nommé Esson Marius qui est d'Annonay. Il est caporal à la 27e Cie.

J'ai reçu une carte de Clémence et une lettre de P. Ollier. Il ne fait pas froid à Marseille. Je vais vous renvoyer mon chandail. Notre cousin Vergne de N.-D.-d'Ay vient d'être réformé. Il est reparti de suite et doit être chez lui en ce moment. Cependant il faut des hommes pour remplacer ceux qui sont disparus. Il faut vraiment être estropié, boiteux, borgne, etc. pour être versé dans l'auxiliaire et il faut être vraiment bien malade pour être réformé.

Dans nos dépôts de la biffe on voit arriver des artilleurs, des cuirassiers, des marins, des zouaves, etc… Il faut de tout pour faire un régiment de biffins[1].

✦

5 Février 1916 - Lettre de mon frère

Il a bien reçu ma lettre et mes cartes. Il est content que je puisse voir Léorat et que cette fameuse grève des débitants Marseillais ait été assez calme. « Chaque fois que nous voyons Clémence, elle nous demande si tu as écrit et si tu as vu Émile. S'il manque un seul jour d'écrire elle est perdue. Il n'est cependant pas en danger. Que serait-ce s'il était au front ? »

Il se pourrait bien qu'il soit pris au prochain conseil et comme je le lui ai dit il devrait commencer à s'occuper de prévoir pour obtenir une affectation qui convienne à ses aptitudes. Il serait trop heureux s'il pouvait obtenir un poste comme celui de ce Valentin de La Louvesc qui était mécanicien de Pégoud.

---

[1] Soldats de l'armée de terre à qui on reprochait d'être vêtus comme des chiffonniers (la biffe désignant au XIXe siècle un chiffon)

[voir planche II]

✦

6 Février 1916 - Lettre de mon père

Il espère que je pourrai obtenir la permission dont j'ai parlé. Il a gelé la nuit dernière mais le temps est clair et le soleil brillant.

On a enterré le vieux père Bouchet[1].

✦

8 Février 1916 - Carte de Pierre Ollier

Réponse à ma carte du 3. Il ne fait pas chaud là où il est.

Bonjour à donner de sa part à G. Léorat et à E. Vergne.

✦

8 Février 1916 - À mes Parents

De garde à la rue Grignan mais rien à faire jusqu'à ce soir. Nous sommes une quarantaine d'hommes et devons fournir quatre patrouilles en ville de 10 hommes chacune. Je serai de la 4ème patrouille qui se fera pendant la nuit.

J'ai reçu la carte d'Hervé et une lettre de Jeanne qui me dit qu'elle a bien reçu les photos qu'Hervé leur a envoyées. En ce qui me concerne je suis heureux d'avoir sur moi la photo des miens. Il est certain que je la sortirai souvent pour la regarder.

Gaston Léorat m'a établi mon titre de permission bien en règle Dimanche dernier. Je l'ai présenté au Capitaine de ma Cie mais il a refusé de la signer en disant que j'étais trop jeune et qu'il fallait être d'une classe antérieure à 1906 pour y avoir droit. Je pensais y avoir droit car j'avais été déclaré inapte pour un mois. La première circulaire du Ministre de la Guerre ne fixait pas d'âge mais il en est paru une autre que je ne connais pas. Je tâcherai d'en avoir connaissance.

J'ai vu Émile Dimanche et j'ai passé l'après-midi avec lui dans sa caserne car ils étaient tous consignés au quartier. Je suis allé avec lui porter la soupe vers 5h à l'Hôpital Lodi puis nous avons dîné ensemble.

---

[1] Beau-père de Pierre Cécillon, maçon dans la Grande rue.

Ils ont encore moins de liberté que nous ces braves territoriaux. Ils ont beaucoup de corvées à fournir de jour et de nuit. Ce sont eux qui chargent sur les bateaux les vivres et les munitions pour Salonique. Chez nous pas de corvées mais beaucoup de garde.

Merci à Hervé de m'avoir envoyé La Gazette d'Annonay.

✦

9 Février 1916 - Lettre de mon camarade Vidal Joseph de Montagnac (Hérault)

Il a obtenu un mois de convalescence qu'il passe dans son village avec ses parents.

La lettre que je lui ai adressée lui a été renvoyée de l'Hôpital Ozanam. Son mois de convalescence écoulé, il viendra me rejoindre à Marseille.

✦

9 Février 1916, À mon frère

J'ai quitté la garde ce matin à 10h. En quittant la garde j'ai vu Léorat et nous avons causé un petit moment. G. Léorat est très connu de tous ici et on le trouve très gentil.

Je t'écris de la caserne d'Émile où j'attends son retour car il était parti pour porter la soupe à l'Hôpital Lodi. C'est sa propre paillasse qui me sert de pupitre.

Il vient de faire un peu plus froid ici aussi me suis-je un peu enrhumé. Hier j'ai été de patrouille en ville pendant la nuit. J'ignore pourquoi l'on fait ces patrouilles pendant le jour. Pendant la nuit je comprends qu'on les fasse pour veiller au maintien de l'ordre dans les mauvaises rues. Pendant le jour je ne vois pas leur utilité, surtout que l'on ne passe pas dans les mauvaises rues mais plutôt dans les grandes. Alors, entre nous, nous disons que c'est 1° pour occuper les troupiers, pour les promener, 2° pour montrer aux gens qu'il y a encore des soldats armés pour réprimer les manifestations intempestives.

J'ai vu des prisonniers boches qui travaillaient au Vieux Port. Je les ai vus se reposant et cassant tranquillement la croûte.

Il y a de pauvres gens à Marseille qui semblent crever de faim. Quand vient l'heure de la soupe au casernement des Facultés nous voyons des centaines de malheureuses entourées de leurs pauvres gosses qui se pressent devant la porte. Elles se disputent les restes des soldats et se plaignent qu'il n'y en a pas pour tous. Un jour que je leur portais un plat de rata, j'ai cru qu'elles allaient m'assommer à coups de gamelles. À peine arrivé devant elles en tenant mon plat des deux mains,

une centaine de gamelles et de marmites se précipitaient sous mon nez. Sans le secours de mes camarades il m'eût été absolument impossible de faire une pareille distribution. Pour obtenir un morceau de pain nous avons facilement vingt gosses qui nous tirent par notre capote. Cela fait vraiment mal au cœur de les entendre crier à qui mieux mieux : « À moi ! À moi ! Militaire, à moi ! »

✦

9 Février 1916 - Lettre de Marius Seux

Il a reçu ma carte la veille. Il va bien.

À son retour de permission il a trouvé son régiment en tranchées mais ça ne barde pas trop.

Il me demande de bien donner le bonjour de sa part à Gaston Léorat et aux autres pays que je vois.

Encore huit jours où ils sont puis ils vont partir ailleurs.

✦

10 Février 1916 - À mes Parents

Il y a de nouvelles dispositions pour pouvoir obtenir une permission agricole. Le certificat doit être visé par le Maire et par le Préfet. Il y avait eu, paraît-il, des abus et c'étaient des commerçants qui avaient le plus profité de ces permissions agricoles.

J'ai vu Léorat ce soir.

✦

11 Février 1916 - Lettre de mon père

Il m'envoie une coupure du journal à propos des permissions agricoles. Il pense que je pourrai en obtenir une.

Auguste Faurie, de retour du front, est venu les voir. Il se rend à Aix et Tarascon pour y être désarmé car il est mobilisé dans une unité de guerre en qualité de tourneur sur métaux.

[voir planche II]

✦

17 Février 1916 - À mes Parents

Le certificat a été visé par Léorat mais je ne l'ai pas encore présenté au Capitaine de ma Cie. Quinze jours avant mon arrivée au dépôt, ces permissions étaient accordées à tous et tous avaient obtenu 15 jours. Maintenant on n'en accorde presque plus. Ce sont les Commandants de Compagnies qui exigent eux-mêmes que les certificats soient visés du Préfet.

Lundi Gaston Léorat m'a invité à dîner en ville avec lui. En le quittant je suis allé voir Émile qui était de piquet au quai de Arenc. Sa compagnie était là pour toute la semaine. Ils couchent sous les hangars. Émile était au hangar N° 7. J'ai retrouvé un nommé Gaillard d'Éclassan qui avait été blessé à côté de moi au soir du 25 Septembre d'une balle dans le ventre. Ce furent trois prisonniers boches qui l'emportèrent vers l'arrière dans une simple toile de tente. Je le croyais mort de cette blessure. Il va bien. Il a eu son mois de convalescence et avait rejoint le dépôt avant moi. Il a obtenu une permission agricole de 15 jours.

J'ai rencontré aussi Panaye des Thieux, commune d'Ardoix[1]. Ce n'est pas le même que celui que j'avais rencontré à la Charité. Mais tous les deux étaient à la 8e Cie du 415e mais l'autre était natif de Sécheras près de Sarras et Caporal.

✦

22 Février 1916 - À mes Parents

La permission agricole est systématiquement refusée à tous ceux qui présentent un certificat non visé par le Préfet.

J'ai vu Émile Dimanche. Toute sa Cie a été de piquet la semaine entière. Revenus à leur cantonnement ils comptaient pouvoir sortir en ville dans l'après-midi du Dimanche mais ils ont eu consigne de quartier pour toute la journée. Ces pauvres poilus de la Territoriale presque tous pères de famille n'étaient pas contents. Ils ont dû passer toute la journée dans une cour d'école comme des prisonniers. Ceux qui ont essayé de sortir ont été arrêtés à la porte. Nous avons, nous autres, un peu plus de liberté. J'ai passé mon après-midi à tenir compagnie à Émile avec notre cousin Jean Vergne de Ceintres[2]. Nous avons bu ensemble un litre de vin en bavardant pour chasser l'ennui.

---

[1] De nos jours, pas de lieu-dit Les Thieux. Erreur de Jean ? Létieux, commune de Saint-Jeure-d'Ay ?

[2] Hameau de Cheminas

Ce soir nous avons assisté à une remise de décoration : légion d'Honneur à de nombreux officiers, médaille militaire et croix de guerre à beaucoup de soldats. Un enfant de 3 ans a reçu la croix de guerre de son père, un lieutenant tombé au Champ d'Honneur. C'était fort émouvant. Deux généraux présidaient la cérémonie.

Je viens de voir Gaston Léorat ce soir.

✦

25 Février 1916 - À mes Parents

Maintenant je ne compte guère pouvoir obtenir cette permission agricole. Il paraît que ça chauffe dur en ce moment du côté de Verdun. Ce n'est qu'un début ; il faut s'attendre aux plus terribles attaques dès le printemps. C'est inévitable avec les armes nouvelles et plus nombreuses et avec l'expérience acquise. Plus la guerre se prolongera, plus les attaques seront violentes et étendues.

Ce soir nous avons accompagné à sa dernière demeure un Colonel Serbe mort à l'Hôpital de Lodi des suites de ses blessures. C'était une imposante cérémonie funèbre, d'autant plus qu'elle était à la fois du type serbe et français. Les curieux, en foule compacte, obstruaient partout notre marche.

Je ne compte pas demeurer à Marseille plus de quinze jours. Il est probable que je partirai ensuite pour Gémenos et pour Aubagne.

✦

Note de Jean Vergne : Permission agricole de 15 jours m'a finalement été accordée.

✦

8 Mars 1916 - Lettre de Jeanne Persoud, adressée à Montjoux

Elle a bien reçu ma lettre du 2 Mars et ne s'attendait pas à ce que je fusse à la maison. Elle a eu des nouvelles de Voulouzan et de Marius Seux.

✦

9 Mars 1916 - Lettre d'Emma Mary

Elle me dit qu'elle est heureuse de savoir que j'ai pu obtenir une permission agricole.

✦

16 Mars 1916 - À mes Parents

De retour à Marseille je suis allé voir Émile et lui ai remis le paquet qui lui était destiné. Il était près de minuit et il dormait.

Je ne suis pas le seul à avoir reçu un télégramme me rappelant immédiatement au dépôt. C'est le cas de tous ceux du 141e qui étaient en permission sans exception. J'ai eu de la chance de n'avoir reçu ce télégramme qu'à l'expiration de ma permission et beaucoup de mes camarades me l'ont dit. Beaucoup l'ont reçu après deux ou trois jours passés chez eux. D'autres qui arrivaient à la gare pour partir ont été ramenés à leur cantonnement et on leur a retiré leur titre de permission. J'ignore quelle a été la cause de ce retrait de toutes les permissions.

Je venais de déposer mon titre de permission au bureau pour être marqué rentrant et je me disposais à sortir en ville lorsqu'un sergent m'a dit qu'il ne m'avait pas vu depuis quinze jours et que, puisque je rentrais de permission c'était bien à mon tour de prendre la garde. Il ne m'y obligeait pas expressément mais m'invitait simplement à lui faire ce plaisir car, disait-il, il ne savait où prendre des hommes pour la garde et que, d'autre part, en la prenant aujourd'hui je serais libre le Dimanche. Je suis à la rue Grignan, du côté de N.-D. de la Garde. On a encore changé notre brave Capitaine. L'effectif de notre Cie est de plus en plus réduit. J'ai retrouvé un camarade de la Demi-Lune qui est venu me rejoindre ici.

Un petit peu de cafard mais moins que la dernière fois.

✦

18 Mars 1916 - À mes Parents

On se ressent par ici de ce qui se passe à Verdun en ce moment. On fait partir des hommes en masse. Je ne resterai pas au dépôt aussi longtemps que je le pensais.

On envoie du renfort au 415e qui aurait, paraît-il, contre-attaqué à Verdun. On en envoie aussi du 149e qui a son dépôt à Épinal. Aujourd'hui cent hommes du 141e se trouvent prêts à partir pour le 149e.

J'ai vu Léorat et Émile. Émile pense pouvoir se débrouiller pour venir à Lyon. Ce serait bien plus près de chez lui. Il est maintenant au même casernement que moi, à la Faculté.

Ce matin j'étais à la Caserne d'Aurelle, au Fort St Nicolas. J'ai assisté à la dégradation de deux soldats de la Coloniale Ils étaient vêtus de noir et coiffés d'un képi dont la visière avait au moins 30 cm de longueur. L'un était condamné à 10 ans de travaux publics pour ivresse et insulte à un factionnaire ; l'autre à deux ans

pour avoir favorisé une désertion à l'intérieur. Ils avaient l'air de se ficher de tout, tous les deux.

20 Mars 1916 - À mes Parents

Hier soir je suis allé rejoindre Émile au Fort St Jean où il était de planton. Nous sommes montés à N.-D. de la Garde. Le soir, nous nous sommes retrouvés au Café de l'Indépendance près de la Faculté et de la Gare. C'est le rendez-vous des Ardéchois.

Nous buvions un verre en jouant aux dames. Devant nous, une table était occupée par des troupiers qui étaient tous de Vocance. L'un d'eux me fixait et semblait me reconnaître. Sa tête ne m'était pas inconnue mais je me demandais en quel endroit avais-je bien pu le rencontrer.

Je l'avais connu à Rivalta, en Italie ; nous étions d'anciens amis. Il est natif de Vocance. Nous avons été très contents de nous retrouver. Je ne l'avais pas revu depuis le printemps de 1914.

20 Mars 1916 - Lettre de mon père

Tout le monde va bien. Il me dit qu'il était bien triste le soir de mon départ car, à partir de maintenant, il ne sait plus quand est-ce qu'il me reverra.

21 Mars 1916 - À mes Parents

Tout va bien.

Aujourd'hui nous avons eu prise d'armes pour une remise de décorations par le Général Commandant la 15e Région. Quelques officiers ont été décorés de la légion d'Honneur et quelques troupiers de la Croix de Guerre. Ensuite des civils, vieillards et femmes et petit enfant de 5 ans, sont venus se ranger devant le Général qui a fait l'appel de quelques héros tombés au Champ d'Honneur et déclaré qu'en leur absence la Croix de Guerre qu'ils avaient méritée revenait de droits à leurs parents : femme, père ou enfant. Le petit gosse paraissait tout fier en voyant le général épingler sur sa petite poitrine cette croix que son papa avait bien gagnée. Chacun se sent ému en de telles circonstances.

J'ai vu Gaston Léorat hier soir. Il m'a dit qu'il comptait aller en permission à la fin du mois, Dimanche prochain peut-être.

Je pense partir pour Gémenos la semaine prochaine.

✦

23 Mars 1916 - À mes Parents

Tout va bien. Hier soir, Émile et moi, nous sommes allés au cinéma. Aujourd'hui j'ai repris la garde à St Charles.

Ça barde du côté de Verdun. Des renforts sont demandés constamment. Il faut des hommes pour la fournaise.

Si les Boches prenaient Verdun la guerre pourrait se prolonger longtemps encore mais il est bien à peu près certain qu'ils ne le prendront pas bien qu'ils cherchent à l'encercler. Les Boches avaient bien compté prendre Verdun et ils y mettaient le prix pour cela. Ils pensaient produire un gros effet psychologique sur leurs alliés, sur les neutres et sur nous-mêmes. Ils pensaient provoquer chez nous un affaissement moral. S'ils restent en échec devant Verdun ce gros effet psychologique jouera contre eux et en notre faveur.

Échec pour les Boches = Commencement de Victoire pour nous.

J'espère que la fin de la guerre est proche.

✦

26 Mars 1916 - À mes Parents

Je pars pour Gémenos Mardi prochain 28. Ne m'écrivez donc plus avant que je vous aie donné ma nouvelle adresse.

J'ai reçu la carte de Papa. J'ai vu G. Léorat, Émile et Pascal. Tout va bien.

✦

29 Mars 1916 - À mon frère

Je suis à Gémenos depuis hier soir. C'est un bon petit village où il ne me sera pas désagréable de passer une quinzaine de jours.

Mais je ne verrai plus Gaston Léorat, ni Émile. G. Léorat compte être en permission Dimanche prochain et je lui ai demandé de passer vous voir.

✦

2 Avril 1916 - Lettre de mon frère

Il n'arrive pas à s'imaginer que je vais remonter bientôt sur le front. Il pense néanmoins que j'ai eu pas mal de chance jusqu'à présent. Beaucoup de mes camarades ou conscrits de Quintenas n'en ont pas eu autant. On dit que le jeune Buisson de L'Hautoire est mort et qu'il en est de même pour mon conscrit Juillat Ferdinand. On ne sait rien de quelques autres.

Il ne sait pas si Gaston Léorat est venu à la maison. Il ne l'a pas vu. Il a toujours bien du travail à faire chez Binet. Ils font 12 heures.

Il me dit qu'il n'aime pas beaucoup écrire mais que, par contre, il aime bien recevoir des lettres.

✦

2 Avril 1916 - Lettre de Jeanne Persoud

Elle a bien reçu ma carte du 1er Avril. Elle a reçu des nouvelles de Marius Seux qui est toujours du côté de Verdun.

Elles vont bien.

✦

3 Avril 1916 - Lettre de mon père

Ils ont eu la visite de Gaston Léorat. Il n'avait qu'une petite permission de 48h et néanmoins il a bien voulu monter jusqu'à Montjoux pour voir mes parents et leur donner de mes nouvelles, ce qui leur a bien fait plaisir. Ils l'ont bien remercié de tout ce qu'il a fait pour moi. C'est, me dit mon père, un charmant jeune homme qui fera son chemin. Je leur avais dit qu'on l'aimait beaucoup et mon père n'en est pas surpris, au contraire.

Il est en grand travail pour les vignes. Le beau temps est venu et la végétation est en éveil. Il y a beaucoup de travail à faire. Il me donne l'adresse actuelle d'Emma Mary (chez Me Bayle, notaire à La Frette (Isère)).

Marthe Rullière est venue passer quelques temps pour soigner sa mère malade qui va mieux en ce moment.

Il compte bien me revoir une fois avant que je parte à nouveau sur le front, ne serait-ce que pour 48h.

✦

3 Avril 1916 - À mes Parents

Je dois partir à Aubagne le 11 Avril. On dit ici qu'en arrivant à Aubagne on a déjà un pied dans la tranchée.

Je préférerai repartir au 415e mais on ne sait pas dans quel régiment on sera versé quand on part en renfort.

✦

4 Avril 1916 - À mon frère

Ici on ne fait rien. Mais, dans une huitaine de jours, ça va recommencer à barder : marches, exercices, tirs, manœuvres, etc.

Tirs au Lebel. À trois cents mètres j'ai mis trois balles en plein centre et deux en dehors sur cinq. On m'a dit que j'étais bon tireur. Deux seulement d'entre nous ont réussi à mettre leurs cinq balles en pleine cible.

En ce moment j'ai l'air d'un gros bleu parce que, tous les jours, je suis habillé tout de blanc. En effet, depuis deux ou trois jours, la tenue de treillis est en vigueur jusqu'à 5h du soir, heure où l'on a la liberté d'aller se balader où l'on veut. Je sors avec un de mes meilleurs copains de la 11e Cie du 415e sur le front. Blessé en même temps que moi le 26 Septembre, en Champagne, nous nous rencontrâmes dans les boyaux pleins de cadavres allemands, tous les deux sains et saufs. Nous couchons l'un près de l'autre, nous passons la journée ensemble en causant sans arrêt et, le soir, nous allons prendre une consommation ensemble et passons le temps de 6 à 8h en faisant de bonnes parties de dames, de jacquet ou en rédigeant notre petite correspondance. C'est d'ailleurs en sa compagnie que je t'écris cette petite lettre.

✦

6 Avril 1916 - À mes Parents

Je suis en bonne santé et toujours à Gémenos. Je suis passé à une visite aujourd'hui. Je pense que je suis ici pour une petite quinzaine encore. Le Major a vu que j'avais encore un tout petit bout d'éclat au côté mais il est inutile de l'extraire. Il est seulement dans la peau. Au cas où il se produirait une inflammation on me le retirerait.

Grosse pluie toute la journée d'aujourd'hui ; nous sommes restés dans nos chambres.

Dimanche dernier j'avais pensé descendre à Marseille pour rencontrer Émile mais j'ai dû prendre la garde au Poste de Police. J'ai fait 4h de garde en tout : de 10h du matin à midi et de 10h du soir à minuit.

Gémenos est un coin agréable, ombragé, au pied de montagnes rocheuses où les sources sont abondantes. Nous sommes disséminés parmi la population et les gens sont gais et aimables.

✦

9 Avril 1916 - Lettre de mon frère

Il regrette de n'avoir pas vu Gaston Léorat lors de sa visite à nos parents.

La liste des victimes s'allonge toujours à Quintenas. Cette semaine est parvenue la nouvelle du décès (officiel) de « Touénou », Antoine Misery à Brun.

Depuis quelques temps les Rullière n'ont plus de nouvelles de Pierre qui se trouvait dans la région de Verdun.

✦

13 Avril 1916 - À mes Parents

À présent je ne sais plus si je pourrai monter vous voir une dernière fois avant de repartir pour le front. Verdun devient le souci de nos chefs et il n'est guère possible de compter encore obtenir des permissions. Si toutefois je pouvais en obtenir une de 48h je partirais de Marseille par l'express de 5h jusqu'à Valence où je prendrais ensuite l'omnibus jusqu'à St-Vallier. De cette façon je pourrais être à Quintenas de bonne heure le Samedi. Je passerais avec vous les journées du 15 et du 16 et je repartirais le soir du Dimanche par le train de 5h du soir. Je serais rentré le Lundi matin pour me trouver au rassemblement.

On nous a lu un ordre du jour du 141e R.I.. Le 141e a été, paraît-il, presque entièrement anéanti. Un bataillon du 141e , un autre du 111e et une compagnie du 3e ayant reçu l'ordre de contre-attaquer entre Avaucourt et Aucourt ont été anéantis par le feu des mitrailleuses et des canons ennemis. Nos pertes, disait textuellement le rapport, ont été cruelles mais le courage et la bravoure de nos soldats a été sans égale ce qui les rend dignes d'être à présent classés parmi nos meilleures troupes.

Le Lieutenant-Colonel qui commandait, sur le front, le 141e a été tué dans l'affaire ainsi que de nombreux officiers. La 50e Brigade dont faisaient partie ces régiments

ainsi que le 106e Territoriale ont été relevés du front pour leur permettre de se reconstituer à l'arrière.

Le rapport se terminait par quelques mots pour la pleine réhabilitation des Provençaux. N'était-il pas en effet stupide de penser que tous les Provençaux étaient des lâches parce que quelques régiments du XVe Corps avaient failli au début ? S'il y a eu faute elle était plus le fait des officiers que des hommes.

Ça barde, ça barde ! Je ne sais pas ce qu'il en adviendra de Verdun. J'imagine que nous allons prendre l'offensive sur quelque autre point pour détourner ailleurs les gigantesques efforts des Boches.

Je suis passé à la visite aujourd'hui et je dois partir pour Aubagne le 22 Avril. Cette fois c'est décidé.

✦

Note de Jean Vergne : La permission de 48h a été accordée.

✦

17 Avril 1916 - À mes Parents

Le voyage de retour a été bon mais je n'ai pas vu la Cousine Louise Deygas en partant. J'ai marché assez vite et cependant je suis arrivé à St-Rambert juste pour ne pas manquer mon train. J'y ai rencontré un vieux copain de Vocance, Teyssier qui rentrait d'une permission agricole.

C'est demain Mardi que je descends à Aubagne. Mon vieux copain Vidal Joseph (de Montagnac, Hérault) y descend avec moi bien qu'il soit encore boiteux.

Cette nuit il a fait froid par ici ; il y avait de la gelée blanche ce matin. Encore quelques mois et nous nous reverrons tous : père, mère, frère et Louise et Clothilde.

✦

17 Avril 1916, À mon frère

Ce matin, repos. Cet après-midi, tir, mais je n'ai pas été parmi les plus adroits. Ce soir nous avons « touché » le prêt.

Demain matin à 6h, musette, bidon, sac au dos nous partons. Tambours et clairons nous accompagneront. C'est te dire que ça commence à devenir plus sérieux et solennel.

C'est presque le départ pour le front. À ce propos, je suis en train de songer que c'est aujourd'hui un anniversaire pour moi. En effet c'était le 17 Avril de l'an dernier, à 9h du soir, que nous quittions le village de Caix pour nous rendre dans les tranchées de 2e ligne.

Je partais joyeux. Je pensais que cette fois-ci j'allais faire connaissance avec la guerre. Mes cartouchières étaient pleines, le sac lourd et le fusil encombrant. On traversa Rosières où nous vînmes cantonner par la suite.

Au fur et à mesure que nous avancions on voyait l'horizon s'illuminer. Tout d'abord on aurait cru qu'il s'agissait de ces éclairs que l'on voit aux soirs des grandes chaleurs. Puis nous distinguions assez nettement les tirs de salve des artilleurs français ou boches, quelques secondes après avoir vu les éclairs. Je me sentais un peu ému et pensif devant ce spectacle et ces bruits de tonnerre qui ne cessaient pas. J'avoue que j'avais le cœur gros en me disant que d'ici quelques heures j'allais me trouver au milieu des combats. J'étais un pauvre petit bleu et je ne m'étais pas fait une idée très exacte de ce que pouvait être la guerre à ce moment-là. Les fusées éclairantes qui montaient en traçant leurs trajectoires de feu et qui éclataient dans les nues en répandant une lumière abondante excitaient mon imagination. Mille idées et mille craintes bourdonnaient dans mon cerveau ahuri.

Je te l'avoue franchement, je me demandais si je n'étais pas en train de faire un rêve dramatique et invraisemblable. Je ne trouve pas de mots pour exprimer exactement mes impressions et mes sensations à ce moment-là. Lorsque nous arrivâmes à Méharicourt j'étais frappé par l'aspect d'abandon et de désolation de ce paysage nocturne, de ce village vide de tous ses habitants du temps de paix.

J'étais saisi par le contraste entre le bruit infernal et les lueurs de toutes sortes qui nous venaient du lointain pendant que régnait sur ce petit village un silence morne et funèbre. On était en marche, en marche funèbre et silencieuse. Nous passions comme des ombres le long de ces rues désertes. Nous nous approchions de plus en plus des lignes de tranchées. Une première fusillade se fit entendre et j'en fus impressionné.

Alors le Capitaine nous recommanda d'avancer dans le plus grand silence et surtout de ne plus fumer. Ordre nous fut donné d'approvisionner nos Lebel. Je me dis : « Ça y est, cette fois ça va commencer à chauffer. » Je respectais scrupuleusement la consigne du silence, à tel point que je prenais soin, à chaque pas, de bien lever le pied par crainte de heurter des pierres ou quelques débris de

ferraille tout en m'efforçant d'éviter tout cliquetis en portant une main sur ma baïonnette.

Je craignais fort que quelque bruit ne fût perçu par les oreilles boches. Mais je me tenais prêt à tout : charge à la baïonnette, corps à corps, etc. Billevesées que tout cela. Le Capitaine ne connaissait pas très bien les lieux. Il nous conduisait par un mauvais chemin. Il paraît qu'on venait de passer trop près des Boches. Alors, ensuite, on fit du pas gymnastique puis de la course sur le gazon qui bordait le chemin.

Cela me tira de mes rêveries mais me parut pénible, ennuyeux et de mauvais augure. Enfin, nous arrêtant net, nous attendîmes des ordres en nous couchant dans les fossés. Les coups de fusil claquaient à droite et à gauche mais nous pensions que c'était encore loin de nous quand tout à coup j'entendis très bien les balles qui sifflaient près de nous. Nous eûmes vite fait de nous abriter pour le mieux. Ensuite nous entrâmes dans un boyau où nous nous sentions parfaitement à l'abri. Après plusieurs kilomètres de marche nous étions arrivés dans notre tranchée.

Je constatai qu'il y avait des abris creusés dans la terre avec de la paille et que nous y étions à peu près en sécurité. Mes terribles idées de bataille disparurent. Ce fut pour moi une première désillusion. Depuis j'ai pu apprendre ce que c'était au juste que cette guerre de tranchées puisque je l'ai vécue pendant à peu près 6 mois.

✦

19 Avril 1916 - À mes Parents

Je suis à Aubagne depuis hier matin. Je ne pense pas y rester bien longtemps.

Hier 110 hommes sont partis en renfort rejoindre le 10e R.I. dont le dépôt est à Dijon ou près de Dijon. Une vingtaine sont partis pour le 415e comme mitrailleurs. Il ne reste plus qu'une trentaine d'hommes.

J'en ai vu partir pour le 141e, pour le 341e, pour le 415e, pour le 149e, pour le 10e et pour le 115e Territoriale.

Ce matin on m'a remis flingot et équipement. J'ai assisté à une prise d'armes pour remise de décorations sur la place publique d'Aubagne. On a remis la Croix de guerre à une mère de famille et à deux pères de famille au nom de leur fils mort au Champ d'Honneur.

Panaye de Thieux ainsi que Gaillard d'Éclassan sont partis pour le 10e R.I.

Je suis remobilisable le 3 Mai ainsi que tous les camarades venus avec moi à Gémenos.

Je suis à la 26e Cie. Nous avons moins de service à fournir que ceux de la 28e Cie qui est composée en majeure partie de récupérés. Ils ont tout à apprendre ceux-là qui n'avaient jamais fait un demi-tour à droite ni présenté l'arme.

Je me trouve avec un Desestrait d'Étables qui était chargeur-mitrailleur. J'essayerai bien d'aller avec lui dans la mitraille. Il est décoré de la Croix de guerre avec palme et étoile.

Peut-être serai-je encore ici après le 3 Mai car le dernier départ ayant fait un grand vide il faudra bien attendre que soient à nouveau réunis une centaine d'hommes.

En bonne santé. Ça va.

✦

28 Avril 1916 - À mes Parents

Je suis sur le front depuis le 24 mais je ne suis pas encore monté aux tranchées. En ce moment nous sommes à Landrecourt, à 6 km de Verdun. Nous sommes descendus de train à Bar-Le-Duc le Lundi de Pâques. Le lendemain le train nous a transportés à Lemmes. Nous avons passé une journée à Dugny, sur la Meuse, une autre à Landrecourt. Nous y passerons une deuxième journée mais pas une troisième.

Nous ne tarderons pas à monter aux tranchées, je pense. De tranchées il n'y en a presque pas, paraît-il à cause du terrain bouleversé et du bombardement incessant.

Chaque relève se fait avec d'assez grosses pertes.

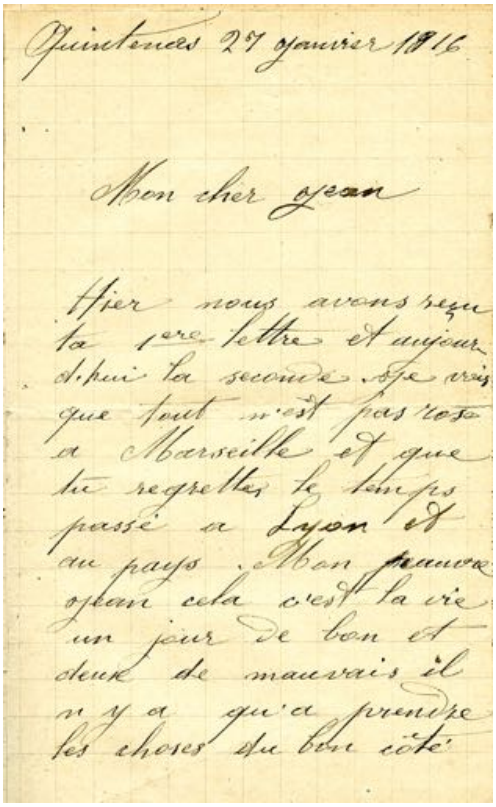
Les Boches ne prendront pas Verdun, j'en ai la conviction. Ils ont raté leur gros coup au début. Maintenant ils ne pourront rien faire devant notre puissante organisation et notre résistance acharnée. Du fort de Landrecourt j'ai pu contempler au loin notre ville martyre.

Pendant plusieurs jours elle a été la proie des flammes mais les deux tours de sa cathédrale s'élèvent toujours majestueuses. On aperçoit même le fort de Douaumont sur une crête lointaine. Ne vous attendez pas à ce que je vous écrive souvent car je n'aurai plus guère le temps maintenant. Je ne puis encore vous

donner mon adresse exacte. Sachez seulement que je suis venu en renfort du 24e R.I. qui a son dépôt à Bernay dans l'Eure et qui fait partie du 3e Corps.

Album

Planche I

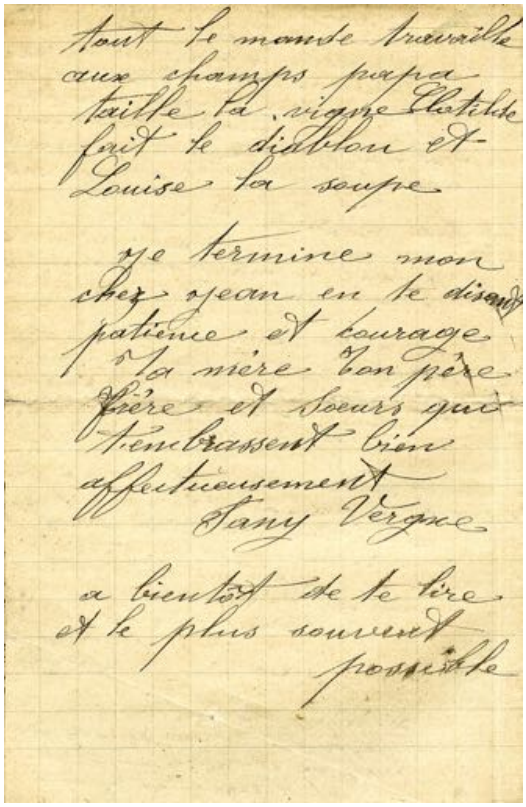


Quintenas 27 janvier 1916

Mon cher Jean

Hier nous avons reçu ta 1ere lettre et aujourd'hui la seconde. Je vois que tout n'est pas rose a Marseille et que tu regrettes le temps passé a Lyon et au pays. Mon pauvre Jean cela c'est la vie un jour de bon et deux de mauvais il n'y a qu'a prendre les choses du bon côté

page 1



tout le monde travaille aux champs papa taille la vigne Clotilde fait le diablon et Louise la soupe

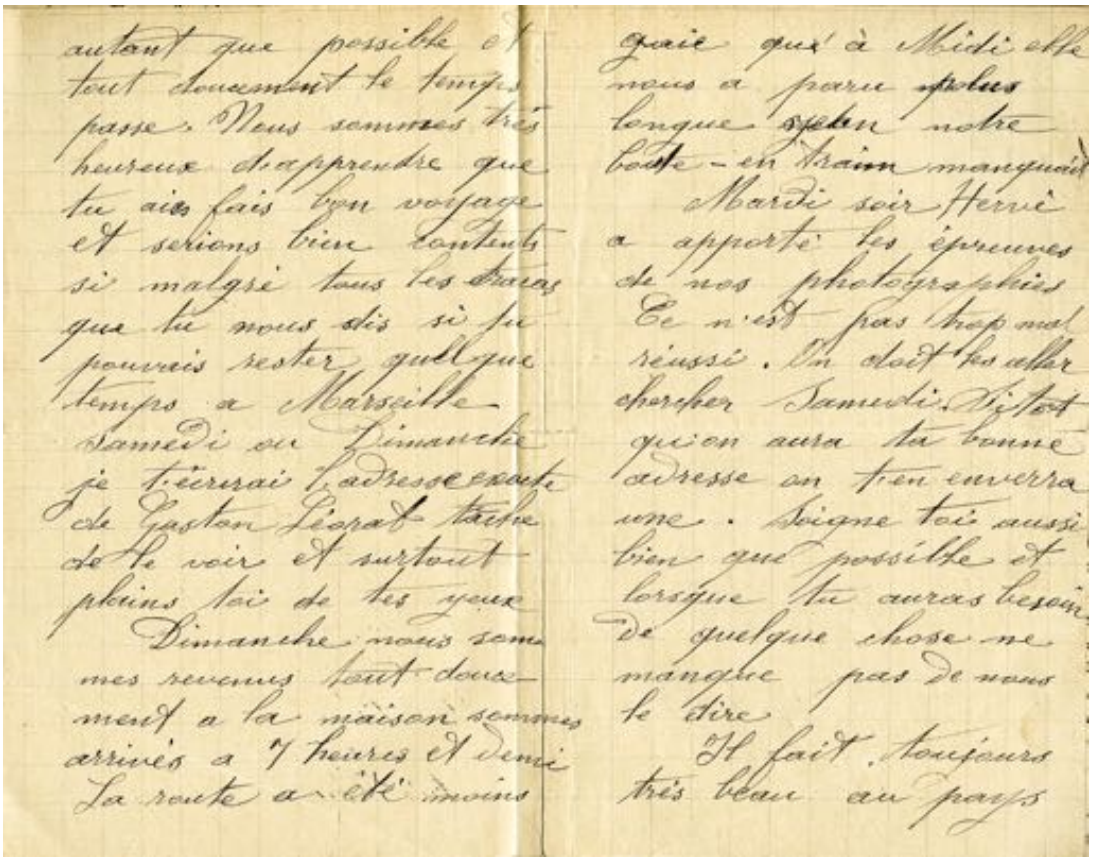
Je termine mon cher Jean en te disant patience et courage

Ta mère ton père frère et soeurs qui t'embrassent bien affectueusement

Fany Vergne

a bientôt de te lire et le plus souvent possible

page 4



autant que possible et tout doucement le temps passe. Nous sommes très heureux d'apprendre que tu aies fais bon voyage et serions bien contents si malgré tous les tracas que tu nous dis si tu pouvais rester quelque temps a Marseille Samedi ou Dimanche je t'écrirai l'adresse exacte de Gaston Léorat tache de le voir et surtout plains toi de tes yeux

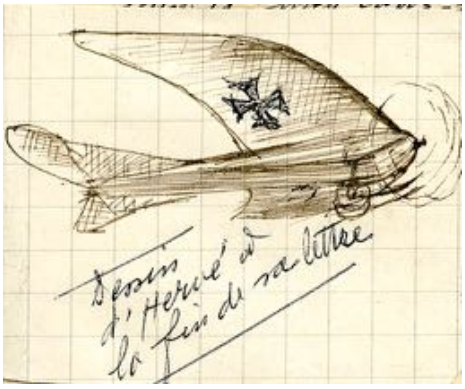
Dimanche nous sommes revenus tout doucement a la maison sommes arrivés a 7 heures et demi La route a été moins gaie que à Midi elle nous a paru plus longue Jean notre boute-en train manquait

Mardi soir Hervé a apporté les épreuves de nos photographies Ce n'est pas trop mal réussi. On doit les aller chercher Samedi. Sitôt qu'on aura ta bonne adresse on t'en enverra une. Soigne toi aussi bien que possible et lorsque tu auras besoin de quelque chose ne manque pas de nous le dire

Il fait toujours très beau au pays

pages 2 et 3 – Lettre de Fanny Vergne – 27 Janvier 1916

Planche II



Lettre d'Hervé - 5 Février 1916

LES PERMISSIONS AGRICOLES

Paris, 10 février.

Le ministre de la guerre a adressé aux généraux commandant les régions la circulaire ci-après, comme suite à celle du 22 décembre dernier :

La période des labours et des semailles de printemps, si importante au point de vue de l'agriculture, commence d'une manière générale le 15 février. J'appelle toute votre attention sur l'intérêt qui s'attache à la mise en œuvre de tous les moyens dont nous disposons pour venir en aide à l'agriculture pendant cette période, afin d'assurer l'ensemencement de toutes les terres arables, dont malheureusement une trop grande proportion est restée en friche depuis la moisson dernière.

Pour augmenter encore les ressources en main-d'œuvre disponible, j'ai décidé qu'il serait fait état, soit pour l'attribution des permissions agricoles, soit pour la formation d'équipes, de tous les militaires, mobilisables ou non, qui ne sont pas sous les ordres du général en chef, à la seule exception de la classe 1917.

C'est ainsi que les permissions agricoles pourront être accordées aux hommes mobilisables, active et réserve, de l'infanterie et du génie, auxquels le bénéfice en avait été refusé jusqu'à ce jour, aux hommes de la classe 1916 restés dans la zone de l'intérieur, etc.

Je vous prie de donner immédiatement des instructions, dans le sens des directives qui précèdent, aux autorités militaires sous vos ordres, et en particulier aux officiers généraux ou supérieurs membres des commissions départementales de la main-d'œuvre agricole.

Pièce jointe à la lettre d'Urbain Vergne – 11 Février 1916

6 - Verdun

Pour dire la vérité, l'entrain, l'enthousiasme ne sont pas très grands. Fort heureusement il y a de ces soldats qu'on appelle des « Numéros » qui se chargent de semer partout la gaieté, la rigolade par leurs réflexions cocasses et inattendues et leurs acrobaties de toute nature. C'est le brave et inénarrable caporal « Fayot » qui fait rire ; il est le bout en train, c'est le cas de le dire, de toute une section, de toute une compagnie. Il circule tout au long des wagons en s'accrochant aux portières et aux marchepieds avec deux bidons qui lui battent les flancs et il s'introduit dans les compartiments où il y a encore quelque chose à boire tout en débitant des gouailleries impayables. On ne sait où l'on va, on sait seulement qu'on arrivera à Verdun. Le train fait de longues pauses en pleins champs, il recule, il change de direction, on ne cherche pas à comprendre. « Contre ordre, dit Fayot, le contingent retourne au dépôt ; faites passer. »

Je console mon ami Vidal en lui disant que nous devons encore nous estimer heureux de passer ces fêtes de Pâques aussi tranquillement quand tant de poilus luttent, souffrent et meurent en ce moment-même sous les marmitages de Verdun.

Et puis j'essaie de rimer une chanson sur l'air des *Ponts de Paris*.

C'était le beau dimanche
De la Résurrection
Avec ma veille branche
Nous partions pour le front.
Pas très contents
En y montant
On disait : quelle belle fête !
Passer ainsi
Pâques ici
N'a rien qui vous montre la tête.

Mais ne nous plaignons pas
Car beaucoup sont là-bas
Dans les fracas d'une horrible bataille
Servant de cible à toute la mitraille.
Peut-être demain soir
Dans un ouragan noir
Nous serons tous exposés à la mort
Car c'est là notre sort.

Un Polin qui nous a plus d'une fois réjouis par ses chansons comiques me dit : « Mais, dis-donc, si tu sais faire des chansons, fais-en, moi je les chanterai ! » Hélas, mon souffle lyrique n'est pas très puissant et je suis déjà abasourdi par les fatigues de cet interminable voyage.

Après avoir passé la nuit du 24 au 25 dans un village du nom de Longueville, nous prenons, vers 10h du matin, le petit train d'intérêt local de la Meuse.

Nous descendons à Lemmes où nous voyons de grands dépôts de munitions entassées en plein champ et en plein air, d'innombrables autos de toute espèce alignées dans la campagne et de nombreux hangars pour les avions.

De là nous nous mettons en marche ; nous passons à Senoncourt et nous nous arrêtons à Dugny, petit village sur le bord de la Meuse à quelque 8 kilomètres de Verdun. Dugny reçoit quelquefois des 380 et des bombes d'avion. Nous y passons la nuit du 25 au 26 Avril. Le 26, de bon matin, j'ai recours aux bons soins de l'Aumônier et je fais mes Pâques dans la petite église de ce village.

Ce même jour, vers 8h du matin, nous quittons Dugny et nous venons cantonner au petit village de Landrecourt.

Du haut de la côte qui domine Landrecourt nous voyons très bien Verdun, l'héroïque Verdun. Nous voyons les deux belles tours de la cathédrale qui semblent encore intactes.

Le bombardement est toujours intense ; c'est un tonnerre ininterrompu avec, de temps à autre, des craquements plus secs et, le soir, de sinistres lueurs qui révèlent toute l'étendue du brasier. Les tours de la cathédrale ressortent dans cette lueur comme le spectre lamentable mais obstiné d'une ville qui lutte désespérément contre les puissances infernales.

Sur une crête lointaine, on aperçoit le fort de Douaumont. Le soir, lorsqu'il fait nuit, je monte sur la côte, près du fort de Landrecourt, avec mon ami Vidal et nous contemplons très longtemps ce spectacle à la fois grandiose et navrant, terrible et formidable.

Le 28 Avril, à 4h ½ du matin, nous quittons Landrecourt, nous passons à Lempire et nous revenons camper derrière le village de Lemmes. Nous ne nous expliquons pas ce va-et-vient mais nous ne cherchons pas à comprendre.

Nous sommes venus en renfort pour le 24e Régiment d'Infanterie et c'est là, près de la route, dans un pré, que ce qui reste du régiment viendra nous rejoindre.

Bientôt ils arrivèrent, en pagaïe, de tous côtés, couverts de boue hâves, hirsutes ; beaucoup marchaient avec peine en s'appuyant sur des bâtons, courbés, se traînant presque.

Ils étaient restés, pendant un mois, les jambes dans l'eau, dans la boue. Presque tous avaient les pieds plus ou moins gelés. Ils étaient tous couverts d'une boue si épaisse, des pieds à la tête, ils étaient tous si crotteux, si déchirés, si courbaturés qu'on ne pouvait distinguer les officiers et les sous-officiers des simples soldats.

Près de moi, je vois un de ces pauvres poilus qui a l'air bien triste et je lui adresse la parole : « Alors, mon vieux, c'est terrible pour vous… » Je n'achève pas, je me détourne, confus ; je viens d'apercevoir sur sa manche quatre petits bouts de galons masqués par la boue. C'est à un commandant que je m'étais adressé. Je le vois ensuite s'approcher de l'Aumônier et converser gravement avec lui.

J'en interpelle un autre, un grand sec, courbé sur un bâton et qui a l'air de marcher sur des œufs : « Alors, dites, c'est terrible ce que vous avez enduré et il en est tombé plus de la moitié — Ah ! Mon pauv' gars ! Quand t'auras passé comm' nous au Ravin d'la Mort qu't'auras eu les pieds dans la flotte pendant un mois, nous pourrons en causer. »

Jamais je n'avais vu des hommes aussi éprouvés et j'en étais ému jusqu'aux larmes.

Pour faire seulement la relève on perdait parfois la moitié de l'effectif car il fallait traverser le terrible ravin qu'on appelait Ravin de la Mort et les 270, les 150 et les 380 tombaient comme une pluie. Les blessés, me disait-on, ne pouvaient être secourus ni se sauver eux-mêmes et étaient ainsi voués à une mort quasi certaine et horrible. Je ne cache pas que j'étais comme atterré en écoutant les récits de ces pauvres diables. Ceux-là pouvaient dire qu'ils avaient souffert et qu'ils l'avaient échappé belle.

Un renfort de mille hommes n'était pas suffisant à combler les vides du 24e qui venait d'être relevé.

Et moi qui n'ai pas encore connu ces horreurs, ces affres de l'Enfer, je vais aller avec tous ces glorieux rescapés jouir du repos qu'ils ont tant mérité. J'arrive pour participer à leur repos sans avoir participé à leur peine. J'ai bien de la chance, j'ai trop de chance. Mais, enfin, cela ne dépend pas de moi et je m'en console trop facilement.

Une centaine de camions Berliet viennent s'aligner sur la route et tout le régiment, relève et renfort, est transporté dans la direction de Bar-le-Duc ; nous descendons pour cantonner aux petits villages de Lavallée et de Levoncourt distants l'un de l'autre de 800 mètres.

Le 1er Mai, je suis affecté au 3e Bataillon qui cantonne à Levoncourt. Je ne veux pas me séparer de mon ami Vidal ; nous voulons être côte à côte dans les trous d'obus de Verdun. Nous nous tenons par la main et nous réussissons à nous faire affecter à la même compagnie, à la même section puis à la même escouade.

Dans les granges, dans les greniers, dans les étables les « pieds gelés » sont étendus ; avec mille peines, mille souffrances ils ont retiré leurs chaussures qu'ils ne peuvent plus remettre ; des démangeaisons atroces les tourmentent, leurs pieds sont rouges, violets, enflés et luisants. Ils se traînent comme ils peuvent à la visite ; beaucoup sont évacués ; plusieurs, certainement, subiront une amputation.

Peu à peu les moins atteints guérissent ; la gaieté revient ; les plaisanteries recommencent, les farces même, et les rires fusent dans tous les cantonnements. Ils « touchent » des arriérés de prêt et de tabac. Ils se lavent à grande eau et font bouillir les « totos ». Ils raccommodent ou renouvellent le linge et les vêtements. Ils boivent du bon pinard et comme par bonheur la Roulante ne fonctionne pas. Ils s'arrangent pour faire par escouade ou demi-section une cuisine réconfortante. Ils font des frites, de la salade. On vit comme des princes et on est heureux de vivre.

Les chefs ne songent pas à les « embêter » ces pauvres vieux qui en ont vu de si dures ; on ne fait pas trop de service ; c'est bien ce qu'on peut appeler un repos.

Les bons poilus oublient le passé et font des rêves d'avenir. Le beau mois de Mai les y convie ; il fait un beau soleil ; à l'ombre d'un cerisier en fleurs ils écrivent des babillardes. Nous assistons en foule aux cérémonies de l'Église. Les Dimanches nous assistons à la grand'messe militaire ; nous chantons des cantiques à la Vierge. La musique militaire donne des concerts devant l'église.

Chaque soir avec mon ami Vidal et un groupe de braves garçons et quelques séminaristes nous allons assister à la bénédiction du Saint-Sacrement et aux exercices du Mois de marie qui ont lieu tantôt à l'église de Lavallée et tantôt à celle de Levoncourt.

Les hommes sont redevenus frais et dispos. Mais cette énergie vitale, cet entrain qui est revenu ne tardera pas à se heurter à nouveau à la barrière du feu. Il faudra remonter à Verdun, au même secteur, patauger dans la même boue, renifler les mêmes charognes, traverser le « Ravin de la Mort » et y subir un sort inconnu.

Me voilà donc définitivement affecté et je peux donner à mes parents l'adresse suivante : 24e Régt d'Inf., 9e Compagnie, 5e Escouade, Secteur Postal 81. J'ai la bonne fortune de rencontrer dans cette escouade un ancien du 24e, Mercier qui

est d'Annonay et qui connaît très bien Quintenas, mon petit village ; nous pouvons causer du pays. Mercier est un très brave homme, un bon catholique, pieux ; il est toujours gai. Je l'ai vu pleurer, verser des larmes en rappelant ses vieux souvenirs, en racontant comment il avait échappé miraculeusement à la mort après avoir invoqué la Sainte Vierge et puis reprendre ses bonnes plaisanteries, presque sans transition, et rire le plus franchement. Il était d'une grande serviabilité. La captivité a eu raison de lui ; il mourut peu de temps après son rapatriement, épuisé sans doute par les mauvais traitements qu'il avait subis, laissant une jeune veuve et deux enfants en bas âge.

Ce brave Mercier avait des aptitudes spéciales pour préparer la bonne popote ; il donnait là-dessus des conseils judicieux, aussi était-il tacitement reconnu pour maître-coq de la 5e Escouade et chacun de nous s'empressait à ses ordres pour aller chercher du bois, pour éplucher les légumes, les patates, nettoyer les plats, etc.

Le 18 Mai 1916, le 24e est reconstitué et réorganisé ; nous faisons des exercices d'ensemble ; on nous fait faire de l'entraînement et chacun s'attend à remonter aux tranchées d'un moment à l'autre. Les tuyaux passent : Faites passer les tuyaux ! Nous allons reprendre les tranchées au même secteur, à Vaux, à l'Étang de Vaux. Le Capitaine nous a dit que nous passerions une huitaine de jours en première ligne et une autre huitaine un peu en arrière, soit quinze jours de danger qui seraient suivis d'un plus long repos ; ce serait alors le grand repos pour lequel on irait très en arrière du front.

Le Capitaine qui commande la 9e Compagnie est un homme juste et bon ; il exige ce qu'il est tenu d'exiger et rien de plus. Mais il y a, dans la 9e, ce qu'on appelle vulgairement des « forts-cailloux ». J'en ai entendu un insulter le Capitaine et le traiter de …. noms que ma plume refuse d'écrire. Le Capitaine en est réduit à les faire enfermer dans une prison improvisée. Ces forts-cailloux ont une mentalité spéciale ; ils ne craignent rien, se fichent absolument de tout et ne font que ce qu'ils veulent bien faire. Dans les tranchées ce sont des héros, à l'arrière ce sont des brutes.

Je me souviens particulièrement de l'un d'eux, un jeune Normand qui se nommait, je crois, Chevalier. Si je me souviens particulièrement de lui c'est que, pour une vétille que j'avais faite (j'avais fait tomber à terre le ballon à pied qu'il tenait sous le bras) il me donna un formidable coup de poing sur le nez en me disant : « Eh, dis ! ce n'est pas parce que tu viens de Marseille que tu vas la ramener. Non ? » Je lui fis remarquer que je ne pensais pas que ce fut un crime de venir de Marseille et d'avoir fait tomber un ballon à terre. J'en pris à témoin l'adjudant qui lui aussi

était un Normand : « Mon petit gars, me répondit-il, apprends que les Normands n'aiment pas qu'on leur marche sur les pieds. S'ils sont des ivrognes et des fortes-têtes à l'arrière, vous pouvez venir après eux dans les tranchées, là où « ça barde », vous verrez de quoi ils sont capables. »

Effectivement, lorsque l'ennemi attaqua en masse, le 1er Juin, Chevalier — d'après ce que m'ont raconté des camarades qui le virent car, pour moi, je n'étais pas dans la même tranchée que lui — sauta sur le parapet et, dans la position du tireur à genoux, tira, tira avec opiniâtreté, pendant quelques secondes seulement car l'assaillant qui n'avait que quelques bonds à faire arrivait à nos tranchées et le tuait à bout portant. Voilà l'héroïsme des forts-cailloux.

Le Mercredi, 24 Mai, le nouveau général de Brigade Pinot passe en revue le 24e d'Infanterie. Nous défilons devant le glorieux drapeau percé de balles et qui n'est plus qu'une loque tandis que la musique joue des airs entraînants. Jamais je n'ai mieux ressenti le frisson patriotique que ce jour-là ; je suis ému jusqu'aux larmes.

Ce soir-là nous allons reprendre les tranchées à Verdun. En toute hâte les sacs sont bouclés et nous voilà en marche ; nous avançons gravement, les langues ne sont guère déliées. Nous marchons pendant une grande partie de la nuit. Vers le matin, peu avant le point du jour, nous arrivons devant la porte de Verdun et nous entrons dans la ville par une rue qui descend. Nous nous installons dans les maisons en ruine. Nous descendons dans les caves et nous dormons ; nous dormons une grande partie de la journée car nous savons qu'il faut faire provision de sommeil. Nous avons bien été ravitaillés dans la journée et le soir, à la tombée de la nuit, après avoir déposé nos sacs, nous nous préparons à partir pour aller faire la relève. Nous avons chacun deux musettes, l'une est pleine de biscuits, l'autre de grenades ; nos cartouchières sont bien garnies. La nuit venue, nous sortons ; des obus éclatent déjà devant nous ; nous marchons sur deux files, une de chaque côté du chemin, les uns derrière les autres à cinq ou six mètres d'intervalle. Bientôt nous sentons l'odeur des cadavres et nous ne sommes pas encore dans la zone des grands marmitages. Nous entrons dans un boyau que nous suivons assez longtemps. Puis nous voici de nouveau à terrain découvert ; nous arrivons.

Le vacarme grandit ; le fracas est assourdissant. Nous nous massons par groupes serrés derrière une sorte de mamelon, puis, au signal d'un chef, nous dévalons au pas gymnastique dans le fameux Ravin de la Mort. C'est là que j'ai passé ma plus terrible nuit de guerre. Des fusées montent sans répit et, lorsqu'elles éclairent, il faut se tapir immédiatement et faire le mort, puis, aussitôt l'obscurité revenue, il faut bondir et filer à toute allure. Dans le fond du ravin, des obus de tous calibres,

des gros surtout, éclatent sans arrêt ; ils semblent venir de toutes les directions, je m'en aperçois et m'efforce de courir sur ma gauche, un peu sur le versant qui me paraît moins bombardé mais, bien que j'ai une vue moyenne pendant le jour, j'ai toutes les peines du monde à me guider dans l'obscurité. Pendant la nuit je ne vois absolument rien et j'envie les camarades qui m'ont l'air d'avoir des yeux de chat. À chaque pas je roule dans de grands trous de marmites pleins d'eau ou pleins de boue. Je me relève, j'ouvre les yeux de toutes mes forces, plein d'angoisse et d'anxiété. J'aperçois au loin, devant moi, des ombres qui passent… Je file, vite, vite… Une fusée… À terre… mort. Je repars… Ouf ! Je donne des jambes contre des troncs d'arbres brisés et je roule encore dans la boue. Mes camarades !... Où sont-ils ?... Je vais les perdre… Je me relève, je repars… Je roule encore dans l'eau et dans la vase. Et cela se renouvelle sans cesse. Je suis essoufflé, éreinté, trempé, couvert de boue. Je me demande si je viendrai à bout et si j'arriverai sain et sauf dans la tranchée qui m'attend… Enfin, j'ai rejoint mes camarades ; maintenant je les coudoie. Le marmitage est infernal. Combien des nôtres sont restés dans le Ravin de la Mort où on les entend râler et gémir.

Les poilus qui attendaient l'arrivée de la relève, prêts à déguerpir, grognent à voix basse et disent que nous sommes en retard et qu'il va bientôt faire jour. Ils se hâtent de filer dès que nous les avons rejoints dans leurs trous.

M'y voilà donc en première ligne. Quelle puanteur dans cette tranchée ! J'ai du camphre dans ma poche ; j'en mets dans mon mouchoir que je maintiens sous mon nez.

Nous veillons le reste de la nuit. Au petit jour, je vois dans quel état je suis : couvert de boue des pieds à la tête, mon fusil est plein de terre ; j'aperçois un bout de chiffon qui pend dans la tranchée, à hauteur de mes genoux ; je m'en empare, il va me servir à astiquer mon « flingot »… !

Horreur ! Je tiens avec ce chiffon une poignée de chair humaine en putréfaction… Je le rejette brusquement… Pouah !... Les biscuits dont une de mes deux musettes étaient pleine ont été transformés en bouillie terreuse, c'est une vraie soupe au chocolat ; je vide tout cela par-dessus la tranchée ; je n'aurai plus rien à « croûter » mais tant pis.

Il fait jour maintenant ; je constate que les parois de cette tranchée ne sont qu'un pâté de chair humaine et de terre avec mille débris d'armes et de vêtements. Cette terre a été torturée et retournée partout ; ces cadavres ont été enterrés, déterrés, mis en morceaux, dispersés et pétris avec la terre.

À un tournant de notre tranchée nous apercevons un « Fritz » qui travaille, qui pioche à quelques mètres de nous seulement ; on ne songe pas à l'inquiéter. Convention tacite, sans doute ; j'en suis étonné et les plus jeunes d'entre nous qui, comme moi, arrivent ici pour la première fois n'en « reviennent » pas.

Mieux que cela. Dans la journée, je suis descendu avec ceux de ma demi-section occuper un bout de tranchée plus bas, sur le versant, juste sur la voie ferrée et au-dessus de ce qui fut le village de Vaux ; de là, nous apercevons des Fritz qui passent dans un boyau ; nous les voyons se hâter à la queue leu leu, se baisser lorsque des obus éclatent près d'eux. Ce sont bien des Boches, oui, puisque nous reconnaissons leurs calots et leurs sacs à poils ; nous allons tirer mais… l'aspirant qui regarde à côté de nous ne dit rien. Qu'est ce que cela signifie ?... On tire ?... « Tirez pas N. de D. ! » dit tout à coup l'aspirant. Alors… Ici on ne se sert pas du fusil ?... On ne combat qu'à la grenade ?... Ou, plutôt, ce sont les artilleurs qui se battent ; nous, fantassins, nous ne sommes ici que pour occuper le terrain et y recevoir les marmites. On nous dit : venez vous mettre là, dans ces trous et restez-y jusqu'à ce que vous soyez réduits en chair à pâté. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de rester là. Quelle guerre ! Quelle guerre !

Je ne comprends rien ; je ne sais pas quels sont les terrains que nous occupons et quels sont ceux occupés par les Boches. Mes camarades qui sont du côté du tunnel de Tavannes font face en avant et tournent le dos au Ravin de la Mort et l'étang de Vaux. Nous, au contraire, dans notre bout de tranchée qui est resté intact, sur la pente abrupte, au-dessus des ruines de Vaux, nous faisons face à l'étang et on nous parle d'une attaque possible de ce côté-là, ce qui me paraît incompréhensible. Qui se hasarderait à grimper cette pente pour venir vers nous ?

[voir planche I]

Quelques grenades suffiraient à arrêter une masse d'assaillants car elles pourraient tomber jusqu'au bas du vallon, il me semble. Je voudrais savoir exactement où sont les Boches ; j'ai honte de mon ignorance, mais mes camarades n'en savent pas plus que moi et il ne faut pas chercher à comprendre paraît-il. Je bourre ma pipe, je la rebourre, je m'abrutis à fumer continuellement pour chasser l'horrible « cafard ». Devant moi je vois un paysage lunaire et je cherche vainement des yeux un mètre carré de terrain qui n'ait pas été retourné par le marmitage, une plante d'herbe qui ait subsisté, un arbre qui n'ait pas été coupé à ras du sol et mis en pièces. Et il y a des hommes là. Il y a beaucoup d'hommes morts mais il y a aussi des hommes vivants qui veillent, invisibles, cachés dans les trous. C'est presque une chose incroyable, stupéfiante.

Tout au-dessous de nous, parmi les trous des grosses marmites remplis d'eau et qui semblent prolonger l'étang, quelques pierres éparses indiquent l'emplacement de ce qui fut Vaux. On m'a dit : « Là, en bas, c'est Vaux. » J'ai eu bien de la peine à le croire. Je pensais qu'on se moquait de moi.

Le comble de ma stupéfaction fut d'entendre, un soir, au milieu du vacarme, un chat qui miaulait lamentablement dans ces ruines. Comment avait-il pu échapper à la mort au milieu de ce bouleversement ?... Et les hommes alors ?

J'ai vu une hirondelle aussi ; elle est venue jusqu'au-dessus de ces ruines comme pour y chercher le toit qui abrita son nid puis elle est repartie dans la direction de Verdun.

Le bombardement ne se calme jamais ; de gros panaches de fumée noire, blanchâtre ou verdâtre s'élèvent ça et là. Le ravitaillement qui se fait pendant la nuit ne nous parvient qu'en partie… ou pas du tout. On se partage le peu qu'on reçoit. C'est une bien dure et bien périlleuse besogne que d'assurer le ravitaillement dans un secteur pareil. Je préfère cent fois rester où je suis et je crois que la plupart de mes camarades sont du même avis. Je me souviens de la nuit de la relève. Chaque nuit, pour nous apporter un peu de vin, un peu de « gnôle », du pain et du rata froid nos ravitailleurs s'exposent aux plus grands dangers et il ne se passe pas une nuit sans que quelques uns d'entre eux trouvent la mort en nous apportant de quoi vivre. Les boules de pain, les bidons de vin et de gnôle sont demeurés au fond du Ravin de la Mort sur les cadavres de leurs porteurs.

Les premiers jours nous avons eu quelques boîtes de conserve auto-chauffantes.

Je n'ai pas faim, j'ai soif seulement. Le soir on descend remplir les bidons à l'étang ; il y a des cadavres qui pourrissent dans cette eau ; on sent un goût de vase en la buvant ; elle semble dessécher la langue au lieu de rafraîchir, et on en boit encore, encore.

[voir planche I]

Toutes les nuits nous sommes là debout dans nos trous, anxieux. Oh ! Ces nuits ! Qu'elles sont longues ! Il pleut ; il pleut presque toujours. Ce mois de Mai est bien pluvieux ; mais la pluie nous importe peu ; nous ne sommes plus en hiver et nos vêtements sèchent assez vite sur notre corps. Un peu de pluie cela rafraîchit les « totos » qui chaque soir partent en patrouilles sur tous les points importants de notre corps. Le plus doux moment de la nuit c'est vers le matin lorsque j'entends une voix me dire : « Eh ! Vergne ! Viens boire ta gnôle. » Je fais durer le plaisir ; je

renifle ça un moment, j'y mets la langue, je prends un biscuit ou un morceau de pain que je trempe doucement dans le quart et je le grignote lentement et à petits coups, comme ferait un rat. Après, ça va mieux, le reste de la nuit passera plus vite. Au petit jour je fumerai une bonne pipe et il me sera permis de dormir un peu. Je suis toujours ivre de sommeil jusqu'à en tituber.

Le 31 Mai au soir, un prisonnier nous a avoué que les Allemands attaqueraient le lendemain matin. En effet, pendant la nuit le bombardement a été très intense. Le ravitaillement n'est pas arrivé. Je suis dans un bout de tranchée favorisé ; nous sommes sur une pente et les obus qui nous sont destinés vont toujours plus bas ; aucun encore n'est tombé en plein dans la tranchée. Il n'en est pas de même pour nos camarades qui sont au-dessus de nous et à notre droite. La 11e Compagnie, en particulier, a été en grande partie anéantie et les tranchées qu'elle occupait ont été bouleversées et comblées. Les survivants se terrent dans les trous d'obus prêts à résister à l'attaque. Et c'est sur eux que la masse des assaillants s'est précipitée le matin du 1er Juin lorsque l'attaque s'est déclenchée. Nous entendons une formidable pétarade : tir de mitrailleuses et explosions des grenades. Cela ne dure que quelques instants. Nous faisons toujours face à l'étang de Vaux ; rien ne se produit devant nous. Je ne sais pas si notre devoir à ce moment-là n'aurait pas été de nous porter à notre droite pour aider nos camarades à repousser l'attaque. Il y a un peu de désarroi ; aucun commandement ; nous ne savons que faire. L'aspirant a mis son masque contre les gaz ; nous l'imitons ; mais nous ne le gardons pas longtemps ; il n'y a pas de gaz asphyxiants.

Tout à coup nous voyons quelques uns de nos camarades descendre vers nous en courant et l'un d'eux nous crie : « Eh ! les gars ! v'la le 3e bataillon qui s'débine ! Il n'y a plus qu'à s'débiner ! » Aussitôt après nous voyons les Allemands passer en masse et à toute allure au-dessus de nos tranchées, à droite ; ils descendent vers le vallon et l'étang en courant. Nos artilleurs n'ont pas encore tiré ; on a réclamé les fusées pour demander leur secours mais il est trop tard ; nous sommes entourés de tous côtés par les ennemis qui traversent déjà le vallon et se dirigent vers nos deuxièmes lignes. Ils arrivent sur nous par derrière et nous menacent de leurs grenades. Un de nos jeunes camarades, un genou à terre fait feu sur eux, aussitôt une grenade éclate près de lui et plusieurs sont blessés. Au-dessus de nous, nos assaillants nous font signe de nous rendre en élevant leurs fusils. Aucune résistance n'est possible et nous ne pouvons fuir non plus car nous sommes entourés de toutes parts. Nous sommes faits. Je pensais à ce moment-là au héros de Sambre et Meuse : « Le héros prit une cartouche, jura, puis se donna la mort. » Pour moi, je n'ai pas cette réaction. Je ne crains pas la mort à ce moment-là mais je suis ahuri et comme insensible. Je ne vois qu'une chose, c'est

que nous sommes faits. Les assaillants nous ordonnent de laisser nos armes et notre équipement pour suivre le boyau qui monte à notre droite. Des Allemands nous encadrent et nous font refluer vers leurs lignes. À ce moment-là, les mitrailleuses de nos secondes lignes entrent en action ainsi que nos batteries de 75. Les balles françaises sifflent autour de nous. Beaucoup d'entre nous, certainement, ont été tués par ces balles après avoir été faits prisonniers.

Nous ne sommes pas maltraités par les Allemands ; ce sont, paraît-il, des Bavarois. L'un d'eux m'offre un étui de pastilles Peppermint que j'hésite à accepter, mais il insiste avec une brusquerie qui n'a rien que de bienveillant. Plus loin, plusieurs prisonniers français sont blessés par un 105 français éclatant près d'une batterie allemande. Les artilleurs allemands à qui pourtant était destiné l'obus, les font descendre dans leur gourbi et les pansent. Plus loin encore de jeunes soldats allemands nous offrent du café qu'ils ont dans leurs bidons, des cigares.

Les mauvais traitements n'ont commencé que plus tard lorsque nous avons été à plusieurs kilomètres des lignes allemandes. Je dois donc dire que les soldats allemands qui nous ont fait prisonniers le 1er Juin ont été humains ; ils se sont comportés envers nous comme ils le devaient et je n'ai rien à leur reprocher.

Je me rappelle notre triste défilé dans ces boyaux aussitôt après notre capture. Je passe devant mon brave capitaine qui est accroupi contre la paroi du boyau ; il est blessé, je vois le sang couler sur ses vêtements. Il dit tristement tandis que je passe devant lui : « Alors ?... Nous sommes donc tous fichus ! »

Plus haut je rencontre l'adjudant qui soutient un jeune sous-lieutenant grièvement blessé et qui dit en nous regardant : « Eh bien ! Quoi, B.D. ! N'y aura-t-il personne qui m'aidera à porter le lieutenant ! » Je m'arrête et lui aide en soutenant les jambes du jeune officier mais un plus « costaud » me repousse presque aussitôt et prend ma place.

Les boyaux sont jonchés de papiers : lettres et livrets militaires déchirés en petits morceaux par les prisonniers. Ce n'était peut-être pas une précaution inutile.

Dès que nous avons été à quelques centaines de mètres en arrière des lignes allemandes on nous a fait arrêter quelques minutes. Quelques officiers ennemis nous accueillent avec un air joyeux, satisfait et narquois. Ils s'approchent des prisonniers, ils leur parlent et quelques groupes se forment devant eux tandis que d'autres prisonniers restent à l'écart. J'entends un officier allemand dire cette phrase : « Et, vous savez, nous allons prendre Verdun maintenant. » Un des prisonniers restés à l'écart ne craint pas de dire aussitôt et assez fort pour être entendu des officiers : « Oh ! Vous prendrez bien Verdun comme vous deviez

prendre Paris. » Les officiers allemands ont fait comme s'ils n'avaient pas entendu mais ils ont dû entendre, j'en ai eu l'impression. En tout cas, presque aussitôt, ils ont cessé leurs conversations avec les prisonniers, ils se sont retirés et on nous a remis en marche. Ces gens-là avaient voulu savoir ce que nous pensions.

On nous emmène dans la direction d'Étain. Je suis épuisé, je peux à peine marcher. Nous nous arrêtons dans un village dont j'ai oublié le nom. On nous fait entrer dans une sorte de verger entouré de barbelés. Ne pouvant plus me tenir debout, je m'accroupis sur les talons. « Prends garde ! » me dit mon voisin ; mais je ne bouge pas, je n'en puis plus.

Soudain un brutal coup de pied dans le bas des reins m'oblige à me redresser comme un ressort. C'est un feldwebel qui, un carnet et un crayon à la main, vient pour nous compter ; il demande à notre Commandant de nous faire aligner par quatre. Le visage empreint d'une profonde tristesse, notre Commandant nous donne ce commandement en sanglotant puis nous ne le revoyons plus. Le feldwebel nous fait distribuer des sachets de petits biscuits, un sachet pour deux hommes. Maintenant deux soldats allemands, baïonnette au canon, nous font passer, un par un, derrière une petite porte. C'est là que nous sommes fouillés ; on nous ordonne de déposer couteaux, rasoirs et de montrer tous les papiers que nous avons sur nous. J'ai un petit carnet où j'ai inscrit quelques adresses et quelques mots sans importance, ils me le gardent. La même scène se renouvelle à quelques kilomètres plus loin ; un officier supérieur nous ordonne de déposer à nos pieds toutes les lettres et les photos que nous avons sur nous. Des soldats allemands passent pour les ramasser et ils en remplissent un sac. Mais beaucoup de prisonniers ne s'exécutent que partiellement et refusent de se séparer des souvenirs qui leur sont les plus chers.

Correspondance

Aucune lettre trouvée, envoyée ou reçue, entre le 28 Avril et le 14 Juin 1916

Album

La colline au-dessus des ruines de Vaux

L'étang de Vaux

7 – Captivité

J'ai perdu mon meilleur copain, Joseph Vidal de Pézenas, dans l'Hérault, de Montagnac plus précisément. Nous ne nous sommes presque jamais quittés depuis notre incorporation au 173e R.I. à Corte où nous avions fait connaissance. Ensemble nous venions d'être faits prisonniers au Bois La Caillette. Et là, nous avions été séparés par les Allemands. Joseph Vidal, ainsi que mon compatriote d'Annonay, Mercier, avaient été emmenés dans un groupe et moi dans un autre. Et depuis ce jour-là, le 1er Juin 1916, nous ne nous sommes jamais plus revus. Je sais que mon compatriote Mercier mourut peu après son retour de captivité.

Ce que j'avais de plus terrible à souffrir durant ma captivité et surtout les premiers mois ce fut l'ennui et la faim.

Les Allemands nous occupèrent d'abord, moi et un certain nombre de mes camarades, à des corvées de chiffonniers. Ils nous faisaient ramasser dans des sacs et séparément toutes sortes de débris dans les rues et les cantonnements : les os, les boîtes vides, les morceaux de verre, les bouts de chiffons et de ficelles, les papiers, etc. Ils tiraient parti de tout cela. Puis nous faisions les cantonniers. Quelques uns, des paysans, étaient groupés en équipes de faucheurs.

La nourriture qu'ils nous distribuaient était réduite au strict minimum pour ne pas mourir de faim. Tous nous avions toujours faim, tous nous nous plaignions constamment de la faim. C'était le régime qu'il me fallait pour m'aider à me vaincre, mais j'avais une faim de loup et guettais toutes les occasions de la satisfaire en partie.

Nous recevions un petit morceau de pain noir, moins de cent grammes, par jour ; le matin on nous distribuait une décoction d'orge grillé que l'on nommait café ; à midi et le soir une petite quantité de soupe claire, trop claire pour contenir beaucoup d'éléments nutritifs ; enfin, de temps en temps, nous recevions un tout petit morceau de viande de cheval que nous trouvions délicieuse.

Les faucheurs qui avaient peiné toute la journée recevaient le soir comme salaire spécial un supplément de pain. Je me souviens d'avoir assisté à cette dernière distribution. Les faucheurs, presque tous de bons vieux de plus de quarante ans,

étaient alignés dans la cour. On apportait deux ou trois pains qui étaient aussitôt partagés en tranches pour chacun. Et la tranche que chacun recevait était bien mince. J'en fis la réflexion à un de ces bons vieux : « C'est là tout ce qu'on vous donne pour avoir fauché toute la journée ? » — « Hé, mon pauvre gars, me répondit-il, tu ne sais donc pas ce que c'est que la faim, toi ? » Hélas, si, je ne le savais que trop moi aussi et j'aurais bien voulu recevoir une tranche de pain comme la leur.

Un jour des lanciers arrivèrent sur leurs chevaux ; tous les prisonniers de la localité où j'étais ainsi que ceux des villages avoisinants furent rassemblés en colonne sur la route et partirent pour une longue marche jusqu'à Stenay où nous arrivâmes à la tombée de la nuit. On nous logea pour quelques heures dans la Caserne Chanzy mais il nous fut impossible d'y fermer l'œil un instant. Ordres et contre-ordres, toute la nuit on nous fit avancer, avancer encore puis reculer, reculer encore. Au petit jour on nous conduisit à la gare et nous fûmes embarqués dans des wagons à bestiaux.

Une partie du convoi devait descendre à Mouzon, l'autre à Carignan[1], dans les Ardennes. Je descendis à Mouzon.

À Mouzon nous fûmes logés dans l'église, une belle église gothique. Nous étions de quatre à cinq cents prisonniers dans cette église. Une couche de paille de bois était étendue dans la nef à droite et à gauche, une allée étant réservée au milieu ; nous couchions là-dessus. D'autres couchaient dans le chœur, sur les marches de l'autel ; l'autel servait de table. Nous rentrions et sortions par une porte du transept sur le côté gauche. De ce côté là se trouvait un hôpital tenu, je crois, par des religieuses et le grand mur qui clôturait la cour de cet hôpital était très rapproché de l'église. Lorsque nous sortions de l'église nous étions enfermés entre le mur de l'hôpital et l'église. Devant, à l'entrée, il y avait des fils de fer barbelés et une sentinelle toujours en faction.

Nous étions soumis au même régime alimentaire ; c'était parmi nous la famine et chacun s'employait à trouver quelque chose à manger ne fût-ce qu'une miette de pain. Il arrivait parfois qu'une main généreuse, compatissante et inconnue lançât un mouchoir rempli de morceaux de pain. Aussitôt le mouchoir était aperçu, volant par-dessus le mur de l'hôpital, une véritable meute de prisonniers affamés se précipitait sur son contenu. Ces hommes roulaient les uns sur les autres, se

[1] Villages des Ardennes situés à quelques kilomètres de Sedan

débattaient par terre en poussant des exclamations, parfois en proférant des injures. Ceux qui avaient réussi à s'emparer d'un des morceaux de pain que contenait le mouchoir se retiraient tout satisfaits. Pour moi, je ne me sentais pas le courage de me mêler à cette bagarre et je n'étais ni assez fort ni assez vif pour en profiter.

[voir planche I]

Les Allemands nous faisaient sortir de l'église par équipes pour aller travailler dans les champs sous la surveillance des sentinelles.

Pendant que nous passions dans les rues de la ville, en rangs, encadrés de sentinelles avec l'arme à l'épaule ou à la bretelle, nous apercevions des compatriotes civils qui allaient et venaient et, quand cela nous était possible, nous ne manquions pas de leur adresser la parole.

C'était, le plus souvent, pour leur dire que nous avions faim. Lorsque nous apercevions une femme sortant de la boulangerie où des nations neutres et secourables : Espagne, Amérique fournissaient du pain aux populations des pays envahis nous ne la quittions pas des yeux. Lorsque nous passions près d'elle, et malgré les sentinelles, nous demandions tous : Un morceau de pain ! Donnez-nous un morceau de pain ! Le plus souvent et très discrètement la brave femme remettait un morceau de pain à l'un des prisonniers du groupe. Et alors, chacun demandait à son tour en même temps : Tu m'en donneras un petit bout ! Dis, tu m'en donneras ? Quelquefois le pain était fort bien partagé et chacun en avait une bouchée. D'autres fois, l'heureux du jour se contentait d'en faire part à deux ou trois de ses camarades et les autres se contentaient de remuer leurs mâchoires à vide.

Quand nous le pouvions, nous ramassions des herbes dans les champs, des pissenlits surtout et des petites pommes vertes qui tombaient mais cela n'était pas fort nourrissant.

Les habitants de Mouzon furent généreux pour nous malgré le grand dénuement et la misère dans lesquels ils étaient. Ils nous firent apporter un peu de linge et quelques victuailles très insuffisantes pour le nombre considérable que nous étions mais qui nous étaient une douce consolation.

J'avais un peu d'argent et j'aurais bien voulu trouver à acheter quelque chose à manger : du pain, des pommes de terre, mais c'était impossible, il n'y avait rien.

Il n'y avait que du tabac qui, même, ne coûtait pas cher. J'achetais du tabac, beaucoup de tabac et je fumais, je fumais tant que je pouvais pour tromper ma

faim et pour tuer l'ennui qui m'obsédait. La plupart faisaient de même. Quand on avait bien fumé, on venait se coucher dans l'église, sur cette paille de bois qui était pleine de poux. Je m'étais affaibli au point que je ne pouvais plus me tenir longtemps debout et que je ne sentais plus mes jambes. Nous étions prisonniers depuis deux ou trois semaines quand on nous permit d'écrire à nos familles sur des cartes spéciales ; nous ne devions pas dire où nous étions et nous donnions comme adresse celle d'un camp de prisonniers en Allemagne que nous ne connaissions pas encore.

Un prêtre catholique allemand en uniforme d'officier vint un jour dans l'église où nous logions. Il ordonna à tous les catholiques de venir devant lui. Un certain nombre de prisonniers seulement lui obéirent, les autres se poursuivaient dans la tribune derrière les orgues, au fond de l'église, derrière les piliers. Il avait beau répéter d'une voix forte : « Tous les catholiques ! Ici ! » beaucoup ne venaient pas et ne vinrent pas. Alors il nous expliqua qu'il se mettait, dans la sacristie, à la disposition de tous ceux qui désiraient se confesser. J'allai me confesser à lui ainsi qu'un petit nombre de mes camarades. Je savais que dans la religion catholique tous les hommes doivent être devant Dieu et les sacrements comme des fils et des frères. Je ne me confessais pas à un Allemand, je me confessais à un prêtre de mon Dieu, et j'eus l'occasion de le dire à des camarades.

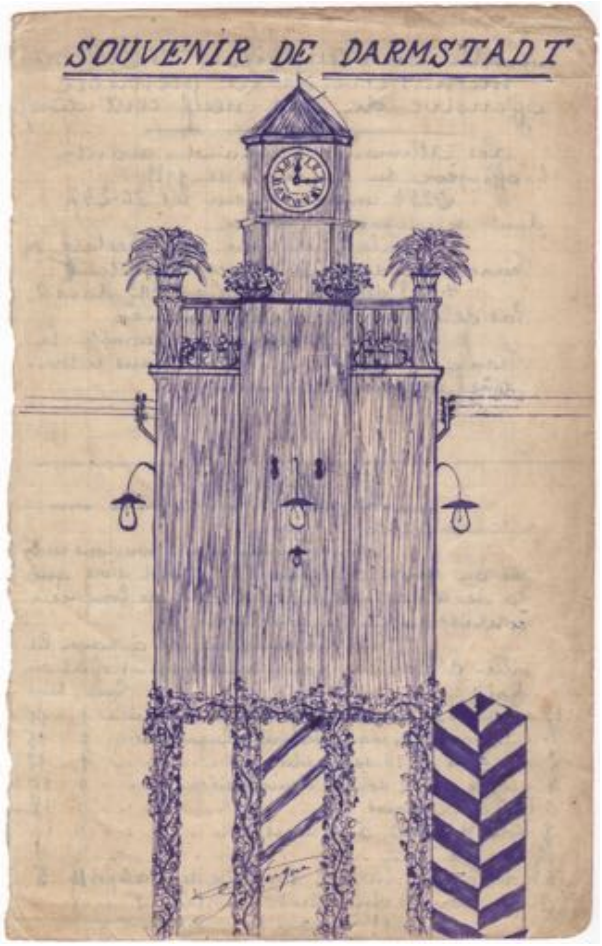
Le dimanche de la Pentecôte, nous n'avions pas eu de messe et, pour y suppléer, ce prêtre catholique allemand vint célébrer le Saint Sacrifice dans notre église, un jour de la semaine ou plutôt le jour de l'octave.

Un soldat allemand tenait l'harmonium et chantait pendant la messe. Je fis la sainte Communion ainsi que mes camarades qui s'étaient confessés avec moi la veille.

Le 15 Juillet nous quittions Mouzon ; on nous expédiait en Allemagne après nous avoir gardés en quarantaine dans les départements occupés. Enfermés dans des wagons à bestiaux nous ne voyions même rien des régions que nous traversions. On nous fit faire halte à Kaiserslautern et on nous offrit une tasse de café au lait et un morceau de saucisse blanche, sans pain. Plus loin nous eûmes encore une tasse de café au lait avec un morceau de pain sec.

Darmstadt, dans le duché de Hesse, fut le terme de notre premier voyage d'agrément en pays ennemi. À notre descente de train quelques civils voulurent acheter nos casques de tranchée et les marchandèrent. La plupart d'entre nous s'en étaient déjà débarrassés comme d'un poids trop lourd. J'avais encore le mien mais je ne voulus pas le vendre.

Nous demeurâmes une quinzaine de jours au camp des prisonniers de guerre de Darmstadt puis nous fûmes expédiés plus loin en plusieurs convois. Ce camp était assez bien organisé et n'était pas désagréable d'aspect. J'aurais voulu y demeurer. Je me demandais quelle profession j'allais faire inscrire comme étant la mienne. Je ne me donnais pas le titre d'étudiant car ceux-là ainsi que tous les prisonniers exerçant une profession libérale étaient envoyés en représailles bien loin, en Pologne, pour y défricher des marais d'après ce qu'on m'assurait. Je me serais fait inscrire comme paysan mais on m'en dissuada encore en me disant : « Les paysans, ceux-là, on les envoie tous dans les mines. » Je ne voulais pas aller dans les mines. J'avais remarqué qu'il fallait des menuisiers dans le camp où toutes les baraques étaient en bois, je résolus de me faire inscrire comme menuisier.



Dessin extrait des carnets de Jean Vergne

Cela ne me réussit pas. Les Allemands établirent une liste de tous ceux des prisonniers qui étaient ouvriers du bâtiment. Je fus donc dans cette liste en qualité de menuisier. Nous fûmes tous expédiés en Prusse Orientale pour y être employés à la reconstruction des villes et des villages qui avaient été dévastés ou détruits par les Cosaques avant Tannenberg. Les prisonniers y étaient fort mal. Les Allemands nous disaient que nous étions là en représailles parce que les Français avaient envoyé leurs prisonniers au Maroc. Lorsque nous nous plaignions ils nous répétaient : « Maroco ! Maroco ! » Nous étions comme noyés dans un immense troupeau de prisonniers russes, sales, loqueteux, affamés, misérables, pitoyables. Ces Russes, les Allemands les traitaient comme un vil bétail, les frappaient au visage lorsqu'ils osaient se plaindre ou réclamer. Au camp de Heilsberg[1] où nous fûmes enfermés à notre arrivée nous ressentîmes une

[1] Située dans la province de Prusse Orientale du royaume de Prusse, cette ville se trouve en Pologne (Lidzbark Warmiński) depuis 1945

impression de terreur ; nous allions avoir affaire à des brutes sans pitié ; nous sentions que la vie d'un prisonnier ne leur coûtait pas cher surtout si c'était un Russe. Ils avaient un peu plus d'égard, si l'on peut dire, pour nous, les Français. Chaque jour il y avait à l'entrée du camp des hommes attachés à des poteaux. C'était la punition en vogue à cet endroit là. Il ne fallait pas grand'chose pour mériter une journée de poteau. Le patient était étroitement serré contre le poteau par des cordes qui passaient sous la poitrine, sur le ventre et sur les jambes ; les mains étaient liées en arrière. Les pieds reposaient d'abord sur une pierre ou une brique dressée. Lorsque le patient était bien ficelé au poteau on retirait la pierre ou la brique et il restait suspendu. À l'heure des repas on mettait à ses pieds une gamelle de soupe pour qu'il la vit seulement.

Les baraques du camp tenaient de la cave et de l'isba. Creusées en terre leur toit ne dépassait le sol que d'un mètre environ. Il y avait de chaque côté, dans le sens de la longueur, deux rangées de couchettes superposées. Au milieu il y avait habituellement de l'eau et de la vase. La nourriture était infecte ; les Russes la mangeait parce qu'ils n'avait pas autre chose ; les Français avaient reçu quelques biscuits qu'ils s'ingéniaient à faire durer le plus longtemps possible. On s'arrêtait dès que la faim était un peu apaisée ou trompée. Les Allemands nous donnaient parfois, même assez souvent, un hareng chacun. Ces harengs qu'ils recevaient en tonneaux sentaient très mauvais. J'essayai bien de vaincre ma répugnance et d'en manger mais je n'y parvins jamais. Non seulement je n'y parvins jamais mais, depuis mon retour de captivité et jusqu'à présent je n'ai plus mangé de poisson ni rien de ce qui a un goût de poisson dont j'ai le plus grand dégoût surtout si c'est du hareng.

Je me souviens d'un pauvre petit prisonnier français, au camp de Heilsberg, qui eut un soir la drôle d'idée d'attacher son hareng au poteau en simulacre de la punition à la mode en ce camp et probablement avec quelque intention bien déterminée ; il ne tarda pas à être aperçu et appréhendé ; il fut, à son tour, attaché au poteau et séance tenante. Il ne fallait pas même avoir l'air de tourner en ridicule nos gardes-chiourme.

Ce triste camp noir, qui semblait se terrer effrayé dans la vase noire d'une plaine marécageuse, était dominé par une plate-forme en bois où l'on voyait une mitrailleuse toute prête à entrer en action. Chaque jour, on y entendait, avec les vociférations des gardiens, les cris de douleur des Russes.

Après une dizaine de jours passés dans ce triste « bagne » de Heilsberg nous fûmes dirigés, mes camarades français et moi, sur la région qui avait été dévastée par l'invasion des Russes avant la victoire d'Hindenburg à Tannenberg et répartis

en Bankcommandos dans les villes de Gumbinnen[1], Stallupönen[2], Eydtkuhnen[3], Pillkallen[4], etc. Je fus envoyé à Stallupönen. Le bankommando de Stallupönen comprenait deux grandes baraques très allongées et que j'appelais des caves car elles étaient en partie enfouies dans la terre comme celles du camp d'Heilsberg. Dans une de ces deux baraques logeaient les Russes ainsi que quelques Serbes et Polonais ; dans l'autre logeaient les Français ainsi que quelques Belges et plus rarement quelques Anglais.

Je fus employé les premiers temps au déblaiement des ruines. Nous chargions ces débris dans des wagonnets que nous allions décharger sur les chemins. D'autres prisonniers faisaient du terrassement ; les maçons relevaient les murs, rebâtissaient les maisons ; les charpentiers, les couvreurs, les menuisiers, les peintres achevaient de restaurer tout sous la direction et la surveillance des soldats allemands du métier. La plupart du temps il nous était interdit de causer, de fumer, il ne fallait même pas se redresser et lever la tête. La punition du poteau y était infligée journellement et pour peu de chose, comme à Heilsberg.

La nourriture que nous y recevions était infecte comme celle du camp de Heilsberg. Cette nourriture se composait de pain noir très lourd, de harengs et de soupes. Nous avions trois genres de soupes que nous appelions : soupe au poisson, soupe au boudin et soupe au pétrole. La première était un mélange de pulpe de betteraves, de rutabagas, de quelques trop rares pommes de terre le tout assaisonné avec une quantité de poissons plus ou moins avariés ; avant de manger cette soupe il fallait rechercher les nombreuses arêtes qu'elle contenait. La soupe au boudin était un mélange identique mais il était assaisonné avec des conserves de boudin. D'où venait tant de boudin ? Je l'ignore.

La soupe au pétrole était faite seulement d'une sorte de farine grise provenant surtout d'os broyés mais qui, pour une raison que j'ignore, avait l'odeur et le goût du pétrole. Les Français arrivaient (un certain nombre du moins) à manger la soupe au boudin ; il leur était plus difficile d'absorber la soupe au poisson, les plus affamés perdaient l'appétit en reniflant cette soupe. Quant à la soupe au pétrole, nul Français ne parvint jamais à se l'ingurgiter. C'était le soir surtout qu'on nous servait cette soupe-là. Le premier servi disait à ses camarades : « Soupe au

[1] Située dans la province de Prusse Orientale du royaume de Prusse, cette ville se trouve en Russie (Goussev) depuis 1945

[2] Id. (Nesterov)

[3] Id. (Tchernychevskoïe)

[4] Id. (Dobrovolsk)

pétrole, faites-vous servir. » Chacun venait tendre sa gamelle, à tour de rôle, pour y recevoir une grande louche de soupe au pétrole, puis il descendait dans la baraque et s'en allait directement la vider dans les tinettes qui se trouvaient tout au fond. Entre nous, prisonniers, il était convenu que nous prenions tous la soupe pour éviter que l'on nous resservît la même le jour suivant, mais nous allions la jeter dès que nous n'étions plus vus des Allemands.

Les pauvres Russes n'ayant pas autre chose à se mettre dans l'estomac et étant déjà habitués à manger, dans leur pays, des soupes de ce genre, bien que meilleures certainement, avalaient des quantités de soupe au poisson et ne jetaient rien.

Je ne sais pas quel est le Français, homme d'État ou autre, qui eut la généreuse idée de faire expédier des biscuits, du pain de guerre aux prisonniers français en Allemagne, s'il était connu, nous, les anciens captifs, nous nous cotiserions tous pour élever à sa mémoire le monument de notre reconnaissance.

C'est grâce à ces envois de biscuits que des centaines et des milliers de prisonniers de guerre français ont pu subsister, résister aux maladies qui les guettaient et rentrer dans leur patrie sains et saufs après l'armistice. Le gouvernement français en envoyait environ deux kilos par semaine à chacun de ses soldats prisonniers et malgré quelques incidents ou avaries ils nous parvenaient assez bien et assez régulièrement. Nous nous arrangions pour les économiser et les faire durer le plus longtemps possible. Lorsque les caisses de biscuits nous parvenaient, c'était une fête dans nos pauvres baraques, c'était de la joie qui rayonnait sur toues les visages. Les pauvres Russes nous considéraient avec des yeux d'envie. En général nous leur abandonnions les morceaux brisés qui restaient au fond des caisses.

Aussitôt reçues les caisses étaient ouvertes et la distribution commençait. Chaque prisonnier français venait prendre sa ration qui, en général, était de quarante à quarante-cinq biscuits. Elle devait durer jusqu'au prochain envoi. Aussi chacun calculait-il avec soin ce qu'il pourrait en manger par semaine et par jour.

Lorsque, en 1917, les Allemands entreprirent ce qu'ils appelaient « leur blocus sous-marin » nos gardiens nous assurèrent que, bientôt, nous ne recevrions plus de biscuits parce que ni la France ni l'Angleterre ne pourraient plus s'approvisionner en blé ni en autres vivres ou denrées.

La réponse ne se fit pas attendre. À partir de cette époque, non seulement la France ne cessa pas de nous envoyer des biscuits mais elle augmenta notre ration hebdomadaire et, au lieu de 2 kgs elle nous en fit envoyer 5 livres.

Nous ne manquâmes pas de le dire et de le répéter à nos gardiens qui, ne sachant que nous répondre, en demeuraient comme ahuris. Je vois et j'entends encore ces loustics dire à ceux qui nous gardaient, avec un franc éclat de rire : « Eh ! Votre fameux blocus sous-marin ! Regardez ces biscuits qui nous arrivent toujours ! Et nous en recevons une livre de plus maintenant ! Hein ! Qu'est-ce qu'ils f…. vos sous-marins ? » Là-dessus tout le groupe de prisonniers riait de bon cœur ; chacun se « gondolait ». Seuls les gardiens allemands ne riaient pas mais ils ne se fâchaient pas non plus, ils avaient comme un sourire amer et désabusé.

Ils essayaient de se défendre en nous disant : « Oh ! Mais, attendez ! Attendez encore ; vous verrez bien. » Oui nous attendîmes, nous pûmes heureusement attendre jusqu'à l'armistice car les biscuits arrivèrent toujours.

Ce que j'ai dit pour les biscuits je pourrais aussi bien le dire pour les colis que nous recevions. Chaque prisonnier anglais recevait des colis envoyés par le gouvernement anglais. Pour nous Français ce n'était pas notre gouvernement qui nous envoyait des colis, c'étaient les familles, de braves marraines, des sociétés de dames charitables, des comités départementaux de secours aux prisonniers de guerre, etc. Aussi y avait-il des prisonniers français qui recevaient des quantités de colis et d'autres qui n'en recevaient presque pas. Certains vivaient dans une grasse abondance pendant que d'autres étaient en guerre avec la faim.

Certaines villes charitables, comme Lyon qui fut tant secourable aux prisonniers, faisaient des envois de colis spéciaux pour les nécessiteux c'est-à-dire pour ceux dont personne ne s'occupait, ni famille, ni sociétés.

C'est ainsi que à notre départ de Darmstadt pour la Prusse Orientale, n'ayant encore rien reçu, ni lettres, ni colis, ni biscuits, les anciens du camp qui s'occupaient du service des colis nous firent distribuer de grandes galettes qui avaient été envoyées par la ville de Lyon. Grâce à ces quelques grands biscuits nous pûmes faire notre long voyage jusqu'à Königsberg sans trop souffrir de la faim. De même, lorsque nous revînmes de Prusse Orientale et que nous arrivâmes au camp de Wahn[1] vers la Toussaint de 1916 les anciens du camp nous firent distribuer des colis qui étaient en réserve pour les nécessiteux, à raison d'un colis pour deux hommes.

Qu'est-ce qu'on trouvait surtout dans les colis envoyés aux prisonniers ? On y trouvait des conserves : boîtes de bœuf à la gelée, de corned-beef, boîtes de

[1] Camp situé en Rhénanie, au Sud-est de Cologne (Köln)

sardines, de thon, boîtes de pâté, de graisse, de beurre, etc. On y trouvait du sucre, du chocolat, du café, des boîtes de lait condensé ou concentré, des paquets de nouilles, de pâtes diverses, de riz, de haricots, etc. etc.

On y trouvait du savon et du tabac et ces deux ingrédients étaient tout particulièrement les bienvenus, le premier parce qu'il n'existait plus en Allemagne et le deuxième parce qu'il n'avait pas son pareil chez les marchands de ce pays.

Quelquefois aussi on y trouvait un cache-nez, une paire de chaussettes, de mouchoirs, une chemise, un tricot et même des vestes, des pantalons, des képis et jusqu'à des chaussures.

Quand un camarade nous annonçait : « Eh ! Les gars ! Il y a un sac de colis d'arrivé ! Deux sacs ! » c'était tout un événement et chacun avait l'espoir qu'il y aurait quelque chose pour lui ; mais quelquefois il y en avait un, deux, trois pour le même prisonnier et plusieurs ne recevaient rien.

J'ai dit que pendant la guerre, lorsque j'étais soldat je ne demandais d'argent à personne, ni à mes parents, ni aux Frères. Mais, lorsque je fus prisonnier et que j'eus faim j'osai demander à mes parents et aux Frères de m'envoyer ou de me faire envoyer des colis. Mes parents m'en envoyèrent quelques uns seulement surtout au début de ma captivité.

Dès que le cher Frère Visiteur de Turquie Pachomius apprit que j'étais prisonnier en Allemagne et avant que je ne lui eusse demandé il me fit envoyer deux colis par mois par une société de Lyon : « Le Paquet du Prisonnier de Guerre ». De plus il donna mon nom à la Présidente des Dames de France, Madame Bompard, ex-ambassadrice de France à Constantinople qui me fit envoyer un colis par mois.

Je n'avais pas cessé d'écrire à une des bonnes infirmières qui m'avaient soigné à la Demi-Lune et elle me répondait toujours très aimablement. Cette bonne dame avait un frère prêtre qui était professeur de philosophie au grand séminaire et son mari avait été fait prisonnier à la bataille de Champagne, en 1915. Madame Mauvas, c'était son nom, et sa mère, Madame Janin, étaient de ces admirables Françaises qui pendant la guerre consacraient leurs loisirs et leurs richesses à apporter du réconfort aux combattants et des secours aux blessés et aux prisonniers. Ces saintes femmes se sont entièrement dévouées au service de leur patrie ; nulle décoration, nulle citation ne les a signalées à l'attention publique ; qui se souvient encore avec reconnaissance des bienfaits qu'elles ont prodigués ? Elles incarnent pour moi la bonté, la douceur incomparable de la femme de France.

J'étais en Prusse Orientale lorsque, pour la première fois depuis que j'étais prisonnier, j'écrivis une petite carte à Madame Mauvas. Lorsqu'elle me répondit (et je ne lui avais rien demandé évidemment) elle me promit de me faire envoyer deux colis par mois ; elle ajoutait que dans le cas où j'aurais besoin d'en avoir davantage je n'aurais qu'à le lui dire bien simplement.

Si j'avais reçu les colis, tous les colis qui m'étaient envoyés, je n'aurais pas été à plaindre ; malheureusement il n'en était pas ainsi ; une partie de ces colis seulement me parvenait. Les colis destinés aux prisonniers qui se trouvaient dans les kommandos étaient souvent confisqués ou pillés soit au camp soit en cours de route. À leur arrivée au camp ils étaient ouverts et examinés par le service de contrôle et de censure où étaient employés des Allemands et des sous-officiers français prisonniers. En les refermant des vols se produisaient malgré la sévérité des officiers allemands qui dirigeaient cette manipulation. Comment des soldats allemands n'auraient-ils pas été tentés en voyant dans ces colis tant de bonnes et belles choses dont ils étaient privés depuis si longtemps, telles que chocolat, café, savon blanc, etc. Comment résister à l'envie d'en emporter à la femme, aux enfants, en cachette, bien en cachette avec quelques complicités achetées de différentes façons. Les sous-officiers français et quelques embusqués du camp qui étaient employés au service des colis n'étaient pas tous non plus sans reproche à cet égard. Quelque chose leur manquait-il ? Quelque chose leur plaisait-il ? Ils se le procuraient subrepticement en visitant les colis des camarades.

En cours de route, dans le train, le pillage continuait. Il m'arrivait de passer cinq ou six semaines sans recevoir un seul colis et pourtant si tous ceux que l'on m'envoyait m'étaient parvenus j'aurais dû en recevoir quatre ou cinq par mois.

[voir planche IV]

Un jour j'en reçus un entièrement vidé de son contenu. Il y avait un trou dans le carton par où l'on pouvait passer la main ; mais pas d'entailles. Cela arrivait fréquemment à mes camarades aussi. Alors, dans ce dernier cas, évidemment, nous refusions de signer : « reçu » sur le registre spécial.

Je reçus mon premier colis en Prusse Orientale, à Stallupönen et il m'avait été envoyé par mes parents. Peu après, je reçus leur lettre. Depuis quatre mois déjà ils m'avaient envoyé d'autres lettres et d'autres colis qui ne m'étaient pas parvenus. Pendant quarante jours ils m'avaient cru disparu dans les combats de Verdun. Mon père avait demandé des renseignements au dépôt de mon régiment à Bernay. Le Commandant du dépôt lui avait répondu que j'étais disparu au cours des combats qui avaient eu lieu au Bois la Caillette, au début de Juin. Ils me

croyaient donc mort lorsqu'ils reçurent ma première lettre qui les rassura. J'avais continué de leur écrire tous les quinze jours sans jamais recevoir les réponses qu'ils m'adressaient. Leurs premières lettres je les reçus après huit mois de captivité.

Depuis mon arrivée à Stallupönen, j'avais été employé, comme je l'ai déjà dit, au déblaiement des décombres et à leur transport sur les chemins au moyen de wagonnets. Mais m'étant fait inscrire avec la profession de menuisier je fus appelé un jour et l'on m'envoya travailler chez un vieux fabricant de machines agricoles qui faisait aussi des portes et des fenêtres. Je travaillais chez lui en compagnie de deux camarades français. Le vieux Prussien, un peu brusque et grognon, n'était pas au fond un mauvais bonhomme ; avec son œil sagace de patron expérimenté il eut vite fait de reconnaître que je n'étais pas un menuisier de premier ordre mais, à cause de ma jeunesse sans doute, il fut indulgent. Il ne me confiait pas un travail de longue haleine ; il me faisait raboter et polir les planches, creuser les mortaises et scier les tenons qu'il avait préparés et tracés lui-même. Il m'arrivait parfois de me tromper tant j'étais distrait, tant j'avais l'esprit préoccupé de pensées diverses ; je creusais des mortaises à la place des tenons et je sciais des tenons à la place des mortaises. Alors j'allais trouver le fils du patron, un jeune homme de dix-huit ans qui travaillait avec nous, et je lui avouais mon erreur. Ce brave jeune homme se mettait aussitôt en devoir de m'aider à réparer ou plutôt à cacher ma « bêtise ». Nous faisions rapidement l'assemblage au moyen de vis dont nous cachions la tête et le patron n'y voyait rien.

Vers dix heures, le matin, le patron allait prendre son kaffee-trink et il nous faisait apporter à chacun une bonne tasse de café au lait chaud. Il laissait aussi son grand sac de tabac où il bourrait sa pipe et nous en profitions pour faire notre provision ce qu'il n'ignorait certainement pas.

À la fin de la semaine il nous donnait à chacun deux marks et nous offrait quelquefois des pommes. Il savait que nous étions fort mal nourris à la baraque et aurait désiré nous prendre chez lui mais on lui faisait trop de difficultés pour cela, on lui refusait, je crois, des cartes de pain et de viande pour nous. Ainsi, nous allions donc prendre la soupe à la baraque à midi et nous revenions ensuite à son atelier.

Au bout de trois semaines il nous remercia, moi et l'un de mes deux compagnons pour la raison que nous ne travaillions pas assez. Il ne garda qu'un des prisonniers.

J'avais un abcès à la main ; je me fis « porter malade ». Avant le Major, c'était le Kommandofürh qui « passait la visite ». Ceux qu'il ne voulait pas reconnaître devaient marcher à la besogne coûte que coûte. Les Russes qu'il ne reconnaissait pas et qui se plaignaient recevaient un coup de badine sur la figure et des insultes bruyantes et sarcastiques.

Lorsque je dus me présenter à lui en lui montrant ma main je craignis d'être traité comme eux mais non, il parut se radoucir en regardant ma main et il me dit tout bas : « Baracke ». Je descendis me reposer à la baraque. On m'en fit sortir peu après pour aider à éplucher les pommes de terre cuites qui servaient à faire le pain noir. Ne voyant personne, me croyant seul avec mes camarades Russes et Français, je voulus manger une pomme de terre cuite. Mais le Kommandofürh s'était caché pour nous épier. À peine eus-je porté la pomme de terre à ma bouche qu'il bondit sur moi, tira sa baïonnette, en mit la pointe sur ma poitrine et me fit comprendre d'une voix rauque qu'il ne faudrait pas recommencer. Je ne recommençai pas.

Le Major allemand, un jeune étudiant en médecine probablement me creva mon abcès et me fit un pansement. Il me fit remarquer que j'étais trop douillet et que je ne savais pas supporter la douleur.

Enfin les Allemands m'envoyèrent ramasser des pommes au milieu de ces grandes plaines, immenses et si tristes sous le ciel gris. Les pommes de terre étaient arrachées à la charrue. Cette charrue ne déterrait qu'une partie des pommes de terre. Les prisonniers Russes et Français les ramassaient au fur et à mesure en suivant la charrue, enfonçant sous leurs pieds celles qui ne s'apercevaient qu'à peine afin d'aller plus vite dans la besogne. On en faisait de grands tas et, le soir, avant de quitter les champs, on recouvrait ces tas de pommes de terre avec des fanes pour les protéger contre la gelée pendant la nuit car, dès le mois de Septembre il faisait déjà très froid en Prusse Orientale. Malgré cette précaution, quand nous revenions dans la plaine, le lendemain matin, nous trouvions une bonne épaisseur de pommes de terre qui était gelée. Il nous était interdit d'emporter des pommes de terre dans nos poches lorsque, le soir, nous rentrions à la baraque. Malgré cette défense quelques prisonniers se hasardaient à en emporter quelques unes au fond de leurs poches et surtout les Russes. Presque chaque soir, en rentrant à la baraque, on nous arrêtait et on nous fouillait rang par rang. Si la fouille n'avait pas lieu, par hasard, ceux avaient risqué le coup se félicitaient de leur bonne aubaine. Si elle avait lieu ceux qui étaient pris étaient tirés hors des rangs, frappés et punis. Les premiers jours je n'osai pas risquer la chance puis, un soir, comme quelques autres, je fis une petite provision

dans les poches de ma capote. Ce soir-là, dès que nous fûmes arrivés devant nos baraques, la fouille eut lieu. Par bonheur je ne me trouvais pas dans les premiers rangs et j'eus le temps de mettre à exécution une idée qui m'avait traversé l'esprit. Pendant que les premiers rangs étaient consciencieusement fouillés par un de nos plus redoutables gardiens, je pris les pommes de terre que j'avais dans les poches de ma capote et, une à une, je les fis glisser dans le derrière de mon pantalon ; elles ne pouvaient pas tomber à terre car mon pantalon était serré par mes bandes molletières. Tout se passa comme je l'avais prévu, le gardien passait ses mains sur nos côtés, sur nos poches, et, quand mon tour d'être fouillé arriva il n'eut pas l'idée que j'avais pu en mettre ailleurs ; il tâté mes poches et, ne trouvant rien, m'envoya à la baraque.

Arrivé à la baraque où nous étions enfermés à clef je me mis en devoir de faire cuire mes patates en robe des champs et ce soir-là je fis un excellent repas, d'autant meilleur qu'il avait failli me coûter cher, mais j'avais été plus malin que le fouilleur.

Nous n'avions pas de cheminée, rien pour cuire nos aliments dans notre cave mais nous y faisions du feu quand même. La fumée qui ne pouvait pas de dégager et se répandre dehors emplissait toute la baraque et il était parfois bien difficile pour ne pas dire impossible de garder les yeux ouverts. Presque chaque soir cette fumée me faisait verser des larmes pour me punir de n'en avoir que si peu versé au souvenir de mes fautes. Il arrivait aussi quelquefois que des prisonniers se sentant par trop incommodés par cette nappe de fumée et n'ayant probablement rien à faire cuire pour eux se fâchaient vivement et détruisaient à coups de pied ces feux en pestant et en jurant ; il en résultait de petites querelles. Pour faire ces feux nous apportions de petits morceaux de bois en rentrant du travail. Ceux qui avaient la chance de recevoir du riz ou des pâtes les préparaient le soir sur ces petits feux.

Je ne sais pas s'il y avait des catholiques dans ce triste pays mais jamais les Allemands ne parlèrent de nous conduire à la messe les Dimanches. Ils ne nous faisaient pas travailler le Dimanche, sauf rare exception, mais ils paraissaient s'ingénier à nous agacer toute la journée. Ils nous faisaient sortir de nos baraques en apportant nos affaires ; ils nous faisaient aligner et nous laissaient là, debout, pendant des heures.

Quand quelqu'un d'entre nous avait l'air de se plaindre il était menacé ; si un gardien frappait un de nos camarades ou le bousculait, nous, les Français et les Belges, nous criions tous en chœur, comme une seule voix : Hou ! hou !

Surpris de tant d'audace les gardiens se retournaient brusquement, l'air furibond, sans doute pour voir lequel d'entre nous criait le plus fort afin de l'en punir, mais, tout aussitôt nous nous taisions ; si le gardien recommençait nous aussi nous recommencions : Hou ! hou !

En définitive, ils n'avaient pas l'air très rassurés avec nous, ces Prussiens ; les Russes ne leur jouaient pas ces farces-là !

Un jour avec trois ou quatre de mes camarades je fus envoyé dans un petit kommando logé dans une ferme désaffectée, en pleine campagne. Nous y trouvâmes une vingtaine de camarades français et autant de Russes qui s'y trouvaient déjà depuis quelques temps. De là on nous emmenait chaque matin, par équipes, dans d'autres fermes des environs pour divers travaux mais surtout pour des travaux de maçonnerie. Le terrain était très marécageux dans cette région-là ; nous étions fort mal chaussés avec de vieilles bottes allemandes ou de mauvais souliers qui prenaient l'eau et nous avions bien froid aux pieds. Un de nos camarades dont les chaussures étaient en très mauvais état avait réclamé qu'on les lui changeât. Cela lui fut refusé. Alors notre camarade déclara qu'il ne partirait pas au travail avec ses trop mauvaises chaussures. Les Allemands le malmenèrent et le firent sortir de force. Durant la journée nous nous concertâmes ensemble pour protester à notre façon dès le lendemain matin.

Le lendemain matin lorsque les sentinelles nous appelèrent pour partir au travail nous vînmes tous nous aligner dans la cour comme à l'ordinaire mais, quand l'ordre de départ fut donné aucun de nous ne bougea, chacun parut figé à sa place et y avoir pris racine. Tentatives de persuasion, menaces, rien n'y fit. Nous répétions que, lorsque notre camarade aurait reçu d'autres chaussures nous partirions et pas avant. À bout d'arguments, furieux, les Allemands se turent mais exigèrent que nous demeurassions alignés et au garde-à-vous. Nous demeurâmes là immobiles durant des heures. Mais, pendant ce temps-là, nos gardiens avaient demandé par téléphone et reçu du renfort. Tout à coup nous vîmes entrer, revolver au poing, un feldwebel bouffi de colère, montrant les dents, de l'écume aux lèvres. Il nous menaça véhémentement du geste et de la parole puis, suivi de deux ou trois soldats, il entra à l'intérieur du bâtiment où se trouvaient nos gardiens. Au bout de quelques instants ils sortirent tous ensemble armés et furieux et ils nous chargèrent. Ils ne tirèrent pas de coups de feu et ne firent pas usage de leurs baïonnettes mais ils nous poursuivirent et un certain nombre d'entre nous furent roués de coups.

La cour étant fermée de tous côtés nous fûmes refoulés jusqu'au fond contre le mur de la grange et nous nous demandions s'ils avaient l'intention de nous fusiller

ou de nous égorger contre ce mur. Lorsque nous fûmes tous bien alignés contre ce mur nos assaillants se calmèrent à l'exception du feldwebel qui paraissait toujours aussi furieux. En commençant par l'extrémité gauche, le feldwebel saisissait chaque prisonnier à la gorge et lui demandait : « Pourquoi as-tu refusé d'aller au travail ? » Après toute réponse qui lui était faite il distribuait une grêle de coups sur la tête et sur l'échine du prisonnier avec la crosse de son revolver. Comme il devait se fatiguer de tant d'efforts il parut se calmer un peu lorsqu'il fut vers le milieu de la file. Il ne saisissait plus chacun des prisonniers mais seulement ceux qui probablement lui paraissaient le moins sympathiques ou le plus obstinés. J'eus la chance d'échapper à ses coups de crosse.

Cette démonstration de force achevée il restait à exécuter la victime pour nous en faire un exemple ; ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal et qui avait osé réclamer une paire de chaussures pour marcher dans l'eau glacée ; ils le frappèrent férocement à coups redoublés, s'il ne fut pas assommé, si ses membres ne furent pas brisés, ce ne fut certes pas de leur faute. Il poussa des cris lamentables. Nous tremblions de terreur, de honte et de colère. Notre camarade avait les mains couvertes de sang. Il y avait une pompe au milieu de la cour ; ses bourreaux commencèrent à le ligoter contre cette pompe qui servit de poteau et en même temps ils nous emmenèrent au travail sans nourriture ; il devait être un heure ou deux heures de l'après-midi. Les sentinelles avaient reçu l'ordre de nous mener la vie dure au travail ; ils n'y manquèrent pas. Quand nous revînmes à la ferme, le soir, notre camarade n'y était plus. Ils l'avaient emmené je ne sais où ; nous ne l'avons jamais revu.

Pendant quelques jours je fis partie d'une équipe qui était occupée à manœuvrer le mouton pour enfoncer des pieux auprès d'un ruisseau et y établir un pont. Un gardien tirait avec nous sur la corde en commandant et en rythmant l'effort commun « Ho ! Rick ! » En général nous laissions le gardien déployer toute sa force et nous nous contentions de simuler de grands efforts. Le mouton avait peine à remonter ; le gardien s'exaspérait et disait que nous n'avions pas de nerf : « Ho ! Rick ! » Quels pauvres ouvriers nous étions !

Un matin, un des gardiens me fit sortir des rangs avec deux ou trois camarades et déclara que nous étions « Faulenzer », des fainéants qu'il fallait renvoyer. Un gardien nous ramena à Stallupönen et on nous y garda quelques jours dans un camp spécial où se trouvaient des Russes et des Anglais. Puis nous fûmes ramenés à notre ancienne baraque.

Les prisonniers français, en grande majorité des ouvriers de Paris, avaient donné des noms spéciaux aux soldats allemands qui nous gardaient. L'ensemble des

gardiens, cela s'appelait : « la bande à Bono ». Le chef, c'était Bono. Le sous-chef, c'était Garnier, etc.

Un soir, Bono, une grande liste entre les mains faisait l'appel des prisonniers qui devaient partir pour une destination inconnue. À ceux qui l'interrogaient au sujet de cette destination Bono répondait que nous serions envoyés dans un pays très froid et il nous montrait avec sa main qu'il y avait de la neige d'une épaisseur de 60 à 80 centimètres. Bono avait l'intention de nous effrayer mais un camarade qui revenait du bureau du Kommando nous rassura et nous annonça que nous partions vers le Rhin ; il en était sûr.

En effet, nous fûmes envoyés au camp de Wahn où nous arrivâmes vers la Toussaint. Nous étions tous bien contents, nous nous estimions heureux d'avoir pu fuir de ce triste pays de Prusse Orientale où l'hiver aurait été pour nous si redoutable.

Nous ne demeurâmes qu'une huitaine à Wahn. Pendant ces huit jours je fus témoin de l'industrie et de la ruse incroyables des prisonniers qui préparaient leur évasion. Les baraques des prisonniers du camp du Wahn étaient moins primitives et plus confortables que celles que nous avions eues en Prusse Orientale. Non seulement elles n'étaient pas creusées dans la terre mais elles étaient munies d'un plancher convenable placé de vingt à trente centimètres au-dessus du sol.

Pour préparer l'évasion, ce plancher avait été scié, sur une petite surface cachée entre les couchettes, de façon à ménager une sorte de petite trappe. Mais les planches avaient été sciées si adroitement, si finement que le coup de scie était presqu'invisible d'autant plus qu'on avait soin d'y étendre un peu de poussière. Tous les camarades de la baraque étaient de connivence avec ceux qui préparaient leur évasion et chacun s'employait à leur aider mais le plus discrètement possible. Quelques prisonniers montaient la garde, et sans en avoir l'air aux deux extrémités de la baraque, d'autres se tenaient au-dehors. Tous avaient pour mission de veiller et de signaler instantanément toute visite inopportune. D'autres s'ingéniaient à détourner très adroitement l'attention des gardiens. Profitant à toute occasion des circonstances, les candidats à l'évasion et ceux qui leur aidaient se mettaient au travail. La trappe ménagée dans le plancher était ouverte ; quelques hommes, deux ou trois, se glissaient sous le plancher de la baraque munis de quelques outils primitifs et de boîtes. Les planches étaient aussitôt replacées soigneusement. Et maintenant, que faisaient les hommes qui étaient sous le plancher de la baraque ? Ils creusaient une petite galerie qui, passant sous la clôture des barbelés et sous le chemin de ronde où allaient et venaient les sentinelles, devait aller déboucher dans le bois de pins qui entourait

le camp. La terre qu'ils retiraient en creusant cette galerie était rapportée sous le plancher de la baraque au moyen de boîtes vides, de mouchoirs et de musettes. Lorsque la galerie arrivait assez loin dans le bois, on s'occupait activement des préparatifs immédiats. Les vivres de réserves étaient judicieusement préparés et dosés. Des vêtements civils sortis je ne sais d'où étaient prêts. La carte et la boussole indispensables on se les était procurées depuis longtemps. Il ne restait qu'à choisir et qu'à attendre l'heure la plus propice à l'évasion nocturne.

Cela était admirablement bien mené avec une maîtrise surprenante. Il y avait des professionnels de l'évasion qui connaissaient toutes les ruses et tous les trucs et que les Allemands ne parvenaient pas à dépister malgré toutes leurs surveillances et toutes leurs fouilles les plus minutieuses. Cela nous consolait de nos misères, cela nous donnait de la fierté et de la joie.

Pour s'évader, il fallait de l'argent et il était défendu d'en avoir. L'argent qui était envoyé de France nous était payé en timbres spéciaux avec lesquels nous ne pouvions acheter nulle part ailleurs qu'à la cantine du camp. Les candidats à l'évasion parvenaient néanmoins à se procurer des marks allemands. Ils creusaient de petites fentes dans les planches de leurs caisses et glissaient dans ces fentes les pièces d'argent qu'ils avaient réussi à se procurer ; la fente était ensuite si bien recouverte et cachée qu'il était impossible de l'apercevoir ; la boussole pouvait être cachée dans un morceau de savon, dans un morceau de pain ou dans un biscuit et de bien d'autres façons plus ingénieuses encore tant l'esprit français est riche en ressources d'imagination et de finesse.

Les gardiens allemands dont la vigilance avait été tant de fois mise en défaut multipliaient les fouilles et se livraient aux recherches les plus méthodiques et les plus méticuleuses, mais ils ne découvraient jamais rien.

Les évadés ne réussissaient pas toujours à atteindre et à traverser la frontière mais ils ne rataient que très rarement leur évasion du camp ; les Allemands n'arrivaient pas à comprendre comment ils avaient pu sortir sans être aperçus par les sentinelles qui veillaient jour et nuit, les baraques étant fermées.

Il y avait près de Wahn une usine de produits chimiques ; il se chuchotait parmi nous qu'on y fabriquait de la dynamite mais de cela je ne suis pas certain.

Un jour, nous, les prisonniers français, nous fûmes conduits à cette usine. Nous nous demandions les uns aux autres ce que nous ferions, quelle serait et devrait être notre attitude. Nous nous laissâmes conduire jusqu'à l'usine mais il était à peu près convenu entre nous que nous y ferions la grève des bras croisés et que nous refuserions le travail. J'avais l'idée, d'autres l'avaient sans doute aussi, de

faire sauter l'usine si on y fabriquait de la dynamite, mais aurais-je eu l'adresse, le courage et le sang-froid nécessaires pour cela, j'en doute et non sans raison. Et puis aurais-je eu le droit de sacrifier avec la mienne la vie des mes camarades ? C'était là une chose grave et, intérieurement, je me disais : non, tu ne peux faire cela et disposer de la vie de tes camarades sans avoir leur avis. Au fait, j'étais trop poltron pour le faire. Je n'eus pas l'occasion de le faire non plus.

Nous fûmes placés en rangs devant l'usine et face à l'entrée. Nous vîmes nos gardiens et quelques officiers aller et venir, entrer et sortir, échanger quelques paroles, cela dura une vingtaine de minutes, après quoi nous fûmes ramenés au Camp sans que nul d'entre nous n'eût mis le pied dans l'usine. Nous en conclûmes que les Allemands n'avaient pas osé essayer de faire travailler les prisonniers français dans leur usine de produits chimiques.

Ils préférèrent envoyer les prisonniers russes travailler à cette usine. Les Russes furent conduits à l'usine, le 1er Novembre 1916, jour de la Toussaint. Ils refusèrent de travailler. Les Allemands les ramenèrent donc au Camp, ils les alignèrent en rang et au garde à vous devant leur baraque et les obligèrent à demeurer immobiles dans cette position toute la journée et jusqu'à la nuit sans aucune nourriture. Les Allemands pensaient que les Russes ne se feraient pas prier le lendemain matin pour partir à l'usine.

Le matin du 2 Novembre les Russes opposèrent le même refus que la veille ; ils sortirent de leurs baraques mais ils refusèrent de partir pour l'usine. Les Allemands les firent donc aligner come la veille sans les avoir laissé prendre aucune nourriture ; puis, surpris et fatigués de leur résistance prolongée, ils les chargèrent furieusement. Nous entendîmes des cris affreux et terrifiants et, instinctivement, nous sortîmes de nos baraques pour voir ce qui se passait. Nous vîmes un tableau horrible. Les Allemands venaient de charger à la baïonnette. Je les vis essuyer leurs armes rougies de sang ; j'entendis les râles lamentables des victimes. Les Russes épouvantés, terrifiés de tant de cruauté, partaient vers l'usine comme poursuivis par les gardiens. Il y eut quatre morts et de nombreux blessés.

Les Allemands qui, sans doute, ne tenaient pas à ce que nous fussions témoins de leur sauvagerie s'avancèrent vers nous furieux et nous intimèrent l'ordre de rentrer tous et immédiatement dans notre baraque. Nous rentrâmes, indignés et écœurés de ce que nous venions de voir et d'entendre.

Le 6 Novembre, je quitte le camp de Wahn avec un détachement de trente prisonniers dont vingt-neuf Français et un Anglais. Nous sommes envoyés à Erpel,

pittoresque village situé sur la rive droite du Rhin et non loin de Bonn. En face de nous, sur la rive gauche, c'est Remagen et à trois ou quatre kilomètres au sud, sur la rive droite, la pittoresque ville de Linz avec un château-fort en ruine qui dresse sa silhouette curieuse au-dessus du fleuve.

Dessin extrait des carnets de Jean Vergne

Nous venons à Erpel pour y travailler à la construction d'un grand pont de chemin de fer. On en construit plusieurs sur le Rhin pour le transport des troupes vers la Belgique. Celui d'Erpel se nommera paraît-il le Pont Hindenburg (Hindenburg Brück). Nous sommes logés dans une sorte de salle de danse désaffectée où se trouvent déjà une quarantaine de Russes. Les Français ont leurs couchettes à droite et au fond de la salle ; celles des Russes sont à gauche. Ces couchettes sont superposées en quatre étages. Il y a quelques petites tables et quelques chaises au milieu de la salle. Dans le coin, à droite, séparé par des planches percées de judas, se trouve le cabinet du Kommandoführ, un simple gefreite[1]. Au fond, sur le mur une sorte de fresque représentant les gnomes du Rhin ; à gauche une petite pièce pour déposer des chaussures et des vêtements et dans laquelle s'ouvre le guichet de la cantine où nous pouvons acheter du tabac, des cigarettes, de la mauvaise bière, de petites bouteilles de limonade, de soda coloré et parfumé ainsi que diverses autres petites choses mais absolument rien de tout ce qui peut

[1] soldat de première classe

être mangé ; à droite une petite porte donne accès au cabinet et à un autre pièce où se trouve une petite cuisinière ; dans cette pièce il y a de l'eau, nous pouvons nous y laver et y faire cuire des aliments. Les gardiens sont logés derrière le fond de la salle sur la scène et l'arrière scène qui ont été séparées par une cloison de planches ; cette salle devait servir aussi de salle de théâtre avant la guerre.

Il n'y a pas que nous, prisonniers français et russes, que les Allemands font travailler à la construction du pont sur le Rhin. Ils y emploient aussi un grand nombre de prisonniers civils, des Belges et des Polonais qui ont leurs logements ailleurs.

Nous avons donné des surnoms à nos gardiens et aux civils qui nous commandent sur le chantier.

Le kommandoführ, nous l'appelons Bono II. Bono I était notre kommandoführ de Stallupönen en Prusse Orientale.

Puis le moins sympathique de nos gardiens, originaire de Thann en Alsace, a reçu le nom de "Pointu" et celui de "Casse-Noisette". Il a reçu le nom de Casse-Noisette parce qu'il a un long nez busqué et un menton avancé en sabot qui semblent se rejoindre pour former un casse-noisette.

Il y a ensuite "Le Juif", un Israélite au poil noir, boucher de profession et que nous ne détestons pas ; "Le Têtard" un Allemand au facies écrasé avec des yeux grands, laids et niais et que nous n'aimons guère. Il y a enfin "La Femme enceinte", une bonne pâte d'homme, inoffensif ; c'est une sorte de demi-intellectuel, myope, replié sur lui-même au physique comme au moral, sans aucune souplesse, gêné et maladroit dans tous ses mouvements et tout particulièrement lorsqu'il s'agit de monter en bateau. Il fournit souvent aux prisonniers un sujet d'hilarité mais aucun d'eux ne voudrait lui causer de l'ennui car il est bon et doux. Il se plait à faire étalage de ses petites connaissances en langue française, raconte comment il s'est régalé jadis en mangeant des clovisses à Nancy. On sent qu'il est satisfait de la bonne sympathie que lui témoignent les prisonniers français.

L'ingénieur-architecte a reçu le nom de "Singe". L'entrepreneur a reçu celui de "Bouc" parce qu'il porte une barbichette.

Parmi les contremaîtres il y a "Le Marchand de morues" qui porte habituellement un chapeau de cuir, "Le Chat botté" qui a de longues moustaches et qui porte de grandes bottes, "Le Civil", "La Vieille Noix" qui est très vieux et qui fume sans cesse un vieux bout de pipe en terre, "Le Juif Polonais" à qui l'on demande en

grand secret cartes, boussoles, etc. et que l'on paie avec du savon de toilette reçu dans les colis.

Chaque prisonnier met un point d'honneur à travailler le moins possible ; chacun s'efforce également de faire disparaître les outils, soit en les enterrant dans les remblais, soit en les jetant dans le Rhin sans être vu.

Correspondance

14 Juin 1916 - À mes parents

Je suis prisonnier ~~depuis le 1er Juin~~ (ceci a été barré par la censure), sans blessure, en bonne santé. Avais reçu, dernière heure - Lettre d'Hervé et mandat de 10 fr dont merci. Reçu également lettre de Joseph Mary et 5 fr - Lettre de l'oncle Cadet et 5 fr. Remerciez-les pour moi, ne pouvant le faire à cette heure. Avais reçu carte Emile. Je ne puis vous donner encore une adresse exacte, par conséquent ne m'envoyez rien sans que je vous l'aie donnée. Je suis heureux de vous donner signe de vie. Je n'en demande pas davantage. Votre fils qui vous embrasse.

Jean Vergne

[voir planche I]

✦

26 Juin 1916 - Lettre d'Emma Mary à la famille Vergne

Ma bien chère Marraine et mes cousins,

J'allais vous écrire pour vous demander des nouvelles de Jean, lorsque j'ai eu une lettre de mon frère me disant qu'Hervé lui avait écrit que Jean était porté disparu. J'ai été bien peinée par cette nouvelle et je comprends toute votre tristesse, cependant on peut tout de même conserver bon espoir, car il est peut-être prisonnier. Il faut l'espérer ainsi. Il y a des quantités de familles qui restent très longtemps sans nouvelles des leurs, et qui un beau jour apprennent que ceux qui[1] *croyaient morts sont vivants et bien portants.*

Il y a une personne à La Frette, que je connais bien, qui avait un beau-frère dont on avait pas de nouvelles depuis 2 mois. On avait même assuré qu'il était mort. La semaine dernière, il leur a écrit qu'il était prisonnier en Allemagne.

La lettre avait mis 40 jours pour arriver. Il faut espérer qu'il en sera ainsi du pauvre petit Jean, et que bientôt vous serez rassurés sur son sort.

Je suis toujours en bonne santé ; j'espère qu'à Montjoux vous êtes également en bonne santé.

Je pense qu'Hervé le temps ne lui dure pas trop d'être militaire d'aviation.

---

[1] orthographié ainsi

Si d'ici quelques jours vous avez les nouvelles de Jean, vous serez bien aimables de m'écrire un mot pour me le faire savoir.

Recevez tous un affectueux bonjour de votre cousine et ses meilleures amitiés.

Emma

Chez Mr Bayle, La Frette (Isère)

Entre le 1er Juin et le 28 Juillet, plusieurs cartes sont envoyées par Jean, plusieurs lettres envoyées par la famille et aucune n'est encore parvenue à l'un comme aux autres.

6 Août 1916 - Lettre d'Urbain Vergne à son fils Jean

Mon Cher Jean,

Après deux mois d'angoisse à ton absence de nouvelles nous avons reçu tes deux cartes, celle datée du 14 Juin et l'autre du 25 ; nous les avons reçues toutes les deux le 28 Juillet et la troisième le 5 Août. Nous nous empressons de te donner de nos nouvelles.

Nous sommes tous en bonne santé à la maison et avons été bien heureux d'apprendre que tu en es de même. Ne te fais pas d'ennuis à cause de nous maintenant que nous avons ton adresse nous t'écrirons toues les semaines pour te donner de nos nouvelles. De ton côté tâche de conserver ta bonne humeur et ne te laisse pas envahir par le chagrin, c'est le seul moyen de conserver la santé et ne nous revoir après la guerre.

Ici au pays il fait chaud et nous allons battre la récolte de blé.

Nous avons donné de tes nouvelles à Joseph et à ton parrain à Saint-Vallier ainsi qu'aux autres parents qui nous demandaient de tes nouvelles. Ta mère, Hervé, Louise et Clotilde se joignent à moi pour t'exprimer nos meilleurs vœux.

Adieu mon Cher Jean et que Dieu te protège.

Ton père

U. Vergne

13 Août 1916 - À mes parents

Chers Parents,

Je suis toujours sans avoir eu de vos nouvelles. J'en attends patiemment et espère en recevoir bientôt. Sûrement que vous avez des miennes et cela me console un peu. Je suis en bonne santé ; Dieu veuille qu'il en soit ainsi pour vous tous ; faites-moi savoir ce qu'il en a été pour Hervé. Je vous donne aujourd'hui mon adresse que je crois définitive. Ne m'envoyez jamais d'argent, c'est inutile mais par contre, si vous le pouvez envoyez-moi ou faites-moi envoyer de temps en temps un colis ; vous pouvez y mettre des provisions qui puissent supporter un long transport comme sucre, figues sèches, fromages secs, etc. Veuillez me mettre un petit couteau dans le premier colis et envoyez-moi ce colis dans une boîte en bois qui me servirait à renfermer mes affaires.

Pour le pain il est je crois défendu d'en expédier depuis deux mois, mais le gouvernement français envoie des biscuits à ses prisonniers. Pendant 3 semaines j'ai touché chaque jour 5 biscuits, pour le moment je n'en touche pas, mais je crois que ça ne va pas tarder à recommencer.

Enfin ne vous faites pas de peine à mon égard, je saurai prendre patience jusqu'au bout. Je vis dans l'espoir de vous revoir avant le jour de l'an.

Je suis bien loin, bien loin, et cependant il suffit d'une seule chose pour que je me trouve bientôt au pays près de vous, c'est que l'on signe la paix.

Bien le bonjour aux parents d'Annonay, de St Vallier et à tous de ma part.

Mes plus douces pensées sont à vous, à Hervé et à mes chères sœurs Louise et Clotilde.

Votre soldat qui vous aime

Jean Vergne

P.S. Lorsque vous m'envoyez un colis, écrivez le nom de chaque chose qu'il contient sur la boîte, à l'intérieur ; de cette façon on voit ce qui n'arriverait pas.

Vergne Jean Noël
N° 999
prisonnier de guerre
Camp de Heilsberg
Prusse Orientale
Allemagne

✦

20 Août 1916 - Lettre d'Adrien Léorat

Mon cher Jean,

Vous ne sauriez croire le plaisir que nous avons eu en lisant et relisant votre 1ère lettre que vous aviez adressée à vos bons Parents, surtout que vous étiez en bonne santé.

Gaston et Louis en furent prévenu : s'en réjouirent aussi.

Bientôt deux mois que Gaston est partit. L'un et l'autre sont en bonne santé et vous envoie avec tous les miens un affectueux bonjour.

Adrien Léorat

✦

21 Août 1916 - Lettre de ma mère

Montjoux sur Quintenas 21 Août

Mon cher Jean

Nous venons de recevoir ta carte, c'est à peu près régulier une carte part semaine. La semaine passée nous avons reçu de toi une longue lettre qui nous a bien fais plaisir. De ton côté tu dois avoir reçu la 1ère lettre de papa ou tu ne tarderas pas à la recevoir. Une fois la correspondance établie le temps te dureras moins, nous tâcherons de t'écrire au moins une fois par semaine cela t'aideras à prendre patience et tu trouvera le temps moins long. Nous avons reçu en même temps que ta carte une lettre d'Hervé (je crois qu'on t'a déjà dis qu'il avait quitté chez Binet, il est depuis le 9 Août à Bron. Pour lui le plus ardent de ses désirs s'est enfin réalisé). Il est très content là haut nous dit-il, de bons chefs fermes mais justes, très bien nourri, par de farce c'est interdit. Il est l'ainé de la bande et personne le taquine, enfin il est tout à fait enthousiaste, pour le moment pas d'ombre au tableau.

Chaboud[1] et Gabriel Bonnet[2] sont à Romans, [3]Chatron Louis à Valence. Emma[1] nous a écris la semaine passée elle est toujours à Lafrette.

---

[1] Jules Joseph Marius Louis Chaboud (classe 15) cordonnier, 35 Grande Rue

[2] Gabriel Émile Bonnet (classe 17), cultivateur chez sa mère aux Sinfonts

[3] Alphonse Louis Chatron (classe 15), boucher, 25 Grande Rue

En même temps que cette lettre je mets un colis à la poste pour toi où j'ai mis une boite de sardines, ½ livre chocolat, 1 boite confiture pour compléter le kilo, deux chevrottons. Il paraît qu'il n'est plus permis de vous envoyer du pain, on doit vous distribuer 2 kilos de pain biscuité par homme et par semaine.

Tu nous feras savoir ce qu'il faut t'envoyer de préférence. Aux uns on envoie lard, graisse, beure, pâte alimentaire, légumes secs jusque des pommes de terre. Ceux la doivent faire leur popote. D'autres ne demandent que des vivres prêts à être mangés, dis nous sitôt ma lettre reçue ce qu'il te faut comme habillement, nourriture, chaussure, nous ferons ce que nous pourrons. Sommes tous en bonne santé en train à battre le blé. T'embrassons de tout cœur.

Fany

✦

27 Août 1916 - Lettre de mon père

Montjoux sur Quintenas. 27 Août 1916

Mon Cher Jean

Nous avons reçu ta dernière carte datée du 1er Août, tu n'avais pas encore reçu de nos nouvelles, tu dois en avoir maintenant car ma première lettre est des derniers jours de Juillet ou des premiers d'Août. Nous sommes toujours en bonne santé pour le moment et nous attendons ton retour le plutôt possible. Comme nous serons heureux de te revoir à la fin de la guerre, lorsque tu nous reviendras. Prends ton sort en patience afin que tu puisses nous revenir en bonne santé. Nous t'avons envoyé un colis, quand tu l'auras reçu nous t'en enverrons un autre. Nous t'écrirons toutes les semaines car une fois que tu auras commencé à les recevoir tu en recevra toutes les semaines et cela adoucira ta captivité.

Car tu dois languir mon Cher Jean d'avoir de nos nouvelles.

Ici nous faisons toujours notre petit train, nous avons commencé à battre le blé. Il y a assez bonne récolte.

Les raisins commencent à mûrir et il y aura cette année du bon vin. Espérons que tu seras bientôt parmi nous et nous pourrons trinquer un bon verre de vin ensemble.

---

[1] Emma Mary, filleule de Fanny et cousine de Jean, placée à La Frette (Isère)

Adieu mon Cher Jean, que ma lettre te trouve en bonne santé.

En attendant l'heureux jour du retour ta mère Louise et Clotilde nous t'embrassons affectueusement.

Ton père qui pense à toi souvent.

U. Vergne

✦

10 Septembre 1916 - À mes parents

Je suis en bonne santé mais je n'ai pas encore, jusqu'à présent, reçu de vos nouvelles. Sûrement votre correspondance est en route mais elle met longtemps à nous parvenir et je ne compte guère en avoir avant le début d'Octobre. Une fois que j'aurai reçu vos premières lettres, tout ira mieux et le courrier me parviendra régulièrement car je vois que les plus anciens reçoivent bien ce qu'on leur envoie. Mais c'est bien long trois mois et demi sans nouvelles.

Je vous espère tous en bonne santé.

Jean Vergne

✦

Envoi de correspondances jusqu'au 28 Septembre sans que Jean n'ait reçu la moindre lettre. Ses lettres arrivent bien à Quintenas, ses parents lui écrivent et lui envoient des colis mais rien ne lui est parvenu avant cette date.

✦

4 Octobre 1916 - À mes parents

Chers Parents,

Je suis tout content en vous écrivant cette carte car j'ai enfin reçu de vos nouvelles. Il y avait si longtemps que j'en attendais. Je sais maintenant que tous vous êtes en bonne santé ce qui est bien le principal. Dieu veuille que cette bonne santé persiste chez vous tous c'est l'objet de tous mes désirs et souhaits.

J'ai reçu le 28 Septembre votre lettre datée du 4 du même mois ; le lendemain, le 29, nouvelle chance, encore une lettre datée du 20 Septembre.

Maintenant je serai moins triste puisque je suis en liaison avec vous. Le colis viendra bientôt à son tour et fera un heureux je vous en assure car toujours de la soupe ça ne change guère. Ce qui est adressé à Wahn me parviendra aussi.

Bonjour à Hervé.

Jean

[voir planche II]

✦

30 Septembre 1916 - Carte de Madame Mauvas, mon ancienne infirmière à la Demi-Lune (une de nos infirmières) dont le mari est, lui aussi, prisonnier

Mon cher Ami

J'ai été surprise en recevant votre carte que j'ai vite fait voir à Madame Garnier [la Directrice de l'Ambulance] *et aux Sœurs de la salle St Augustin de la Charité qui prient bien pour vous. Toutes, ainsi que mes parents et moi-même, vous envoyons nos amitiés.*

Je vous expédie un petit colis, il contient : confiture, chocolat, thé, sardines, savon et sucre. Je vous en adresserai un par mois et si vous avez besoin de davantage, vous n'aurez qu'à me le dire tout simplement ; ainsi vous me ferez plaisir.

Dites-moi si vous avez la possibilité de faire cuire. Je vous fais aussi envoyer du linge par la Ligue des Femmes Françaises dont ma mère fait partie.

Note de Jean : « Inutile de dire quel immense réconfort cette carte m'apporta dans cette morne plaine marécageuse de la Prusse Orientale où tout était d'une tristesse immense.

✦

9 Octobre 1916 - Lettre de mon père

Nous venons de recevoir deux carte de toi, une du 5 Septembre et une du 15 et nous constatons avec peine qu'à ce moment-là tu n'avais pas encore de nos nouvelles. Cependant, aussitôt que nous avons eu ton adresse, au cours du mois d'Août, nous t'avons écrit. Si nos lettres ne se sont pas perdues, nous pensons que tu dois sûrement en avoir reçu en ce moment.

Nous t'avons envoyé 4 colis et nous pensons qu'ils te parviendront. Le dernier est parti le Jeudi 5 Octobre.

Nous sommes tous en bonne santé et en train de vendanger en ce moment. La récolte sera satisfaisante cette année. Le temps a été pluvieux et frais mais en ce moment il fait un temps superbe.

Nous pensons qu'Hervé pourra venir pour une permission de 24h Dimanche prochain. Il est à Lyon-Bron depuis le 9 Août.

Nous avons eu la visite d'Emma et Joseph Mary qui ont aidé à vendanger à leur père. Joseph nous a remis 10 fr, 5 pour Hervé et 5 pour toi.

✦

11 Octobre 1916 - À mes parents

Je suis en bonne santé et sais maintenant par vos lettres que vous en êtes de même. Jusqu'à ce jour j'ai reçu 3 de vos lettres.

La 1ère, datée du 4 Septembre m'est parvenu le 28 du même mois. Vous pouvez croire que je me suis senti heureux ce jour-là.

Le 29 Septembre, j'ai reçu votre lettre du 13 et, le 7 Octobre celle du 19 Septembre. Le colis de 5 kilos dans une boîte en bois fabriquée par Papa m'et parvenu le 3 Octobre. Tous y est bien et en bon état mais le couteau a été retiré.

Vous pouvez croire que tout ce qu'il contenait a fait un heureux. Maintenant, avec les biscuits que l'État français nous envoie, j'ai de quoi apaiser ma faim.

Les petits fromages ont été bien garantis tout enveloppés d'étain comme ils l'étaient et j'ai trouvé cela extraordinaire de pouvoir manger ici, si loin de mon pays, ces bons fromages et cette confiture confectionnés par ma propre mère. Chaque matin nous avons du café d'orge grillée mais, évidemment sans sucre. Avec le sucre que vous m'avez envoyé je vais pouvoir le sucrer un peu pendant quelque temps. Avec trois biscuits que j'y tremperai le matin cela sera bon. Le linge me servira bien aussi mais ne m'en envoyez plus car depuis quelque temps on nous en donne. Envoyez-moi le chandail et une serviette si vous voulez mais pas autre chose. Veuillez bien marquer mon nom bien lisiblement, surtout sur le chandail.

Je vois que des camarades reçoivent du riz, des pâtes, des haricots secs avec du lard. Ils se débrouillent tant bien que mal pour faire cuire tout cela le soir.

Je vais vous écrire une fois par semaine.

J'ai vu que Louise et Clotilde avaient écrit leurs noms dans la boîte en bois ; cela m'a bien fait plaisir. Cette boîte me sera d'une grande utilité. J'y garderai ma réserve de biscuits. J'en ai une plus grande pour le reste ; j'ai pu me débrouiller pour me la confectionner moi-même.

Tout ce que vous m'avez adressé à Wahn ne tardera sans doute pas à me parvenir.

Affectueusement à vous.

✦

10 Octobre 1916 - Carte de M. l'Abbé Léon Gaillard, curé de Quintenas (partie le 10 Octobre et arrivée au camp de Heilsberg le 10 Novembre 1916)

Bien cher Ami

J'ai reçu votre carte avec le plus grand plaisir. Je suis heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé.

Je prie Dieu qu'il vous la conserve. Vos parents se portent très bien ; ils ont été contents lorsqu'ils ont su par vos lettres que vous étiez encore de ce monde.

Rien de particulier à Quintenas. Le temps y est très beau ; c'est maintenant le moment des vendanges et tout le monde travaille à qui mieux mieux.

À la cure tout le monde va bien et vous envoie les meilleurs bonjours ; et votre curé qui prie beaucoup pour vous vous assure de toutes ses sympathies et vous renouvelle l'assurance de sa parfaite amitié.

L. Gaillard, curé de Quintenas

[voir planche III]

✦

11 Octobre 1916 - À mes parents

J'ai toujours de vos nouvelles assez régulièrement. Hier matin j'ai reçu votre lettre partie de Quintenas à la date du 2 Octobre. C'est la 4ème que je reçois depuis que j'ai de vos nouvelles.

Votre colis de 5 kilos adressé au camp de Heilsberg, Prusse Orientale, parti de Quintenas à la date du 5 Septembre n'a pas mis un mois à me parvenir. Tout y était en parfait état et j'ai trouvé le couteau en consommant le sucre. Les autres adressés à Wahn me parviendront aussi, je l'espère bien.

✦

29 Octobre 1916 - À mes parents

Je ne vous écris plus de la Prusse Orientale mais du camp de Wahn, près de Cologne. Donc, à partir de maintenant, vous ne m'écrirez plus au camp de Heilsberg.

Je pense que la correspondance sera un peu plus accélérée. Et je crois même que cette carte vous parviendra avant la dernière lettre que je vous ai écrite de Heilsberg.

Il nous a été dit que tous les envois qui nous ont été adressés à Heilsberg nous seraient immédiatement réexpédiés à Wahn, ce qui fait que je ne resterai peut-être pas plus d'une quinzaine de jours sans nouvelles.

Quatre baisers pour Montjoux.

Kriegs-Gefangenenlager Wahn (Rhld)
Asendung 9-11-16 P. Pr. St Wahn
Arrivé à la poste de Quintenas : 21-11-16

✦

30 Octobre 1916 - Carte de Madame Mauvas

Mon cher Ami

Je vous envoie un colis aujourd'hui. J'espère que le premier vous sera bien parvenu. Celui d'aujourd'hui contient : saucisson, foie gras, confiture, figues, tabac, thé, sardines, chocolat et sucre. Dites-moi ce que vous préférez.

Mon frère, l'abbé, est ici, mais hélas il repart demain. Je ne vais plus au patronage depuis plusieurs mois, je vais dans une autre maison qui me plaît bien mieux.

Ma famille et moi vous envoyons nos amitiés.

✦

1er Novembre 1916 - À mes parents

Depuis trois jours, je suis au camp de Wahn et vous ai déjà adressé une carte pour vous l'indiquer. Je suis toujours en bonne santé ; mon plus ardent désir est que vous soyez tous, vous aussi, en bonne santé.

Je pense que je devrai patienter encore une quinzaine de jours avant de recevoir vos dernières lettres qui me seront réexpédiées de Heilsberg. Maintenant si vous m'écrivez aussitôt que vous connaitrez ma nouvelle adresse à Wahn, en supposant qu'il faut dix jours à une lettre pour aller et autant pour venir, je pense que votre lettre me parviendra vers le 20 Novembre. La dernière lettre que j'ai reçue de vous à Heilsberg était datée du 20 Octobre.

J'ai été réellement soulagé pendant ce mois d'Octobre. J'ai reçu de vos nouvelles et 3 colis : celui de 5 kg que vous m'avez envoyé le 4 Septembre et que j'ai reçu le 3 Octobre, ensuite un colis de 5 kg que j'ai reçu d'un comité lyonnais « Le paquet du prisonnier de guerre » que j'ai reçu le 18 Octobre puis votre colis postal que j'ai reçu le 20 Octobre (vous me l'aviez envoyé le 17 Septembre).

À notre arrivée à Wahn personne n'avait plus rien. Les camarades du camp nous ont partagé des colis qui avaient été envoyés par un comité français de secours aux prisonniers de guerre et des biscuits envoyés par l'État français. Avec tout cela vous pouvez comprendre que je ne languis plus autant que pendant les premiers mois où j'étais sans aucune nouvelle et sans rien.

Je crois vous avoir parlé d'une de mes anciennes infirmières de la Demi-Lune à qui j'avais envoyé une carte. Elle m'a fait réponse en me disant qu'elle m'assurerait un colis par mois. Je pourrai lui vouer une grande reconnaissance.

Rien à l'horizon qui suscite l'espoir. Plaise au Ciel que tout prenne fin lorsque refleuriront les muguets et les lilas. Quelle joie ce serait de se retrouver après une aussi longue et dure séparation !

Jusqu'à présent j'ai gardé tout mon courage.

Bien des choses de ma part à tous nos parents et amis. Il m'est impossible de leur écrire puisque nous n'avons droit qu'à 6 correspondances par mois, quatre cartes et deux lettres. Je vous en consacre 4 dont les deux lettres.

J.N. Vergne, Cour 11, Baraque 106, Matricule 100-873
KRIEGS–GEFANGENENLAGER WAHN (Rhld)
GEPRÜFT KOMMANDANTUR WAHN-LAGER 10

✦

19 Novembre 1916 - À mes parents

J'espère que vous avez bien reçu la 1ère carte que je vous ai adressée de Wahn. En bonne santé. Je pense recevoir de vos nouvelles au cours de cette semaine. Mon changement de camp fait que je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis près d'un mois. Je vois qu'Emile est toujours à Marseille.

Matricule 100-873
ABSENDUNG 30-11-16 P.Pr. St Wahn
GEPRÜFT KOMMANDANTUR WAHN-LAGER 18
Nummer des Filiallagers 1.438

✦

22 Novembre 1916 - Lettre de mon père

C'est avec un réel soulagement que nous avons reçu ta lettre du 11 Octobre nous annonçant que tu avais eu de nos nouvelles en même temps qu'un colis. Nous avons reçu ensuite la carte dont tu nous parlais. Je t'ai répondu immédiatement à Heilsberg.

Hier nous avons fait poster par Louise un nouveau colis que nous t'adressions à Heilsberg. Heureusement le facteur nous ayant remis une carte et une lettre venant de Wahn, nous avons vu que tu n'étais plus à Heilsberg. Louise est allée retirer le colis qu'elle avait déjà déposé chez Mme Seux et aujourd'hui 22, après avoir changé l'adresse, nous l'avons à nouveau porté au courrier.

Tu ne recevras pas de nos nouvelles, comme tu le comptais, vers le 20 Novembre car ta carte et ta lettre de Wahn ne nous sont parvenues que le 21 Novembre. Nous pensons que cette lettre pourra te parvenir vers le 10 Décembre ainsi que notre colis.

Dieu veuille que tu puisses nous retrouver aux beaux jours du printemps prochain, ainsi que tu sembles l'espérer.

Ce sera un beau jour pour toi et pour nous.

Nous sommes, nous aussi, tous en bonne santé pour le moment. Lorsque tu reviendras au pays tu y trouveras sans doute quelque changement. Le Dimanche 12 Novembre nous avons enterré Sauzéat[1], dit « Céci » de Longetane et le

[1] Antoine Alexandre Sauzéat, propriétaire exploitant, âgé de 66 ans.

vendredi suivant, Blachier[1], du même hameau. Aujourd'hui on nous annonce la mort du vieux père Faure[2] de Peyraud.

Tu ne retrouveras pas, non plus, ton cousin Marius Vergne, ni ton vieux copain Gabriel Faurie. J'ai écrit à ton parrain de St Vallier lorsque nous avons reçu ta lettre du 11 Octobre. Nous avons aussi fait part de tes nouvelles à Hervé qui est toujours à Bron et en bonne santé.

GEPRÜFT KOMMANDANTUR WAHN-LAGER 74

✦

22 Novembre 1916 - Carte de Jeanne Persoud

Elle a eu de mes nouvelles et mon adresse par Hervé et serait contente que je lui écrive un mot.

Elle a l'occasion de voir Hervé de temps en temps. Elle l'a vu il y a trois semaines. Il suit des cours techniques. Il est bien content.

Son cousin Louis, de Vers, a été blessé. Il a eu le bras traversé par une balle. Il est soigné dans un hôpital à Biarritz. Son cousin Michel, de Vers, qui était prisonnier est actuellement en Suisse. Elle est allée le voir avec sa tante. Il est très heureux maintenant.

Bon souvenir et bonnes amitiés.

✦

26 Novembre 1916 - À mes parents (carte)

Toujours en bonne santé. Reçu hier une carte de M. le Curé en réponse à la mienne. Il me dit que vous vous portez très bien. Reçu un colis de la Demi-Lune cette semaine.

ABSENDUNG 7-12-16 P.Pr. St Wahn
GEPRÜFT 5

✦

3 Décembre 1916 - Lettre de mon père

---

[1] Louis Baptiste Blachier, propriétaire exploitant, âgé de 52 ans.
[2] Jean Faure, propriétaire exploitant, âgé de 85 ans.

Ils attendent de moi une carte leur annonçant que j'ai bien recu le colis qu'ils m'ont envoyé à Wahn. Ils pensent que je le recevrai vers le 10 de ce mois. Ils espèrent que je pourrai retrouver à Wahn mon camarade Mercier d'Annonay. Sa femme leur a demandé de lui faire savoir si je le voyais.

Ils vont bien. Mon père me dit qu'il a maintenant fini d'ensemencer et que ce n'est pas trop tôt car le temps n'a guère été propice ; il ne faisait que pleuvoir.

Hervé est entré à l'hôpital de Lyon il y a une dizaine de jours. Il avait eu froid et une reprise de bronchite mais il dit que cela va mieux, qu'il sortira dans quelques jours et que, peut-être, il viendra les voir.

On a enterré le fils Bonnet[1] *de Brézenaud, 25 ans. Cela fait 4 disparus pendant le mois de Novembre.*

Ma mère, Louise et Clotilde se joignent à lui pour m'embrasser.

GEPRÜFT 21

✦

3 Décembre 1916 - À mes parents (carte)

Je n'ai pas eu de vos nouvelles dans la semaine écoulée. J'espère que j'en aurai pendant celle-ci.

Des camarades ont reçu des châtaignes, pourriez-vous m'en envoyer aussi. Ajoutez à mon adresse 24e *R.I.*

ABSENDUNG 14-12-16
GEPRÜFT 5 Wahn

✦

10 Décembre 1916 - Lettre de mon père

Ils n'ont pas eu d'autres nouvelles de moi depuis ma lettre datée du 1er *Novembre. Cependant je leur avais dit que, pour Wahn, le courrier tarderait moins. Ils ne savent que penser et se demandent si je ne serais pas malade.*

[note de Jean : le retard est causé par le renvoi du courrier aux différentes filiales du Camp]

---

[1] Fils d'Émile et Marie Mélanie Pleynet, cultivateurs à Brézenaud.

Ils pensent que j'ai dû leur écrire depuis le 1er Novembre et qu'ils ne tarderons pas à recevoir d'autres nouvelles de moi.

Leur voisin, le père Coutier, est mort aujourd'hui à l'âge de 82 ans. Ces jours-ci il avait neigé mais le vent du midi a fait disparaître la neige aujourd'hui.

GEPRÜFT 74 Wahn

✦

17 Décembre 1916 - À mes parents (carte)

Depuis que je suis à Wahn, j'ai reçu de vous 3 lettres qui m'ont été réexpédiées de Heilsberg et dont la dernière est datée du 11-11-16. J'ai reçu avant-hier votre colis du 5 Octobre contenant : sucre, chocolat, lard, saucisson, fromages, thon, chaussettes de laine, le tout en bon état. Merci pour toutes ces bonnes choses si rares ici.

ABSENDUNG 28-12-16
GEPRÜFT 74 Wahn

✦

22 Décembre 1916 - À mes parents (carte)

Depuis que je suis à Wahn, j'ai reçu 4 lettres de vous : 10 et 18 Octobre, 11 et 16 Novembre. Le 15 Décembre j'ai reçu votre colis du 5 Octobre, en bon état.

En tout, depuis que j'ai commencé à recevoir de vos nouvelles, 8 lettres et 3 colis me sont parvenus. Ce que vous m'aviez adressé à Wahn au mois d'Août ne m'est pas parvenu.

Je sais que vous m'écrivez à peu près chaque semaine. Continuez, je vous en prie, et même plus, si c'est possible, ne serait-ce qu'une simple carte avec deux mots.

ABSENDUNG 5-1-17
GEPRÜFT 72 Wahn

✦

24 Décembre 1916 - Lettre de mon père

Nous n'avons pas reçu de tes nouvelles depuis ta carte datée du 19 Novembre et le temps nous dure. Nous t'avons adressé un colis de 5 kg le 22 Novembre et nous ne savons si tu l'as reçu. Nous voyons que depuis que tu as changé de Camp les nouvelles sont plus rares. Nous sommes en bonne santé et demanderons au Divin Enfant qu'il te garde et que cette fête de Noël soit la dernière à passer loin de nous.

Hervé était à l'hôpital et il est proposé pour la réforme. Nous avons eu du mauvais temps, pluie et neige mais il ne fait pas trop froid en ce moment.

J'ai donné de tes nouvelles à ton parrain de St Vallier. Il était un peu fatigué mais va mieux en ce moment.

Ta mère, Louise et Clotilde se joignent à moi pour te dire nos meilleurs souhaits pour la nouvelle année.

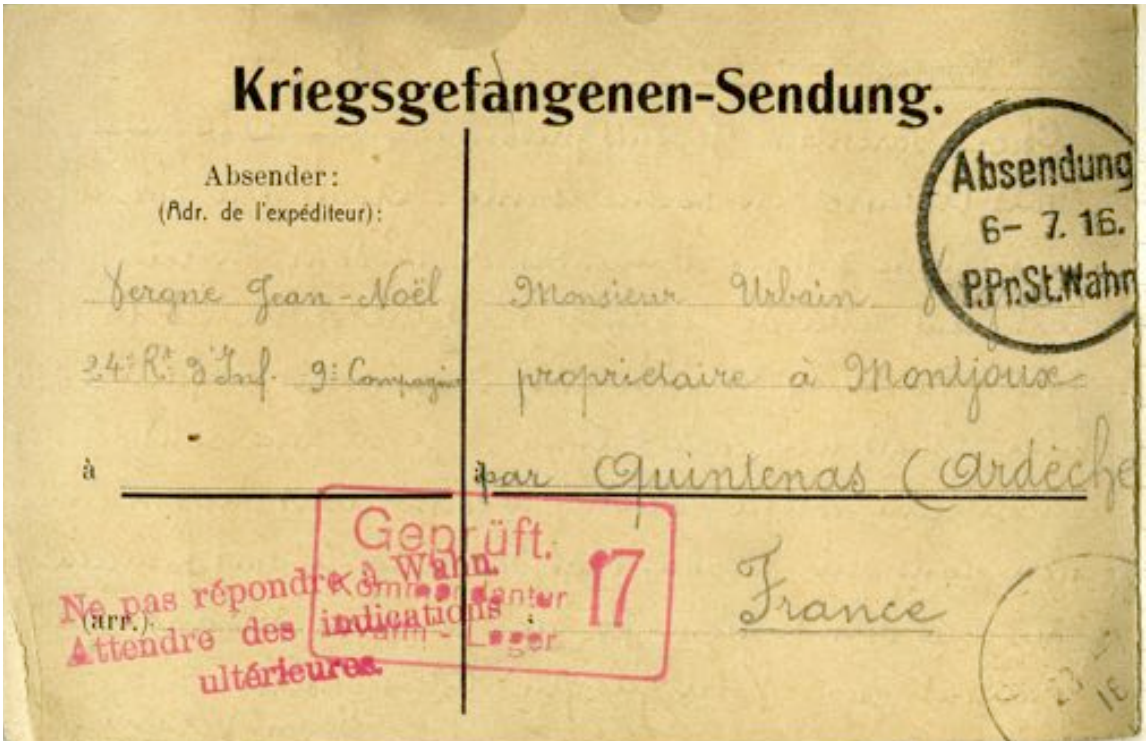
PS – J'avais écrit cette lettre hier et Louise, en revenant de la messe, nous a rapporté ta carte du 26 Novembre.

GEPRÜFT 74 Wahn

✦

Album

Planche I



Kriegsgefangenen-Sendung.

Absender:
(Adr. de l'expéditeur):

Vergne Jean-Noël
24e Rt d'Inf. 9e Compagnie

à

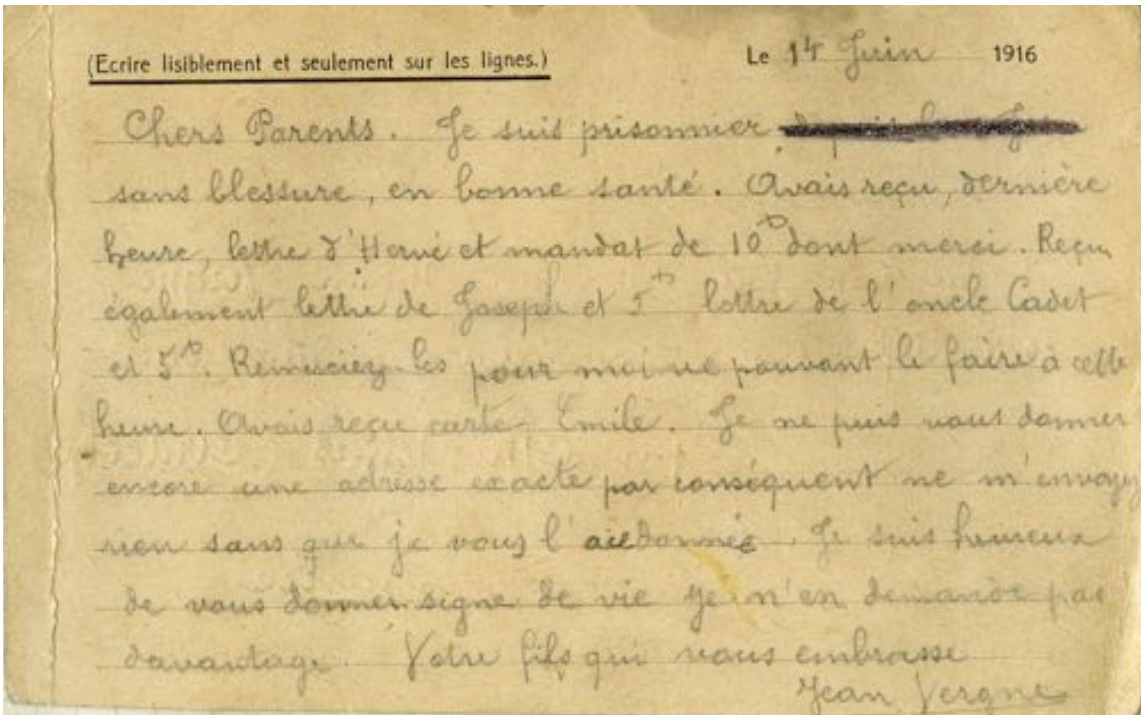
Monsieur Urbain
propriétaire à Montjoux
par Quintenas (Ardèche)
France

Absendung
6- 7. 16.
P.Pr.St.Wahn

Geprüft.
Kommandantur
Wahn-Lager
17

Ne pas répondre à Wahn.
Attendre des indications ultérieures.

(arr.)



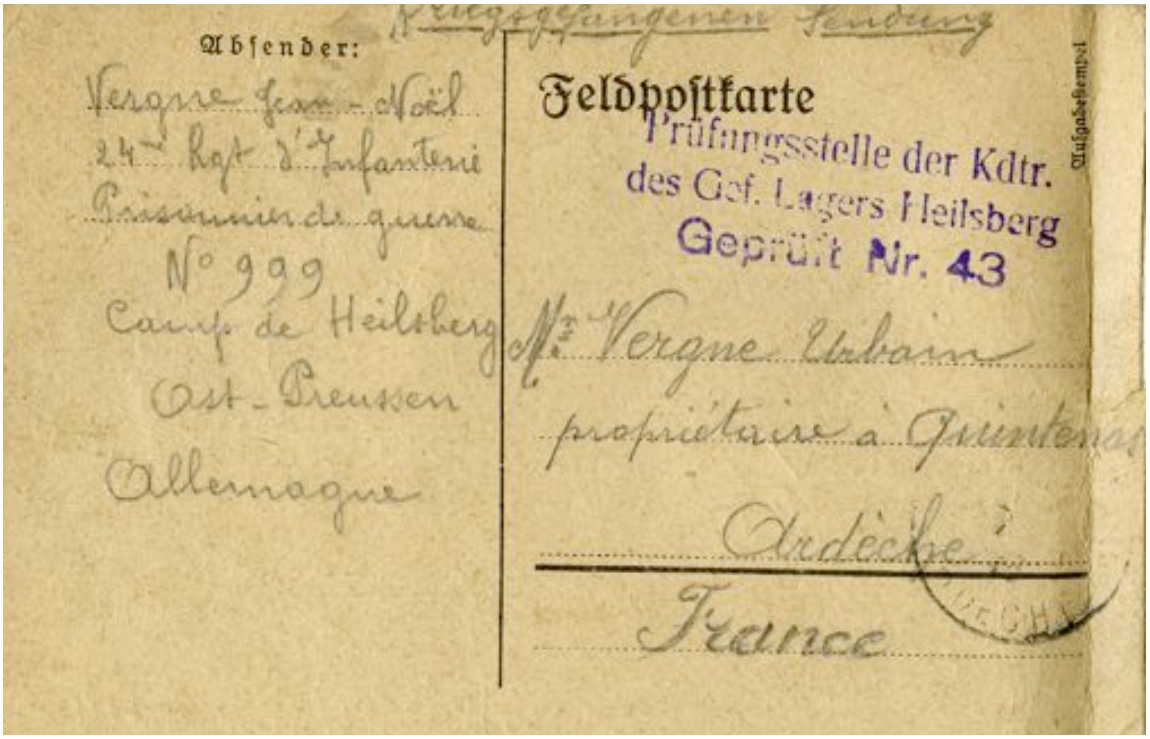
(Ecrire lisiblement et seulement sur les lignes.) Le 14 Juin 1916

Chers Parents. Je suis prisonnier [redacted] sans blessure, en bonne santé. Avais reçu, dernière heure, lettre d'Hervé et mandat de 10 dont merci. Reçu également lettre de Joseph et 5 lettre de l'oncle Cadet et 5. Remerciez-les pour moi ne pouvant le faire à cette heure. Avais reçu carte Emile. Je ne puis vous donner encore une adresse exacte par conséquent ne m'envoyez rien sans que je vous l'aie donnée. Je suis heureux de vous donner signe de vie je n'en demande pas davantage. Votre fils qui vous embrasse

Jean Vergne

Premier courrier de prisonnier en date du 14 Juin 1916

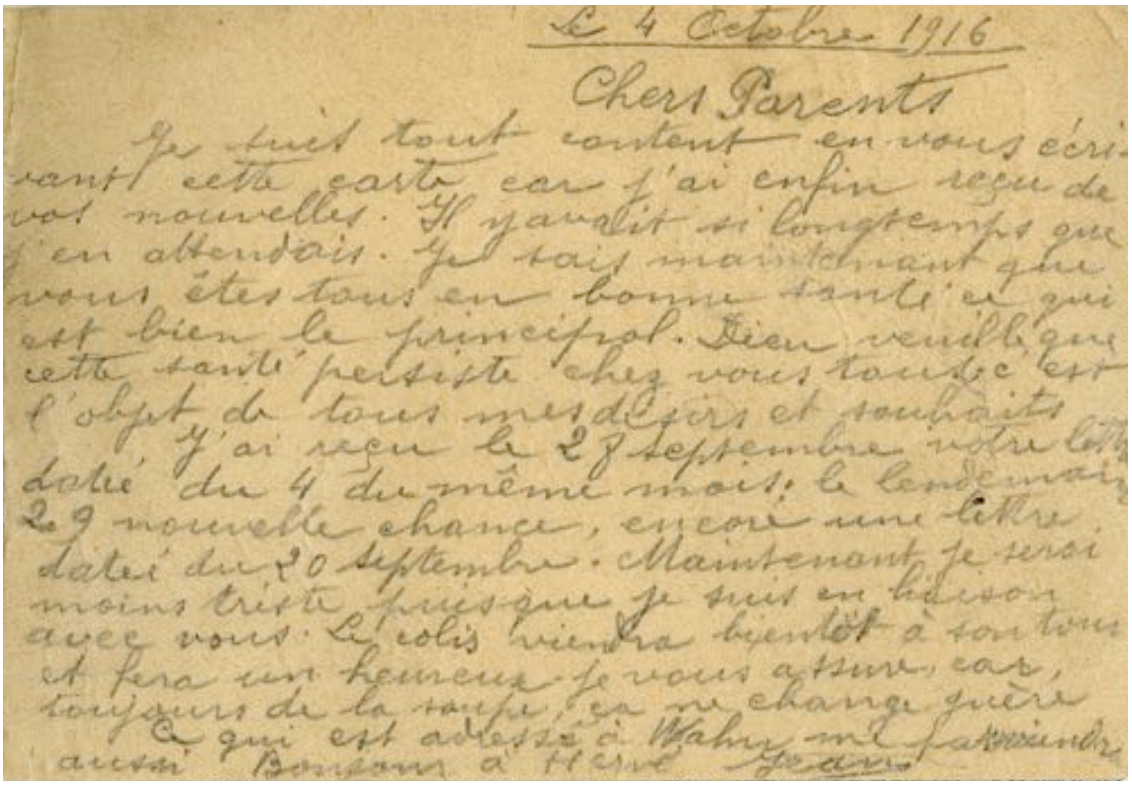
Planche II



Absender:
Vergne Jean-Noël
24me Regt d'Infanterie
Prisonnier de guerre
N° 999
Camp de Heilsberg
Ost-Preussen
Allemagne

Feldpostkarte
Prüfungsstelle der Kdtr.
des Gef. Lagers Heilsberg
Geprüft Nr. 43

Mme Vergne Urbain
propriétaire à Quinten
Ardèche
France



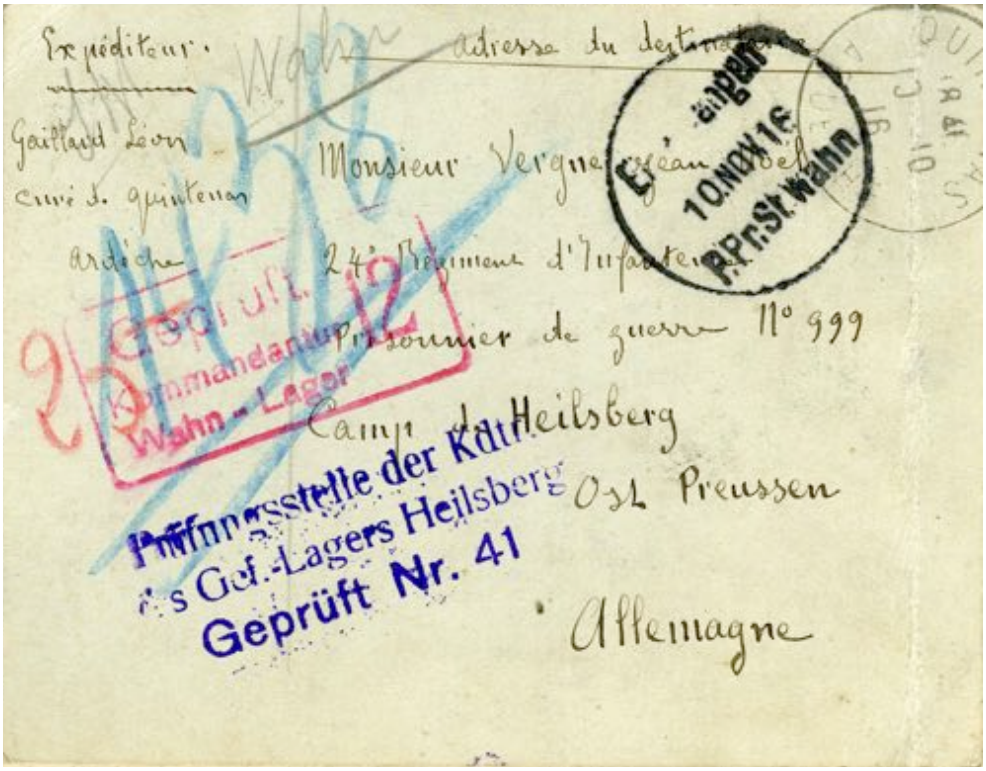
Le 4 Octobre 1916

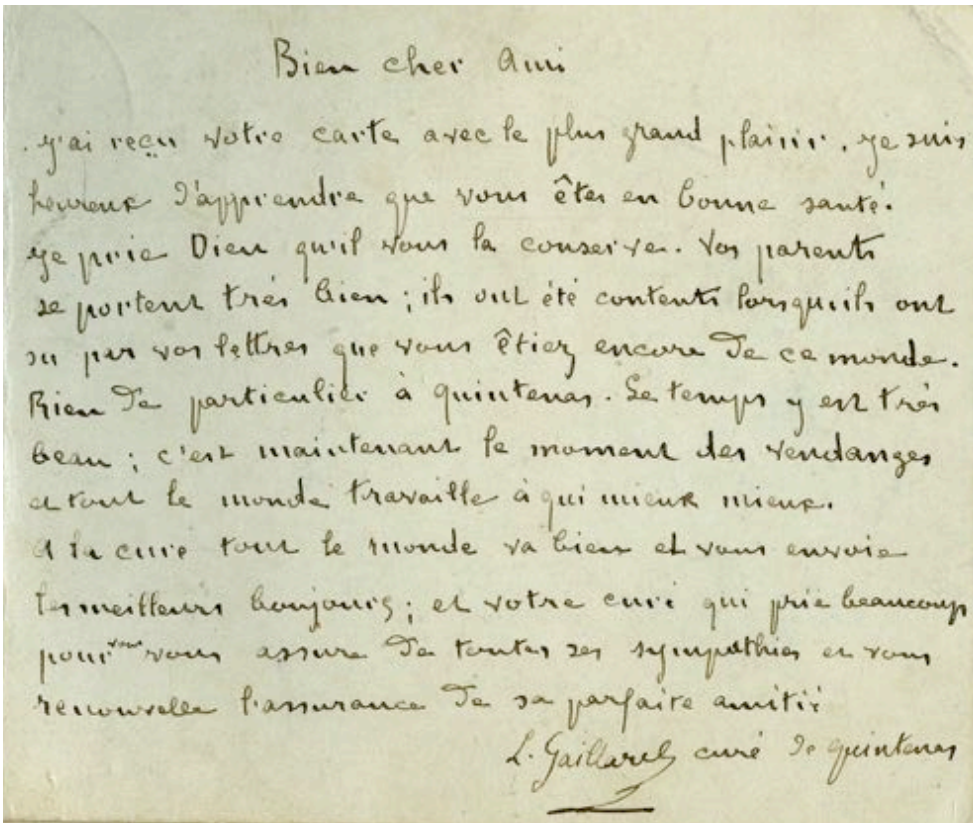
Chers Parents

Je suis tout content en vous écrivant cette carte car j'ai enfin reçu de vos nouvelles. Il y avait si longtemps que j'en attendais. Je vois maintenant que vous êtes tous en bonne santé ce qui est bien le principal. Dieu veuille que cette santé persiste chez vous toute est l'objet de tous mes désirs et souhaits. J'ai reçu le 27 septembre votre lettre datée du 4 du même mois; le lendemain 29 nouvelle chance, encore une lettre datée du 20 septembre. Maintenant je serai moins triste puisque je suis en liaison avec vous. Le colis viendra bientôt à son tour et fera un heureux je vous assure, car, toujours de la soupe, ça ne change guère. Ce qui est adressé à Wahy me parviendra aussi. Bonsoir à tous. Je vais

Première lettre après avoir établi le contact – 4 Octobre 1916

Planche III





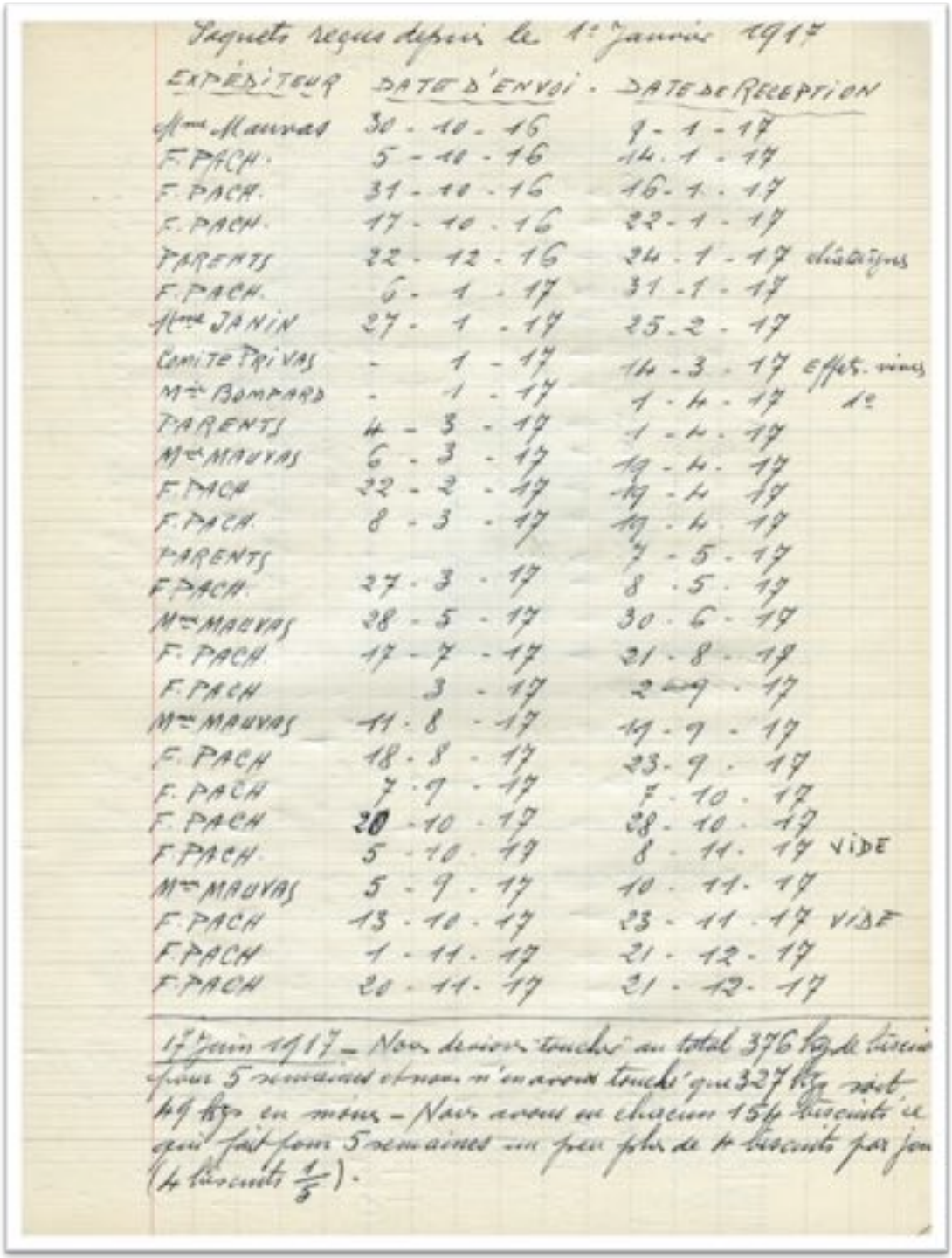
Bien cher Ami

J'ai reçu votre carte avec le plus grand plaisir. Je suis heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé. Je prie Dieu qu'il vous la conserve. Vos parents se portent très bien ; ils ont été contents parcequ'ils ont su par vos lettres que vous étiez encore de ce monde. Rien de particulier à Quintenas. Le temps y est très beau ; c'est maintenant le moment des vendanges et tout le monde travaille à qui mieux mieux.
A la cure tout le monde va bien et vous envoie ses meilleurs bonjours ; et votre curé qui prie beaucoup pour vous assure de toutes ses sympathies en vous renouvelle l'assurance de sa parfaite amitié.

L. Gaillard curé de Quintenas

Courrier du curé Gaillard – Octobre 1916

Planche IV



Paquets reçus depuis le 1er janvier 1917

EXPÉDITEUR	DATE D'ENVOI	DATE DE RÉCEPTION	
Mme Mauvas	30 - 10 - 16	9 - 1 - 17	
F. PACH.	5 - 11 - 16	14. 1 - 17	
F. PACH.	31 - 10 - 16	16 - 1 - 17	
F. PACH.	17 - 10 - 16	22 - 1 - 17	
PARENTS	22 - 12 - 16	24 - 1 - 17	chocolat
F. PACH.	6 - 1 - 17	31 - 1 - 17	
Mme JANIN	27 - 1 - 17	25 - 2 - 17	
Comité PRIVAS	- 1 - 17	14 - 3 - 17	effets vins
Mme BOMPARD	- 1 - 17	1 - 4 - 17	1e
PARENTS	4 - 3 - 17	1 - 4 - 17	
Mme MAUVAS	6 - 3 - 17	19 - 4 - 17	
F. PACH	22 - 2 - 17	19 - 4 - 17	
F. PACH.	8 - 3 - 17	19 - 4 - 17	
PARENTS		7 - 5 - 17	
F. PACH.	27 - 3 - 17	8 - 5 - 17	
Mme MAUVAS	28 - 5 - 17	30 - 6 - 17	
F. PACH.	17 - 7 - 17	21 - 8 - 17	
F. PACH	3 - 17	2 - 9 - 17	
Mme MAUVAS	11 - 8 - 17	19 - 9 - 17	
F. PACH	18 - 8 - 17	23 - 9 - 17	
F. PACH	7 - 9 - 17	5 - 10 - 17	
F. PACH	20 - 10 - 17	28 - 10 - 17	
F. PACH.	5 - 10 - 17	8 - 11 - 17	VIDE
Mme MAUVAS	5 - 9 - 17	10 - 11 - 17	
F. PACH	13 - 10 - 17	23 - 11 - 17	VIDE
F. PACH	1 - 11 - 17	21 - 12 - 17	
F. PACH	20 - 11 - 17	31 - 12 - 17	

17 Juin 1917 – Nous devions toucher au total 376 kg de biscuits pour 5 semaines et nous n'en avons touché que 327 kg soit 49 kg en moins – Nous avons eu chacun 15 g biscuits ce qui fait pour 5 semaines un peu plus de 4 biscuits par jour (4 biscuits 1/2).

Liste des colis reçus pendant sa captivité établie par Jean Vergne

8 – Camp de travail

Voici quelques notes jetées sur un petit calepin pendant cette période de ma captivité.

1 Juin 1917 • Voici exactement un an que je suis prisonnier. Chaque jour me paraissait bien long, chaque semaine me paraissait interminable et voilà qu'un an a passé comme un jour. Jusqu'à présent il m'avait été impossible de rédiger des notes car l'encre était interdite aux prisonniers. Cependant j'avais un encrier que je cachais soigneusement mais un jour le kommandoführ le découvrit et, poliment, me le confisqua. Quelle année que celle que je viens de passer ! Quelle triste vie ! Seigneur, délivrez-moi, je vous en conjure !

3 Juin 1917, Dimanche • Ce matin on nous a conduits aux douches. En attendant mon tour j'ai ramassé, dans les buissons, une trentaine d'escargots. A midi nous avons eu une soupe de pulpes de betteraves assaisonnées aux œufs de poissons ; aucun des français n'a pu la manger, la plupart ne sont pas allés la chercher. Je ne l'ai pas prise et me suis contenté d'un biscuit sur lequel j'ai étendu un peu de lard fondu. L'après-midi j'ai fait cuire mes escargots. Vers 4h. Nous avons reçu une cuillerée de marmelade. Le soir à 6h. on nous a distribué du cacao artificiel, un morceau de pain et un morceau de boudin frais. J'ai préparé mes escargots ; ils étaient exquis ; avec mon cacao, mon morceau de boudin et ma petite tranche de pain j'ai fait un excellent repas, un vrai repas de dimanche.

4 Juin 1917 • Malgré les cris du Bouc et du Marchand de poisson je ne me suis pas "crevé" au travail aujourd'hui. À la reprise du travail, à 1h., le petit Müller nous a dit que les sociaux-démocrates français n'avaient pas envoyé de représentants à la conférence de Stockholm. Cela ne nous intéresse guère, cela n'améliore guère notre situation.

5 Juin 1917 • Journée assez bonne. À midi, soupe immangeable. Pointu et le Juif sont en permission. Bono également est parti ce matin laissant la direction au Têtard. Pas d'incident particulier mais le vieux Bouc nous a un peu "embêtés" ce matin.

6 Juin 1917 • Journée mouvementée. Deux français employés comme charpentiers ont été ramenés du chantier à la baraque parce qu'ils ne travaillaient

pas assez. Le marchand de morues a voulu essayer de nous mener rondement mais n'y a pas réussi. Toujours la même mesure au travail ; nous en ferons toujours assez. Bono est venu après le jus du matin ; Têtard est allé lui dire que nous ne travaillions pas assez ; il s'est approché et nous a regardés travailler mais il ne nous a rien dit.

Vers 11h. le Bouc s'est amené et nous a insultés disant que nous étions des chiens de fainéants et que nous ne faisions rien ; nous nous sommes tous récriés et notre interprète a protesté en disant que nous ne recevions pas la nourriture nécessaire aux travailleurs. Le Bouc a demandé au Têtard une punition pour ce camarade ; il a été mis au cachot sans nourriture. À midi, soupe aux œufs de poisson, immangeable. Pour la plupart nous avons apporté au chantier nos gamelles pleines afin de montrer aux civils la nourriture que l'on nous sert. Cette soupe a été présentée au Singe ; il nous a promis que dans quelques jours nous serions mieux nourris. Mais, depuis six mois, on nous fait cette même promesse, la nourriture n'a pas été améliorée, elle a été de plus en plus mauvaise au contraire. Nous nous sommes donc promenés sur le chantier avec nos gamelles à la main. Le Marchand de Morue rageait ; il a remplacé notre équipe par des Russes, puis il nous a envoyés vers le contremaître qui dirige les travaux de terrassement au tunnel ; ce dernier n'a pas voulu de nous et nous a renvoyés au Marchand de Morues. Le Marchand de Morues hurlait comme un damné, faisant le geste de lancer ses mains à terre, enfonçant son chapeau jusqu'au dessous de ses oreilles, de désespoir.

Il a renoncé à nous occuper et à s'occuper de nous ; il nous a laissés inactifs sur le chantier. Cela nous a permis de faire la pause. Au bout d'une demi-heure, sa colère s'étant un peu calmée il nous a rappelés et nous a disséminés sur le chantier. Un groupe est reparti faire du terrassement vers le tunnel.

Il y a eu encore quelques altercations avec le Têtard qui a reconduit deux français à la baraque ; ils ont été mis au piquet devant la baraque jusqu'au coucher à 8h ½. Il y a eu du "chambard" aujourd'hui. On a reçu un sac de colis ; il ne contenait que sept colis. C'est toujours honteux ce service des colis qui n'arrivent pas.

7 Juin 1917 • Aujourd'hui nous n'avons pas été au travail sauf quinze Russes qui ont dû aller décharger des sacs de ciment.

C'est la fête du Saint-Sacrement à Erpel. Les rues sont pavoisées, couvertes de verdure ; le matin nous avons vu passer la procession. De nombreuses bannières étaient portées par de vieux messieurs coiffés d'un haut de forme, vêtus d'une redingote noire avec une écharpe. Bono nous a laissés relativement tranquilles

aujourd'hui ; il y a eu de petites corvées mais pas d'appel et pas de ces revues si ennuyeuses. La soupe, comme celle d'hier, a été immangeable.

8 Juin 1917 • Aujourd'hui, sous la surveillance de Pointu j'ai fait partie d'une équipe de terrassiers. Pointu était bien luné et il ne nous a pas tracassés. La soupe a été assez bonne à midi. J'ai cueilli une trentaine d'escargots que je mangerai dimanche. Deux petits tuyaux : (sous toute réserve) le premier suivant lequel les Français attaqueraient près de Belfort est de Pointu, le deuxième suivant lequel les Autrichiens reculeraient sous la poussée des Italiens nous vient des civils belges.

9 Juin 1917 • Aujourd'hui, nous est arrivé un nouveau camarade français. Mon équipe a été sous la surveillance du Juif. Ce matin Bono est apparu avec un œil au beurre noir. Il a dû se battre. Dans la journée, un officier est venu lui parler. Il y a eu quelques colis ; aucun pour moi encore cette fois.

Dimanche 10 Juin 1917 • Ce matin nous avons été aux douches. Journée assez tranquille. À midi, la soupe n'était pas mangeable mais nous avons eu un petit morceau de viande. A 4h. nous avons eu une cuillérée de marmelade. Le soir nous avons eu quelques pommes de terre en robe des champs avec une espèce de fromage qui était plein d'asticots. Il y avait beaucoup plus d'asticots que de fromage. Après réclamation il a été remplacé par de petits harengs.

11 Juin 1917 • J'ai commencé ma journée sur la ligne du tunnel. J'ai fait ensuite du terrassement près de la pile du pont qui borde la route. Ensuite je suis allé de l'autre côté du Rhin pour y décharger des sacs de ciment sous les ordres du Juif et du Binoclard ; celui-ci m'a un peu malmené au début.

12 Juin 1917 • Aujourd'hui j'ai été occupé à divers travaux. J'ai fait du terrassement ; j'ai chargé des sacs de ciment, j'ai jeté de la terre dans le Rhin, j'ai travaillé au charbon.

À la reprise du travail, à 1h. j'étais revenu sur ma péniche pour jeter de la terre dans le Rhin quand tout à coup Pointu me fait signe de partir de l'autre côté avec le bateau pour aller décharger du ciment ; je cours prendre ma gamelle avant de partir et quand je reviens le bateau a quitté le bord. Alors Pointu, rouge de colère me traite de chien de cochon de fainéant, puis saisissant une planche il me la lance du haut du pont. Elle m'atteint à la poitrine ; sous le coup, je m'assieds et demeure immobile. Pointu descend dans la péniche, me secoue brutalement puis il tire sa baïonnette et se met à faire des moulinets devant moi en criant « Arbeit ! arbeit ! » « Au travail ! au travail ! ». Je recommence à jeter de la terre à l'eau ; l'incident est clos. Le soir, je réclame, je porte plainte à Bono pour avoir été

frappé par Pointu. Bono me demande si je désire qu'il formule une plainte contre Pointu, je réponds non. Pointu me cherche des yeux dans la salle le soir et dit en s'adressant à moi « Morgen ! » ce qui veux dire : « Demain tu me paieras cela, demain je t'aurai. »

On nous annonce qu'à partir de demain la soupe ne sera plus faite ici mais qu'elle sera apportée de la cantine des civils belges. Il y aura désormais soupe et légumes ; souhaitons que ça dure.

13 Juin 1917 • Comme il me l'avait promis hier, Pointu a voulu me mener la vie dure aujourd'hui. En arrivant au chantier de l'autre côté du Rhin il m'a fait sortir des rangs pour me faire travailler seul avec un camarade à fournir le ciment à la bétonnière ce qui est un travail fatigant et peu agréable. Les sacs de ciment sont en papier et ils sont tous crevés ; nous avons bien du mal à en tenir à la bétonnière.

Pointu et Jambe-de-laine, une espèce de contremaître boiteux n'ont pas manqué de nous embêter.

À midi la soupe n'a pas été mangeable et nous n'avons eu qu'une demi-ration de pain, environ 60 grammes. Heureusement, ce soir nous avons reçu nos biscuits pour cinq semaines ; il en manquait cinquante kilos. Cela fait que nous n'avons reçu que cent cinquante-cinq biscuits chacun. Nous avons adressé une réclamation.

14 Juin 1917 • Aujourd'hui encore j'ai travaillé au ciment avec mon camarade Pétrault. Pointu ne nous a pas "embêtés". J'ai reçu une lettre de mes parents et je leur en ai écrit une.

15 Juin 1917 • J'ai encore travaillé au ciment avec Pétrault. Nous avons pu faire un peu la pause mais le Têtard nous a "embêtés".

Samedi 16 Juin 1917 • J'ai travaillé au terrassement. Ce matin, le Têtard nous a un peu tracassés. Il a ramené Pétrault à la baraque et l'a laissé toute la journée au piquet en plein soleil.

Dimanche 17 Juin 1917 • Bono ne nous a pas trop "embêtés" aujourd'hui. L'ordinaire a été considérablement amélioré. À midi nous avons eu un bon bouillon, de la viande en sauce et des pommes de terre. Le soir nous avons eu des pruneaux.

18 Juin 1917 • Toute la journée j'ai jeté de la terre dans le Rhin. Nous n'avons pas été tracassés. La soupe a été mangeable. J'ai reçu deux lettres.

18 Juin 1917 • Toute la journée j'ai jeté de la terre dans l'eau. La journée a été tranquille pour moi. Nous avons reçu quatorze colis ; il n'y en avait point pour moi. Voilà quarante jours que je n'en ai pas reçu et pourtant je sais qu'on m'en envoie.

20 – 21 – 22 Juin 1917 Rien de particulier.

Samedi 23 Juin 1917 • Toute la matinée j'ai poussé les wagonnets de béton depuis la bétonnière jusqu'à la grue. Le soir, Pointu m'a désigné pour balayer et nettoyer la baraque.

Dimanche 24 Juin 1917 • Bono nous a promis de faire la fouille mais il ne nous a pas dérangés du tout. À midi, la nourriture était mangeable.

25 Juin 1917 • Nous avons poussé des wagonnets de terre ; nous avons été tranquilles. J'ai reçu une lettre de mon père ; il me dit qu'on est sans nouvelles de moi depuis trois mois à la maison. Cependant j'écris chaque mois.

26 et 27 Juin 1917 • Même travail. Journées assez tranquilles.

28 Juin 1917 • Nous poussons des wagonnets de béton de la bétonnière à la grue. Pendant que la grue élève le béton sur la pile du pont en construction nous nous asseyons et nous reposons sur le bas de la grue. Un civil qui n'aime pas à nous voir assis s'est avisé d'étendre du cambouis sur le bord de la grue. Nous avons remarqué la chose et nous avons compris. Mais nous avons vu aussi une boîte à demi-pleine de cambouis qui se trouvait là. Le civil ayant laissé sa veste et son gilet sur une pierre, un prisonnier a songé à la loi du talion. En ramenant le wagonnet et sans être vu de personne il a renversé la boîte de cambouis sur la veste et sur le gilet du civil. Celui-ci ne s'est aperçu de ce qu'on lui avait fait qu'un moment après lorsque nous ramenions le wagonnet. Il nous a menacés du poing nous a adressé quelques injures mais comme il ne savait et ne pouvait savoir lequel d'entre nous lui avait joué ce tour il n'a pu faire davantage et nous avons bien ri à ses dépens. Le graisseur a été graissé.

29 Juin 1917 • Les Russes ont adressé une plainte collective au général allemand commandant le camp de Wahn pour réclamer au sujet de la nourriture. Le kommandofür ne nous donne pas la nourriture qui nous est destinée ; il vend les pommes de terre qui sont envoyées pour nous. Il en est de même pour les chaussures. Nous avions, nous aussi, les Français, adressé une plainte à ce sujet mais nous l'avions adressée au Consul d'Espagne à Cologne et elle avait été interceptée par les Allemands qui envoyèrent deux officiers pour nous interroger. Lorsque ces officiers arrivèrent à notre baraque, l'auteur de la lettre ne s'y trouvait pas. Il était avec moi, tous deux nous avions porté la marmite de soupe

de l'autre côté du Rhin ; nous étions chargés de cette corvée. « Tous vos prisonniers français sont-ils bien là ? » demandèrent les officiers au kommandofür. Celui-ci répondit : « Il n'en manque que deux qui ont été porter la soupe mais ils ne sont pas capables d'avoir écrit cette lettre, ils sont très bêtes. » « Quel est celui d'entre vous qui a écrit la lettre ? » demandèrent les officiers à nos camarades qui répondirent unanimement : « Tous ! C'est nous tous qui l'avons écrite ! ». « Mais quel est donc celui qui l'a affranchie et qui l'a mise à la poste ? » demandèrent-ils encore. « Personne ! » répondirent les Français comme un seul homme. « Bien, dirent les officiers allemands, tous ont écrit la lettre et personne ne l'a mise à la poste. » Ils expliquèrent qu'il était impossible à l'Allemagne de donner une meilleure nourriture aux prisonniers. « Croyez-vous, disaient-ils, que nous mangeons du pain blanc et du chocolat nous ? »

1 Juillet 1917 • Le mois de Juillet commence mal. Bono a eu la visite d'un officier qui est demeuré avec lui une bonne partie de l'après-midi. Il avait été question de son départ mais je crois qu'il a réussi à se disculper. L'officier a rassemblé les Russes et leur a demandé qui avait écrit la lettre qu'il avait entre les mains et qui était une plainte sur les mauvais traitements que nous recevions. Ceux qui l'ont écrite sont sortis des rangs et ont déclaré qu'ils avaient exprimé les sentiments de tous les camarades. Après une longue discussion avec Bono, l'officier lui a serré la main et s'en est allé.

2 Juillet 1917 • Représailles. Pour se venger, Bono a dit que dorénavant les deux portes de la baraque donnant accès aux cabinets et au lavabo-cuisine seraient fermées et que la tinette serait en permanence dans la baraque. De même nous serions obligés de nous coucher immédiatement après l'appel à 8h ½. Bono a hurlé ; la bête a poussé son cri.

3 Juillet 1917 • Aujourd'hui c'est le Bouc qui a été furieux envers nous, toujours parce que nous ne travaillons pas assez. Il nous a insultés. Puis il a eu une vive altercation avec notre gardien, le Juif. Il lui a dit qu'il ne faisait pas son devoir et qu'il était tenu de nous contraindre au travail. Le gardien n'a pas eu peur, il s'est défendu énergiquement. Dans l'après-midi un officier est passé au chantier. Bono est venu faire des observations au Juif parce qu'il a répondu dignement au Bouc qui a fait un rapport. Si ce gardien nous quitte nous le regretterons. Il n'est pas méchant envers nous. Il ne nous restera plus que cet idiot de Têtard, ce ridicule voyou de Pointu alias Casse-Noisette, dignes émules de leur chef Bono. La Femme enceinte qui nous garde la nuit n'est pas un mauvais "zig" mais il a "la trouille" de Bono et tremble de crainte quand il s'agit d'exécuter ses ordres. En attendant,

nous sommes toujours privés du Wasser-Küche et des cabinets par ce sacripant de Bono.

4 Juillet 1917 • Le Juif est disparu aujourd'hui. Il a été puni parce qu'il a refusé d'être méchant et brutal envers nous. C'était un bon Juif ; nous le regrettons.

Ce soir nous avons recouvré le droit d'aller aux latrines et au lavabo ainsi que de demeurer dans la salle après 8h ½. Au chantier, le Petit Maçon a voulu nous lancer son marteau dessus. S'il l'avait fait il aurait reçu des coups de pelle ; nous sommes tous solidaires pour défendre un camarade.

5 Juillet 1917 • Schmitt, le Marchand de Morues, est reparu ce matin, nous ne l'avions pas revu depuis samedi.

Ce matin les prisonniers civils belges ont été amenés sous notre hangar et toute la journée ils ont dû rester au garde à vous sans nourriture. Ils ont été traités de la sorte parce qu'ils refusent de signer un contrat d'après lequel ils seraient travailleurs volontaires en Allemagne. Je crois qu'en vertu de conventions spéciales entre belligérants et pays neutres ces Belges ne pouvaient être retenus en Allemagne qu'en qualité de travailleurs volontaires ayant librement donné leur consentement. Mais comme les Allemands avaient besoin d'eux ils voulaient obtenir ce consentement par la force. Le soir, à la nuit tombante, ils sont toujours là au garde à vous sous le hangar ; ils ont été admirables d'endurance et ils auront le dessus ces braves Belges. Quelle félonie de la part de ces sales Boches ! Et ils disent : Dieu est avec nous : « Gott mit uns » peut-on lire sur la plaque de leurs ceinturons.

Aujourd'hui Pointu a eu une crise de fureur comme avant-hier ; il a chargé son fusil et a mis en joue notre camarade Bouvard, un Vosgien. Bouvard lui a fait le suprême défi ; il s'est redressé en bombant sa poitrine et en élevant le front. Il est demeuré là immobile sur place, très fier avec un air de dire : Tire donc, lâche, si tu en as le courage !

Pointu en a pâli et a rabaissé son arme d'un air plutôt penaud. Puis il a ordonné à notre camarade de rentrer à la baraque où il serait au garde à vous. Il y est encore. Bono lui a dit qu'il serait fusillé demain matin mais, comme nous tous, il connaît ce refrain et d'ailleurs il ne craint pas la mort.

Pointu m'a mis aussi en joue, un jour, pour m'obliger à prendre deux grandes planches sur mon épaule au lieu d'une seule que j'avais prise. Comme je me trouvais seul avec lui et éloigné de mes camarades, j'ai pris les deux planches. Si j'avais été près de mes camarades j'aurais refusé !

Vendredi 6 Juillet 1917 • La nuit venue, les Allemands ont fait entrer les Belges dans le milieu de notre baraque et les ont obligés à demeurer debout au garde à vous. Cependant, vers le milieu de la nuit, la sévérité de leurs gardiens s'étant un peu relâchée, vaincus par la fatigue, les uns après les autres, ils se sont accroupis, assis, puis étendus sur le plancher de la salle. Par un reste de pitié, Bono les a laissés ainsi ; les pauvres civils belges ont pu se reposer un peu malgré la mollesse du plancher. Des camarades français leur ont fait passer quelques biscuits. Bono s'en est aperçu ; il est venu les leur enlever en criant. Puis il a demandé les noms de ceux qui avaient fait passer les biscuits ; comme personne ne disait rien ils nous a menacés de nous punir tous, immédiatement. Alors, deux d'entre nous se sont chargés de prendre tout sur eux en donnant leur nom. Bono leur a dit qu'ils seraient sévèrement punis le dimanche suivant.

Dimanche 8 Juillet • Les camarades qui devaient être sévèrement punis aujourd'hui ne l'ont pas été. Les Belges ont, je crois, obtenu gain de cause grâce à leur ténacité et à leur héroïsme. Ils vont être ramenés en Belgique.

Nous avons des tuyaux d'après lesquels ça ne va guère bien pour l'Allemagne en ce moment.

Dimanche 15 Juillet • Ce soir, le nouveau kommandofür est arrivé ; c'est un -webel. Bono va partir ; tant mieux.

On nous a annoncé que, par mesure de représailles, le service des colis était suspendu ; tant pis. Nous manquons de pain depuis deux jours.

Lundi 16 Juillet 1917 • Ce soir, le nouveau kommandofür nous a avertis qu'il rentrait en fonctions. Je serai bon avec vous, nous a-t-il dit, mais si vous me créez des ennuis je deviendrai très sévère. Nous avons convenu que nous lui donnerions le nom de Sous-Off s'il n'est pas trop "vache" et celui de Bono III dans le cas où il serait méchant pour nous.

17 Juillet 1917 • Ce matin j'ai été pris à partie par le Têtard. À peine étais-je au travail depuis un quart d'heure qu'il m'a cherché noise pour je ne sais au juste quelle raison car il avait beau crier comme un veau je ne comprenais pas ce qu'il me disait. Je crois qu'il trouvait que je ne travaillais pas assez et pas assez vite. Par trois fois, j'ai cru qu'il allait me dévorer. Enfin, en hurlant, il m'a ordonné de rentrer à la baraque ; depuis 6h ½ jusqu'à 6h du soir. Par bonheur le temps ne m'a pas paru trop long. Bono n'est pas encore parti ; il ne m'a pas dit un seul mot, le feldwebel, lui non plus ne m'a rien dit.

C'est donc le Têtard seul qui a voulu me punir ; je crois même que Bono l'a remballé et l'a blâmé de m'avoir ramené à la baraque.

Je n'ai pas refusé de travailler ; je n'ai pas répondu un seul mot au Têtard qui m'injuriait. Je n'avais donc aucun motif d'être puni. Quant au travail il ne m'était pas possible d'en fournir davantage et je ne voulais pas en fournir davantage.

Mercredi 18 Juillet 1917 • Le Marchand de Morues nous a rassemblés dès notre arrivée sur le chantier ce matin. Il a séparé ceux qui, d'après lui, ne sont que des "Faulenzer", des paresseux. J'en suis toujours. Nous avons travaillé à la voie du tunnel. Têtard était méchant pour commencer mais il s'est calmé.

Je crois que c'est Fénelon qui a dit à peu près ceci : « Il n'y pas d'infortune plus grande pour un homme que d'être privé de sa liberté par la captivité. » Ceux qui en ont goûté comme moi peuvent dire et affirmer que cela est bien vrai. C'était une vie de brutes que nous menions dans les kommandos allemands. Traités comme un vil bétail, forcés au travail durant de longues journées, mal vêtus encore plus mal nourris, nous n'avions rien pour l'esprit, pour l'âme ; Impossible de se procurer des livres de lecture ou d'étude ; et quand nous en aurions eu nous n'aurions pas eu le temps de les lire ou de les étudier. Lorsque nous avions un peu de temps libre il était employé à nous préparer un peu de nourriture ou à nettoyer nos vêtements, à laver notre corps et notre linge.

Nos camarades russes étaient très sales ; ils avaient des poux. Chaque jour nous devions examiner nos vêtements pour ne pas nous laisser envahir par la vermine.

En fait de religion il n'y en avait pas beaucoup parmi les prisonniers français. Parfois, le Dimanche, le kommandoführ demandait quels étaient ceux qui désiraient aller à la messe. J'y allais à chaque fois mais c'est à peine si trois ou quatre camarades me suivaient. L'interprète, Monsieur Lefay, un employé de banque venait presque toujours.

Je ne sais pas pourquoi le kommandoführ ne nous faisait pas conduire à la messe chaque dimanche.

Certains dimanches il aurait voulu que tous les Français allassent à la messe et il promettait des corvées à faire pour ceux qui demeureraient à la baraque. La plupart des Français refusaient d'aller à la messe et préféraient faire des corvées. Ils répondaient qu'ils n'y allaient pas en France et qu'ils feraient de même en Allemagne.

Un jour un père Jésuite Polonais vint à la baraque. Il parla à ses compatriotes qui étaient prisonniers russes puis il fit dire qu'il confesserait les Français qui

voudraient bien venir à l'église avec les Polonais ; J'y allai avec un seul camarade. Le père Jésuite parlait assez bien le français. Après nous avoir confessés il nous donna à chacun un gros cigare.

Le lendemain j'entendis la Messe et je fis la Sainte Communion. À mon retour à la baraque je fus accueilli en ces termes par un camarade qui se tenait au milieu d'un groupe : « Alors, tu l'as avalé la pastille ? »

Au lieu de lui répondre par une bonne parole douce, charitable, souriante qui l'eût tranquillement remis à sa place, je voulus porter la main sur lui parce qu'il m'avait vexé. Ce n'était pas intelligent de ma part ; ce camarade qui était beaucoup plus fort que moi me donna deux gifles retentissantes. C'est à peine si deux ou trois camarades prirent ma défense ; les autres trouvaient que j'avais tord ; quelques-uns m'invectivaient. Actuellement, en me remémorant cet incident, je reconnais moi-même que j'avais eu tort. Si j'avais été bien pénétré de la douceur et de la charité du Christ j'aurais su trouver la réponse qui convenait pour la circonstance et j'aurais fait une meilleure impression sur mes camarades de captivité. Si j'avais été un saint… oui. Mais hélas !...

Je demeurai pendant dix mois à la Filiale n° 1438 à Erpel que je quittai le 25 Août 1917 pour aller travailler chez les paysans du Rhin.

Correspondance

24 Décembre 1916 - Lettre de mon père

Nous n'avons pas reçu de tes nouvelles depuis ta carte datée du 19 Novembre et le temps nous dure. Nous t'avons adressé un colis de 5 kg le 22 Novembre et nous ne savons si tu l'as reçu. Nous voyons que depuis que tu as changé de camp les nouvelles sont plus rares. Nous sommes en bonne santé et demandons au Divin Enfant qu'il te garde et que cette fête de Noël soit la dernière à passer loin de nous. Hervé était à l'hôpital et il est proposé pour la réforme. Nous avons eu du mauvais temps pluie et neige mais il ne fait pas trop froid en ce moment. J'ai donné de tes nouvelles à ton parrain de St Vallier. Il était un peu fatigué mais va mieux en ce moment.

Ta mère, Louise et Clotilde, se joignent à moi pour te dire nos meilleurs souhaits pour la nouvelle année.

P.S. – J'avais écrit cette lettre hier et Louise, en revenant de la messe, nous a rapporté ta carte du 26 Novembre.

GEPRÜFT 74 Wahn

✦

Janvier 1917 - Carte de Mme Mauvas, Champvert – La-Demi-Lune

Mon cher Ami

J'ai bien reçu votre carte du 15 Novembre ? Il y avait longtemps que je n'avais rien reçu de vous, aussi elle m'a bien fait plaisir ; Je pense que les colis vous sont parvenus. Ma mère voue en envoie un par l'Hôtel de Ville.

Pouvez-vous faire cuire les pâtes et voulez-vous que je vous en envoie ainsi que du riz ? Ici il fait très froid, nous avons beaucoup de neige. Mme Garnier, ma mère et moi vous envoyons nos amitiés.

J. Mauvas

✦

3 Janvier 1917 - Lettre de mon frère Hervé

Cher Frère

Jusqu'ici j'avais laissé aux parents le soin de correspondre avec toi car il leur été plus facile qu'à moi de t'écrire.

Ils t'avaient bien dit que j'étais à Bron depuis le 9 Août, mais j'ai vu par tes lettres, que l'on me faisait passer à Lyon, que tu n'avais pas bien compris. Je crois pouvoir te dire maintenant que je viens d'être réformé temporairement. Je n'ai pas à me plaindre trop du temps que j'ai passé à Bron. J'y étais comme mécano d'avion. Tous mes copains de Quintenas ne savaient que dire que « j'avais le filon ». Évidemment on était bien mieux que ces pauvres Quintenassiens. Il y a environ 5 semaines je pris froid à Bron et je toussais beaucoup comme cela m'arrive assez souvent. Je fus envoyé à l'hôpital. Je n'étais pas très malade, cependant n'étant pas très costaud, les majors m'ont proposé pour la réforme temporaire. Après avoir passé 8 jours à l'Exposition j'ai été enfin renvoyé le 31 Décembre.

Je suis donc actuellement à Quintenas pour quelques jours. Peut-être je retournerai ensuite travailler à Lyon. Ramier est venu me voir une fois à Lyon. Il est dans le génie à Avignon. Jeanne et Rosine vont toujours bien je les voyais assez souvent et leur donnais de tes nouvelles.

Il y a eu ces jours-ci beaucoup de permissionnaires. Lucien Rullière est venu, il nous dit de te donner le bonjour de sa part.

Nous n'avons reçu de toi que deux cartes depuis la Toussaint. Je ne sais pas si ta correspondance nous parvient toute. Nous craignons aussi que tu n'aies pas eu tous tes colis. Lorsque tu écriras dis-nous tant que possible ceux que tu as reçus et quand tu les a reçus.

Les parents sont en bonne santé Louise et Clotilde aussi. J'espère que tu n'es pas malade toi-même. Je crois bien fermement que quoiqu'il arrive, l'an nouveau nous rapprochera et amènera la fin de ces calamités.

Reçois donc mes meilleurs souhaits et puisses-tu nous revenir bientôt.

H Vergne

✦

7 Janvier 1917 - À mes parents

Chers Parents,

Je suis toujours en bonne santé et j'espère que ma carte vous trouvera de même. J'ai eu des nouvelles de Hervé par Jeanne ; j'espère qu'il se sera bien remis. Je vois que son rêve se réalise s'il est à l'aviation à Bron. Espérons que la nouvelle année ne s'écoulera pas sans que nous ayons le doux bonheur de nous revoir tous.

Envoyez-moi si possible des légumes secs, haricots, lentilles, des pâtes, avec lard ou graisse. Bien le bonjour à tous les parents à Hervé et à Jeanne quand vous leur écrirez.

Je vous embrasse affectueusement.

J. Vergne

ABSENDUNG 18-1-17
P.Pr. St Wahn

✦

19 Janvier 1917 - À mes parents

Enfin j'ai reçu de leurs nouvelles à ma dernière adresse. Trois lettres : celles des 23 Novembre, 5 et 11 Décembre qui me sont parvenues le même jour. J'ai été bien tristement surpris en apprenant la mort de mon cousin Marius Vergne et celle de mon vieux camarade d'enfance, Gabriel Faurie. Et comment m'a-t-elle épargné, moi, la mort ? Je viens d'avoir 21 ans, le 29 Décembre dernier. Comment se fait-il que je sois encore là ?

Je ne savais pas que mon camarade Mercier d'Annonay était, lui aussi, au camp de Wahn. Il faudrait un hasard pour que je puisse le rencontrer. Demandez à sa femme s'il a, avec lui, mon autre copain, Joseph Vidal. Nous nous étions promis de ne pas nous séparer, tous les trois, au soir du 1er Juin 1916. Et puis, bien malgré nous, nous avons été dispersés. Je suis heureux de savoir qu'Hervé est à Bron. Ainsi ont été exaucés ses désirs qu'il m'avait souvent exprimés. Je souhaite qu'il devienne un Blériot. Jeanne me dit qu'il suit des cours techniques.

Je n'ai pas encore reçu votre colis du 22 Novembre. Je n'ai aucun besoin d'argent. Je ne saurais qu'en faire.

Seuls quelques paquets de vivres peuvent m'être utiles et me faire plaisir. Inscrivez bien lisiblement l'adresse complète et ne craignez pas de l'inscrire en plusieurs endroits.

Revenir au pays sous un ciel pacifique
Et revoir ses parents après ce temps tragique
Voilà tout mon désir, voilà tout mon espoir.
Qu'il est doux de songer à ce temps du revoir.

✦

18 Janvier 1917 - Lettre de mon frère

Leur est parvenu ces jours-ci une de mes cartes où je demandais que l'on m'envoie des châtaignes. Ils m'en ont déjà envoyé un colis de 5 kilos. Il y a des colis qui m'ont été envoyés depuis longtemps et que je n'ai pas encore reçus.

Il est à Quintenas depuis le 1er de l'An mais il serait déjà reparti travailler si le temps avait été meilleur. Ils ont eu une abondante chute de neige qui ne veut pas disparaître. Il craint qu'il ne fasse encore beaucoup plus froid là où je me trouve. Les parents vont assez bien mais notre mère souffre du froid [on n'était guère chauffé à l'intérieur de la maison].

✦

21 Janvier 1917 - Lettre de mon père

Reçu mes cartes des 10 et 24 Décembre. Ils espèrent que j'ai reçu leur colis de 5 kilos du 22 Novembre. Hervé a été réformé le 31 Décembre. Il est arrivé à la maison dans la nuit du 31 au 1er Janvier. Il est resté à la maison jusqu'à ce jour mais demain il repart à Lyon pour tâcher d'y trouver du travail. Il s'ennuyait à ne rien faire et le temps est si peu propice aux travaux des champs. Il est tombé, Dimanche dernier, une épaisse couche de neige et le temps est très froid. Il espère que je n'aurai pas trop à souffrir des rigueurs de l'hiver et dans cette espérance il m'adresse les meilleurs vœux de tous.

GEPRÜFT KOMMANDANTUR WAHN-LAGER 74

✦

Le 28 Janvier 1917 - À mes parents

Chers Parents

J'ai reçu cette semaine la première lettre d'Hervé qui m'a causé bien du plaisir datée du 3 Janvier. J'ai reçu aussi votre colis du 22 Décembre contenant : sucre, sachets riz, 1 paquet macaroni, 1 boite graisse, lard, saucisson, ½ livre chocolat, figues. J'ai été bien content de recevoir du riz, des pâtes et de la graisse. Je suis en bonne santé et tâche de lutter contre l'hiver. Vous autres aussi tachez de vous conserver en bonne santé, ne vous laissez pas gripper. Bonjour à tous les parents et amis. Votre prisonnier qui songe bien à vous.

J. Vergne

ABSENDUNG 8-2-17
GEPRÜFT – WAHN 74
Quintenas 26-2-17

✦

30 Janvier 1917 - Lettre de mon père

Mon Cher Jean,

Nous avons bien reçu tes trois cartes du 10, 17 et 24 Décembre mais nous voyons que tu n'as pas encore reçu notre colis du 22 Novembre. Sans doute maintenant tu l'as reçu depuis. Nous sommes toujours en bonne santé pour le moment Dieu veuille que ma présente lettre te trouve en bonne santé. Ici le temps est très froid et une couche de neige couvre le sol depuis 17 jours, et je vois que le froid sévit partout pourvu que tu ne subisses pas trop à souffrir des rigueurs de ce cruel hiver. Combien je pense à toi à ce moment si loin de nous avec ce temps cruel. Il faut espérer que Dieu te protègera et qu'un jour tu puisses nous revenir en bonne santé.

Hervé travaille maintenant à Lyon. Il t'avait écrit pendant qu'il est venu passer quelques jours. Je pense que tu recevras sa lettre, il est guéri maintenant et il travaille au chaud car il a été réformé à cause du froid. Son tempérament exige qu'il soit au chaud. Nous avons reçu de lui une lettre aujourd'hui et il nous dit que tout va pour le mieux.

Quand tu auras reçu ton colis du 22 Novembre fais nous le savoir. Nous t'en avons adressé 2 autres après celui du 22 Novembre, nous pensons que tu les recevras. Sitôt que nous saurons que tu as reçu celui du 22 Novembre, nous t'en enverrons un autre.

Adieu mon cher Jean, puisse cette nouvelle année nous ramener notre prisonnier et en bonne santé. Ta mère, Louise et Clotilde se joignent à moi et te souhaitons un prompt retour parmi nous.

Ton père qui t'aime. Urbain Vergne

✦

4 Février 1917 - À mes parents

Les dernières nouvelles que j'ai reçues sont celles que m'a apportées la lettre d'Hervé du 3 Janvier que j'ai reçue il y a juste quinze jours. Votre colis du 22-12-16 m'est parvenu le 24-1-17 en bon état. S'il existe un comité départemental s'occupant des prisonniers de guerre veuillez bien donner mon adresse à la Préfecture.

ABSENDUNG 15-2-17
Quintenas 23-2-17

✦

7 Février 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 7 Janvier et constatent que je n'ai pas reçu leur colis du 22 Novembre. Ils voient avec regret que leurs envois ne me parviennent pas aussi régulièrement qu'au camp de Heilsberg. Le froid est vif et une épaisse couche de neige couvre le sol. Le froid est général et ils espèrent que je n'en souffre pas trop.

✦

11 Février 1917 - À mes parents

Chers Parents. Voilà à présent trois semaines que je n'ai pas de nouvelles. J'espérais en avoir l'autre semaine puis dans celle qui vient de passer, mais toujours rien. Je pense bien que j'en aurai celle-ci sans cela, ça ferait un mois sans en avoir ; cependant, je sais que vous m'écrivez chaque semaine. [Ici la censure a recouvert mon écriture d'encre de chine. Je ne sais ce que j'avais bien pu dire]

Je vous embrasse affectueusement.

J. Vergne.

ABSENDUNG 22-2-17
Quintenas 9-3-17

[voir planche I]

✦

Urbain Vergne à Monsieur le Sous Préfet de Tournon

Monsieur le Sous Préfet,

Vous m'excuserez si je prends la liberté de m'adresser à vous pour savoir s'il n'existe pas dans l'Ardèche un Comité de Secours aux Prisonniers, à la Mairie on m'a dit ignorer.

J'ai un fils qui malgré tout ce que nos moyens nous permettent de lui envoyer nous réclame de donner son adresse au Comité de Secours aux Prisonniers qui doit nous dit-il exister dans l'Ardèche comme dans les autres départements.

J'ai pensé m'adresser à Monsieur le Sous Préfet pour avoir soit l'adresse de ce Comité, soit que Monsieur le Sous Préfet veuille faire inscrire mon fils à ce Comité.

J'espère que vous voudrez bien, Monsieur le Sous Préfet, prendre ma demande en considération.

Recevez, Monsieur le Sous Préfet, mes très humbles et sincères salutations.

U. Vergne à Quintenas Ardèche

Adresse du Prisonnier
Vergne Jean Noël
24e Rég^{t} d'Infanterie
Prisonnier de Guerre Matricule 100.873
Camp de Wahn (Rhld)
Filiale 1438
Allemagne

Reçu en Sous Préfecture de Tournon le 18 Février 1917

Transmis à Monsieur le Maire de Quintenas en le priant de vouloir bien inviter l'intéressé à adresser sa demande au Comité Départemental de secours aux prisonniers de Guerre à Privas.

Tournon le 19 Février 1917
Le Sous Préfet

[voir planche II]

✦

12 Février 1917 - Lettre de mon père

Ils n'ont toujours pas reçu de mes nouvelles depuis ma lettre du 7 Janvier et sont inquiets. Ils ont un temps affreux. Depuis bientôt un mois le sol reste recouvert de neige. 18°au-dessous de zéro.

✦

15 Février 1917 À mes parents.

Je n'ai pas encore de leurs nouvelles. Dieu que c'est long ! Je viens par contre de recevoir 4 lettres du mois d'Août 1916 : une de ma mère, deux de mon père et une de M. Adrien Léorat. Je leur demande de le remercier et de lui donner de mes nouvelles. Je les prie d'écrire à Mme Mauvas (La Demi-Lune par Tassin, Rhône) pour lui dire que j'ai bien reçu d'elle deux cartes, trois colis, deux de Septembre et un d'Octobre, de la remercier pour moi. Je lui ai répondu mais n'ai plus eu de ses nouvelles depuis trois mois.

ABSENDUNG 22-2-17
Quintenas 9-3-17

✦

19 Février 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu cette semaine ma longue lettre qu'ils attendaient avec impatience. Maintenant le beau temps revient après un long mois de froid rigoureux. La neige fond, il n'y en a presque plus.

Ils espèrent que j'aurai reçu leur colis du 22 Novembre. Ils m'en ont expédié deux autres et ils m'en enverront un autre cette semaine. Il me dit de prendre mon sort en patience et que le jour où nous serons de nouveau réunis sera pour tous un jour mémorable.

Ils ont enterré hier le père Guigal[1]*, 84 ans. Il souhaite que sa lettre me donne courage et consolation.*

✦

[1] Augustin Guigal, domicilié 17 Grande Rue

27 Février 1917 - Lettre de mon frère

Ils ont reçu hier ma carte datée du 28 Janvier. Il voit avec plaisir que j'ai reçu sa première lettre ainsi que le colis du 22 Décembre. Il y en a un du 22 Novembre que je n'ai pas reçu. Ils vont m'en préparer un aujourd'hui.

Mon père a écrit au Comité Ardéchois de Secours aux Prisonniers de Guerre pour donner mon adresse.

Depuis que j'ai envoyé ma carte du 28 Janvier il a fait un froid terrible et il pense que ce devait être pis là où je me trouve. Le thermomètre indique jusqu'à –20° et s'est maintenu pendant 3 semaines à –10°. On dit qu'il y a plus de 20 ans qu'il n'avait fait aussi froid. Avec cela ils ont eu, à plusieurs reprises, d'abondantes chutes de neige. Il y a eu jusqu'à 50 cm de neige. Heureusement depuis quelques jours le temps s'est radouci et la neige a fondu.

Il a dû revenir de Lyon où il travaillait et rester à la maison pour quelques jours. Ma mère aussi a été grippée. Rien de grave, cela passe à présent. Le printemps va venir. Il espère qu'il sera le dernier que nous passerons en guerre. Puissions-nous être bientôt réunis à Montjoux.

✦

28 Février 1917 - Carte de Mme Mauvas.

Mon cher Ami

J'ai reçu votre carte du 21 Janvier. Je vous enverrai, un de ces jours, un colis avec pâtes et légumes secs, je suis contente de savoir ce qui peut vous être agréable.

Ici l'hiver a été très rigoureux et nous en avons beaucoup souffert. Notre ami, M. Garnier est très malade. Le patronage est toujours fermé. Je suis en bonne santé ainsi que ma mère mais mon père vient d'être très souffrant.

Au revoir, mon cher Ami, recevez notre sympathique souvenir.

J. Mauvas

✦

1er Mars 1917 - À mes parents

Je viens de recevoir leur lettre datée du 30 Janvier. Le froid a sévi un peu partout comme ils le disent mais à présent c'est passé. Je n'ai pas eu la grippe. Et voilà le printemps en vue.

Je n'ai pas reçu le colis qu'ils m'ont envoyé le 22 Novembre et j'en ai éprouvé bien de l'ennui à la pensée qu'ils se sont peut-être privés eux-mêmes pour m'envoyer un peu de nourriture. Et j'ai tant de joie à recevoir un colis. Il n'aura pas été perdu pour tout le monde.

[Il y avait dans les camps, des Français qui s'occupaient des colis, c'étaient surtout des S[s] officiers parce qu'ils n'étaient pas astreints au travail manuel d'après les Accords de Genève. Tous n'étaient pas honnêtes et se ravitaillaient parfois au dépens des autres.

Quant aux militaires allemands ils se sentaient sous le coup de peines trop sévères s'ils avaient eu quelque penchant à la malhonnêteté.]

J'avais pris patience jusqu'à présent, espérant toujours qu'il me parviendrait. Maintenant je n'y compte plus du tout. J'ai bien reçu le colis du 22 Décembre qui a fait un heureux et ensuite les châtaignes que je vous avais demandées. Je les ai trouvées très bonnes. Comme je vous l'ai déjà dit, vos lettres d'Août 1916 me sont parvenues il y a quelques jours seulement. Quant au colis il est aussi perdu mais aura bien profité à quelqu'un.

✦

4 Mars 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu mes cartes du 15 Janvier et 4 Février. Le colis qu'ils m'avaient envoyé le 22 Novembre était adressé : Cour 11, Baraque 106, Camp de Wahn. C'était la 1e adresse que je leur avais donnée à mon retour au camp de Wahn. Ayant changé d'adresse aussitôt après cela explique un peu pourquoi il ne m'est pas parvenu.

Ils ont envoyé mon adresse au Comité Ardéchois de Secours aux Prisonniers de Guerre.

✦

4 Mars 1917 - Carte de Mme Mauvas

Bien cher M. Vergne

Je vous envoie un colis qui contient : pâtes pour potage, nouilles, cacao, chocolat, cubes pour assaisonner les pâtes, lentilles et lard pour faire cuire avec. Notre ami M. Garnier est au plus mal des suites d'une pleurésie qu'il a eue l'année dernière ; le médecin dit qu'il n'ira pas loin. C'est dommage car c'était un excellent homme.

Il y a, à Wahn, un ancien pensionnaire du patronage, il s'appelle Vaxelaire, filiale 89. Si vous pouviez le voir ce serait un bon ami pour vous.

Au revoir Amitiés.

✦

13 Mars 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu mes cartes des 4 et 15 Février mais ils ont bien de la peine en constatant que je ne reçois pas toutes leurs lettres car ils m'écrivent chaque semaine et ils savent bien que le prisonnier n'a que cela pour adoucir un peu sa captivité. Depuis le 1er Janvier ils m'ont adressé 2 colis et ils espèrent bien qu'ils me parviendront car ils ont bien mis l'adresse exacte que je leur ai donnée.

Hervé est reparti ce matin pour reprendre son travail. Le temps est pluvieux mais la végétation commence à s'éveiller.

Il écrit en même temps à Mme Mauvas pour la remercier de tout ce qu'elle a fait pour moi. Il a aussi donné mon adresse au Comité Ardéchois de Secours aux Prisonniers de Guerre.

✦

15 Mars 1917 – À mes parents

Je commence aujourd'hui cette lettre que je dois remettre demain soir. Je n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis plus d'une quinzaine de jours. Leur dernière lettre reçue était datée du 30 Janvier. Si j'en ai d'ici demain, je le leur dirai.

Le printemps revient mais avec lui le signal de la tourmente. Encore que de vies fauchées et que de misère !

J'espère que la Justice surgissant soudain des ruines et des débris de chair humaine, horribles décombres fera retentir sa trompette puissante. Sa voix rajeunira ceux qui l'ont aimée et jettera dans la confusion et le désarroi ceux qui ont transgressé ses lois. Venez, heure bénie de la délivrance. Seigneur écoutez cet appel ardent que laissent échapper tant de cœurs humbles et oppressés. Tâchons de prendre patience jusqu'à la fin de l'épreuve.

16-3-17 - *Je reprends ma lettre commencée hier. Comme je l'espérais, j'ai eu de vos nouvelles ce matin. C'est une lettre datée du 7 Février où j'apprends que vous étiez tous en bonne santé. Vous me demandez si j'ai reçu votre colis du 22 Novembre. Hélas, non, je ne l'ai pas reçu et j'en ai eu bien de la peine car je*

l'avais attendu avec joie. C'est une chose qui n'arrive pas qu'à moi seul. Beaucoup de mes camarades ont été ou sont dans le même cas. Vous vous étiez peut-être privés pour me l'envoyer, c'est cela qui me fait plus de peine.

J'ai bien reçu celui du 22 Décembre et celui des châtaignes du mois de Janvier. Si vous ne pouvez plus m'en envoyer, je me contenterai de recevoir de vos nouvelles. Toutes vos lettres me parviennent et m'apportent consolation et courage.

J'avais écrit moi-même au Comité Ardéchois de Secours aux Prisonniers de Guerre. Je n'avais pas eu de réponse mais je viens de recevoir aujourd'hui un colis contenant : pantalons, képi, chaussons, jambières, riz, conserves, chocolat. J'en suis fort content. Si vous voulez bien leur écrire vous-même pour leur dire que j'ai bien reçu leur colis contenant : vivres et effets en leur donnant mon adresse actuelle exacte

Jean-Noël Vergne 24ème R.I., Camp de Wahn, Filiale 1438, Matricule 100.873

✦

17 Mars 1917 - Lettre de Mme Mauvas à mes parents

Monsieur,

Je viens répondre à votre lettre. J'avais gardé de votre fils un très bon souvenir et c'est avec plaisir que je lui enverrai, comme je le lui ai promis, un colis par mois. Je sais comme nos pauvres prisonniers ont besoin qu'on ne les oublie pas, ayant, moi-même, mon mari prisonnier.

Tranquillisez-vous, le camp de Wahn n'est, je crois, pas plus mauvais que les autres et si ses colis ont quelquefois un peu de retard, ils finiront bien par arriver. Au mois de Décembre, je lui en ai fait envoyer un par la Ligue des Femmes Françaises de la Demi-Lune ; le 17 Janvier, ma mère lui en a envoyé un et moi, fin Février ou commencement Mars, je ne me souviens pas exactement, je lui en ai expédié un. J'en renverrai un à la fin de ce mois.

Seulement, un colis par mois, ce n'est pas grand-chose, ce n'est qu'un supplément. Savez-vous que chaque prisonnier peut recevoir des colis du Comité de Secours qui fonctionne dans chaque département ? Pour les prisonniers appartenant au département de l'Ardèche, voici l'adresse : Comité Central Ardéchois de Secours aux Prisonniers de Guerre au Palais de Justice, à Privas.

Vous n'avez qu'à leur envoyer l'adresse de votre fils et leur demander de lui envoyer des paquets, ils le feront sûrement.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

J. Mauvas

✦

23 Mars 1917 - Lettre de mon père

Nous venons d'apprendre par ta dernière carte que tu as reçu la lettre d'Hervé du 21 Janvier et une de moi. Cela nous fait plaisir car tu nous disais sur ta carte précédente que tu n'avais pas eu de nouvelles de nous depuis un mois. J'ai écrit comme tu nous le demandais à Mme Mauvas pour la remercier pour ce qu'elle a fait pour toi. Nous voyons par ta carte que tu as de nouveau reçu de ses nouvelles. Tous en bonne santé. Hervé était reparti travailler à Lyon puis il a été obligé de quitter son travail car il avait repris froid. Une fois rétabli, il est reparti reprendre son travail, le mardi 13 Mars.

Le printemps s'annonce mais les nuits sont encore froides et il gèle. Dieu veuille que nous soyons bientôt réunis.

P.S. – Nous venons de recevoir une lettre de Mme Mauvas.

✦

25 Mars 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu hier ma lettre du 1er Mars qui leur a bien fait plaisir. Mais ils sont bien peinés que je n'aie pas reçu leur colis du 22 Novembre. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour me secourir et prient Dieu pour qu'il me garde en bonne santé.

✦

7 Avril 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 11 Mars. Le printemps commence à se manifester mais il y a encore de la neige sur les montagnes et ils en ont parfois quelques giboulées.

On a enterré Frédéric Seux[1] [Dérin à la jambe de bois] *mardi passé. Ils pensent qu'Hervé viendra de Lyon, Dimanche prochain, jour de Pâques.*

✦

[1] Il s'agit probablement du domestique des Colange, à Longetane.

12 Avril 1917 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami,

Ma mère a reçu la carte lui accusant réception de son paquet. Je vous envoie aujourd'hui : pâtes pour potages et pour plats, riz, gâteau, chocolat, sardines, savon, café moulu, sucre, sel, cubes pour bouillon et palmibore, ce produit remplace le beurre. Dites-moi si ce produit vous convient. Je vous fais aussi envoyer un colis par la Ligue à l'occasion de Pâques. Avez-vous appris la mort de M. Garnier ?

Nous avons toujours un temps très froid.

Au revoir mon cher Ami ; bonne santé. Je vous serre cordialement la main.

J. Mauvas

✦

20 Avril 1917 - Lettre de mon père

Tous en bonne santé. Ils sont heureux de savoir par ma dernière lettre que j'ai reçu un colis du Comité Ardéchois de Secours aux P.G. mais constatent que je n'ai pas encore reçu le colis de 5 kg qu'ils m'ont expédié au mois de Février. Ils m'en ont envoyé un autre d'un kg la semaine passée.

Temps bizarre au pays. Il ne fait pas chaud et la végétation est en retard d'un mois. Pas d'arbres en fleurs sauf quelques amandiers. Il y a toujours de la neige à La Louvesc et au Pilat. Hervé est venu pour les fêtes de Pâques.

✦

29 Avril 1917 - À mes parents

Les dernières nouvelles que j'ai d'eux sont du 26 Mars. Je suis content de savoir qu'ils se maintiennent en bonne santé. Je vais bien aussi mais j'ai eu mal à un doigt [un panaris]. *On me l'a bien soigné. On m'a même endormi pour arracher l'ongle. J'espère bien que c'est la dernière année de guerre.*

ABSENDUNG 10-5-17

✦

1er Mai 1917 - Lettre de mon père

Ils n'ont plus eu de mes nouvelles depuis ma lettre du 15 Mars.

Enfin, le beau temps est venu. Il y a bien encore un peu de neige sur le Mont Pilat mais elle tend à disparaître. Les cerisiers et les pêchers sont en fleurs.

Et voilà bientôt un an que je suis en captivité, moi qui leur avais dit dans une de mes lettres que je serais de retour lorsque les lilas seraient en fleurs. Cruelle désillusion et le jour attendu tarde bien à poindre à l'horizon.

La famille Rullière[1] *m'envoie un amical bonjour.*

✦

6 Mai 1917 - À mes parents

Depuis leur lettre datée du 26 Mars et qui m'est parvenue le 22 Avril je n'ai plus reçu de leurs nouvelles. J'avais cru que tout m'arriverait plus régulièrement mais je suis encore une fois déçu.

ABSENDUNG 15-5-17

✦

14 Mai 1917 - Lettre de mon père

Ils n'ont toujours pas reçu de mes nouvelles depuis ma lettre datée du 15 Mars.

Ils sont maintenant dans l'inquiétude ; un mois sans nouvelles.

✦

20 Mai 1917 - À mes parents

J'ai reçu avant-hier leur lettre du 7 Avril et suis heureux de les savoir en bonne santé. J'ai reçu, il y a une semaine, le colis postal dont ils m'ont parlé mais il ne m'est pas parvenu en bon état. Il contenait : une petite boîte de graisse, un morceau de saucisson et un peu de riz.

ABSENDUNG 31-5-17
P. Pr. LIMBURG

✦

[1] Voisins et amis habitant aux Pêchers.

27 Mai 1917 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami,

J'ai reçu votre carte du 22 Avril dont je vous remercie. Voilà le beau temps revenu, on est moins malheureux qu'en hiver. Je vous envoie un colis qui contient : boîtes lait, confitures, riz, nouilles, vermicelles et cubes pour assaisonner les pâtes et le riz, car maintenant, avec la chaleur qu'il fait, la graisse fondrait en route et risquerait d'abimer le reste.

Au revoir, mon cher Ami, ma famille se joint à moi pour vous envoyer nos meilleures amitiés.

J. Mauvas

✦

30 Mai 1917 - Lettre de mon père

Ils sont encore sans nouvelles de moi depuis ma lettre du 15 Mars. Cela leur fait mal de ne plus recevoir aucune nouvelle car, à chaque instant, ils pensent à moi déjà si éprouvé. Deux blessures et ensuite prisonnier de guerre depuis un an.

Il m'écrit tantôt à l'adresse qu'ils avaient de moi, tantôt à l'adresse qu'on leur a donnée et ils ne reçoivent toujours rien. Ils me prient de leur écrire un mot pour les rassurer car ils vivent dans l'angoisse.

✦

7 Juin 1917 - Lettre de mon père

Voilà bientôt trois mois qu'ils sont sans nouvelles car ils n'ont toujours plus rien reçu depuis ma lettre datée du 15 Mars. Comme c'est long et que penser ?

Cependant ils m'écrivent comme d'habitude et espèrent que je finirai bien par recevoir leurs lettres. Ils sont en bonne santé.

Vite au moins deux lignes.

✦

10 Juin 1917 - Lettre de mon père

Ils viennent de recevoir aujourd'hui, ma carte datée du 29 Avril. Ils sont heureux d'avoir enfin de mes nouvelles car ils n'avaient plus rien reçu depuis ma carte datée du 15 Mars. Ils voient que j'ai été bien soigné pour mon doigt [panaris]. *Dieu merci, dit mon père, il y a de braves gens partout. Dieu veuille nous garder en bonne santé, eux comme moi afin qu'au jour de la libération, nous puissions nous revoir avec joie après cette cruelle et longue séparation.*

Hervé est venu pour la fête de la Pentecôte et aujourd'hui ils ont également reçu une lettre de lui. Il lui écrit pour lui donner mes dernières nouvelles qu'il demande. Voici les grands travaux qui commencent avec la fenaison. Ils font comme ils peuvent.

Ma mère Louise et Clotilde se joignent à lui pour me transmettre leurs affectueuses pensées.

✦

19 Juin 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu mes deux cartes du 29 Avril et du 6 Mai. Ils sont en bonne santé. Hervé est toujours à Lyon et il demandait souvent de mes nouvelles ; ils lui en ont donné.

✦

25 Juin 1917 - Lettre de mon parrain Maurice Vergne à son frère et à sa belle-sœur, mon père et ma mère.

Cher frère et belle sœur

Je suis aujourd'hui à St Rambert où j'ai amené quelques provisions à Berthe[1]*. Elle et son petit Ricou sont en bonne santé. Malheureusement nous sommes sans nouvelles de Mange*[2] *depuis le 25 Mai. Est-il mort ou prisonnier ? Nous savons bien, par des camarades, que son bataillon a été fait prisonnier mais il y a eu lutte terrible ce jour-là. Le colonel dit bien dans une réponse qu'il est porté disparu depuis le 28 Mai mais qu'il ne sait rien sur son sort puisqu'ils ont été submergés*

[1] Sa fille
[2] Époux de Berthe

par les Boches ce jour-là et qu'ils se sont emparés des ambulances, des morts et des vivants. Deux bataillons sur trois ont été faits prisonniers. Tu vois si nous devons être inquiets. Il l'avait échappé belle au Mont Kemel où sa compagnie était restée 4 hommes. Pas un gradé n'était redescendu. Lui se trouvait à Montbéliard, Doubs, dans un dépôt divisionnaire et il s'est trouvé seul, avec son lieutenant qui avait coupé aussi à la bataille.

Chatron[1] était aussi au Mont Kemel ; il a vu le 75e de Romans, a demandé Alphonse[2] mais n'a pu le voir. Ces jours-ci il a failli être pris prisonnier du côté de Montdidier. Ils ont tout abandonné : leurs pièces, leurs voitures ; juste emmené leurs chevaux. Il était descendu en Italie le jour de la Toussaint et en était remonté le Dimanche après Pâques. Il est depuis longtemps au 113e d'Artillerie Lourde. Mange est depuis longtemps au 413e, sergent à la 7e.

3 nouveaux décès à St Vallier cette semaine d'annoncés, sans compter ceux qui sont sans nouvelles.

Joséphine et Marie-Louise sont en bonne santé. Moi, je suis toujours pas bien. Je marche et travaille toujours ce que je peux. J'espère que vous êtes tous en bonne santé. Jean est encore mieux prisonnier car, rien que d'y penser, ça fait peur un carnage pareil.

Je pense monter à Quintenas Dimanche ou un autre, pas bien sûr. Je dois mener le père et la mère Marron pour affaires. Nous causerons plus longuement.

À bientôt le plaisir de vous voir.

Votre frère et beau-frère

Mce Vergne.

[voir planche III]

✦

26 Juin 1917 - Carte de Jeanne Persoud

Elle vient d'avoir de mes nouvelles par Hervé. Depuis longtemps elles n'avaient pas eu de mes nouvelles et en étaient inquiètes. Elles ont passé leur Dimanche

---

[1] Autre gendre, époux de Marie-Louise

[2] Alphonse Vergne, son neveu, cousin des deux gendres

avec Hervé et sont allés chez Mme Gauzan, Avenue du Parc où j'avais passé une bonne soirée avec elles. Il y avait aussi Marius Seux ainsi que sa sœur. Ils ont leurs deux fils sur le front et en ont de bonnes nouvelles. Marius Seux doit venir en permission dans une quinzaine de jours.

Elles vont bien et parlent souvent de moi avec sa mère. Elle pense que, moi aussi, je pense quelquefois à elle en qualité de cousine !! Si je peux leur envoyer un mot je leur ferai un grand plaisir. Son cousin Michel[1] *de Vers est toujours en Suisse et son frère Louis est à Vers en congé de convalescence pour 30 jours. A Lyon, vie toujours aussi active et temps superbe. En attendant de mes nouvelles, meilleures amitiés et bon souvenir.*

✦

14 Juillet 1917 - Lettre de mon frère

Il est à Montjoux pour 8 jours. Il travaille toujours à Lyon, à l'usine des moteurs rotatifs "Rhône" comme il me l'a déjà écrit mais il ne sait pas si j'ai reçu les deux ou trois lettres qu'il m'a écrites de Lyon car je n'en ai pas parlé.

Ils pensent que, s'ils ont été, à la maison, longtemps sans recevoir de mes nouvelles, la raison en était mon mal de doigt dont j'ai souffert. Cela m'en fera un de plus d'estropié, (dit-il), puisqu'on m'a arraché l'ongle.

[le doigt a été bien soigné et guéri ; il n'est pas estropié du tout]

Il espère qu'après guérison cela ne me gène pas trop. Il me dit qu'il est heureux de voir que ma santé générale n'est pas altérée, si je leur dis bien la vérité. « Puisses-tu, me dit-il, tenir bon jusqu'au bout et ne pas nous revenir trop décrépit. » Il me dit que je ne suis pas très fort mais cependant plus robuste que lui. Il ne sait pas ce qu'il serait devenu à ma place, avec les ennuis de la captivité et les privations que nous devons forcément subir.

On a fini de rentrer les foins et l'on commence à moissonner. Il a fait très chaud mais aussi beaucoup d'orages et de pluies ce qui a bien gêné la rentrée des foins. La chaleur et les gros travaux ont fatigué tout le monde à la maison mais surtout notre mère. Espérons que le jour de la délivrance est plus prochain que nous n'osons le croire à présent. Puissions-nous bientôt nous retrouver tous réunis.

---

[1] Michel Voulouzan, de Vernosc

✦

18 Juillet 1917 - Lettre de notre cousin de Cintres, Jean Vergne, à mes parents qui lui avaient écrit.

Aux Tranchées, le 18 Juillet 17

Cher Cousin,

J'ai reçu votre lettre avec plaisir voyant que vous êtes en bonne santé. Pour moi je vais toujours assez bien et j'espère que ma présente vous trouve de même.

Cher cousin vous me dites que mon cousin est prisonnier en Allemagne a eu mal à un doigt mais qu'il a été soigné. Il faut espérer qu'il est dans un bon camp car c'est bien comme partout tous ne sont pas pareils. Il faut espérer qu'il est complètement guéri. Il ne faut pas vous inquiéter, il est jeune il peut vous revenir en bonne santé. Vous me dites que mon autre cousin a été mobilisé à l'usine où il travaillait. Tant mieux, au moins il ne verra pas le combat. Je suis en ce moment aux tranchées de 1ère ligne ; ce n'est pas très gai mais Reims non plus n'est pas gai. Ce que la ville a reçu le 14 Juillet, les Boches l'ont fêtée mais malgré ça je vais bien et je vis dans l'espoir. Ici il fait un vilain temps, il pleut presque tous les jours. S'il en est de même à Quintenas, vous ne devez pas avoir du bon pour moissonner. Je ne vois pas grand-chose à vous dire car rien ici n'est intéressant. La belle ville de Reims devient en ruine, voilà ce que l'on voit. Je termine en vous embrassant.

Votre Cousin Vergne Jean.

✦

28 Juillet 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 10 Juin et sont tous à peu près en bonne santé sauf ma mère qui est toujours un peu fatiguée. Hervé qui était un peu fatigué est venu passer 8 jours à la maison. Il est reparti reprendre son travail et leur écrit que ça va mieux.

Je leur ai dit que j'étais employé à des travaux pénibles et mon père me dit que je ne suis pas des mieux partagés car il en connaît qui sont employés dans des fermes et qui ne se plaignent pas trop.

Ils ont terminé la moisson et mon père en est bien aise car ils se trouve bien seul pour ces travaux des champs et il a eu bien à faire.

Courage, me dit-il, peut-être aurons-nous le bonheur de nous revoir bientôt.

GEPRÜFT 91 LIMBURG

✦

4 Août 1917 - Lettre de mon père

Ma mère, qui était fatiguée, va mieux. La dernière carte qu'ils ont reçue de moi est datée du 10 Juin. Il me dit que je leur ai écrit que j'étais employé à des travaux pénibles [je ne m'en souviens pas] *mais que je dois prendre mon sort en patience. Cette guerre qui dure depuis trois ans prendra fin bientôt.*

GEPRÜFT 91 LIMBURG

✦

10 Août 1917 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami,

Voilà bien longtemps que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Je pense que vous avez dû recevoir mon dernier colis. Je vous en envoie un aujourd'hui, il contient : nouilles, semoule, riz, chocolat, cubes pour bouillon, sucre, thé, café, boîte bœuf, confiture, sel.

Ma mère est un peu fatiguée depuis deux mois, ce qui m'inquiète bien ; je vous demande de prier pour elle.

En attendant je vous envoie mes amitiés.

J. Mauvas

Filiale 222 LIMBURG

✦

15 Août 1917 - Lettre de mon père

Ils vont bien mais n'ont pas eu d'autres nouvelles depuis qu'ils ont reçu ma carte datée du 10 Juin. Ils en attendent et pensent bien en avoir cette semaine.

Aujourd'hui ils ont eu la visite de nos cousines de Lyon : Rosine et Jeanne[1] *avec François Voulouzan de Vers et son fils Louis qui est en permission de*

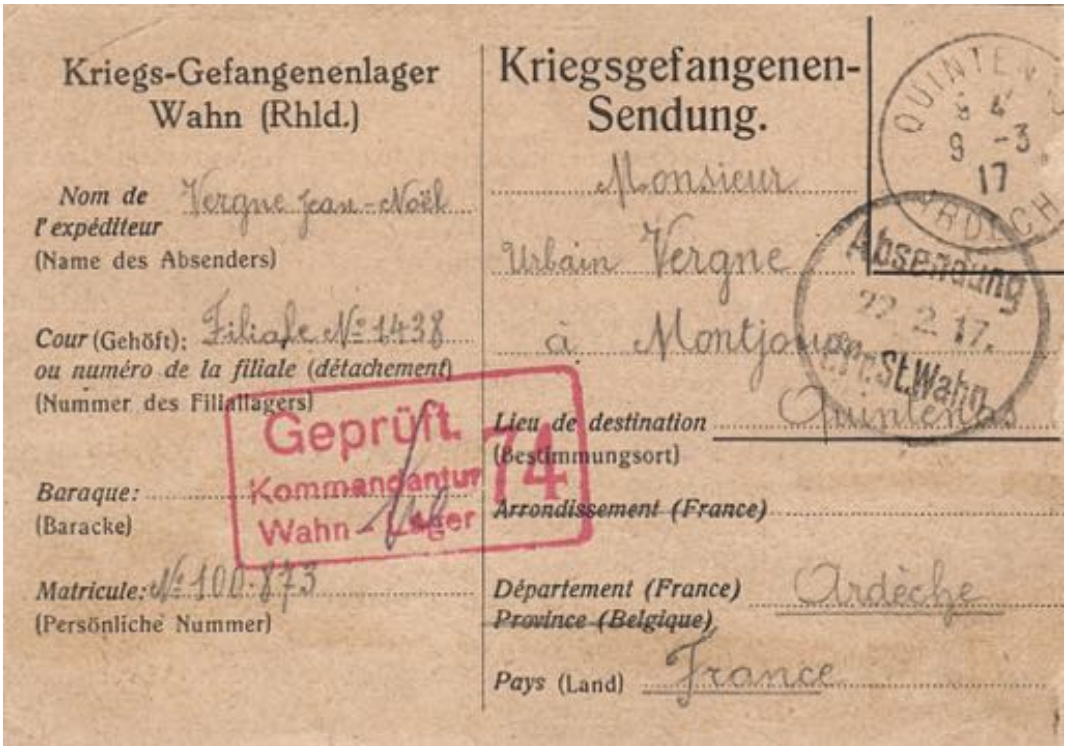
[1] Rosine et Jeanne Persoud

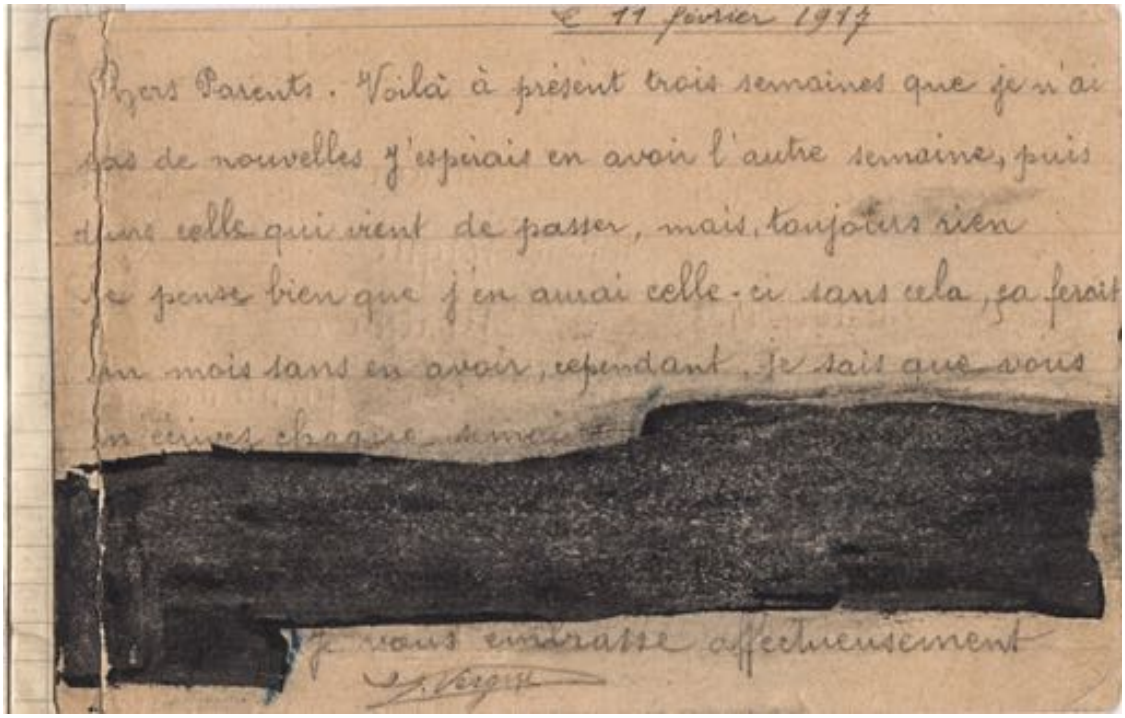
convalescence. Ils ont parlé de moi Ils poursuivent comme ils peuvent leurs travaux. Ils vont commencer à battre le blé.

GEPRÜFT 91 LIMBURG

Album

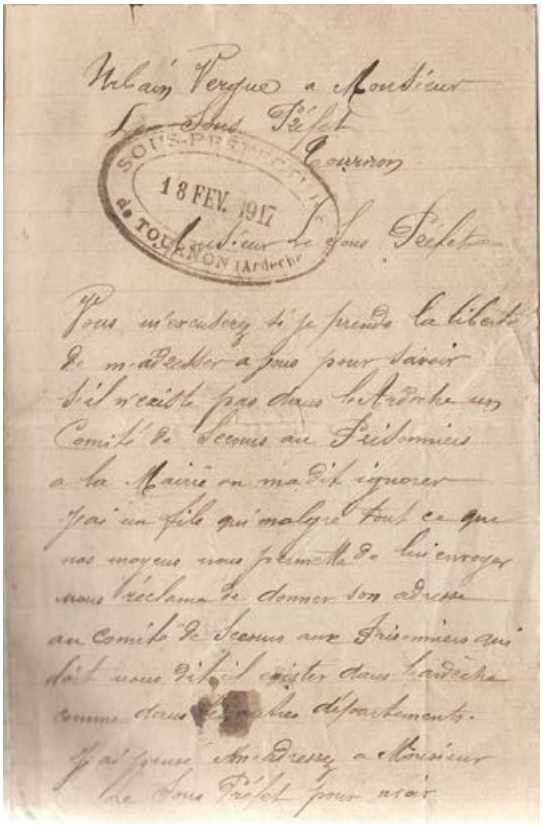
Planche I



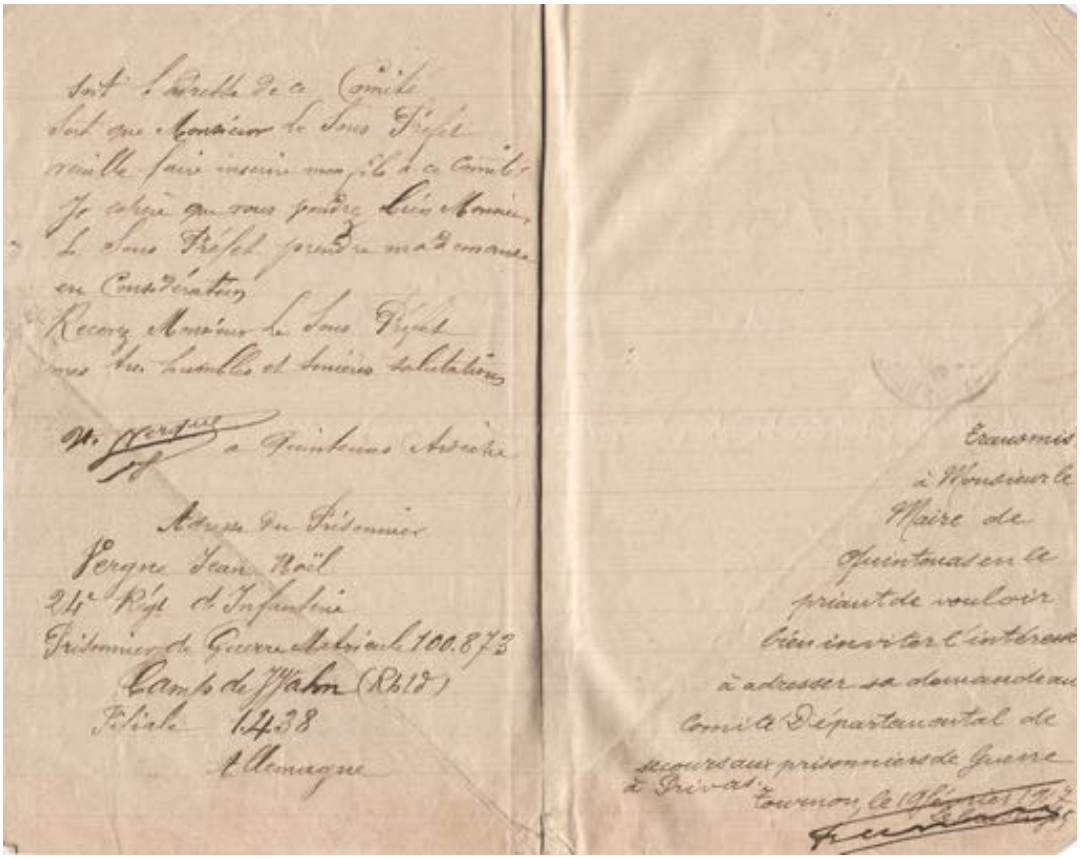


Carte du 11 février 1917

Planche II

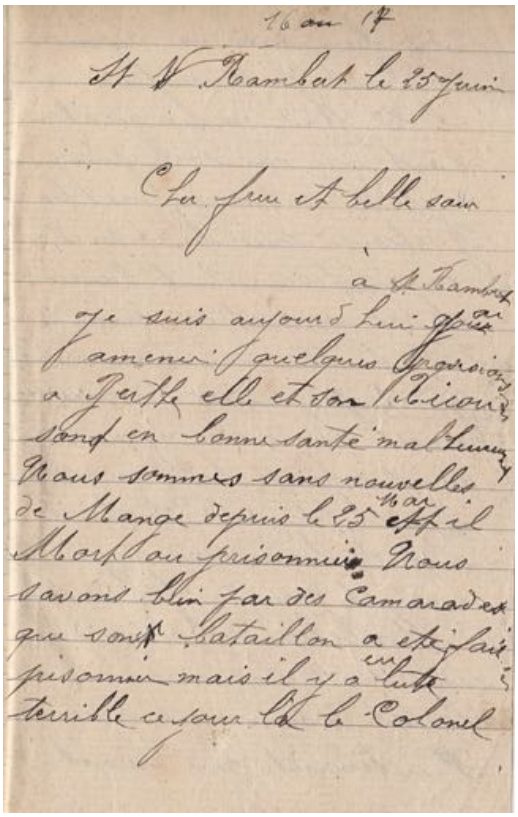


page 1

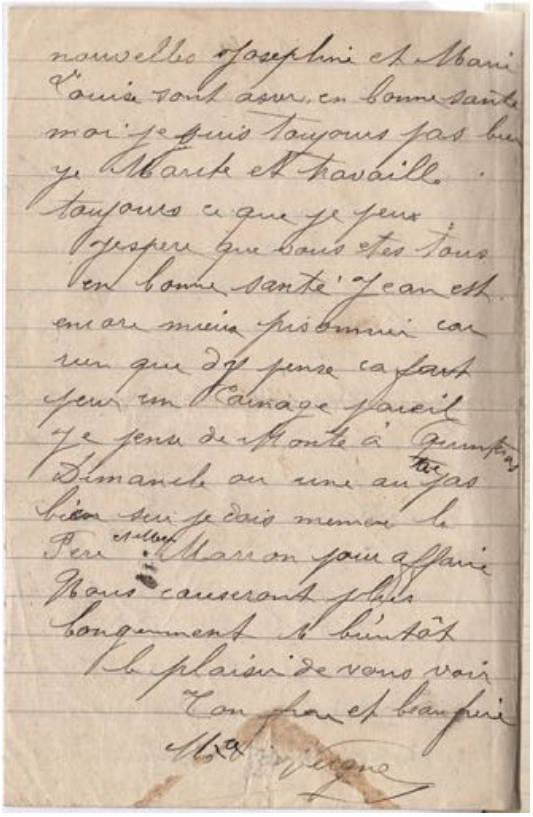


pages 2 et 3 – Lettre d'Urbain Vergne à la sous-préfecture – Février 1917

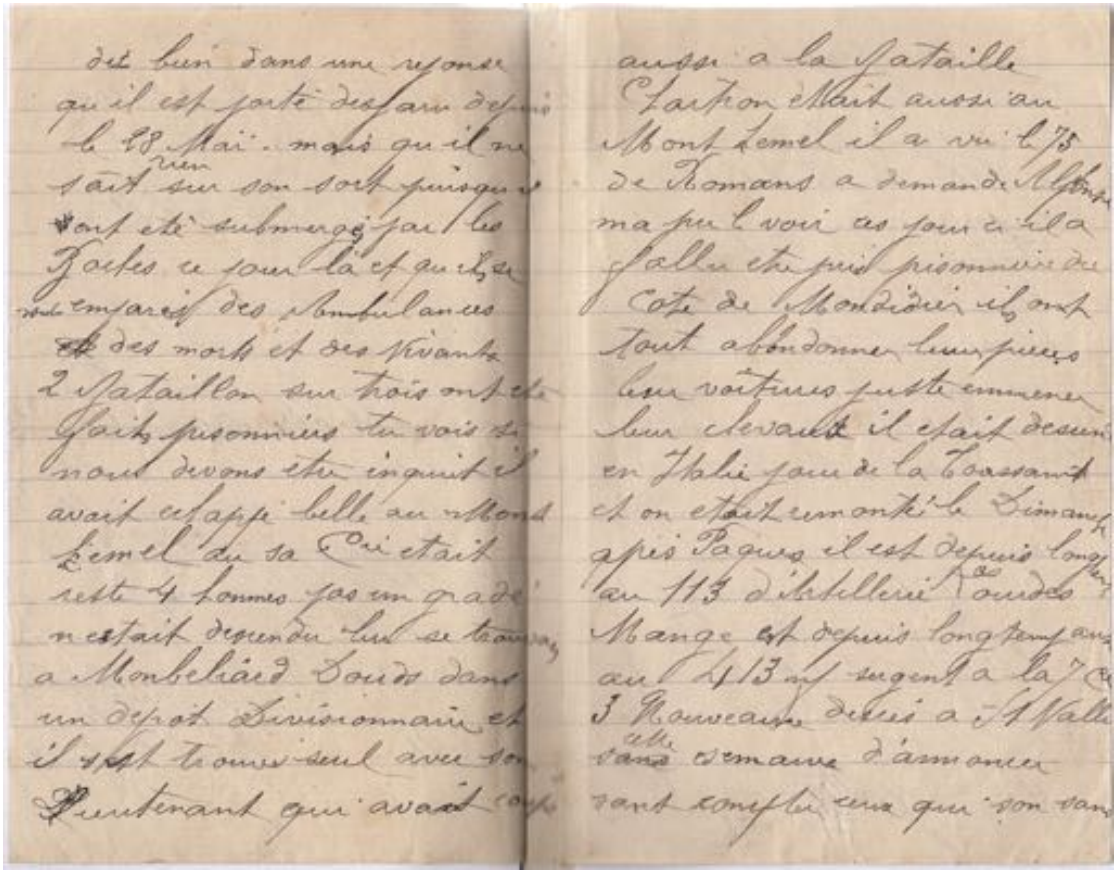
Planche III



page 1

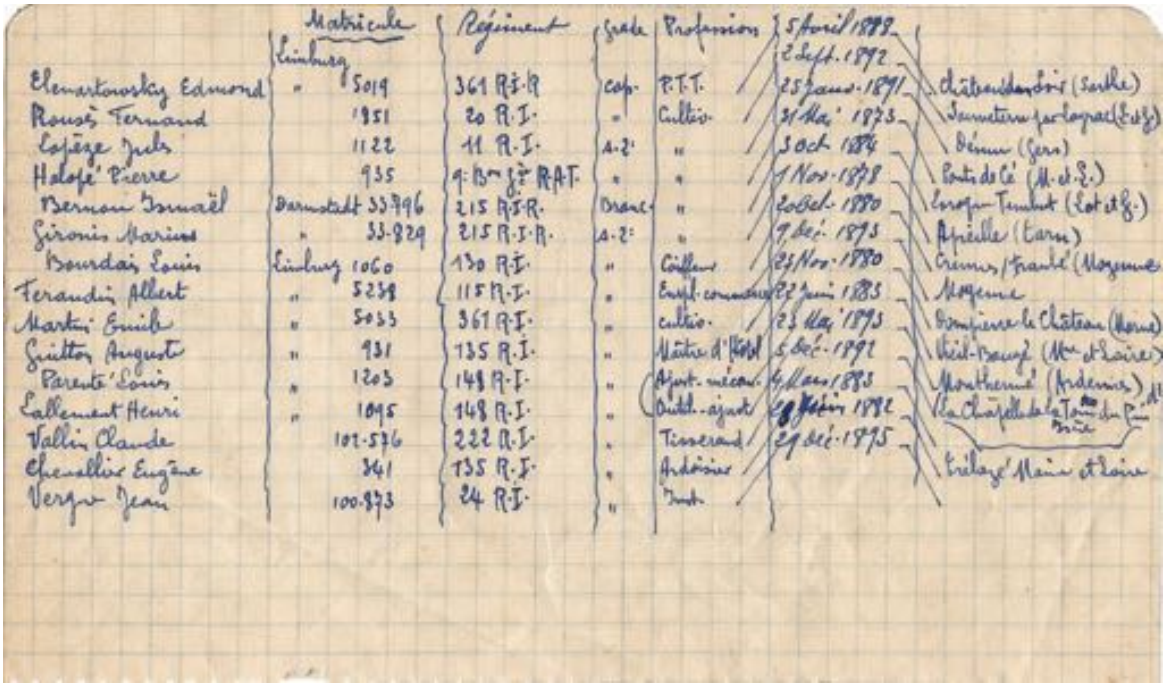


page 4



pages 2 et 3 – Lettre de Maurice Vergne aux parents de Jean – 16 Août 1917

Planche IV



	Matricule	Régiment	Grade	Profession	5 Avril 1888 / 2 Sept. 1892	
	Limburg					
Elenartowsky Edmond	" 5019	361 R.I.R	cap.	P.T.T.	25 Janv. 1891	Château-du-Loir (Sarthe)
Rousès Fernand	1851	20 R.I.	"	Cultiv.	31 Mai 1873	Sauveterre par Lagrac (L. et G.)
Lopèze Jules	1122	11 R.I.	s.-2e	"	3 Oct. 1884	Dénun (Gers)
Halopé Pierre	935	9e Bon Gde R.A.T.	"	"	1 Nov. 1878	Ponts de Cé (M. et L.)
Bernou Ismaël	Darmstadt 33.796	215 R.I.R.	Branc.	"	20 Oct. 1880	Lorgue-Tumbut (Lot et G.)
Gironis Marius	" 33.829	215 R.I.R.	s.-2e	"	9 Déc. 1893	Apieille (Tarn)
Bourdais Louis	Limburg 1060	130 R.I.	"	Coiffeur	23 Nov. 1880	Crèmes / Franlé (Mayenne)
Ferandin Albert	" 5238	115 R.I.	"	Empl. commerce	22 Juin 1883	Mayenne
Martin Emile	" 5033	361 R.I.	"	cultiv.	23 Mai 1893	Dompierre le Château (Marne)
Guitton Auguste	" 931	135 R.I.	"	Maître d'Hôtel	5 Déc. 1892	Vieil-Baugé (Mre et Loire)
Parenté Louis	" 1203	148 R.I.	"	Ajust. mécan.	4 Mars 1883	Montherné (Ardennes)
Lallement Henri	" 1095	148 R.I.	"	Outil. ajust.	28 Juin 1882	La Chapelle de la Tour du Pin (Isère)
Vallin Claude	102.576	222 R.I.	"	Tisserand	29 Déc. 1895	
Chevallier Eugène	341	135 R.I.	"	Ardoisier		Trélazé Maine et Loire
Vergne Jean	100.873	24 R.I.	"	Inst.		

Liste de camarades de détention établie par Jean Vergne

9 – Aux champs

25 Août 1917 • Enfin, voilà un jour heureux pour moi !

Le matin j'étais au travail comme à l'ordinaire sur le chantier. « Vergne ! me disent mes camarades, Lefay t'appelle. » Je vais vers l'interprète Lefay qui me dit : « Vergne tu vas partir pour un kommando de culture ; ça te va ? » - « Oh ! oui, lui dis-je, tant mieux. Chez les paysans je serai mieux qu'ici. » Le feldwebel (nous l'appelons « le Juteux ») était là et il m'emmène à la baraque où je rencontre le nouveau venu que je dois aller remplacer. J'allais lui parler mais le feldwebel m'a interrompu en me disant de me dépêcher à faire mes paquets pour partir par le train de 11h. Un gardien est venu me chercher ; il a l'air sympathique celui-là ; il veut m'aider à porter mes affaires. À la gare nous rencontrons un soldat allemand qui attend l'arrivée du train et qui transporte avec lui deux jattes de lait. En attendant le train mon gardien cause avec lui ; ils me posent quelques questions et m'offrent une cigarette. Le jeune soldat allemand, c'est un blessé en convalescence, me donne quelques poignées de prunes. Le train arrive. Dans le compartiment où je monte avec mon gardien et le jeune soldat se trouvent déjà deux civils et un soldat qui revient de permission. Celui-ci est très aimable ; il m'aide à monter mes caisses et à les arranger dans le compartiment. Je m'assieds près de lui. Souriant et affable il s'empresse de m'offrir un bon cigare et me donne du feu pour l'allumer. Presque sans m'en douter, je fraternise avec lui ; il est très aimable pour moi, je ne puis qu'être de même envers lui. Alors nous nous lançons dans une conversation bizarre ; il sait quelques mots de français, je sais quelques mots d'allemand et, avec ce vocabulaire mixte, nous nous comprenons assez bien. Il me demande tout d'abord en souriant : « La guerre bientôt finie ? ». Je réponds avec un sourire et un haussement d'épaule qui veut dire : « Qu'en sais-je ? ».

Il me parlait du front où « Beaucoup Allemands et beaucoup Français kaput. » puis il tira de son portefeuille une vieille carte intitulée « L'Offensive dans la Somme » et indiquant le théâtre de l'offensive franco-anglaise avec le terrain évacué par les Allemands. Il me montrait les endroits où il avait combattu et où il y avait eu beaucoup de morts.

C'était plus que de la camaraderie que ce feldgrau me témoignait, c'était une cordiale amitié. Il prit son bidon d'aluminium recouvert de drap gris et m'offrit à boire. Je croyais que le bidon était plein de bière ou de café et je me disposai à en boire un bon coup. J'en bus de trop et par erreur car c'était du schnaps et je sentis peu après qu'il me montait à la tête. Notre conversation amicale se

poursuivit ; le feldgrau me demandait où j'avais travaillé et ce qu'on m'avait fait faire. Je lui répondis en concluant que ce n'était pas le rêve d'être prisonnier de guerre. Il m'approuva mais en ajoutant : Il vaut encore mieux être prisonnier qu'être sur le front. Les prisonniers allemands ne sont pas plus heureux que les prisonniers français.

Nous étions si absorbés par notre conversation en fumant notre cigare que je ne fis aucune attention aux magnifiques paysages que nous offraient les rives du Rhin, nous arrivions à Neuwied, filiale N° 222 du camp de Limburg, il y avait dix-huit Français et une douzaine de Russes. Tous étaient détachés, chacun individuellement, chez les cultivateurs de la région. Sauf trois ou quatre qui rentraient chaque soir à la baraque, les prisonniers demeuraient toute le semaine chez le paysan qui les employait et logeaient chez lui. La plupart revenaient à la baraque chaque Dimanche matin ; un gardien les rassemblait et les conduisait. Le soir, avant la nuit, ce même gardien ramenait les prisonniers chez les paysans. Nous aimions bien cette journée du Dimanche à la baraque où nous nous retrouvions tous et où la gaieté ne manquait pas. Chacun avait beaucoup de choses à raconter : ce qu'il avait fait durant la semaine, les tours qu'il avait joués à son *bauer*, à son « singe » comme on disait ; quelques-uns parlaient même de leurs « amours » avec de jeunes paysannes allemandes etc… Nous recevions la correspondance, les colis quand il y en avait ; le gardien-chef nous communiquait quelques avis venant du camp, passait en revue nos vêtements et nos chaussures et les faisait renouveler lorsque c'était nécessaire. A 11h½ les gardiens nous enfermaient à clef dans notre baraque et alors c'était le meilleur moment de la journée. Ceux d'entre nous qui avaient réussi à subtiliser des œufs, du beurre et quelques légumes appréciés à la ferme s'empressaient auprès de la petite cuisinière. Les gardiens ne devaient pas voir la bonne omelette qui se préparait de temps à autre.

Pour ma part je ne volai jamais rien aux paysans chez lesquels j'étais employé, pas même un œuf ; mais celui qui m'avait précédé à la maison où j'étais avait usé et abusé des stratagèmes les plus ingénieux pour dérober du beurre et des œufs. Dire que je ne volai jamais rien c'est trop dire ; en montant à la chambrette qui m'était réservée au grenier je passais près d'un grand tas de belles pommes que j'avais cueillies moi-même à la main et soigneusement au prix de toutes sortes d'acrobaties ; en les voyant je me laissais tenter comme notre grand'mère Ève et j'en prenais facilement deux ou trois que je dévorais dans ma chambre avec une vive satisfaction.

Le lendemain de mon arrivée à Neuwied le gardien qui m'avait amené d'Erpel me conduisit au petit village où je devais travailler chez des paysans. C'était un gentil petit village gracieusement assis aux flancs des collines couvertes de prairies, d'arbres à quetsches et de pommiers, à proximité des magnifiques forêts de Montrepos et traversé par un ruisseau aux eaux régulières et limpides duquel provenait sans doute le nom de l'endroit Rodenbach, bach signifiant ruisseau en allemand.

Je fus présenté à une vieille femme à la face ridée comme une de ces vieilles pommes qui ont passé l'hiver au grenier, aux yeux durs et méfiants, à l'air renfrogné, devant laquelle je me sentis mal à l'aise. C'était la patronne du logis ; elle n'avait plus voulu du prisonnier français qui m'avait précédé parce qu'il était fainéant et voleur ; je venais donc pour le remplacer. Elle me demanda immédiatement si je savais labourer « ackern », faucher « mähen », taper la faux « sense klopfen ». Je lui répondis que je savais labourer, que j'étais habitué aux divers travaux des champs ayant été élevé à la campagne mais que je n'avais jamais pratiqué l'art de faucher et de battre la faux. Elle m'installa à fendre du bois sous la grange et c'est là que je venais toujours par la suite lorsqu'aucun travail spécial ne m'avait été indiqué. Le lendemain, « ma vieille », c'est ainsi que je l'appelais (mes camarades du village l'appelaient « la vieille chouette ») me conduisit au milieu des champs pour faucher du trèfle. Elle me montra elle-même le maniement de la faux allemande qui ne ressemble pas à celle en usage dans mon pays. J'eus beaucoup de peine à m'en servir convenablement pour commencer, je lançais le tranchant sur les cailloux, j'enfonçais la pointe dans la terre. Je mis fort longtemps à couper un petit rectangle de trèfle. Mais, peu à peu je pris de l'expérience et fus même un assez bon faucheur par la suite. Dans sa petite étable, ma vieille avait une jolie petite vache, un veau et un bœuf superbe, gras et vigoureux, pour lequel elle avait une très grande affection. Elle le choyait, le flattait et l'appelait « meine fein kerl » « mon beau garçon ». C'était avec ce bœuf que je labourais. Ma vieille ne voulait pas que l'on fît usage de l'aiguillon pour le faire avancer lorsqu'il paraissait s'endormir sur place ; elle me disait que les Français avaient tord de piquer leurs bœufs parce que cela était cruel d'abord et ensuite parce que cela abimait le cuir de leurs bêtes. Je devais seulement faire claquer le fouet derrière lui sans le frapper. Ma vieille était pleine de douceur de d'humanité pour les animaux et elle avait certes bien raison, cela me touchait même, mais elle était un peu moins bonne pour les hommes surtout pour les Anglais. Elle me disait un jour : « Je crois que les Français et les Italiens ne désiraient pas la guerre mais les Anglais !... Moi je ne ferais pas un seul prisonnier anglais, je leur ferais couper le cou à tous ! « Alles hals abschneiden ! ». En me disant cela elle pensait que moi, Français, je pourrais être de son avis et avoir des motifs de ne pas aimer nos alliés d'outre-Manche mais je lui répondis en riant : « Oh ! mais vous êtes bien méchante, vous ; plus méchante que vos soldats, hein ! »

Le bœuf, le beau favori de ma vieille, me jouait de bien mauvaises farces à moi. Il tirait la charrette et surtout la charrue avec une lenteur désespérante mais enfin s'il n'y avait eu que cela c'eût été peu de choses pour moi. Mais ce bœuf était doué d'une vue merveilleuse ou d'un flair particulier ; il apercevait sa patronne de fort loin et bien avant que je ne l'eusse aperçue moi-même ; dès lors il beuglait, il beuglait en tendant son mufle toujours dans la même direction ; il ne voulait plus marcher droit, il sortait de son sillon ; je ne pouvais plus rien obtenir de lui. Alors, j'en prenais mon parti et tous deux nous faisions la pause jusqu'à l'arrivée de la patronne. Le bœuf beuglait, beuglait toujours. Lorsque ma vieille était là, son

favori lui témoignait son contentement par toutes ses attitudes ; elle lui donnait des caresses et des friandises végétales. Ensuite le bœuf consentait à reprendre son travail, à condition toutefois que la vieille ne s'éloignât pas trop ; il tournait la tête en meuglant pour l'apercevoir et faisait sortir le soc du sillon. Cette affection réciproque et touchante entre ma vieille et son bœuf m'occasionnait de plus grands ennuis. Lorsque, midi approchant, je dételais l'animal de la charrue pour l'atteler à la petite charrette et rentrer au logis il me jouait parfois un tour à sa façon. Pendant que je le délestais de la charrue ce bonhomme de bœuf, d'une placidité absolue, paraissait être l'animal domestique le plus doux et le plus fidèlement soumis que la eût jamais connu. J'en étais ravi et tout fier ; je le caressais et lui parlais tendrement ; j'enlevais les crochets du joug et de la charrue, je pliais les câbles et je les plaçais sur la petite charrette. Le brave bœuf ne bronchait pas ; c'était merveille de le voir immobile. Oui, mais dès qu'il me voyait à quelques pas de lui et qu'il se sentait libéré de tout lien, n'ayant que son petit joug sur les cornes, il s'élançait à fond de train et comme pris d'une fureur subite à travers les champs, piétinant les récoltes ou les terrains fraîchement ensemencés. Ah ! le sournois ! l'hypocrite ! C'était un bœuf allemand et un faux bonhomme. Parvenu à quelques centaines de mètres, portant haut la queue, comme un panache de révolte, il se retournait pour me regarder et, voyant que j'étais loin de lui dans la plaine il se mettait à brouter au milieu des betteraves. Je profitais de cet arrêt pour courir à lui au pas gymnastique, et le plus discrètement possible, pour tâcher de le surprendre et de le rattraper. Peine inutile ; dès qu'il me sentait à moins de cinquante pas de lui, il repartait avec un élan, une fougue étonnante pour un simple bœuf. Le même manège recommençait jusqu'au moment où, le bœuf ayant atteint la route, il se dirigeait vers la maison. Arrivé à la maison, il avertissait la patronne de sa présence devant l'étable en poussant un mugissement qui semblait exprimer à la fois une plainte et toute la satisfaction qu'il éprouvait de m'avoir échappé pour venir tout seul retrouver sa bonne maîtresse.

Ma vieille était veuve depuis quelques années. Elle avait élevé trois filles et un fils. Le fils avait été mobilisé en qualité de gendarme et se trouvait en Belgique. Les deux aînées des filles étaient mariées et avaient des enfants. La plus jeune, Maria, avait le même âge que moi et demeurait avec sa mère. Elle avait une amie nommée Paula qui venait la trouver souvent, le soir, à la maison. Ces deux jeunes filles n'avaient pas eu une conduite très sérieuse, ni l'une ni l'autre. Maria était enceinte de quelques mois lorsque j'arrivai chez la vieille. Paula était, je crois, une sorte de courtisane qui avait su « se débrouiller » pour ne pas avoir d'enfant. La première fois que Paula me vit, un soir, pendant que je mangeais la soupe, elle s'accouda sur le bahut, près de la porte d'entrée et me fixa comme si elle eut voulu m'hypnotiser et de telle sorte que je fus obligé de baisser les yeux ; j'étais troublé car elle était belle fille et je dus rougir. Je fus gêné, intimidé mais je ne donnais aucune prise à ce que je sentais dans l'air. Les pensées se culbutaient dans mon cerveau et malgré mon indignité et ma bassesse ce fut un sentiment de dignité qui m'empêchât de me laisser aller et de me rouler par la

suite dans la débauche. Je me disais : « Souviens-toi qu'en ce moment même tes camarades souffrent et meurent dans les tranchées. Que penseraient-ils de toi s'ils savaient qu'indifférent au drame formidable et angoissant qui se joue là-bas tu te livres à des actes coupables avec des filles allemandes ? Que penseraient surtout de toi les frères qui t'écrivent et te font envoyer des colis ? Comment oserais-tu paraître plus tard en France ? Non, tu ne peux pas en venir là, non. Ce qui est bien excusable pour tes camarades ne l'est pas pour toi. Non, c'est impossible que tu oses, non, non ». Paula se rendit compte peu à peu que je ne paraissais pas comprendre et elle sembla se demander à quelle espèce d'hommes je pouvais bien appartenir.

Parfois, le soir, lorsque j'avais mangé la soupe et que je ne me sentais pas trop fatigué, je prenais un encrier, un porteplume et un cahier pour faire un peu de vocabulaire allemand avant de monter me coucher. Paula et Maria entraient en conversation tout en faisant un travail de couture ou de tricotage et bientôt la vieille s'endormait accoudée sur la table. Je ne comprenais pas grand'chose dans la conversation des jeunes filles qui souvent riaient comme des folles ; ayant toujours été avec des camarades français avec lesquels je parlais la langue maternelle je n'avais pu apprendre que quelques mots et expressions d'allemands. J'avais désiré et demandé des livres pour m'instruire en cette langue mais je n'avais pu réussir à me les procurer. Paula s'asseyait sur la table, me passait la main sur les cheveux et me disait les seuls mots en français qu'elle connût et qu'elle avait appris je ne sais où : « Hans, mon cœur ! ». Je souriais bêtement aux jeunes filles comme un idiot que j'étais et que je suis encore ; je ne les repoussais pas, je ne protestais pas ; j'étais entièrement passif ; je ne faisais rien qui put les attirer ou les enhardir ; je continuais à transcrire des mots allemands sur mon cahier. Malgré une foule de pensées à peine ébauchées qui me traversaient l'esprit, je restais passif, je n'osais rien. Je dois dire que à cette passivité extérieure n'était pas étrangère une vague crainte de déplaire à Maria en me montrant trop sensible à l'attention que me témoignait son amie Paula.

Au bout de quelque temps, Paula me jugeant sans doute indifférent et drôle ne fit plus attention à moi et ne vint que plus rarement voir son amie.

Sans m'en rendre compte j'avais contracté une certaine affection pour Maria car elle venait avec moi aux champs et en particulier pour les travaux de la fenaison. De plus elle prenait souvent ma défense devant sa mère envers laquelle elle se montrait parfois irrespectueuse et grossière dans ses paroles.

Si le temps semblait être à la pluie lorsque la vieille me disait de partir arracher des pommes de terre Maria intervenait et reprochait à sa mère de m'envoyer dans les champs par un temps pluvieux. Elle avait toujours gain de cause ; la vieille me disait : « Ne pars pas aux champs mais va fendre du bois pour le feu. » Le coin du hangar où je fendais du bois était éclairé par une porte que je laissais ouverte ; cette porte ouvrait sur une courette par laquelle on entrait dans une cave, à droite. Pendant que je maniais la hache Maria venait par la cave sans

que je l'aperçusse et me lançais des pommes de terre. Je sortais dans la courette et j'entendais ses grands éclats de rire alors je me mettais à sa poursuite à travers la cave d'où elle s'échappait en claquant la porte et en riant de plus belle.

Un jour, elle m'avait taquiné sous le hangar, je la saisis et en la tenant le mauvais désir me hantait mais à chaque tentative que je fis elle me menaça de crier ce qui m'effraya et finis par me calmer.

Un camarade m'assura un jour à ma très grande surprise que Maria était enceinte de huit mois ; je ne pouvais le croire ; nul n'aurait pu s'en douter et si ce camarade le savait c'était sans doute Maria elle-même qui le lui avait avoué ! Et c'était bien vrai. Un mois après un vieux personnage arriva à la maison ; c'était l'accoucheur mais je ne m'en doutai pas tout d'abord, la vieille me fit croire que c'était un parent de la famille. Ce vieillard avait fait la guerre de 1870 et il se plaisait à me dire des mots français qu'il avait retenus avec leur signification en allemand.

Le lendemain Maria s'en alla accoucher chez sa sœur aînée à l'autre extrémité du village. Elle donna naissance à une petite fille qu'elle appela Hilse.

Cet évènement me montra que, sans s'en rendre compte, j'avais conçu pour elle je ne sais quelle sorte d'attachement car, rentré sous mon hangar, j'eus une crise de larmes ce qui aussitôt après me troubla et me surprit.

Ici je me reconnais incapable de m'analyser moi-même. Les jeunes garçons m'interpellaient dans le village : « Hans, Maria kind ? » « Jean, Maria a eu un enfant ? » Je comprenais tout ce qu'avaient pu dire de joyeux à ce sujet toutes les mauvaises langues du village. Je passais sans paraître faire attention à ce que me criaient les gamins.

Lorsque, le dimanche suivant, je vins à la baraque, le gardien qui m'avait amené d'Erpel à Neuwied me fit des plaisanteries et me félicita ironiquement de ce que « les miens » poussaient vite et arrivaient à terme « au bout de quatre mois » puis il me demanda pourquoi je ne savais pas profiter des belles jeunes filles du village et il accompagnait ses paroles d'un geste de la main. Voilà donc la mentalité de ces gens-là. Il me semble qu'en France il en était autrement et qu'on ne parlait pas de cette façon aux prisonniers allemands.

Il est vrai que si j'avais été crânement, ouvertement ce que j'aurais dû être ; si je n'avais pas craint...

[récit interrompu, page arrachée]

Après son accouchement, Maria eut une fièvre puerpérale dont elle faillit mourir. J'allais la voir chez sa sœur et je lui apportai quelques biscuits (c'était le pain blanc qui n'existait plus en Allemagne) et du chocolat.

Elle se remit très bien et revint à la maison avec sa petite fille, un jolie bébé de bonne venue.

Le père, qui n'était pas un Français comme certains avaient eu l'air de le croire mais bien un Allemand, fut appelé à reconnaître sa paternité. Il le fit avec une meilleure bonne volonté que ne s'y était attendue la famille ; il obtint un congé et vint le passer à la maison de la vieille en attendant le mariage ; c'était vers le milieu de l'automne de 1917. Il m'aida dans les derniers travaux des champs que je ne terminai pas d'ailleurs.

Je n'aimais pas beaucoup « ma vieille » et depuis que Maria ne sortait plus aux champs je m'ennuyais à voir toujours près de moi la mine renfrognée de sa mère. Au fond, elle n'était peut-être pas méchante cette vieille, j'ai dit quelle affection elle avait pour son bœuf. Mais elle était avare et maraudeuse. Ainsi quand elle venait aux champs avec moi, et elle me suivait presque toujours, elle ramassait dans ses mains les bouses qu'elle trouvait sur le chemin pour les porter dans ses terres afin de ne pas laisser se perdre un si bon engrais. Aussi je n'étais pas très fier de marcher près d'elle lorsque je rencontrais les autres paysans du village ou des camarades prisonniers. Le soir elle venait m'aider à ramasser les pommes de terre que j'avais arrachées pendant la journée et elle ne partait chercher le bœuf et la charrette pour les emmener que lorsque la nuit descendait. Tandis qu'elle partait je voyais au loin mes camarades qui faisaient le chargement et se disposaient à gagner le logis ; cela me mettait en rage car ma vieille n'était pas de retour avant trois quarts d'heure plus tard. Il faisait très noir quand je chargeais les sacs de pomme de terre sur la charrette. Le chargement terminé la vieille m'envoyait à la maison par le plus court chemin pour faire la litière à l'étable et pour faire bouillir la chaudière de feuilles de betterave mélangées à des graines de foin que l'on servait à la vache et au bœuf qui en étaient friands. Lorsque la vieille arrivait à la maison avec le chargement de pommes de terre je remarquais sur la charrette de superbes carottes fourragères qu'elle avait dérobées dans les champs des voisins puisqu'elle n'en avait pas dans les siens ; il y avait toujours sur les sacs quelque chose qu'elle avait fricoté en route à la faveur de la nuit. Cela ne me plaisait pas du tout.

Les paysans qui avaient à leur service un prisonnier lui donnaient tous, à la fin de chaque semaine, deux ou trois marks en récompense de son travail et ma vieille ne me donna jamais rien, pas même un pfennig. Une ou deux fois dans la semaine elle me servait pour mon repas de midi une soupe à la choucroute qui me brûlait l'estomac le reste de la journée. Aussi, après en avoir fait l'expérience, je n'en mangeais plus. Lorsqu'il y avait soupe à la choucroute je faisais semblant d'y goûter et je sortais aussitôt. Du dehors j'entendais une discussion entre la mère et la fille. Et la vieille répondait à sa fille : « Il peut bien la manger puisque moi je la mange bien. »

Je dois dire que ma vieille n'était pas très matinale ; elle était sûrement la moins matinale du village. Il faisait grand jour depuis un moment lorsqu'elle venait ouvrir la porte de ma chambre car on m'enfermait à clef pendant la nuit pour que je ne puisse pas m'évader et un soldat venait voir chaque soir si j'étais présent au domicile.

Si j'eusse voulu m'évader toutes ces précautions ne m'en auraient point empêché mais je n'avais ni carte d'état-major ni boussole. Nul ne s'était jamais évadé parmi les prisonniers du village.

En attendant, le matin, j'arrangeais la litière à l'étable puis on m'appelait pour le frühstück, le morceau du matin. Il y avait du café d'orge non sucré avec un peu de lait, des tartines de pain noir avec de la marmelade, du fromage et quelquefois du beurre ou un œuf.

Puis la vieille m'indiquait le travail et m'envoyait aux champs. Vers dix heures on m'apportait le kaffee-trink. C'était encore du café comme le matin avec deux tartines de marmelade ou de beurre et, lorsque je faisais un travail pénible un œuf avec un tout petit morceau de lard « eierkuchen und speck ». À midi, j'avais de la soupe, rien que de la soupe, faite surtout de pomme de terre et quelquefois de haricots ou de choucroute.

Le soir j'avais des pommes de terre cuites à l'eau et passées à la poêle avec assez souvent de la bonne compote de pommes mais jamais de pain, celui-ci était rare et on le réservait pour les deux petits repas du matin. Mais j'avais des biscuits en complément et je les consommais.

Dès la Toussaint nous quittions les paysans, sauf deux ou trois d'entre nous et nous demeurions à la baraque pendant tout l'hiver. Dès notre retour à la baraque nous formions une grosse équipe de bûcherons et tout l'hiver, par tous les temps, nous passions nos journées dans les bois, sauf les dimanches seulement. Nous partions de grand matin de la baraque, longtemps avant le jour ; nous faisions six à huit kilomètres de marche pour nous rendre à la forêt de Monrepos. Nous passions devant le château du prince de Wied, nous apercevions dans les clairières des groupes de chevreuils qui nous regardaient passer d'un air attentif et curieux et quelquefois nous faisions sortir un sanglier de sa bauge. Cette forêt est magnifique, les arbres y poussent droits et élancés jusqu'à une grande hauteur. Nous dévalions sur des pentes rapides descendant vers la vallée de la Wied et jusqu'en face du vieux Altwied une petite cité moyenâgeuse encore entourée de ses murs et de ses tours, perchée sur un roc et entourée par la rivière. Nous arrivions là par les froids les plus rigoureux et quelquefois la forêt était recouverte d'une épaisse couche de neige. Nous avions alors un mal infini à ne pas glisser sur ces pentes. Pour y venir nous nous emmitouflions de notre mieux, chacun avait eu soin de faire venir de France des tricots et des cache-nez. Nous apportions notre soupe dans des sortes de boîtes métalliques cylindriques. C'était le plus souvent de l'orge, des pommes de terre et des rutabagas.

Le bois mort ne manquait pas dans la forêt et l'un d'entre nous faisait un bon feu de bivouac. Avant l'heure de la soupe il plaçait toute nos boîtes sur la belle braise. Quand la soupe était chaude il nous appelait et nous nous essayions tous en cercle sur des bûches ; nous bavardions, nous riions en passant sur la braise nos biscuits ou nos tranches de pain noir que nous avions piqués au bout des bâtons. C'était un bon moment de détente qui nous faisait oublier le froid terrible dont

nous avions souffert le matin en arrivant au bois. Un gentil petit rouge-gorge venait chaque jour nous rejoindre auprès du feu où il picorait les miettes de pain. Il s'était familiarisé avec nous et venait jusque sur les genoux de certains d'entre nous mais un camarade ayant fait sur lui un geste agressif il perdit dès lors la confiance qu'il nous avait jusqu'à ce jour témoignée.

Ce gracieux petit être était pour moi, chaque fois que je le voyais parmi nous, l'occasion d'une douce joie et je pensais en moi-même : Joli petit oiseau de Dieu qui aime les prisonniers tu nous apportes du réconfort, dans notre terre à terre si triste et si monotone tu nous apportes le sentiment du beau et de l'exquise délicatesse d'une Providence attentive.

Nous abattions de grands hêtres qui tombaient avec un bruit prolongé qu'amplifiait l'écho de la profonde vallée. Puis, après avoir coupé les branches, nous sciions le tronc en rondins d'un mètre de longueur. Lorsque ces rondins étaient trop gros nous les fendions en plusieurs morceaux. Avec les branches nous faisions de longs et lourds fagots que nous liions avec du fil de fer.

Sur ces pentes rapides, bien des accidents étaient à redouter. Nous laissions rouler les rondins jusqu'en bas où près du chemin ils étaient rangés en tas réguliers, par stères. Ces rondins faisaient parfois des bonds prodigieux et menaçants ; aussi nous avions soin de crier pour avertir les camarades qui se trouvaient vers le bas lorsque nous commencions à faire rouler des bûches.

Le civil qui dirigeait les travaux n'était pas aimé des prisonniers et plus d'une fois les rondins furent lancés volontairement dans sa direction ; plus d'une fois aussi ces rondins le frôlèrent ou passèrent au-dessus de sa tête mais ils ne l'atteignirent jamais. Par contre, un de nos camarades appelé Bonin, (avant la guerre il était boulanger à La Roche-Sur-Yon, en Vendée) fut atteint en pleine poitrine par un de ces rondins qui avait une force formidable. Il fut renversé et entraîné sur la pente jusqu'au bas ; ayant reçu une multitude de chocs violents il eut les membres brisés et fut ramassé dans un état pitoyable. Aussitôt les Allemands firent venir une voiture d'Altwied et le transportèrent à l'hôpital, je ne sais où. Ce pauvre camarade était si grièvement blessé qu'il mourut probablement des suites de ce terrible accident. Nous n'eûmes jamais plus de nouvelles de lui ; je ne sais pas ce qu'il devint.

Ce Bonin était précisément le camarade que j'avais remplacé chez ma vieille à Rodenbach.

Nous nous efforçâmes d'être plus vigilants et nous n'eûmes pas d'autre accident à déplorer.

Nous ne quittions la forêt, le soir, qu'à la tombée de la nuit ; nous emportions chacun un morceau de bois sec pour le poêle de notre baraque. Notre baraque était éclairée à l'électricité mais, dès 9h. les gardiens éteignaient, nous devions être couchés et il était interdit d'avoir de la lumière après, ne fût-ce qu'une petite

bougie. Mais quelques prisonniers tournaient la difficulté lorsqu'ils désiraient faire une bonne partie de belote ou de manille. Nos couchettes, comme partout, étaient superposées mais à Niederbieber il n'y avait que deux étages.

Les joueurs de cartes tendaient des couvertures pour que la lumière de leur bougie ne fût pas aperçue des gardiens puis, couchés sur leurs paillasses, ils jouaient parfois jusqu'à minuit et même plus tard. C'était pour eux un moment d'oublier les ennuis et même la pensée de leur captivité.

Comme cela a lieu en général dans les chambrées il y avait aussi parfois des conversations licencieuses, mais néanmoins, relativement peu.

Un de nos camarades qui ne montait pas avec nous à la forêt mais travaillait chez le Maire de la localité nous annonçait les nouvelles le soir dès que nous arrivions à la baraque. Un soir il nous annonça que Clémenceau, le Tigre, avait pris le pouvoir ; ce fut parmi nous comme une explosion de joie. Nous étions certains que la politique française allait changer. Gare ! gare ! disions-nous.

Nous savions que les Allemands craignaient, redoutaient le père Clémenceau ; c'était pour nous un bon signe car ils étaient certainement bien renseignés sur la valeur personnelle de chacun des hommes politiques les plus en vue. Ils ne craignaient pas Briand par exemple et parlaient de lui comme d'un homme qui leur était sympathique ; aussi je m'étais toujours imaginé qu'il serait un jour convaincu de trahison et je ne fus pas peu surpris de le voir après la guerre collaborer avec Poincaré et diriger la politique extérieure de la France. Pour moi je suis absolument persuadé que si nous avions eu un Briand à la place d'un Clémenceau nous aurions été entièrement battus par les Allemands malgré nos grands généraux et malgré l'intervention américaine. Je suis convaincu que cet homme a été très néfaste à notre pays et que, sous prétexte de maintenir la paix en Europe, il a été dupé par les diplomates allemands et a préparé l'avènement de l'hitlérisme. Je crois encore que si nous avions eu un Clémenceau pour maintenir et organiser la politique de paix, la dictature d'Hitler n'aurait pu triompher en Allemagne et que nous ne serions pas aujourd'hui en aussi triste posture. Je pense qu'à l'occasion du plébiscite de la Sarre en Février prochain une guerre de destruction peut se déclencher tout à coup à la stupeur du monde entier. L'hiver prochain nous réserve probablement de tristes évènements.[1]

Dès que les travaux des champs reprenaient, au printemps, nous cessions nos besognes de bûcherons dans les forêts de Monrepos et d'Altwied pour retourner chez les paysans. Je revins donc chez ma vieille au printemps de 1918.

[1] Jean a mis ses notes au propre en 1934.

Correspondance

9 Septembre 1917 - À mes parents

Chers parents

Je viens de recevoir votre lettre datée du 15 août. Je suis très heureux d'apprendre de mon côté que tous vous êtes en bonne santé à la maison. Pour moi ça va assez bien ; comme je vous l'ai dit je travaille maintenant à la culture ; j'ai un bœuf, une vache, une génisse, un chevreau et deux petits cochons. Je laboure, je fauche ; ça va. Je vous expédie deux photos dans une enveloppe ; j'aime à croire que vous les recevrez bien. Pourriez-vous m'envoyer une paire de sabots bridés et une paire de chaussettes. Je vous enverrai d'autres photos du même spécimen.

Votre fils qui vous aime.

Jean Vergne

✦

20 Août 1917 - Lettre de mon père

Depuis déjà longtemps ils n'ont pas eu de mes nouvelles. La dernière carte reçue était datée du 10 Juin. Ils m'ont écrit plusieurs fois depuis qu'ils ont reçu cette carte et ils en attendent toujours une autre qui ne vient pas. « Pas de nouvelles que je sache au pays et puis avec ma surdité je ne puis causer avec personne et je suis pour ainsi dire isolé du monde. Je songe au temps passé où je vous voyais tous réunis près de moi. Que d'évènements depuis ! Que de malheurs ! Que d'épreuves ! Dieu veuille que sonne bientôt l'heure de ta libération ! »

✦

Mardi 18 Septembre 1917 - Carte de Jeanne Persoud

Elle a reçu ma carte du 22 juillet. A ce moment-là elle était en vacances à Vers avec sa mère. Elles sont venues à Quintenas et sont montées à Montjoux où elles ont trouvé mes parents en bonne santé. Son cousin Michel de Vers a été rapatrié de Suisse. Il va bien ainsi que Louis qui est réformé temporairement. Elle n'a pu monter à La Louvesc comme elle en avait fait le projet, à cause de son cousin Louis qui a tardé à arriver. Elle n'a pu voir Voulouzan François qui est venu à Lyon pendant qu'elles étaient à Vers.

Elle a vu Hervé il y a huit jours. Il était venu voir Marius Seux qui était de passage chez elles avant de remonter au front. Hervé a dû l'accompagner jusqu'à Perrache ; elle ne l'a pas revu depuis mais espère qu'il viendra les voir Dimanche. Elles vont bien et ont un joli temps. Elle me souhaite de grand cœur que je puisse rentrer bientôt en France. Elle a de mes nouvelles par Hervé mais préfère en

recevoir de moi-même. Elle a des cousins de Meyzieu qui sont prisonniers et qui ont envoyé souvent de leurs photos. Elle me dit de lui en envoyer si j'en ai, je lui ferais plaisir.

Avec leurs plus affectueux souvenirs et toutes leurs amitiés.

✦

24 Septembre 1917 - Lettre de mon père

Mon Cher Jean,

Nous sommes toujours sans nouvelle de toi depuis ta carte du 10 juin et nous sommes dans la désolation. Depuis si longtemps sans avoir de tes nouvelles. Je t'ai écris je ne sais combien de lettres. Depuis aucune ne revient ni aucune nouvelle peut-être tu ne les reçois pas… Nous ne savons que penser de ce silence. Nous sommes toujours en bonne santé pour le moment. Mais toi mon Cher Jean comme nous serions heureux de recevoir de toi deux mots sur l'état de ta santé car nous sommes dans une cruelle incertitude. Nous prions Dieu qu'il te protège.

Ton père qui t'aime et pense continuellement à toi.

U. Vergne.

✦

25 Septembre 1917 - Lettre de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

Je vous envoie un colis qui contient : riz, pâtes pour plats et pour potages, lard, chocolat, boîte confiture, tabac, sel. J'espère que vous avez reçu mes derniers colis. J'ai reçu de vous une carte il n'y a pas très longtemps. Voilà l'hiver qui approche, si vous avez besoin de quelque chose de chaud, dites-le moi, je me ferai un plaisir de vous le procurer.

Bonne santé, mon cher ami.

Affectueux souvenir.

J. Mauvas.

✦

28 Septembre 1917 - Lettre de mon père

Ils viennent de recevoir ma lettre du 1er septembre. Ils en ont éprouvé beaucoup de joie car ils n'avaient plus aucune nouvelle depuis ma carte du 10 juin. Il se livrait à mille réflexions à mon sujet. À la réception de ma lettre il arrivait à la maison avec un chargement. Lorsque ma mère lui a dit que j'avais écrit, il a tout laissé, attelage et chargement pour vite venir parcourir ma lettre. Il voit avec plaisir que je suis toujours en bonne santé et que je me trouve maintenant chez une veuve et occupé aux travaux des champs. « Tâche, me dit-il, de faire ton

travail pour le mieux. Si elle est contente de toi tu pourras y rester quelque temps. Le travail des champs est assez agréable parce qu'on y trouve une assez grande variété d'occupations. Et puis cela te rappelle un peu le pays. »

Ils sont en bonne santé et donneront de mes dernières nouvelles à Hervé.

✦

1er Octobre 1917 - À mes parents

Je n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis quelques jours. Ils me disaient dans leur dernière lettre reçue qu'ils avaient terminé la moisson et qu'ils allaient commencer à battre le blé. Je suis, ainsi que je leur ai déjà écrit employé maintenant aux travaux de la campagne chez une veuve. Il y a maintenant plus d'un mois que j'y suis. Cette semaine j'ai cueilli les pommes. Avec ce travail-là, le temps me semble moins long. Je pense qu'ils ont reçu les photos que je leur ai envoyées. J'en ai envoyé quatre et j'en mets encore deux avec cette lettre. Ils pourront en envoyer une à mon parrain de St Vallier et une à Joseph Mary.

J'en ai adressé une aux cousines Persoud qui m'en avaient demandé. Maintenant le « cafard » a moins prise sur moi depuis que je suis occupé à la campagne et le temps passe plus vite.

La semaine prochaine je vais arracher les pommes de terre et battre du blé. Je suis un peu le patron. Je connais les champs de ma vieille et je m'y rends tout seul, le matin après m'être occupé du bétail. Mais, dans un mois, les travaux des champs seront terminés et je devrai rejoindre mes camarades pour être occupé à d'autres travaux.

Jusqu'à présent j'avais eu à souffrir de la captivité. C'était assez dur. Mais, à présent, avec ce maximum de liberté je n'ai pas trop à me plaindre. Espérons que ce sera l'année prochaine qui sera celle de la libération et de la délivrance.

Je pense bien souvent à eux tous.

✦

9 Octobre 1917 - Lettre de mon père

Ils ont été heureux d'avoir de bonnes nouvelles de moi par ma lettre datée du 1er Septembre et de savoir que je suis à présent occupé aux travaux de la campagne. Mais ils n'avaient pas reçu la carte dont je leur parle et par laquelle je leur avais déjà dit que je faisais partie d'un Commando de culture. Ils sont tous en bonne santé, eux aussi. Ils seront contents de recevoir des photos de moi car il y a déjà bien longtemps qu'ils ne m'ont pas revu.

Hervé est venu les voir le samedi soir et il est reparti le lundi pour reprendre son travail à Lyon.

Ils continuent leur train-train comme ils peuvent. Ils ont fini de vendanger et la récolte est assez bonne. Peut-être pourrai-je venir goûter le vin nouveau. Ils voudraient pouvoir l'espérer.

✦

15 Octobre 1917 - À mes parents

Il y a plus de trois semaines que je n'ai pas eu de leurs nouvelles. Je les espère toujours en bonne santé. Quant à moi je vais très bien. Je suis toujours chez ma bonne vieille. Cette semaine j'ai arraché les pommes de terre. On ne s'entend pas trop mal. L'allemand est une langue difficile mais à force d'entendre les mêmes mots on les sait et on ne les oublie plus. Dans un mois les travaux des champs seront terminés et je rejoindrai les camarades pour être employé avec eux à d'autres occupations.

Vous me direz si vous avez bien reçu les photos que je vous ai envoyées. Vous me direz si le vin nouveau est bon. Il y a aussi de petites vignes le long du Rhin mais pas dans la région où je me trouve.

✦

21 Octobre 1917 - Lettre de mon père

Ils ont été très heureux de recevoir les deux photos que je leur ai envoyées. Ils les ont regardées longtemps et trouvent que j'ai un peu changé avec cette petite moustache qu'ils ne m'avaient jamais vue.

Nous voici bientôt au seuil d'un nouvel hiver. Ils souhaitent bien qu'il soit moins rigoureux que le dernier et que je n'aie pas trop à en souffrir.

✦

Carte 21 Octobre 1917 - À mes parents

Ai reçu leur lettre du 20 août. Je suis surpris qu'ils n'aient pas eu de mes nouvelles depuis ma lettre du 10 Juin car je leur écris toujours chaque semaine. J'espère qu'ils en auront reçu depuis. Il y avait pour moi trois semaines que je n'avais rien reçu d'eux..

✦

26 Octobre 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte datée du 15 septembre. Ils m'ont envoyé les sabots et les chaussettes que je leur avais demandés. Ils vont bien.

✦

9 Novembre 1917 - Lettre de mon père

Il espère que j'aurai reçu ses dernières lettres qu'il m'a adressées à la Filiale 222. Ils vont bien.

Hervé est venu les voir pour la Toussaint et il est resté avec eux jusqu'au Dimanche. Ils ont fini de rentrer toutes les récoltes et sont en ce moment en train

de semer le blé. Ma mère, Louise et Clotilde et lui m'embrassent bien affectueusement.

✦

22 Novembre 1917 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

J'ai pu vous expédier hier un colis, je vous en enverrai un autre sous peu. J'espère que vous êtes toujours en bonne santé. J'ai été très heureuse de recevoir vos photographies qui sont très bien réussies, je les ai montrées à ces dames du patronage. Tout le monde vous envoie bien des amitiés. Avez-vous froid ? Ici il a déjà neigé et j'ai pris un gros rhume, c'est mon petit tribut payé à l'hiver et je ne serai pas trop à plaindre si j'en suis quitte pour cela. A bientôt le plaisir de vous lire.

Amitiés.

Jeanne.

✦

28 Novembre 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma lettre du 15 Octobre ainsi que ma carte du 21. Ils vont bien et achèvent d'ensemencer le blé.

✦

11 Décembre 1917 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma lettre du 1er Novembre ainsi que ma carte du 4. Je leur dis que je dois quitter la maison de ma patronne et ils pensent que je vais le regretter car j'y avais certainement plus de bien-être et plus de liberté. Peut-être vais-je changer d'adresse, pensent-ils, mais ils espèrent qu'on me fera suivre tous leurs envois.

Ils ont bien reçu les 6 photos que je leur ai envoyées. Ils ont eu une bonne récolte de vin cette année et ils espèrent bien que bien que j'en goûterai cette fois-ci car cette guerre prendra bien fin un jour.

Comme à presque chacune de ses lettres il m'invite à prendre mon sort en patience en attendant cette libération tant désirée.

Ma mère, Louise et Clotilde m'embrassent bien affectueusement.

✦

7 Janvier 1918 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 4 Décembre. Ils m'ont envoyé, fin octobre, des sabots bridés et des chaussettes que je leur avais demandés. Ils pensent que je ne tarderai pas à les recevoir. Ils ont mis à la poste un petit colis de 1 kg (colis de Noël) et quelques jours après ils m'envoient un colis de 5 kg. Ils ont reçu du

Comité de Secours Ardéchois aux P. G. un avis leur indiquant qu'une veste et un képi m'étaient envoyés.

Ils ont en ce moment un bien mauvais temps. Une épaisse couche de neige était tombée et il faisait très froid. Depuis Dimanche la neige a fondu et il n'en reste plus guère aujourd'hui.

✦

13 Janvier 1918 - À mes parents

J'ai reçu leur lettre du 28 Novembre. J'ai bien reçu les sabots et les chaussettes qu'ils m'ont envoyés. J'ai su moi aussi que les colis n'ont pu être expédiés pendant un certain temps en France.

✦

19 Janvier 1918 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

J'ai bien reçu votre carte contenant vos souhaits de bonne année, je vous envoie aussi les miens. Puisse 1918 vous ramener à l'affection de vos parents.

Je vous envoie un colis par l'Hôtel de Ville, je crois qu'ainsi ils arrivent bien.

Nous avons en France un commencement d'hiver très rigoureux, beaucoup de neige ; en ce moment la température s'est un peu radoucie.

Ma famille est en bonne santé et nous avons d'excellentes nouvelles de nos absents. Je passe, comme l'année dernière, l'hiver à Lyon avec mes parents, mais vous pouvez toujours m'écrire à La Demi-Lune, on fait suivre.

Au plaisir de vous lire, mon cher Ami, recevez mon bon souvenir.

✦

16 Janvier 1918 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 9 Décembre qui leur fait savoir que j'ai bien reçu les sabots et les chaussettes qu'ils m'ont envoyés. Jeanne Persoud leur a écrit à l'occasion du nouvel an et elle leur dit qu'elle a reçu mes photos et leur demande de mes nouvelles.

Ils ont eu un très mauvais temps ; depuis 5 ou 6 jours il fait meilleur. C'est le vent du Sud.

Ils ont reçu une carte sur laquelle je leur demandais de m'envoyer des vues de Quintenas. Il m'en envoie trois, une vue du clocher, une vue sur Montjoux et une de Frachon. Ainsi je pourrai revoir ces lieux aimés de mon enfance.

L'oncle Fortuné est venu les voir hier et ils ont causé de la guerre et de leurs soldats. Il lui a montré les photos que je leur ai envoyées.

✦

30 Janvier 1918 - Lettre de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

J'ai reçu, cette semaine, votre carte du 23 décembre. Voilà déjà un mois de la nouvelle année d'écoulé, comme le temps passe malgré tout ! Hélas, il passe sans nous apporter les jours tant désirés où nous verrons revenir tous les nôtres. Quand donc viendra cet heureux évènement ? Espérons que ce sera bientôt et continuons à nous armer de patience.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de votre famille ; mes parents ne vont pas trop mal en ce moment, Dieu veuille que cela continue ainsi. Nous sommes à Lyon pour trois ou quatre mois. Mme Garnier est dans le Midi, tout le monde déserte la Demi-Lune. Je suis très occupée, je soigne toujours des malades, plus au Patronage puisqu'il y en a plus, mais dans une autre maison où ils sont plus nombreux. Nous avons en ce moment, à Lyon, beaucoup de brouillard ; il fait très humide mais tout de même moins froid qu'au moment du jour de l'An.

J'ai de bonnes nouvelles de mon mari, prisonnier comme vous, et aussi de mes frères, nous espérons avoir bientôt l'abbé auprès de nous pendant quelques jours.

J'espère, mon cher Ami, que vous aurez reçu les derniers colis envoyés par l'Hôtel de Ville.

Au revoir et bonne santé.

Recevez, mon bon Vergne, mon meilleur souvenir et celui de toute ma famille.

J. Mauvas.

✦

4 Février 1918 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma lettre du 1er janvier et sont heureux de savoir que j'ai reçu les sabots et les chaussettes qu'ils m'ont envoyés. Ils pensent que je recevrai bien les deux autre colis de Noël et de Janvier.

Il gèle la nuit mais dans la journée il fait un temps de printemps. La semaine dernière il est allé à la messe d'anniversaire du Cousin Vergne de Cintres (le père).

✦

16 Février 1918 - Lettre de Mme Mauvas

Mon bon Vergne

Je suis heureuse de vous envoyer votre petit colis du mois de Février qui contient : riz, pois secs, boîte sardines, figues, chocolat, 5 cubes pour assaisonnements.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de votre famille. Ici nous allons bien et avons en ce moment la joie de posséder mon frère l'abbé pour quelques jours. Quelques jours de bonheur dans cette pauvre vie sont bien appréciés étant si rares.

J'ai reçu vos cartes du 23 décembre et du 6 Janvier et je vous en remercie beaucoup.

Recevez mon cher Ami mon bien affectueux souvenir.

J. Mauvas.

✦

24 Février 1918 - Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 13 Janvier et, aujourd'hui, celle du 27. Aujourd'hui Hervé est venu les voir mais il est reparti à 3 h.

Je leur disais que, dans deux mois, je reviendrai à la campagne chez mon ancienne patronne. Ils en sont contents car ils savent bien que j'y suis mieux qu'ailleurs, que je ne m'y ennuie pas.

Au pays il fait beau temps mais il gèle pendant les nuits.

Jean Faurie, en permission, m'envoie le bonjour. Mes deux petites sœurs : Louise et Clotilde m'envoient leurs meilleures amitiés et m'embrassent affectueusement.

✦

13 Mars 1918 - Lettre de mon père

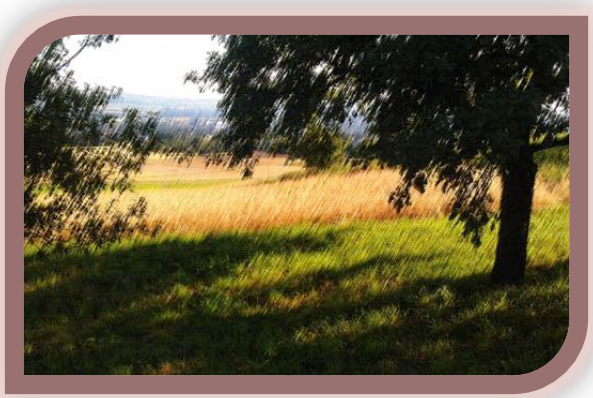
Ils n'ont plus eu de mes nouvelles depuis ma lettre datée du 27 Janvier. Ils ont taillé la vigne et fait les labours. Le temps est beau et sec.

✦

17 Mars 1918 - À mes parents

En bonne santé. Aujourd'hui Dimanche je reviens chez ma patronne que j'avais quittée il y a 4 mois.

10 – Rébellion



Les mauvaises nouvelles (pour nous, prisonniers français) nous étaient distribuées fréquemment. Nous savions que les Russes ayant trahi la cause des Alliés et signé le traité de Brest-Litovsk[1] les Allemands avaient retiré de leur front oriental toutes leurs forces rendues disponibles pour les lancer contre le front français. Nos gardiens ainsi que les gens du village nous annonçaient que les Allemands avaient rompu le front français et qu'ils s'avançaient sur Paris. Les gamins nous criaient avec un méchant ricanement : « Frankreich kaput ! » Pas seulement les gamins, de grandes personnes aussi.

Nous répondions hardiment et même quelquefois en leur riant au nez : « Nein, nein ! Noch nicht ! » Cependant, les nouvelles devenant de plus en plus mauvaises nous ressentions de l'angoisse mais nous ne le laissions pas paraître ils en eussent été trop heureux. Nous leur assurions qu'ils n'auraient pas les Français ni leurs alliés comme ils avaient eu les Russes.

Tout à coup, un matin, nous vîmes que les maisons principales du village étaient pavoisées et que de longs drapeaux couvraient les murs de l'école et de la mairie. Quand nous passions dans les rues les gens nous criaient : « Paris abgeschossen ! Frankreich kaput ! » (Paris est bombardé ! la France est perdue !) et les enfants nous jetaient des pierres. Ce jour-là nous ne leur répondions plus. Nous nous demandions s'il était bien exact que Paris fût bombardé par les Allemands. Notre angoisse était grande. Les Allemands nous expliquaient que Paris était bombardé par un canon nouveau et formidable qui tirait à 120 kilomètres, que leurs troupes avançaient toujours et que dans peu de jours la capitale française serait entre leurs mains. « Pas si vite ! pas si vite, attendons un peu. » leur répondions-nous.

Nous apercevions sur leurs journaux de grands titres en gros caractères : « Die Fahne heraus ! »

Je m'étais promis de m'enfuir si jamais les Allemands avaient été victorieux comme en 1870. Je m'évaderais ; si j'étais repris je m'évaderais encore ; je

[1] Le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk, en Biélorussie, les bolcheviques russes signent la paix avec les Allemands et leurs alliés. Ils se retirent de la Grande Guerre, laissant choir la France et l'Angleterre qui s'étaient engagées aux côtés du tsar. Les Allemands en profitent pour lancer une offensive de la dernière chance sur le front français.

m'évaderais sans cesse ; je réussirais ou je mourrais mais ils ne m'auraient plus. Heureusement, après avoir chanté victoire, après nous avoir obsédés du récit de leurs exploits formidables et colossaux ils se turent soudain et ne nous firent plus part d'aucune nouvelle. Nous ne fûmes pas longs à en tirer d'heureux pronostics : « Pas de nouvelles ! Bonne nouvelle ! les gars » Nous nous disions qu'ils avaient dû « tomber sur un bec » en s'avançant sur Paris comme en 1914 et nous ne pensions pas dire si juste.

Ce fut à ce moment là que j'eus une dispute avec « ma vieille » qui m'avait exaspéré au sujet des mauvaises nouvelles et puis, comme je l'ai dit plus haut, je lui en voulais pour d'autres motifs. Sa fille aînée était intervenue dans la dispute et elle m'injuriait. J'eus le dernier mot en annonçant tranquillement à ces femmes allemandes que le dimanche suivant je ne reviendrais plus chez elles mais que je resterais à la baraque. J'étais bien résolu à ne plus revenir sur cette décision pas même par la force des baïonnettes.

Le dimanche matin en quittant ma vieille je lui rappelai donc que je ne rentrerais pas le soir et je lui dis adieu. La vieille alla raconter la chose au gardien qui avait la surveillance des prisonniers détachés dans le petit village et tous deux ils vinrent à la baraque parler au kommandoführ. Je ne les vis pas mais je ne tardai pas à subir le prompt effet de leurs plaintes contre moi. Le kommandoführ vint me saisir dans la baraque au milieu de mes camarades. Je fus bousculé, houspillé et conduit dehors contre la palissade qui entourait la baraque. Tous les gardiens étaient autour de moi me traitant de fainéant, de chien de Français qui avait fait des misères à une pauvre vieille veuve. Après leurs bordées d'injures je fus mis au piquet, au garde à vous, contre la palissade. Le plus jeune des gardiens (il ne devait pas avoir vingt ans) vint avec son fusil pour se tenir près de moi. Il me donnait des coups de pied aux talons en me disant que je ne les joignais pas comme il faut. Je les joignis de mon mieux, je ne pouvais les joindre mieux, mais ce n'était là qu'un prétexte pour me frapper et me bousculer car il continuait à me donner des coups de pied aux talons. Exaspéré, je me retournai franchement face à lui et, croisant les bras sur ma poitrine, je lui dis en bon français : « Dis donc, toi, je voudrais bien savoir ce que tu veux ! » Je n'eus que le temps de le dire ; il chargea son fusil et poussa un cri pour donner l'alerte. Il s'était peut-être imaginé que j'allais porter la main sur lui mais il faisait erreur. Je n'étais pas assez bête pour cela, je savais bien que je ne pouvais lutter, moi, prisonnier, avec une demi-douzaine de gardiens armés. Le kommandoführ sortit précipitamment avec les autres gardiens ; je fus à nouveau houspillé et passé à tabac. Puis ils me firent sortir en dehors de la palissade, sans doute pour que mes camarades ne vissent pas ce qu'on allait faire de moi. Je me demandais s'ils étaient cette fois-ci résolus à me fusiller ; je n'avais nulle crainte, je me sentais prêt. Cependant, j'y songe aujourd'hui, ma pauvre conscience n'était guère en ordre. Comment peut-on avoir ce sentiment ou plutôt cette sensation que l'on est prêt à mourir quand on n'a pas sa conscience en règle ? Quelle est cette inattention, cet oubli, cette distraction de l'âme ? Sans doute il n'avait pas été question de me fusiller ; les gardiens n'avaient, je pense, pas le droit de le faire

ainsi sans autre forme de procès. Ils avaient voulu me dompter par la terreur, peut-être, comme les Allemands aiment à le faire. Après m'avoir passé à tabac, le kommandoführ ordonna au jeune gardien qui m'avait frappé de me conduire à la prison de Rastelstein qui se trouvait à moins deux kilomètres de là. Ce jeune gardien m'insulta tout le long du chemin ; il aurait voulu me faire courir au pas gymnastique mais malgré tous ses efforts et menaces il ne put y réussir. Il me donnait de grandes poussées en me criant : "Cours, trotte, chien de fainéant de cochon de sale Français !" Je me retournais vers lui et je lui répondais : "Je ne suis ni un chien, ni un cochon, pas plus que toi, mais je suis un homme et un Français". Il me poussait plus fort et m'injuriait davantage tenant son arme prête dans le cas où j'aurais voulu m'enfuir et lui échapper. Je n'essayai pas de lui échapper, je ne voulais pas m'enfuir mais j'étais décidé à résister jusqu'au bout. Arrivé à la prison, je dus attendre car le feldwebel n'était pas là. Les gardiens n'avaient pas l'air de me considérer comme un individu dangereux et ils ne se dérangèrent même pas pour me recevoir.

Au bout d'un moment l'un d'eux s'avança avec une trousse de clefs et on m'achemina vers un cachot dans lequel se trouvait déjà un pauvre prisonnier russe maigre comme un squelette et plein de poux. Il était là depuis longtemps déjà. Il n'y avait pas d'autre place pour moi.

On me fit enlever mes chaussures, vider mes poches et le tout fut enfermé dans un mouchoir que le gardien de prison emporta. C'était une précaution contre l'évasion mais je ne voulais pas m'évader parce que j'étais sûr que les Allemands recevaient la pile chez nous et que ce serait bientôt la grande évasion de tous les prisonniers.

Le cachot avait bien deux mètres de longueur et une largeur d'un mètre cinquante au plus. Une grande planche en plan incliné le remplissait presque ; il y avait au bout une cruche et c'était tout ; nulle ouverture ne laissait entre la lumière sauf le dessous de la porte. Le Russe me raconta que, s'étant évadé, il avait été repris et qu'il était là depuis une douzaine de jours.

J'étais dans un tel état d'excitation nerveuse, j'avais toujours si présente à l'esprit une pensée qui me réconfortait extraordinairement (celle que les Allemands étaient en train de recevoir la pile en France) que je n'eus pas une seule minute d'ennui, ni faim ni soif pendant les vingt-quatre heures de cachot que je fis. Moi qui dors habituellement comme une brute je crois que je ne fermai pas l'œil et je me sentais âprement heureux. Mon imagination me faisait voir les coups de butoir qu'ils recevaient là-bas d'où on les chassait bientôt. Le Dimanche soir, vers quatre heures, mon camarade russe se mit à frapper de petits coups à la porte ; j'aurais voulu l'en empêcher, on était si tranquilles comme cela mais il avait faim, le pauvre, il mourait de faim.

Personne ne venait, le Russe continuait à frapper, plus fort, un peu plus fort. Tout à coup j'entends des pas, un bruit de clefs qui s'entrechoquent, puis le grincement de la serrure ; le Russe me faisait des signes désespérés pour que je

me tinsse debout. Je me dressai. C'était le feldwebel qui ouvrait la porte, avec une expression du visage brutale et sans pitié ; il demanda au Russe ce qu'il désirait : « Que j'aille chercher de l'eau » répondit le Russe d'une voix suppliante et terrifiée car il n'osait pas dire qu'il avait faim. Pourquoi ? Parce que, sans doute, on en profiterait pour le nourrir de coups.

« Trotte ! » lui cria le feldwebel. Presque à cloche-pied le pauvre Russe courut tant qu'il put pour aller remplir la cruche. Pendant ce temps le feldwebel m'interpella de la sorte : « Arschloch ! C'est ainsi que tu as appris à te tenir devant les gradés en France ? » et en disant cela il me donna un violent coup de poing au visage qui me fit frapper la tête contre le mur qui était derrière moi. Je compris qu'il fallait se dresser et prendre la position du garde-à-vous lorsque le feldwebel ouvrait la porte du cachot. Je me mis au garde-à-vous et je regardai bien en face ce sous-officier allemand qui venait de m'insulter et de me frapper si brutalement mais je ne desserrai pas les lèvres.

Le Russe rapportait sa cruche, clopin-clopant, aussi vite qu'il le pouvait. Dès qu'il fut rentré le feldwebel referma la porte à clef et s'éloigna d'un pas raide et cadencé.

Ce fut le seul incident qui rompit le calme réconfortant de mes vingt-quatre heures de cachot. J'en voulais un peu à mon pauvre et squelettique camarade russe de l'avoir involontairement provoqué. Mais il avait si faim le pauvre misérable et durant toute la journée il n'avait pas reçu le plus petit morceau de pain. Que lui avait-on donné à manger depuis qu'il était là ? S'il passait tous ses jours comme il avait passé le Dimanche avec moi il était à plaindre le pauvre malheureux.

Le lundi matin vers sept ou huit heures j'entendis causer auprès du cachot et parmi les voix je distinguai celle de l'un de nos gardiens de la baraque qui était le plus sympathique de tous, une sorte de gros balourd bonasse et inoffensif. Je pensai immédiatement : Tiens, il vient me chercher. Où donc va-t-on m'envoyer à présent ? Il était d'usage que ceux des prisonniers qui s'étaient mal conduits chez les paysans, dans les kommandos de culture, qui étaient des kommandos privilégiés, fussent déportés dans des kommandos de fabriques, d'usines ou de mines qui étaient considérés comme les plus terribles et où l'on infligeait les pires tortures et les pires privations aux malheureux captifs. Là ils étaient fouettés, enfermés dans des chambres surchauffées, privés de nourriture pendant des jours entiers et roués de coups sous les plus petits prétextes ; là il n'y avait pas moyen de résister, de tenir le coup ; là il fallait marcher comme des damnés dans un enfer ; là il n'y avait aucune place pour la pitié ; là des hommes étaient moins considérés que les plus vils des animaux et leur vie ne coûtait rien ; là, ceux des gardiens qui avaient de la haine pouvaient l'assouvir impunément et on les choisissait tout spécialement pour ces sortes de kommandos. Et c'est dans cette sorte de kommandos que je pensais être envoyé maintenant. Je savais ce qu'il

en était, des camarades m'en avaient assez raconté là-dessus mais, tant pis, j'irais.

J'avais dit à ma vieille que je ne reviendrais pas ; je ne reviendrais pas chez elle et pour moi c'était l'essentiel. Elle apprendrait que lorsqu'un Français a quelque chose dans la tête il ne l'a pas au talon.

Soudain, la porte du cachot s'ouvrit. Le feldwebel qui la veille avait été si arrogant et si brutal à mon égard s'était radouci comme par enchantement. La nuit porte conseil, pensai-je. Il me parla d'une voix aimable, il se montra poli et courtois ; je ne le reconnaissais plus et je n'y comprenais rien. Il fit apporter le mouchoir dans lequel étaient mes affaires et il me dit de bien regarder si rien n'y manquait. En un clin d'œil je vis que tout y était bien et je le lui dis. Je remis mes chaussures et mes bandes-molletières, puis, m'adressant au gardien qui venait me chercher : Fabrik ? lui demandai-je simplement ce qui dans notre langage voulait dire : Est-ce que je vais dans un kommando de fabriques ? Nein, nein, me répondit-il, Rodenbach zurück. Non, non, tu retournes à Rodenbach. Chez la même vieille ? poursuivis-je tout surpris. « Non, non, me dit-il, tu n'iras plus chez elle ; tu iras chez d'autres paysans. » J'en restais stupéfait, je ne m'attendais pas à cela. J'étais satisfait puisqu'on me disait que je ne retournerais plus chez la vieille ; il ne me déplaisait pas de revenir à Rodenbach où il me serait bien permis de narguer un peu cette vieille qui m'avait fait faire vingt-quatre heures de cachot lorsque je la rencontrerais dans le petit village, oh, pas méchamment, il me suffirait de la regarder naturellement, sans dire un seul mot, sans avoir un sourire avantageux ou ironique. Et c'est ainsi que je fis lorsque je la rencontrai par la suite mais elle baissait les yeux et avait l'air plus renfrognée que jamais. Mais que s'était-il donc passé pour que les gardiens irrités se fussent si promptement radoucis à mon égard. Je l'appris peu après. Le maire du petit village, qu'on appelait le förster, ayant appris ce qui s'était passé à la baraque, ce dimanche matin, était venu en personne prendre ma défense et plaider ma cause, déclarant qu'il m'avait vu travailler dans les champs et qu'il était faux que je fusse un fainéant. De plus, il n'aimait pas la vieille, la vieille Katherin Franz qui n'était estimée de presque personne au petit village car, je l'ai dit plus haut, elle était maraudeuse et il est certain que plus d'un paysan s'en était aperçu. On avait donc déclaré qu'il y avait eu fausse manœuvre et malentendu et j'avais été acquitté. Eh bien, ce maire était un brave homme. J'étais content quand même d'avoir fait un peu de cachot.

On était à l'époque des moissons. Le gardien me conduisit chez la bouchère du village. Le village était tout petit et il n'y avait qu'une seule boucherie, la sienne, qui n'était ouverte qu'un jour par semaine, le vendredi. Aucun animal n'était abattu chez elle. Il y avait des cartes pour la viande comme il y en avait pour le pain et le sucre. Ces cartes donnaient droit pour chaque personne à une petite quantité de viande une seule fois par semaine. On abattait de rares animaux à un village qui se trouvait à trois ou quatre kilomètres de Rodenbach et c'était là que les villages d'alentour venaient prendre livraison de la part qui leur était destinée.

Chaque vendredi matin j'allais donc chercher la viande au moyen d'un tout petit chariot que je tirai d'une main ; le petit garçon de la bouchère, un enfant de neuf ans, m'accompagnait et il était tout fier de tenir et de présenter lui-même la feuille qui indiquait le poids de viande auquel donnait droit l'ensemble des cartes des habitants de Rodenbach.

La bouchère était une femme propre et d'une certaine distinction, elle ne devait guère avoir dépassé la quarantaine si toutefois elle l'avait atteinte. Son mari était sur le front de l'Est, il y était demeuré malgré le traité de paix avec la Russie. Elle avait trois grandes jeunes filles et son petit garçon de neuf ans, Heinz. Les deux aînées des jeunes filles travaillaient dans les bureaux à la ville, partant le matin et rentrant de bonne heure le soir.

La maison était propre et bien entretenue ; ces gens avaient de l'ordre et du goût. La petite boucherie, son étal et sa devanture étaient une petite merveille de propreté reluisante et de bon ordre.

En fait de bétail, la bouchère, frau Otto Monzert, avait deux petites vaches dont l'une était plus spécialement destinée à porter le joug ; elle avait aussi deux porcs.

J'étais chargé d'entretenir l'étable dans un état de propreté constante et pour cela je devais renouveler entièrement la litière et balayer trois fois par jour. Aussitôt levé, le matin, je venais mettre de l'ordre à l'étable ce qui était fait en quelques minutes. Alors la patronne venait traire ses vaches et m'envoyait prendre mon petit déjeuner tout seul à la cuisine. Il y avait du café d'orge bien chaud, du lait, des tartines de pain noir, de la confiture et quelquefois du beurre. J'y ajoutais deux ou trois biscuits de France mouillés à l'eau et que laissais gonfler et chauffer sur le fourneau. Je n'étais pas très malheureux matériellement parlant durant cette période mais, c'était les derniers mois, les dernières semaines de ma captivité.

La patronne me laissait mon autonomie ; j'allais comme un homme libre et indépendant. Lorsque j'avais pris mon petit déjeuner bien tranquillement, elle revenait de traire et m'indiquait seulement le travail que j'aurais à faire pendant la matinée mais elle me laissait ensuite agir seul et à ma guise et elle ne m'accompagnait jamais dans les champs. Cela me plaisait beaucoup et je faisais consciencieusement mon travail sans trop me hâter jamais. J'attelais ma petite vache qui était beaucoup plus docile que le bœuf favori de la vieille Catherine. J'allais chercher du fourrage vert "Futter holen" car dans cette contrée les vaches ne vont jamais à la prairie mais sont nourries en tout temps à l'étable. Je transportais du purin pour fumer les champs, j'allais labourer, je travaillais à la moisson en compagnie du père de la bouchère qui venait faucher le blé. J'arrachais et je transportais les pommes de terre etc.… En allant aux champs, ma petite vache jolie et propre, marchait assez lentement en tirant sa petite charrette mais je ne la pressais pas, je la suivais très paisiblement en suivant le cours de mes pensées ou de mes rêveries, en regardant le paysage, en fumant une cigarette.

Lorsque je rentrais des champs la patronne me demandait comment était le colza, si la terre avait été bien trempée par la dernière pluie et si elle se labourait aisément, si l'avoine ou le seigle paraissait assez mûrs pour être coupés etc.… Elle avait confiance en moi et cela me plaisait. Aussi je lui étais tout dévoué et je me prêtais de bon cœur à lui aider dans quelques fraudes contre le réquisitionnement militaire intensif. La police contrôlait chaque semaine les ressources dont disposaient les paysans : bétail, poules, récoltes etc.… et elle réquisitionnait sur-le-champ tout ce qui paraissait être en surplus. Des experts venaient traire les vaches et fixaient ensuite la quantité de lait et de beurre que chaque paysan était tenu de fournir déduction faite du nombre de bouches qu'il avait à nourrir. Il en était de même pour les œufs. Lorsque les céréales avaient été battues, les policiers venaient mesurer la quantité de grain obtenue et, ayant déterminé la quantité que le paysan pouvait garder, ils prélevaient le reste sur-le-champ. Après la récolte des pommes de terre c'était la même chose. Lorsqu'un paysan abattait un porc la police devait en être avertie et elle en prélevait une grande partie. « Si l'on faisait cela en France ! disions-nous entre prisonniers, on ne le supporterait pas, le populo descendrait dans la rue et ça tournerait mal. » Mais les paysans rhénans paraissaient entièrement soumis et nul d'entre eux ne s'avisait de protester. Quelquefois cependant nous les entendions bougonner doucement mais jamais devant les policiers.

Au printemps de cette année 1918 où les Allemands qui, voulant porter leur grand coup et en finir, avaient avec un soin méthodique recueilli et rassemblé les dernières ressources de leur pays pour les mettre au service de leurs armées de l'ouest, mon ancienne patronne, la vieille Catherine, fut obligée de céder et de conduire elle-même à la gare une superbe petite génisse qu'elle avait pu garder jusqu'alors. Je n'oublierai jamais la douleur que cette vieille femme en éprouva. Je lui aidai à conduire la petite génisse jusqu'à la gare où un abattoir fonctionnait pour fournir de la viande fraîche aux troupes boches. Tout le long du chemin, un mouchoir à la main, la pauvre vieille essuya ses larmes, débitant ses plaintes lamentables et entrecoupées de sanglots. Jamais je n'avais eu autant pitié d'elle. Mais les policiers allemands ne parurent même pas remarquer son chagrin ; dès que nous fûmes arrivés à la gare la génisse fut appréhendée et les bouchers militaires se mirent promptement en devoir de l'occire sans faire attention à ceux qui l'avaient amenée. C'était la guerre.

La police du réquisitionnement ne se contentait pas de contrôler les produits au moment des récoltes et de rationner les paysans en faisant leurs prélèvements à ce moment-là ; elle revenait de temps à autre examiner la provision de blé et de pommes de terre dont disposait chaque paysan. Si le paysan avait été trop économe et s'il avait ménagé ses provisions mal lui en prenait car alors les policiers faisaient un nouveau prélèvement. Aussi lorsque la visite des policiers était annoncée dans le village, la nouvelle courait de bouche en bouche et ceux des paysans qui redoutaient que leur provision jugée trop considérable et amputée d'un nouveau prélèvement se précipitaient à la cave avec des paniers pour cacher des pommes de terre.

Ma nouvelle patronne, la bouchère, était plus rusée que les autres. Elle me fit creuser, en cachette, sous le hangar, derrière les charrettes, une tranchée qui devait servir de silo pour quelques quintaux de pommes de terre. Je le fis de très bon cœur, avec joie même, car je me disais : Autant de moins pour l'armée boche et c'est moi qui en profiterai. La tranchée terminée, les pommes de terre y furent déposées sur une couche de paille, de planches puis de terre sur laquelle j'éparpillai la poussière sèche du hangar et les plumes des volailles. Une vieille charrette fut poussée négligemment par-dessus. La cachette était absolument invisible elle n'aurait pu être découverte que par une trahison mais nul ne pouvait trahir et moi moins que toute autre personne. J'étais trop content du bon tour qu'on avait joué à cette police d'affameurs.

Ma patronne me fit aussi remplir un baril de grain et ce baril fut caché dans la grange sous un énorme tas de regain. Qui serait venu chercher là ?

Ainsi, matériellement parlant, mes derniers mois de captivité furent les meilleurs. J'étais tranquille, comme indépendant, et j'avais la joie de contribuer à la fraude contre le ravitaillement des armées boches.

J'étais devenu un faucheur émérite ; j'aimais à partir seul, de bon matin, faucher dans une grande et belle prairie tout entourée par les bois. J'emportais avec ma faux du café chaud dans un thermo et mon petit-déjeuner dans un panier. Seul au milieu de cette prairie je regardais les rayons du soleil se jouer dans les branches et le feuillage de la forêt, j'entendais les oiseaux chanter comme en France et j'oubliais que j'étais prisonnier.

Un jour en conduisant ou plutôt en suivant ma petite vache sur le chemin j'aperçus le Curé de la paroisse d'Irlich qui faisait sa promenade champêtre et qui venait vers moi en tenant son petit chien en laisse. J'aurais aimé à entrer en relation avec ce vieux prêtre catholique mais je ne savais comment m'y prendre. Je me demandais ce que je pourrais bien lui dire ou ce qu'il pourrait bien me dire lorsque j'arriverais à sa hauteur sur le chemin. Il ne s'était jamais occupé des prisonniers qui se trouvaient dans le village protestant de Rodenbach qui pourtant n'était situé qu'à un petit kilomètre de sa paroisse. Mais, pensais-je, je pourrais peut-être avoir une petite conversation avec lui aujourd'hui.

Lorsque j'arrivai à sa hauteur je le saluais en ôtant mon képi mais tout aussitôt il me dit : « Si jeune ! déjà prisonnier ! Pas courageux ! » Et il passa sans s'arrêter et sans détourner la tête. J'en demeurai comme ébahi, abasourdi ; je ne m'étais pas attendu à une réflexion de cette espèce. Il avait dit cela d'un ton assez élevé et avec un air qui montrait sa satisfaction de me prouver qu'il savait ma langue. J'aurais pu lui dire qu'il y avait en France des prisonniers allemands aussi jeunes que moi, mais je remis mon képi sur ma tête et je poursuivis ma route en silence.

Chose curieuse, dans ce pays, les gens semblaient s'être groupés par confession religieuse. Irlich, au bord du Rhin était entièrement catholique tandis que

Rodenbach à un kilomètre plus à l'ouest et Wollendorf à un kilomètre plus au nord étaient entièrement protestants.

Les habitants de Rodenbach disaient, prétendaient que ceux d'Irlich bien que catholiques étaient les plus voleurs et les plus maraudeurs de la région. Je n'eus jamais l'occasion de le vérifier en tout cas, mais leur curé ne m'était guère sympathique. Il aurait pu en sa qualité de prêtre et de ministre de Jésus trouver autre chose à me dire quand je le rencontrai. Mais un prêtre c'est un homme, c'est un Allemand, c'est un Autrichien, c'est un Français et le plus souvent il pense ce que pensent ses compatriotes ; ce n'est pas toujours la vie intérieure qui anime ses actes et ses paroles et l'esprit de l'Évangile qui le guide. Laissons à Dieu le secret des cœurs.

Décidément les choses se gâtaient pour tout de bon et ça allait fort mal pour les Allemands pour le milieu de l'automne de 1918. Cette fois-ci nous en percevions les échos et c'était à notre tour de rire. Je ne me gênais pas, ainsi que la plupart de mes camarades, pour dire : « Deutschland kaput ! » à ceux-là même qui m'avaient dit : « Frankreich kaput ! » au cours des mois précédents. L'un d'eux, un petit jeune homme, en était furieux et me lança des pierres. Peu importe, lui, s'était trompé, son espoir avait été déçu, moi je ne me trompais pas cette fois-ci. C'était vrai, l'Allemagne était vaincue et peu à peu, les uns après les autres ils durent se rendre à l'évidence.

Le père du jeune homme qui m'avait jeté des pierres me dit lui-même en cheminant avec moi vers les champs que l'Allemagne était fichue. La fameuse grippe espagnole sévissait à la campagne et chaque jour les cloches de Wollendorf sonnaient le glas pour les trépassés. Ces pauvres gens qui souffraient depuis longtemps de toutes sortes de privations étaient une proie facile pour la terrible épidémie. Des avions alliés survolaient fréquemment le Rhin et laissaient tomber des quantités de tracts contenant des avis parfois ironiques et des proclamations où se lisait la certitude des victorieux. Ces feuilles répandaient la démoralisation parmi les Allemands et leur faisaient prévoir l'approche d'une écrasante défaite. « Si vous désirez lutter avec succès contre l'épidémie de grippe espagnole, disait une de ses feuilles, mangez beaucoup de lard, du beurre, des œufs et buvez du rhum. » C'était plein d'ironie ; c'était à peu près la disette chez les Allemands et les Alliés semblaient parfaitement renseignés. Les Alliés victorieux gagnaient chaque jour du terrain et engageaient la poursuite ; nous le savions. Les paysans désormais convaincus ne cherchaient plus à nous cacher les mauvaises nouvelles qu'ils apprenaient et qui étaient fort excellentes pour nous. Parfois nous voyions un paysan se dresser dans les champs sur les hauteurs et il regardait vers l'ouest d'où semblait lui parvenir un bruit lointain de canonnade ; il avait l'air pensif, inquiet, puis tristement résigné.

Enfin, un soir, le 10 novembre, j'entendis chez ma patronne une conversation animée, tandis que, dans une pièce voisine, je me lavais les mains avant d'aller me mettre à table. C'était les jeunes filles qui, en revenant de leur travail à la ville,

faisaient part à leur mère, avec animation, des nouvelles importantes qu'elles y avaient apprises. Il y était question de la paix et de ce que les Allemands devaient céder aux Alliés. J'étais si content que n'y tenant plus je me mis à chanter : « Deutschland unter alles ! » l'Allemagne au-dessous de tout. La patronne ne m'en témoigna nul dépit, au contraire elle paraissait très heureuse et répétait : « Si c'est la paix, j'en suis bien contente ; mon mari reviendra de Russie, il y a si longtemps que je ne l'ai pas vu. »

Correspondance

23 Mars 1918 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

Je confie à l'Hôtel de Ville le soin de confectionner votre colis de ce mois-ci ; ils sont mieux outillés que moi pour le faire. Je viens d'être grippée et ne peux pas encore bien sortir pour acheter les provisions nécessaires à mes colis. Mais le prochain je le ferai moi-même et y mettrai du tabac puisque cela vous fait plaisir. J'espère que cette carte vous trouvera en bonne santé, je la charge de vous porter le meilleur souvenir de nos amis de la Demi-Lune.

✦

24 Mars 1918 – Lettre de mon père

Ils ont reçu ma carte du 3 Février qu'ils attendaient avec impatience. Ils vont bien. Ils s'inquiètent un peu de ce que je n'ai pas encore reçu leurs derniers envois. Il me redit comme à chaque lettre qu'il m'écrit qu'ils pensent au jour de ma libération prochaine.

✦

6 Avril 1918 – Lettre de mon père

Ils n'ont pas eu d'autres nouvelles depuis ma carte datée du 3 Février. Ils vont bien. Ils plantent les p. de terre et travaillent à la vigne.

✦

7 Avril 1918 – À mes parents

Leurs dernières nouvelles sont celles que m'a apportées leur lettre du 6 février. En bonne santé. Cette semaine il faisait un assez beau temps et j'ai labouré. Je pense souvent à eux qui sont occupés au pays à des travaux semblables. Voilà bientôt deux ans que je suis prisonnier. Heureusement que je les avais vus peu de temps auparavant.

✦

19 Avril 1918 – Lettre de mon père

Ils viennent de recevoir ma carte datée du 10 Mars. La dernière était datée du 3 Février. Ils pensent bien que j'ai dû leur écrire d'autres cartes ou lettres entre ces deux dates mais elles ne leur sont pas parvenues.

Hervé est venu hier leur faire ses adieux. Il quitte Lyon pour une destination bien plus éloignée et ils ne le verront plus souvent. Je leur dis que j'ai bien reçu leurs

colis mais ils ne savent pas si les vêtements militaires que le Comité de Privas leur a écrit qu'il m'envoyait me sont parvenus.

✦

21 Avril 1918 – À mes parents

Je viens de recevoir leur lettre du 13 Mars qui m'apporte de bonnes nouvelles de vous et me trouve en bonne santé. Je n'avais pas eu d'autres nouvelles depuis leur lettre datée du 6 Février. Je regrette bien de ne pas recevoir toutes les lettres qu'ils m'écrivent.

✦

28 Avril 1918 – À mes parents

J'ai été très content de recevoir ce matin une lettre de Louise. Je suis enchanté des bonnes nouvelles qu'elle me donne. Je n'ai pas assez de place sur ma carte pour répondre à tout. Dans deux ou trois jours je pourrai écrire une lettre. Je suis, moi aussi, en bonne santé. Je travaille dans les champs, je fais du bois. Mais très souvent je suis songeur. Je pense au pays et à eux tous.

✦

5 Mai 1918 – Lettre de mon père

Ils viennent de recevoir deux cartes de moi, une datée du 17 Mars et l'autre du 7 Avril. Ils vont bien. Hervé est maintenant à Paris. Mon père me dit qu'un accord est intervenu pour l'échange des prisonniers. On commencera naturellement par ceux sont depuis plus longtemps prisonniers. Il me dit qu'il se pourrait que, dans un temps plus ou moins rapproché, je sois compris dans le nombre des échangés.

✦

17 Mai 1918 - Carte de Mme Mauvas

Deux mots pour vous dire que nous sommes en bonne santé, mes parents et moi et pour vous annoncer un colis qui contient : riz, confiture, chocolat, crème de pois, cacao, saucisson et cubes pour bouillons.

Voilà le beau temps revenu, mais nous avons eu un mois d'Avril froid et pluvieux. Je reçois bien vos cartes dont je vous remercie. J'espère que vos parents sont en bonne santé. J'espère voir revenir mon mari bientôt, il fera bon se retrouver en famille.

Je vous envoie, mon cher ami, mon plus affectueux souvenir et un bonjour de mes parents.

J. Mauvas.

✦

19 Mai 1918 – Lettre de mon père

Ils viennent de recevoir ma carte datée du 20 Avril. Il pense que je ne reçois pas toutes leurs lettres. Ils vont bien. Ils ont reçu des nouvelles d'Hervé qui est à Paris. Il a été fatigué mais cela va mieux. Il n'est toujours pas très fort. Il fait très chaud au pays. Un de ces jours ils m'enverront la photo de ma petite sœur Clotilde en toilette de première communiante.

24 Mai 1918 – À mes parents

En bonne santé et avec la pensée qu'ils vont bien eux aussi. Je suis à la même place que l'an dernier mais j'espère que je n'y resterai pas. On parle beaucoup d'échanger les prisonniers ayant dix-huit mois de captivité. Si cela se fait vous pensez bien que nous en serons très heureux et je serais de ce nombre puisque je touche à mes deux ans.

✦

26 Mai 1918 – À mes parents

Je vais bien. On parle d'un échange réciproque de prisonniers entre la France et l'Allemagne mais je n'espère guère en bénéficier. Je pense qu'il n'y aura que la paix qui puisse nous faire rapatrier.

✦

2 Juin 1918 – À mes parents

J'ai reçu leur lettre du 19 Avril. Reçu également le colis postal contenant les objets que je leur avais demandés ainsi qu'une boîte de confiture. J'ai été content de recevoir du fil. Je les espère en aussi bonne santé que moi.

✦

2 Juin 1918 – Accusé de réception

J'ai bien reçu le colis postal N° 65.590 qui m'est parvenu à la date ci-dessus en bon état et contenant : une paire de pantoufles, un savon à barbe, du fil noir, du fil blanc et une boîte de confiture.

✦

11 Juin 1918 – Lettre de mon père

Ils m'ont envoyé dernièrement la photographie de Clotilde en toilette de 1ère Communiante, ils espèrent que je la recevrai bien. Ils sont bien occupés en ce

moment aux grands travaux des champs. Ils m'invitent à la patience et au courage car, me dit-il, c'est peut-être bientôt que finira ma captivité.

✦

15 Juin 1918 – À mes parents

Plusieurs lettres de dates fort distantes les unes des autres viennent de me parvenir. L'avant-dernière était du 3 Mai et la dernière du 6 Avril. Avec celle du 5 Mai je m'estime heureux d'avoir des nouvelles assez récentes. Je remercie la Providence qui nous garde tous en bonne santé.

✦

21 Juin 1918 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

J'ai bien reçu votre dernière carte datée du 12 Mai et vous en remercie. Je suis heureuse de vous savoir en bonne santé.

Je vous expédie le colis de ce mois qui contient : haricots secs, semoule, boîte compote, boîte poisson, chocolat, cubes pour bouillon.

Nous avons eu beau temps pendant deux mois ; on désirait la pluie, elle est arrivée voilà huit jours et ne sait plus s'arrêter ; on se lasse vite de ce temps-là.

Au revoir, mon cher ami, recevez mon meilleur souvenir.

J. Mauvas.

✦

8 Juillet 1918 – Lettre de mon père

Ils vont bien mais ils ont beaucoup de travail ces derniers temps. Ils ont reçu dernièrement mes deux cartes ses 24 et 26 Mai.

Dimanche dernier ils ont eu la visite de mon parrain, l'oncle Cadet de St Vallier. Il ne se porte pas bien. Il leur a appris que son gendre, Mange, était prisonnier. Ils avaient été sans nouvelles de lui depuis le 28 Mai. Aujourd'hui mon père va assister à l'enterrement de Jules Bruyère[1], chef de gare, mort accidentellement à l'âge de 50 ans. Hervé est toujours à l'usine à Paris ; il avait été malade mais va mieux.

✦

[1] Fils de Jean-Pierre Bruyère, cultivateur rue du Pillat, et de Marie Marguerite Gagnère. Né le 30 janvier 1867 à Quintenas. Frère de Claude Bruyère.

12 Juillet 1918 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

Je viens vous donner de nos bonnes nouvelles, et en même temps vous annoncer le colis du mois de Juillet qui contient : semoule de manioc, crème de châtaignes, boîte lait, sardines, chocolat et savon. J'espère que vous êtes en bonne santé et que vous avez de bonnes nouvelles de votre famille. Quand donc les familles seront-elles donc réunies ? Espérons que cela ne tardera pas.

Je vous envoie mon plus affectueux souvenir.

J. Mauvas.

✦

17 Juillet 1918 – Lettre de mon père

Ils ont bien reçu mes deux cartes du 2 Juin ainsi que ma lettre du 15. Ils vont bien et viennent d'achever la moisson.

Mon père a trouvé ces travaux bien pénibles car, dit-il, il n'est plus fort comme autrefois.

Je m'étais plaint de cette perte du temps de ma jeunesse, en captivité. Mon père me dit que je ne devrais pas me plaindre si je songeais à tous mes camarades morts à la guerre et que je ne reverrai plus.

Il m'annonce encore une mort, celle de Jean Ramier[1] *le meilleur ami d'Hervé, tombé au champ d'honneur. Ils ont annoncé cette mauvaise nouvelle à Hervé mais n'ont pas encore eu de réponse.*

Ils ont reçu une lettre de Joseph Mary qui leur demande de mes nouvelles. Il compte venir passer quelques jours de vacances au mois d'août.

✦

10 Août 1918 – Lettre de mon père

Mon cher Jean

Voilà déjà quelques jours que je ne t'ai pas écrit. J'avais tellement de travail, je renvoyais toujours et puis les soirs j'étais fatigué. Je te dirai que nous sommes toujours en bonne santé pour le moment. Dieu veuille que ma lettre te trouve de même.

Nous avons reçu dernièrement des nouvelles d'Hervé. Il travaille toujours mais il nous dit que pour sa santé c'est toujours pareil, il est toujours pas très fort.

---

[1] Originaire de Saint-Alban-d'Ay, tué au combat le 28 mai 1918 à Vic-sur-Aisne (Aisne)

Ici nous avons achevé la moisson et je vais commencer à battre. J'ai un peu travaillé aux vignes qui, cette année, sont très belle. Et s'il ne vient pas de mauvais temps nous aurons encore une récolte. Dommage que tu sois si loin de nous. Mais j'espère bien que tu pourras en goûter de ce vin. La guerre prendre bien fin quelque fois. Le principal est que tu te maintiennes en bonne santé et un jour nous pourrons nous retrouver tous ensemble. Ah quel heureux jour pour nous et surtout pour toi, de te sentir libre à tout jamais. Enfin, mon cher Jean, comme je te l'ai toujours dit, tâche de supporter ta captivité sans te laisser envahir par le noir chagrin. Et peut-être bientôt nous aurons le bonheur de nous retrouver tous ensemble.

Je pense que tu es toujours aux travaux de culture et que, toi aussi, tu as terminé les gros travaux ; maintenant on aura un peu moins de fatigue.

Je t'avais dit dans une précédente lettre que ton parrain était venu nous voir et qu'il nous avait appris que Mange était prisonnier. Je pense que tu l'auras reçue. Quant à ton parrain, il n'est pas en très bonne santé. Il est vrai qu'il a été bien affecté par la mort de ses deux fils. J'espère quand même qu'il ira de mieux en mieux. Pas grand-chose de nouveau au pays. Quant à moi je suis complètement sourd et, de ce fait, je me trouve un peu isolé ; mais maintenant j'y suis habitué et je ne quitte plus guère la maison. Cela fait que je suis étranger à tout ce qui se passe. Seule la lecture du grand drame de la Guerre m'occupe un peu.

Adieu, mon Cher Jean, que Dieu te conserve la santé et fais-nous savoir ce que tu désires qu'on t'envoie. Nous te l'enverrons de suite.

Ta mère, Louise et Clotilde se joignent à mois pour t'embrasser affectueusement.

Ton père qui t'aime et qui pense à toi.

U. Vergne.

✦

21 Août 1918 - Carte de Mme Mauvas

Mon cher Ami.

J'espère que vous n'avez pas aussi chaud qu'ici, car on cuit. Enfin, il ne faut pas se plaindre du beau temps. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de votre famille.

Je vous envoie par l'Hôtel de Ville le colis de ce mois-ci. Trouvez-vous ces colis bien conditionnés ? Dites-le moi sans vous gêner. Si vous avez besoin de vêtements pour l'hiver, je pourrais vous en envoyer.

Nous attendons mes frères la semaine prochaine, nous sommes très contents car nous ne les avons pas vus depuis Février et Mars.

Bonne santé, mon cher ami ; affectueux souvenirs.

J. Mauvas.

✦

24 Août 1918 - Lettre de mon père

Mon Cher Jean

Voici déjà bien longtemps que nous n'avons pas eu de tes nouvelles ; c'est à dire depuis ta lettre du 15 Juin et nous en attendions avec impatience. Nous sommes toujours en bonne santé pour le moment. Dieu veuille que la présente lettre te trouve de même car nous te savons si loin de nous et nous sommes toujours inquiets lorsque nous restons quelques temps sans nouvelles. Nous avons ces jours ci reçu des nouvelles d'Hervé, il est toujours pas très fort mais enfin il travaille c'est dire que ça ne va pas plus mal.

Comme nouvelle du pays je t'apprendrai la mort d'Elie Farre[1] et le mariage de Ricou Voulouzan avec Mademoiselle Pauline Hurtier[2], une camarade d'école de notre regretté Marguerite. Ici il fait très chaud et les raisins commencent à mûrir.

Je t'avais dit dans mes précédentes lettres de nous dire ce que tu désirerais que nous t'envoyions. Fais nous le savoir. Je t'avais envoyé dernièrement la photographie de ta petite sœur Clotilde en tenue de 1ère Communion je ne sais pas si tu l'as reçue. Je pense que tu es toujours détaché aux travaux de culture comme tu nous l'avais écrit.

Adieu mon cher Jean, puisse ma lettre te trouver en bonne santé afin qu'après la fin de cette terrible guerre nous puissions nous trouver en bonne santé. C'est le vœu que nous formons chaque jour et nous pensons souvent à toi pauvre exilé si loin de nous.

Ta mère, Clotilde, Louise se joignent à moi pour t'embrasser affectueusement.

Ton père qui t'aime et qui pense à toi.

U. Vergne.

✦

1er Septembre 1918 – À mes parents

Filiale 222

Chers Parents. Je n'ai pas de vos nouvelles depuis votre lettre datée du 8 Juillet par laquelle j'ai appris que le cousin Mange était aussi prisonnier. Vous me direz à quel camp il a été interné et s'il était toujours au même régiment. Je suis toujours en bonne santé ; j'espère que la vôtre est bonne aussi. J'espère que le

---

[1] Beau-fils de Joanny Léorat, boucher. Mort pour la France le 28 Juillet 1918 à Cuperly (Marne)

[2] Henri Voulouzan est revenu à Quintenas après sa grave blessure d'octobre 1916 qui lui a valut l'amputation de la jambe gauche Il épouse le 16 Août 1918 Pauline Hurtier, femme de chambre de la famille Ribes à Brézenaud.

Parisien est bien rétabli. Un grand bonjour à lui. Je vous embrasse affectueusement.

Jean

✦

8 Septembre 1918 - Lettre de mon père

Mon cher Jean

Nous sommes toujours sans nouvelles de toi depuis ta lettre du 15 Juin et nous ne savons que penser depuis bientôt deux mois que nous avons reçu ta dernière lettre. Peut-être es-tu malade ou as-tu changé de camp. Je t'ai écrit plusieurs lettres depuis et rien n'arrive. Ici nous sommes toujours en bonne santé pour le moment. Nous avons eu aujourd'hui une lettre d'Hervé, il est toujours en bonne santé pour le moment car il travaille toujours.

Dimanche je suis allé voir mon frère[1] à St Vallier avec tes deux sœurs Louise et Clotilde. Nous avons rencontré ton cousin Chatron qui était en permission. Nous avons également appris que ton cousin Mange est prisonnier au camp de Cassel. Ils sont en bonne santé, tous à St Vallier.

Mais c'est de toi mon cher Jean que nous portons peine. Depuis si longtemps sans nouvelles. Nous attendons tous les jours des nouvelles et toujours rien. Ici nous avons un peu fini les grands travaux. Je pense que dans une quinzaine de jours nous commencerons à vendanger, les vignes sont assez belles et il y aura encore une assez belle récolte.

Mon cher Jean je t'avais dit dans mes précédentes lettres de nous faire savoir ce qu'on pourrait t'envoyer, fais nous le savoir nous te l'enverrons de suite.

Adieu mon cher Jean, puisse ma lettre te rejoindre en bonne santé et je prie Dieu qu'il te l'accorde jusqu'à la fin de ta captivité.

Ton père qui t'aime et pense toujours à toi.

U. Vergne.

✦

22 Septembre 1918 – À mes parents

Filiale 222

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de vous, une du 17 Juillet et une du 10 Août. Je vois que Hervé n'est toujours pas très fort. J'espère que sa santé s'améliorera. Il

---

[1] Maurice Vergne, dit Cadet, est le parrain de Jean. Ses deux filles sont mariées, l'une avec Chatron, l'autre avec Mange.

pourrait mieux profiter ainsi de son séjour à la capitale. Je suis très affecté d'apprendre la mort de Jean Ramier notre camarade d'école et le conscrit d'Hervé. Ma santé est toujours bonne ; quant au chagrin, pas toujours possible de l'éloigner. Je vous embrasse.

Jean

✦

29 Septembre 1918 – À mes parents

Toujours en bonne santé. Toujours chez les paysans. Dans un mois on les quittera pour reprendre nos occupations d'hiver.

✦

13 Octobre 1918 – À mes parents

Filiale 222

Chers Parents. J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 24 Août qui m'apprend la mort du fils du Boucher. Que de personnes que je ne reverrai plus si je reviens ! Je suis toujours en bonne santé. Je suis heureux d'apprendre que Hervé va mieux. Qu'il tâche de se ménager le mieux possible et vous aussi.

Je vous écrirai une autre lettre dans deux jours peut-être il y aura du nouveau.

11 – Libération

Puis, la patronne me demanda qui était ce Foch qui allait donner la paix (elle l'ignorait encore ce qui prouve qu'elle s'occupait bien plus de son ménage que des choses politiques et militaires). Je lui expliquai que Foch était le général français qui commandait en chef toutes les armées alliées. « Eh bien, c'est un brave homme, continua-t-elle, puisque c'est lui qui va faire finir la guerre. » Un journal du soir contenait en effet les conditions du Maréchal Foch, mais, en troisième page, et en petits caractères. Ce fut un soir de joie pour moi.

Je sortis et j'allai annoncer la bonne nouvelle à tous mes camarades prisonniers au village. Ils n'osaient me croire ; ils pensaient que c'était un fausse nouvelle. L'un d'entre eux même annonça de mauvaises nouvelles d'après lesquelles le maréchal Foch aurait été assassiné et la révolution aurait éclaté en France. Je rassurai mes camarades en leur faisant remarquer que j'avais vu le journal allemand et que les Boches n'auraient pas manqué d'annoncer les mauvaises nouvelles (pour nous) aussi bien et mieux que la bonne si elles eussent été vraies. Nous entrâmes ensemble dans un petit cabaret où pour la première fois nous nous fîmes servir une bonne chope de bière et nous entrechoquâmes les verres joyeusement avant de boire à la délivrance prochaine. Désormais nous ne cessions de dire aux paysans de la voix et du geste que nous allions bientôt partir. Quelques-uns nous considéraient avec un air abasourdi et stupéfait ; ils n'avaient jamais pensé, ceux-là, que les choses eussent pu tourner de cette façon-là.

Le lendemain matin, le lundi 11 novembre, les canons devaient tonner vers 11h pour annoncer que l'armistice avait été accepté et signé, puis, tout devait se taire. Il y avait des paysans dans les rues qui, le regard tendu vers l'ouest, attendaient l'heure où devaient se faire entendre les canons. Je me souviens de l'un d'eux en particulier. Je le vois encore dans la rue, devant sa ferme, l'air encore incrédule. Vers les 11h nous crûmes entendre un faible et lointain tonnerre. Le gros vieux fermier se retourna à droite et à gauche d'un air assez penaud puis il rentra chez lui en dodelinant tristement son gros ventre débraillé. L'armistice avait été signé ; nous avions gagné la guerre ; nous les avions eus... les Boches.

Décrire la joie exubérante de la plupart des prisonniers serait long et difficile. Mais dans notre joie nous nous montrâmes calmes cependant, sages. Après les premières explosions de joie, ce fut chez nous, les prisonniers de guerre français, un sentiment de sereine fierté qui n'avait aucun besoin de démonstrations extérieures. Nous savions que nous ne tarderions pas à partir pour la douce France. En attendant, nous demeurâmes chez les paysans toute la semaine qui suivit l'heureuse nouvelle.

Avec la bonne nouvelle de l'armistice nous parvinrent les nouvelles de la Révolution allemande.

Les jeunes soldats qui avaient été incorporés depuis peu quittèrent leurs casernes après en avoir pillé les magasins ; nous les vîmes revenir au village avec des vêtements neufs, de jolies bottes jaunes toutes neuves.

Des sous-officiers qui étaient en permission au village en ce moment-là avaient voulu rejoindre à l'expiration de leur congé mais, à la gare, ils avaient été arrêtés ; galons et boutons, insignes de leur grade leur avaient été arrachés ; on leur avait fait faire demi-tour et on les avaient renvoyés dans leurs foyers. Ils rentrèrent chez eux avec un air à la fois content et un peu vexé ; c'était bien naturel.

Les troupes en révolution étaient, nous disait-on, nombreuses sur la rive gauche du Rhin. Elles arrêtaient quiconque voulait passer, désarmaient les permissionnaires, dégradaient tous les officiers et sous-officiers.

Ce sont eux qui firent la révolution si l'on peut appeler cela une révolution. Ce fut une révolution toute militaire, ordonnée et méthodique, sans désordres réels. Je dirai plus : à mon avis, c'était une révolution apparente. On l'a faisait parce qu'on la jugeait nécessaire, dans les circonstances graves où l'on se trouvait, afin de donner le change aux étrangers, de calmer tout esprit de vengeance, de s'attirer la bienveillance de tous les sociaux-démocrates et communistes et, peut-être, même dans l'espoir de contaminer les troupes victorieuses et de les amener à fraterniser dans un esprit révolutionnaire et communiste afin de préparer le terrain pour une paix blanche ou pour un traité sans exigence. C'est l'impression que j'en eus.

Immédiatement et en grand ordre, comme si cela eut été prévu, il se forma des conseils d'Ouvriers et Soldats « Arbeiter und Soldaten Rat » où siégeaient des ouvriers, certes, mais qui étaient dans les mains de quelques simples soldats.

Les officiers, privés des insignes de leurs grades et souvent sans coiffures, n'étaient plus rien ; ils passaient tranquillement dans les rues, d'un air résigné, comme des hommes qui ont accepté de jouer un rôle de dernier plan après avoir été à l'honneur. Ils savaient certainement que ce n'était que pour un temps et les événements l'ont montré[1].

L'Allemagne moderne est une nation essentiellement militaire ; ses réflexes sont d'un ordre militaire. Rien ne conquiert et n'en impose à un Allemand que la force militaire ; le prestige militaire est roi en Allemagne.

Voilà pourquoi ceux qui ont eu confiance en la constitution de Weimar, en la République allemande se sont lourdement trompés. Voilà pourquoi ceux qui ont

[1] Jean Vergne a mis au propre son journal de guerre en 1934 et a ajouté ces réflexions.

mis leurs espoirs dans la Social-démocratie et ont cru en leurs sentiments pacifistes ont été déçus.

Devant des défilés de Casques de Fer bien ordonnés et de belle allure le plus républicain des Allemands se sent tout à coup chaviré ; il est reconquis à l'idéal allemand qui est l'idéal militaire, il se sent tout à coup « l'homme allemand » le guerrier germanique d'essence supérieure, celui qui adorait Wotan.

Pendant que cette puissance militaire se reformait secrètement au mépris des traités, des hommes politiques habiles et des diplomates rusés donnaient le change aux pays étrangers et “finassaient” avec la France suivant le mot de Stresemann jusqu'au jour où le peuple allemand fut mûr pour l'emprise totale. Un homme surgit ; il imite Mussolini tout en appropriant la méthode au caractère de ses compatriotes ; il se situe de telle sorte qu'il peut attirer à lui, sous un même drapeau, ceux qui paraissent être les plus opposés par leurs opinions ou leurs convictions. Il est pour les ouvriers, (lui-même est un ouvrier) et il n'est pas contre les bourgeois. Il est nationaliste et socialiste.

Il est pour la grande Allemagne puissante et guerrière qui ne doit plus tolérer aucune entrave de la part de ses anciens vainqueurs ni de personne ; il est pour cette race germanique pure et superbe à laquelle est réservé le plus glorieux destin.

Ceux qui s'imaginent que nous pourrons éviter la guerre avec ces Allemands qui sont devenus des Hitlériens, c'est-à-dire un peuple engoué des sa force, bouffi d'orgueil et désireux d'étonner le monde ou de le terrifier, se trompent étrangement. La guerre totale, la guerre impitoyable, la guerre de destruction nous l'aurons, et plus tôt qu'on ne le pense ; j'en suis convaincu.

Je pense que la grande masse des jeunes Hitlériens songent à la « guerre fraîche et joyeuse » et ultra-rapide.

L'Allemagne hitlérienne pratiquera une politique de paix pour chloroformer l'adversaire. Puis un beau jour, sur un prétexte quelconque, l'ennemi se démasquera brusquement et, par une attaque foudroyante et terrifiante, tentera de réduire sa victime à une impuissance totale. Le dieu Science, le dieu Progrès serviront le dieu Wotan et formeront avec lui une épouvantable trinité pleine d'orgueil et de haine. Voilà ce que je pense.

Mais je me suis écarté de mon récit pour dégager ces pensées qui sont les miennes.]

Les prisonniers apprirent bientôt la fuite du Kaiser, des princes et des sous-rois de l'Empire. Le prince de Wied quitta précipitamment son château de Montrepos près de Rodenbach, et dont j'ai déjà parlé !

Ma patronne avait conservé les sentiments égalitaires que Napoléon et ses soldats semèrent à travers l'Europe. Dès qu'elle eut appris le départ, la fuite du

prince de Wied elle me fit cette réflexion : « Il est parti, c'est bien. Moi, je n'ai que quelques poules et je dois donner beaucoup d'œufs à la réquisition. Le prince avait des centaines de poules et il ne donnait pas un œuf à la réquisition. » Je ne sais pas jusqu'à quel point cette assertion était exacte mais elle montre un état d'esprit révolutionnaire bien que calme et ordonné.

Les Conseils des Ouvriers et Soldats ayant décrété que, désormais, tout prisonnier de guerre ne serait plus considéré comme un prisonnier mais simplement comme un soldat étranger et non ennemi nous déchirâmes aussitôt les brassards jaunes que nous portions et nous nous débarrassâmes de tout ce qui nous désignaient pour être des prisonniers.

Le Dimanche suivant il y avait grande joie à la baraque et grand branle-bas. Bras dessus, bras dessous, nous sortions en ville où nous rencontrions d'autres détachements de prisonniers qui faisaient comme nous. Nous nous redispersions ensuite en plusieurs groupes pour éviter de trop attirer l'attention, par mesure de prudence, car nous aurions fini par former de longues colonnes massives et il était à craindre que les Allemands ne le vissent pas d'un bon œil.

Nous entrions dans les cabarets par petits groupes st nous y étions mêlés aux soldats allemands qui ne semblaient pas faire attention à nous ou trouver cela étrange. On y dansait ; les prisonniers dansaient avec des filles allemandes et mêlés aux soldats allemands.

Nous vendions aux civils et le plus cher que nous pouvions certains produits que nous avions reçus de France et que les Allemands n'avaient plus : du savon, du café, des pâtes, du riz, du chocolat, etc. et avec l'argent que nous retirions de ces ventes nous achetions des bouteilles de vin qui nous coûtaient aussi très cher. Je vendis moi-même plusieurs morceaux de savon pour la toilette ; je les vendis 4, 5 et 6 marks. Ma petite provision de vivres que j'avais mis en réserve, je la vendis à ma patronne pour un bon prix ; c'était du riz, des pâtes et du chocolat. Je gardai, en prévision du voyage de retour en France, les quelques conserves que j'avais et mes biscuits.

En revenant de nos promenades, libres et sans gardiens, nous chantions la Marseillaise et des airs de clairon. Après ce Dimanche, presque tous, nous refusâmes de continuer à travailler et nous restâmes à la baraque.

Le Lundi, nous envoyâmes deux délégués (choisis parce qu'ils étaient parvenus à parler couramment la langue allemande) au Comité régional du Conseil des Ouvriers et Soldats pour demander les moyens de regagner la France. Nous serions bien partis seuls et même chacun de son côté mais on nous disait que les troupes révolutionnaires ne laissaient pas franchir le Rhin et nul d'entre nous n'osait se hasarder.

Le Comité nous prépara un passeport pour nous tous. Nous devions partir de Coblence et nous devions rencontrer les troupes françaises à Trèves. Il nous fut

réclamé tout d'abord une somme de 20 marks par tête pour les frais de transport. Plusieurs d'entre nous n'avaient pas cette somme ; nous nous serions très bien entendus et arrangés pour payer pour tous en nous cotisant mais ce ne fut pas nécessaire ; le lendemain, en nous délivrant le passeport le Comité déclara que, puisque nous étions tous des soldats, nous n'aurions absolument rien à débourser.

Lorsque nous eûmes en main le fameux passeport dûment signé et parafé ce fut une joie délirante dans la baraque ; on y dansait, on y chantait, on y sifflait, ou on y riait aux éclats, on y hurlait. Nous montrâmes le papier aux gardiens pour leur prouver que c'était bien vrai que nous partions tous dès le lendemain au petit jour. Ils n'avaient pas voulu nous croire quand nous le leur disions ; en voyant la papier ils se rendirent à l'évidence. Nous n'avions pas attendu leurs ordres pour nous procurer un passeport et ils en parurent surpris. C'était bien vrai, nous filions.

La gare de Coblence où nous vînmes nous embarquer était gardée militairement par des soldats revenus du front et portant le casque d'acier. Dans le train, nous étions mêlés à une foule de feldgraus : Alsaciens, Lorrains, habitants des régions occupées par les troupes françaises qui rentraient désarmés, mais en tenue de campagne.

Ce fut en arrivant en gare de Landau que nous rencontrâmes les troupes françaises ; elles venaient de prendre possession de la gare. Les soldats allemands qui étaient avec nous dans le train regardaient aux portières d'un air craintif et gêné. Nous, les prisonniers, nous étions ravis de la belle allure des soldats français et des officiers ; nous les saluâmes avec transport mais ils ne firent que peu attention à nous et nous reçurent assez froidement. Avaient-ils des ordres pour cela ? Je l'ignore, mais j'en ressentais vaguement l'impression. Les officiers, prenant possession des lieux, entraient et sortaient des salles, paraissant faire l'inspection générale ; ils ne firent nulle attention à nous.

Nous avions l'impression qu'on ne nous considérait pas tout à fait comme des frères d'armes.

De Landau, nous fûmes dirigés sur Metz où nous arrivâmes pendant la nuit. D'autres prisonniers avaient été dirigés sur Metz ; nous devions être cinq ou six centaines lorsque nous sortîmes de la gare. On nous emmena en colonnes mais, je ne sais pas ce qui se passait, nous nous arrêtions à tous les cinq ou six pas et il fallut de longues heures avant que nous fussions tous entrés au fort Gaben où les Français nous casernaient.

Après avoir passé deux ou trois jours au fort Gaben nous fûmes amenés dans une grande caserne qu'on appelait, je crois, la caserne de Marigny.

Nous étions toujours prisonniers ; cette fois-ci nous étions prisonniers des troupes françaises. Il nous était absolument interdit de sortir de la caserne ; la

porte était bien gardée et nous étions très maigrement ravitaillés ; après quelques jours de cette captivité nouveau genre, nous mourions d'ennui et nous avions faim. Chacun regrettait d'avoir été assez bête pour venir se mettre dans les pattes des troupes françaises et de n'avoir pas pris la clef des champs tout simplement.

Les Allemands avaient été surpris par l'arrivée des Français à Metz et ils avaient abandonné dans cette caserne des quantités de munitions et d'équipements. Ne sachant que faire, les prisonniers se livraient au pillage des magasins boches. Je me souviens d'une petite salle qui contenait des milliers de paires de gants de travail en drap chaud et solide qui étaient rangés sur des étagères. Les prisonniers y faisaient leur choix et jetaient par terre ceux qui ne leur convenaient pas. Je pris une douzaine de ces paires de gants que j'apportai à mon père et qui lui rendirent service pendant l'hiver.

D'autres prisonniers dévalisaient les magasins de cartouches ; ils vidaient les cartouches et faisaient des provisions de poudre pour pouvoir aller plus tard à la chasse. Il y avait bien des choses qu'on aurait pu emporter mais c'était trop lourd. J'eus entre les mains un fusil Mauser tout neuf et j'avais grande envie de l'emporter au pays natal, j'essayai mais, je dus y renoncer, il pesait trop ; d'autres après moi s'en emparèrent et l'abandonnèrent aussi. Après huit jours passés dans cette caserne et dans de telles conditions les esprits commençaient à s'exaspérer. Si l'on nous y eût laissés quelques jours de plus il y aurait eu, cela ne fait pas de doute, une sorte de petite révolution ; nous en avions assez. Après avoir été si longtemps captifs en Allemagne nous étions encore gardés comme des prisonniers par les troupes d'occupation ; non c'était un peu fort.

Aussi, dès qu'un officier traversait la cour de la caserne, il était immédiatement entouré par une foule de prisonniers qui lui demandaient : « Quand partons-nous ? Mais quand partons-nous ? Est-ce qu'on ne veut pas nous rapatrier ? »

Je me rappelle la réponse que nous fit un lieutenant : « Mais, mes amis, moi je suis comme vous ; je n'ai pas vu les miens depuis des années ; je suis de Valenciennes ; je ne sais pas quand est-ce que je les reverrai. Prenez patience encore ; vous ne tarderez pas à partir. Songez que l'armée a bien à faire en ce moment et que l'on va au plus pressé d'abord. »

Nous comprenions fort bien ce brave lieutenant mais il ne savait pas ce que c'est que d'être prisonnier, lui. Il ne pouvait encore revoir les siens mais il pouvait agir, il ne s'ennuyait pas comme nous à ne rien faire pendant des journées entières.

Mais l'administration française est lente et parfois oublieuse et je ne doute pas que nos véhémentes réclamations eurent pour effet d'en activer les rouages et les engrenages. Nous désirions rentrer chez nous et au plus vite ; il n'y avait là rien que de très naturel ; d'autant plus que nous ne faisions rien et que nous n'étions utiles à personne. Enfin, un jour, des pancartes furent dressées dans la cour, nous fûmes rassemblés par recrutements et expédiés directement à nos

dépôts respectifs. Je dus descendre jusqu'à Marseille. Fort heureusement on ne nous garda pas longtemps au dépôt et je pus repartir presqu'aussitôt pour une permission de quarante-cinq jours dans ma famille, au pays natal. A cette époque, je me faisais l'impression d'être un drôle de personnage, ahuri, abruti, sans volonté, ne sachant pas du tout ce que j'allais faire lorsque je serais démobilisé.

Je me reposais à la maison, je donnai la main à mes parents pour leurs derniers travaux de l'automne et je passai avec eux les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

J'aurais songé au mariage à cette époque si j'avais eu en vue une situation qui me convînt ; mais je ne voulais pas rester à la campagne cela ne me disait rien. J'avais eu l'idée d'entrer dans une compagnie de chemins de fer, au P.L.M. Mais je ne voulais pas être employé à pousser les wagons ; j'aurais désiré y être employé dans les bureaux. J'en parlai à un de nos cousins qui était instituteur dans cette compagnie à la Cité Migennes de Laroche, près d'Auxerre. Il me conseilla de préparer, tout seul, mon brevet élémentaire ; il connaissait fort bien le chef de Gare de Perrache à Lyon, il était son ami, me disait-il, et il m'aiderait à entrer aux bureaux lorsque je serais breveté. Cependant, je n'étais pas décidé, je n'avais pas du tout confiance en moi et il me semblait que j'étais trop bête et trop empoté pour arriver à me débrouiller et à me faire une bonne situation. Pourtant, j'avais rêvé à cela : avoir une bonne petite situation, un emploi propre, puis connaître une belle jeune fille, me marier et avoir de beaux enfants, de bons petits gars que j'aimerais à la folie. Je ne me sentais pas capable d'y parvenir. Je fis projets sur projets, je retournai toutes sortes d'idées dans mon esprit et finalement je me dis que je n'essayerais rien mais que je retournerais chez les Frères malgré mon indignité. C'était la solution la plus facile : lorsque je serais démobilisé je reprendrais l'habit religieux et j'essaierais de m'y remettre. Je ferais un loyal essai, puis, si je ne parvenais pas à marcher droit, si je ne me sentais pas en voie de devenir un bon religieux, je reprendrais ma liberté car je ne voulais pas être un faux moine, un mauvais religieux ou simplement un religieux médiocre.

Lorsque j'eus pris ce parti de revenir chez les Frères des Écoles Chrétiennes j'en fis part à mes parents. Ma mère n'en fut pas contente ; elle se récria me disant que j'aurais tant de moyens de gagner ma vie ailleurs que je ne me souvenais plus de la façon dont les Frères m'avaient traité etc.

Je lui répondis que les Frères m'avaient envoyé des colis pendant ma captivité, que je leur en étais redevable et qu'ils me considéraient toujours comme l'un des leurs.

Lorsque mon frère aîné revînt de Paris où il avait été mobilisé dans une fabrique d'avions à Billancourt je l'engageai vivement à demeurer avec mes parents pour leur aider, car mon père était déjà un peu infirme, et de cette façon je pouvais partir où je voudrais et faire ce qui me plairait.

Je n'eus pas de peine à convaincre mon frère de demeurer au hameau car la ville ne lui valait rien, il avait la poitrine très faible et il avait été terriblement malade durant son séjour à Paris.

Par la suite et avec l'aide d'un ami qui était employé à la Direction du Service de Santé de la 15ème Région, je lui fis connaître les démarches qu'il devait faire pour obtenir une pension pour maladie contractée ou aggravée en service militaire. Mon frère ne voulait pas essayer de faire ces démarches et il m'assurait qu'il ne réussirait pas et qu'il n'obtiendrait rien. Il me fallut insister et presque me fâcher pour qu'il essayât. Il fit les démarches que je lui avais indiquées et obtint une pension de 30 à 35 pour cent. Cela lui permettait de demeurer tranquille auprès de mes parents et de se soigner un peu.

Je me remis en relations avec les Frères et me préparai à rejoindre l'Institut dès ma prochaine démobilisation.

Après avoir passé quarante-cinq jours de permission dans ma famille après mon retour de captivité je rejoignis le dépôt du 61ème Rgt d'Infanterie à Privas où je demeurai environ trois semaines.

Fin du Journal de guerre.

CORRESPONDANCE

29 Décembre 1918 – Lettre de Pierre Halopé

Cher Camarade

Je profite d'un moment pour te donner un peu de mes nouvelles, car depuis que je suis rentré, je n'ai pas encore eu beaucoup de temps pour réfléchir, et surtout pour écrire, je pense que tu m'excuseras facilement. Te raconter les émotions de la rentrée serait trop long. Je puis te dire seulement que j'ai eu la joie et le bonheur de retrouver tous les miens en bonne santé, il est vrai que, quoique je m'y attendais, j'ai été bien surpris de trouver mes enfants aussi grandis, et tout le monde un peu vieilli, mais enfin, c'est enfin fini, et on peut dire avec raison, Dieu merci. Maintenant pour moi, je vais être libéré ces jours-ci et j'espère bientôt n'avoir plus que le triste souvenir de cette malheureuse captivité, et surtout de ce triste foyer d'impiété et d'immoralité qu'était cette filiale 222, du reste comme beaucoup d'autres, ce fut pour toi et pour moi une épreuve très dure et très longue.

Maintenant, et toi ? tu es rentré sans doute aussi et j'espère que tu auras trouvé les tiens aussi en bonne santé et heureux de te revoir. Mais tu vas encore retourner quelque temps au régiment, mais au moins, tu seras libre le dimanche ou du moins, moins tenu que là-bas, tu pourras toujours aller à l'église sans avoir un boche à tes côtés.

Que c'est beau d'être libre après avoir été dans de telles conditions, c'est à ne pas le croire encore. Aussi en serons-nous assez reconnaissant pendant le cours de notre vie ? Et j'espère mon Cher Vergne que tu m'enverras de tes nouvelles aussi, et que tu reprendras bientôt la noble vocation d'instruire et de gagner à Dieu tant de jeunes âmes qui hélas après cette terrible guerre seront dépourvues de bons conseils et de solide instruction, car tu le sais, la moisson sera grande et il y aura peu d'ouvriers. Je termine ma petite lettre en te souhaitant de tout cœur une bonne santé et en même temps, je t'offre mes meilleurs vœux de la nouvelle année ainsi qu'à tes parents.

Reçois, mon Cher camarade, mon meilleur souvenir.

Pierre Halopé

aux Fauconneries, Cne des Ponts-de-Cé, Maine et Loire

Biographie de Jean Vergne

1895 • Jean naît, le 29 décembre, à Quintenas (Ardèche), au hameau de Montjoux. Il est le 3ème enfant d'Urbain Vergne et de Fanny Bobichon. On lui donne 5 prénoms : Noël, Maurice, Jean, Pierre, Alexandre. Il porte donc les prénoms de son oncle et parrain Maurice Vergne et de ses deux grands-pères Jean Vergne et Jean Pierre Alexandre Bobichon.

Enfant turbulent, Jean n'aime pas beaucoup l'école, mais encore moins les placements comme berger pendant l'été dans une ferme des environs. Il ne veut surtout pas être paysan et rêve de quitter la campagne.

1911 • À l'âge de 15 ans, il rejoint les Frères des Écoles Chrétiennes à Caluire (Rhône) puis commence son noviciat à Rivalta en Italie où il prend l'habit le 19 février 1912 sous le nom de Frère Pierre Célestin.

1914-1918 • Il est rappelé en France pour passer le Conseil de révision le 25 octobre 1914. Déclaré Bon pour le Service Armé, il est envoyé à Corte en Corse pour "faire ses classes" au mois de décembre, il n'a pas encore 19 ans.

Affecté au 415ème Régiment d'Infanterie, il découvre les tranchées en arrivant dans la Somme, près de Rosières-en-Santerre, le 18 avril 1915.

Son régiment se dirige ensuite vers Châlons-en-Champagne le 12 août et prend position à Perthes. C'est là qu'il est blessé, le 25 septembre 1915 par un éclat d'obus dans la cuisse droite.

Il est évacué et orienté vers l'ambulance de Tassin-La-Demi-Lune, dans la banlieue lyonnaise. Début janvier 1916 il est guéri et bénéficie de sa première permission depuis son départ à la guerre. Il passe 3 semaines chez ses parents avant de rejoindre le dépôt de son régiment à Marseille.

À Pâques 1916, il repart au front et rejoint ses camarades dans le secteur de Verdun.

Capturé par les Allemands le 1er juin 1916, il est envoyé dans un camp de travail en Prusse Orientale.

Fin 1916 il est transféré à Wahn, en Rhénanie, où les conditions de vie sont moins rudes. En août 1917, il a la bonne surprise de se voir affecté dans une ferme comme ouvrier agricole près de Neuwied, à Rodenbach. Il reste dans ce bourg jusqu'au 11 novembre 1918.

1919-1935 • De retour en France il est démobilisé le 14 mars 1919 et il réintègre les Frères de Écoles Chrétiennes.

Le 6 novembre 1919, il part enseigner aux jeunes turcs, au collège Saint Joseph de Kadi-Keuy à Constantinople, son vieux rêve brisé par la guerre. Il y reste jusqu'en mars 1922 puis enseigne dans différents établissements tenus par la congrégation en France à Sens, Moulins, Saint-Maur, Lauwin-Planque, Villemonble.

1936 • Il a rencontré Marie Kirbülher, employée au Ministère des Finances. Il quitte l'habit pour l'épouser le 16 juillet 1936. Après avoir tant bougé, il se fixe à Joinville-le-Pont où réside la famille de Marie.

En octobre 1936, il entre à l'école des Francs-Bourgeois, rue Saint-Antoine à Paris, où il enseigne pendant une trentaine d'années, jusqu'à sa retraite.

1939-1940 • Il est mobilisé le 28 août 1939 au 154ème Régiment Régional. Affecté aux compagnies d'ouvriers de la Fonderie de Sorgues, il est ensuite envoyé à la compagnie des travailleurs de Muret. Il est démobilisé le 6 juillet 1940 et rentre à Paris pour reprendre son travail.

Avide de découvertes, il passe ses vacances à parcourir le monde avec son épouse mais, fidèle à ses origines, il revient chaque année en septembre dans son Ardèche natale et séjourne chez sa sœur à Quintenas. À cette occasion il rend visite à ses amis d'enfance, profite de ses nombreux neveux et petits-neveux et participe aux rencontres d'anciens combattants de son village.

1978 • Jean Vergne meurt le 16 mars 1978, à l'âge de 82 ans, devant son domicile, rue de Paris à Joinville-Le-Pont.